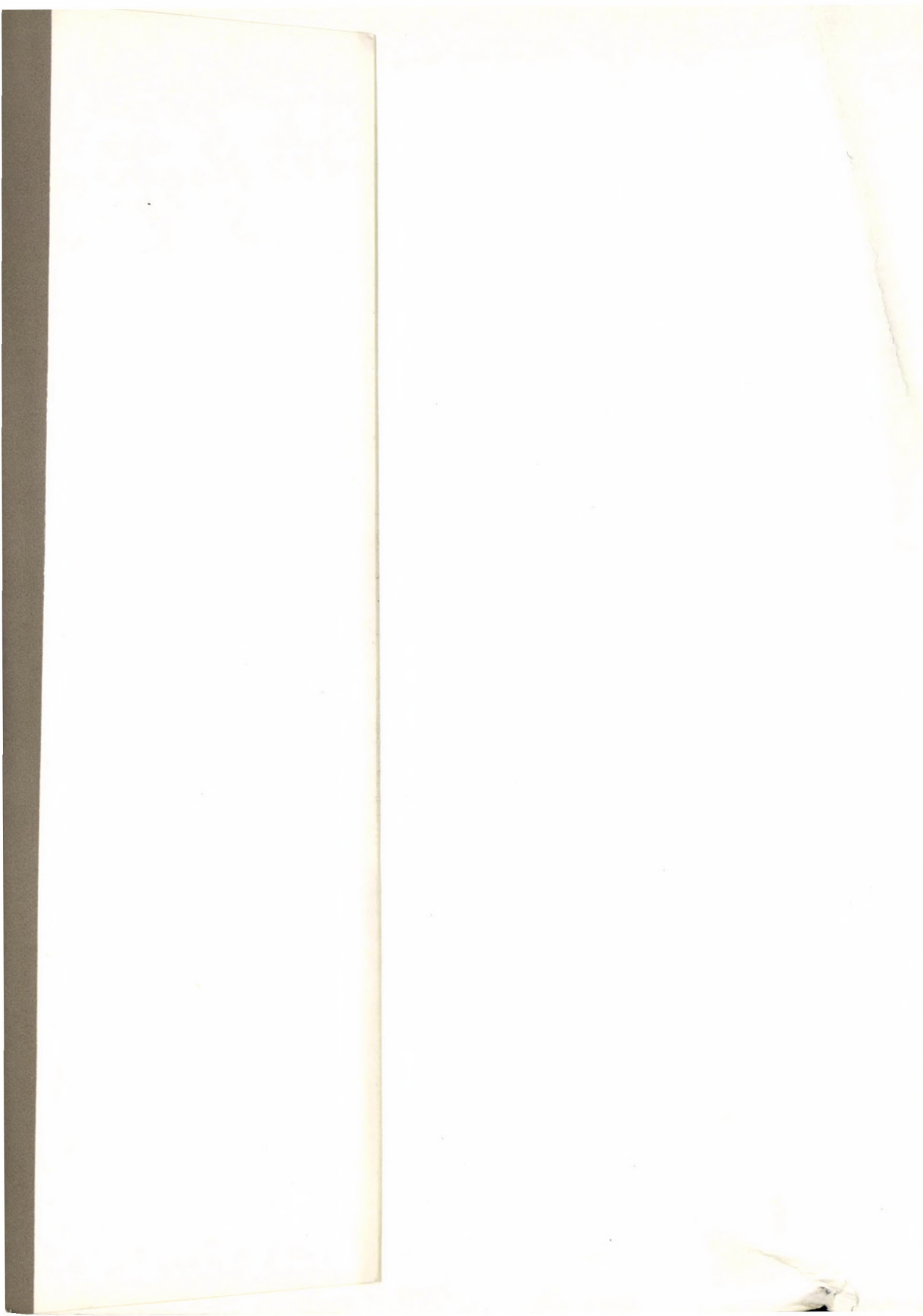


LES QUESTIONS
FONDAMENTALES
DU PEUPELEMENT
DU BASSIN DES
CARPATHES DU
VIII^e AU X^e SIÈCLE

CONFÉRENCE
INTERNATIONALE
1971 À SZEGED



CONFÉRENCE INTERNATIONALE 1971 À SZEGED

MITTEILUNGEN DES ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS DER
UNGARISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

BEIHEFT 1.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

SUPPLÉMENT 1.

© Institut Archéologique de l'Académie
Hongroise des Sciences

Diffusion d'échange-exemplaires par
la Bibliothèque de l'Institut Archéologique
de l'Académie Hongroise des Sciences
Budapest I., Úri u. 49.

729699 MTA KESZ Sokszorosító. F. v.: Szabó Gyula

**Institut Archéologique de l'Académie
Hongroise des Sciences**

**„LES QUESTIONS FONDAMENTALES
DU PEUPEMENT DU BASSIN
DES CARPATHES
DU VIII^e AU X^e SIÈCLE“**

Session scientifique de l'Union Internationale
Archéologique Slave
Szeged
27—29 Avril 1971

Budapest, 1972

Edition de **László Gerevich**,
directeur de l'Institut
d'Archéologie, membre de la Com-
mission Exécutive de l'Union
Internationale d'Archéologie
Slave

Publication réalisée par les soins de
István Erdélyi, chef du comité d'organisation,
avec la collaboration de *Ágnes Salamon*
collaboratrice scientifique

Couverture: Gy. Varga

Tous droits réservés.

TABLE DES MATIERES

Section avare-slave

<i>I. Erdélyi</i> : Préface	7
<i>L. Gerevich</i> : Discours inaugural	8
<i>Gy. László</i> : Terra avarorum.....	13
<i>I. Bóna</i> : L'agglomération avare de Dunaújváros, les différentes périodes	25
<i>M. Comşa</i> : Quelques considérations sur l'origine et l'appartenance ethnique des complexes à fibules digitées de type Gimbaş-Coşoveni	35
<i>Gy. Rosner</i> : La céramique grise des VI ^e —VII ^e siècles et ses problèmes ethniques dans le bassin des Carpathes	45
<i>I. Erdélyi</i> : Parallèles orientales des sépultures équestres de l'époque avare dans le bassin des Carpathes	51
<i>B. Chropovský</i> : Évolution et état du peuplement de la Slovaquie aux VIII ^e —Xe siècles	57
<i>Z. Čilinská</i> : Critères de datation de l'industrie à ferrures moulées dans les nécropoles du VI ^e au VIII ^e siècle	71
<i>L. Kraskovská</i> : Les Portes de Bratislava aux VII ^e —Xe siècles	77
<i>N. Fettich</i> : Vestiges archéologiques slaves de l'époque des grandes migrations, dans le bassin des Carpathes — Relations koutourgoures	85
<i>A. Lippert</i> : A propos de la continuité du peuple avaren Autriche occidentale	99
<i>D. Bialeková</i> : Influence carolingienne sur l'art de la Slovaquie du sud-ouest sous le jour des recherches effectuées à Pobedim — distr. Trenčín	103
<i>S. Nagy</i> : Le cimetière de Vrbás de l'époque avare et ses rapports avec le trésor de Nagyszentmiklós et la tasse en argent d'Ada	111
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Über etliche Quellen der awarischen Geschichte des neunten Jahrhunderts	115
<i>Z. Székely</i> : L'aspect de la culture matérielle des VIII ^e —Xe siècles dans le sud-est de la Transylvanie	125
<i>E. Simonova</i> : Nouveaux cimetières de la fin de l'époque avare mis au jour sur le territoire du comitat de Somogy	129
<i>P. Tomka</i> : Quelques problèmes de l'histoire du Kisalföld (Petite Plaine) aux VIII ^e —IX ^e siècles	133
<i>Gy. Török</i> : Quelques réflexions sur certains groupes de sépultures avars	143
<i>M. Aglarov</i> : Les Avars du Caucase, quelques aspects de leur histoire, ethnique et politique (Résumé)	151
<i>F. Zagiba</i> : Die Anfänge der abendländischen Kulturbewegungen bei den Völkern im Karpathenraum (Slawen, Awaren, Ungarn) im 8. bis 12. Jhdt. in sprachlich-literarischer Sicht	153

Section Époque de la conquête du pays.

<i>I. Boba</i> : Ethnogenesis of the Hungarians and their Settlement in the Danubian Basin in the Late Ninth Century	167
<i>I. Fodor</i> : La question des rapports de l'art hongrois et de l'art de l'Iran à l'époque de la conquête du pays (Résumé)	173
<i>E. A. Khalikova</i> : Composant ethnique commun dans les populations de la Bulgarie de la Volga et de la Hongrie du X ^e siècle	177
<i>K. Mesterházy</i> : Ismaélites, Busurmans, Bulgares de la Volga	195
<i>P. Veres</i> : Le rôle de facteurs écologiques et économiques dans la conquête du bassin des Carpathes par les Hongrois en 896	213

PRÉFACE

Entre les 27 et 29 avril 1971 eut lieu à Szeged la session du Comité Exécutif de l'Union Internationale d'Archéologie Slave et parallèlement une session scientifique ayant pour sujet les "Problèmes de base de la colonisation du bassin des Carpathes aux VIII^e—X^e siècles". Les conférences et les discussions se déroulèrent dans le cadre de deux sections (A = avare-slave, B = époque de la conquête du pays) et lors de plusieurs séances plénières. Après les conférences et hors programme, *Elvira Horváth—Tóth* (Kecskemét) a présenté les diapositives en couleur du mobilier funéraire d'une tombe princière avare mise au jour à Kunbábony peu avant la session. À l'issue de ces journées les participants firent une excursion en autobus au cours de laquelle ils visitèrent les collections et les expositions des musées de Hódmezővásárhely et de Szentes, ainsi qu'une deuxième excursion — facultative — à Székesfehérvár.

À l'instar de la session scientifique organisée à Malé Vozokany, il fut décidé que les communications seraient publiées dans un volume séparé. Le présent volume comprend, en plus des textes exposés à Szeged, les thèses de *M. Aglarov* (Mahatchkala) qui a été empêché de venir à Szeged, ainsi que le texte abrégé de la conférence de *N. Fettich* (Budapest), qui, pour des raisons de santé, n'a pas pu participer à la session, enfin la communication de *L. Kraskovská* (Bratislava) qui, bien qu'inscrite au programme, n'a pas été faite non plus à Szeged.

István Erdélyi

L. Gerevich (Budapest)

DISCOURS INAUGURAL

C'est avec immense plaisir que je souhaite la bienvenue à nos hôtes, ainsi qu'aux chercheurs hongrois, rassemblés pour participer à notre réunion organisée par l'Académie des Sciences de Hongrie et par le Musée de Szeged.

Nous y traiterons des questions principales concernant les peuples qui peuplaient le bassin du Danube entre le huitième et le dixième siècles. Même l'endroit où se tient cette réunion ne manque pas d'importance, étant donné qu'il faut au commencement de l'époque indiquée chercher dans cette région un des centres du pouvoir, peut-être non loin de cette ville. La période qui nous intéresse, est décisive non seulement pour l'histoire de l'Europe Centrale et Orientale, mais pour celle de toute l'Europe, c'est qu'elle embrasse le siècle précédant la naissance de l'Europe, celui de la naissance de la nation hongroise et de l'aménagement du territoire, ainsi que celui de la formation des peuples européens.

La fin de "l'époque transitoire" entre le monde antique et le féodalisme classique, époque en perpétuel mouvement et en effervescence, eut pour effet la désagrégation du dernier régime éphémère dans l'Europe Centrale et Orientale et la préparation d'une série d'événements dramatiques qui furent la source d'un ordre nouveau et plus stable. Ce sont des moments historiques non seulement en ce qui concerne l'existence antérieure des peuples qui vivaient dans ces contrées, mais aussi la naissance de nations et d'États, et ils ne peuvent pas être mesurés à l'échelle des événements.

Ces trois siècles ont une importance primordiale aussi bien pour le bassin des Carpathes, que pour toute l'Europe et ils illustrent les lois qui ont présidé à la formation des États, et à l'aménagement définitif des territoires. La cristallisation de l'ordre nouveau commença en Europe Occidentale et rayonna vers l'Est. Cet ordre nouveau du féodalisme, fondé sur la propriété foncière, empêcha la destruction permanente due aux changements de pouvoir. Dans le bassin des Carpathes étaient restés des fragments de populations ayant survécu à la disparition des empires

juxtaposés comme des morceaux de mosaïque, sans aucune relation sociale organisée, de plus leurs langues et leurs cultures étaient différentes. Ce ne sont pas des cataclismes qui détruisirent cette région avec les villes florissantes de la Pannonie: la stabilisation, ainsi que la formation de centres reliant des régions d'une certaine importance furent rendues impossibles par le déferlement sur cette province des peuples venus des steppes de la Russie-méridionale, ce qui eut pour conséquence des changements ininterrompus de pouvoir.

Les changements de pouvoir ne furent pas toujours le résultat de luttes meurtrières, mais souvent de traités, comme par exemple l'abandon de provinces par les Romains, ou l'arrivée des Lombards en Italie. Les combats de grande envergure, presque ininterrompus, n'eurent lieu que le long du Danube: cette route fluviale avait depuis toujours servi de voie de communication, elle avait conduit directement les Nomades des steppes de la Russie méridionale jusqu'au bassin danubien et elle a été la charpente, la voie principale, le centre du pays des Huns, des Avars et plus tard des Hongrois. Il semble qu'un développement définitif d'État n'eût été possible que si les régions d'histoire très différentes du bassin de Carpathes: la Pannonie, la plaine entre le Danube et la Tisza et la Dacie eussent pu être amalgamées.

Parmi le grand nombre de questions, je n'en prendrai qu'une au hasard. Pour nous, l'histoire de la Pannonie revêt une importance particulière et les antécédents connus n'expliquent guère pourquoi, au Moyen Âge, certaines agglomérations urbaines ne s'étaient pas, en ce qui concerne la topographie, développées indépendamment des cités de la province romaine. Ceci peut-être élucidé par une connaissance approfondie de l'histoire et de l'archéologie de la période commençant au huitième siècle et finissant au dixième siècle, car c'est ce régime, relativement de longue durée, qui a précédé de peu la formation de l'État hongrois.

Par ces quelques remarques j'ai voulu montrer le caractère multi-latéral de nos délibérations, leurs points de vue variés et leur importance par rapport à la formation des peuples de l'Europe Centrale et Orientale, ainsi qu'au développement de leur existence nationale. Ces problèmes ne peuvent être résolus que dans leur interdépendance et pour y répondre, une collaboration étroite des chercheurs de l'histoire de l'Europe Centrale et Orientale est indispensable. C'est le but que se propose notre réunion de travail.

SECTION AVARE-SLAVE

Gy. László (Budapest)

TERRA AVARORUM

Mon collègue, *István Bóna*, dans le volume de cette année de l'*Acta Archaeologica*, a traité et évalué en détail le travail des 25 dernières années de l'archéologie hongroise du temps des migrations, ainsi que la situation actuelle de ces travaux, ce qui me dispense de refaire ici ce travail. A la place d'un tel compte rendu, je voudrais donc présenter quelques questions de méthodologie des recherches de trouvailles avars, qui sont au centre de ces questions. Je considère l'exposé de ces questions ici d'autant plus important, que c'est ici que se trouvent réunis les archéologues du Bassin Central du Danube dont chacun poursuit un travail de valeur dans le domaine des questions de cette période, — mais — nous avons l'impression — qu'il faut que nous trouvions le syncrétisme planifié de ces travaux, pour qu'ainsi, les activités de collaboration entre collègues prennent encore plus de profondeur. J'ai même l'impression d'élaborer par une consultation commune un "répertoire de thèmes" que nous distribuerions entre nous, commençant les travaux mêmes par les thèmes d'études — des dissertations universitaires. Avant telles consultations se présentent certaines considérations de méthodologie.

J'embrasserai dans ma conférence deux questions de méthodologie: les questions chronologiques des VII^e—IX^e siècles et les questions ethniques de la même période. Je tenterai, à l'intérieur de ces deux questions, la classification suivante: je diviserai en deux parties les questions chronologiques: I. la chronologie par siècles, II. la chronologie par décennies, puis III. les questions ethniques.

I.

Les questions de la chronologie

Je voudrais souligner pour commencer qu'en général jusqu'ici, nous faisons usage de certaines simplifications et ainsi, bon gré, mal gré, nous en sommes arrivés à des schémas inertes. Nous pensions par exemple à

Conférence Internationale 1971 à Szeged

propos du groupe avare précoce — puisqu'il a apparu tôt — qu'il n'était caractéristique uniquement qu'à la période précoce. Par contre, j'ai démontré leur symbiose avec ceux aux griffons et aux rinceaux, ce qui signifie maintenant — suivant nos connaissances actuelles — qu'ils vivaient bel et bien en plein VIII^e siècle. A l'intérieur d'un seul cimetière la chronologie n'est donc pas si simple lorsque nous trouvons par exemple des ceinturons à ornement estampé également, alors ceux-ci datent du VII^e siècle, ceux aux griffons du VIII^e siècle, mais ils vivaient ensemble, en même temps et même plus longtemps encore. En un mot: il n'existe pas d' "horizons" de valeur générale.

Il est certain que les trouvailles avares constituent l'axe central de la chronologie des VII—IX^e siècles dans le Bassin Central du Danube, c'est la raison pour laquelle nous les examinerons un peu plus en détail pour en connaître les limites chronologiques. On a pensé jusqu'ici que les trouvailles avares dataient de la période entre 568 et 800, cependant cette conception innervée ne peut se tenir et les questions suivantes se posent en revanche:

a) *Dezső Simonyi* a soulevé à juste titre la question des Bulgares du V^e siècle. Il s'ensuit qu'une partie des trouvailles nomades-byzantines provenant du sud de la Russie (appelés groupe gaufré — estampé) pourrait dater d'une période antérieure et non pas de 568.

b) Etant donné que nous savons d'après des sources historiques, et le trésor de Nagyszentmiklós le prouve aussi, que la fin de l'empire avare ne signifiait pas la cessation du peuple avare (ou déjà hongrois), la limite supérieure ne peut être 800. Nous devons encore ajouter à cela que ce que nous connaissons sur le IX^e siècle se rapporte surtout à la partie ouest de la Pannonie et sur le territoire qui est actuellement la Slovaquie de l'ouest; sur les autres territoires du bassin des Carpathes, nous ne trouvons que par-ci par-là quelques données insignifiantes, mais jusqu'ici nous avons tacitement projeté les conditions de Pannonie sur tout le bassin des Carpathes. Cette conception est méthodologiquement erronée.

c) Cependant nous ne devons pas non plus considérer comme unies les trouvailles avares précoces (datées par les monnaies byzantines). D'une part, nous avons connaissance de sources historiques de nouvelles populations venant à la fin du VI^e siècle d'autre part, nous savons que vers 630 l'élément bulgare se trouve anéanti en grande partie, et troisièmement vers les années 670 apparaît ici une forte couche dirigeante du Caucase dont les ceinturons ressemblent à ceux des Avars précoces (il se pourrait donc que les „précoces" qui figurent dans la coexistence des „griffons-rinceaux" seraient de nouvelles tribus du Caucase). On peut voir

que la simple position de la question est déjà compliquée, les simplifications, l'engourdissement dans des schémas nous cachent le processus historique.

d) L'image devient encore plus compliquée par le fait que vers 670 — en même temps où s'était créé l'Etat bulgare du Danube et qu'ont apparus ces couches de dirigeants dont nous venons de parler — apparaît un nouveau peuple de la Volga dans le Bassin danubien des Carpathes, et le remplit. Cependant les „griffons-rinceaux” sont au moins de deux sortes de traditions, et montrent donc l'alliage de deux peuples, et leurs couches dirigeantes ont été, comme il a été présumé, des Bulgares du Caucase (pensons seulement au fait que le quatrième fils de Kovrat s'est installé en Pannonie).

e) Par conséquent, dans la période que nous explorons, nous devons compter sur des stratifications compliquées, en y ajoutant que les peuplades affluentes venaient en grande partie des mêmes territoires et ainsi, après la dislocation d'un régime des tribus, elles pouvaient s'arracher plusieurs fois avec elles-mêmes des fractions de tribus venues du même peuple.

f) Actuellement nous voyons de mieux en mieux dans l'apparition de l'ethnique slave qu'on ne peut juger cette question d'un point de vue restreint de l'incinération; mais de cette question, je voudrais encore dire quelques mots à la fin de ma conférence.

D'après ce que nous venons de dire plus haut, il ressort que la chronologie au sein du matériel avare (cf. plus loin dans cette conférence) est un fait qui nous place devant des questions très difficiles, actuellement encore irrésolues, vers lesquelles nous ne pouvons même pas nous approcher à l'aide des anciennes méthodes typologiques. Nous ne pouvons attendre que peu d'aide de l'est, car là-bas les peuples qui nous intéressent vivaient en une stratification encore plus riche et la chronologie de leur disjonction et les dates exactes représentent encore plus de difficultés que chez nous. Cependant, nous pouvons compter sur une aide importante de la part des recherches faites par nos voisins occidentaux, car le flot des peuplades qui est arrivé chez eux, se présente de façon plus dissociée et qu'on peut aisément observer chronologiquement. Alors voyons, comment nous nous imaginons ce travail, et cette esquisse — au cas où la séance plénière l'accepterait — pourrait en même temps ébaucher certaines questions centrales des sessions des années à venir.

g) L'un des points de cristallisation peut, dans la recherche de l'épure archéologique des événements historiques des environs des années 630, trouver une base sûre de chronologie. D'une part, dans la recherche du

legs des Bulgares qui se sont installés en Bavière, et en partie des fragments installés en Italie, d'autre part dans la mise au point des questions archéologiques de la constitution de l'Etat slave-avare de Samo, et troisièmement en suivant les changements survenus en même temps à l'est et à l'ouest, puis, dans la recherche du matériel de documents de ceux qui, venant des territoires lombards, se sont installés ici. C'est la recherche de l'Etat de Samo qui semble être la plus intéressante, car notre source le dit en toutes lettres que ses dirigeants provenaient de mère slave et de père avare, on peut donc supposer que justement en guise de signe d'égalité, ils portaient les marques de dignité des Avars libres! C'est ici que l'occasion se présenterait pour étudier les trouvailles "griffons-rinceaux" de Moravie et Autriche, mais, pour des raisons chronologiques, nous devons rejeter cette pensée. Malheureusement l'expansion du pays de Samo est également une question qui doit être éclaircie.

h) Ce qui serait le plus important, c'est l'éclaircissement de la date de l'expansion des frontières avares jusqu'à l'Enns, car le territoire entre l'Enns et la Wiener Wald, après les années 800 a été vraiment perdu et ainsi cela donnerait une base chronologique assez sûre sur l'époque précédente, du moins en ce qui concerne les Avars de l'ouest. De nos jours, — sur la base des recherches de *József Deér* et de *A. Lippert* nous pouvons surtout placer entre les débuts et la fin du VIII^e siècles les trouvailles "griffons-rinceaux" d'ici.

i) Au cas où ma thèse, suivant laquelle "inter Sabariam et Carnuntum", signifie le territoire entre la Wiener Wald et Győr—Pannonhalma, donc, la défense du "limes" du Danube, est juste, alors cela donne un nouveau point de départ pour l'éclaircissement de la chronologie. Ce qui veut dire que la majorité des trouvailles faites entre Sabaria—Pannonhalma et Carnuntum—Wiener Wald — contrairement aux trouvailles d'Autriche plus à l'ouest — dateraient d'après 805. En même temps au nord du Csallóköz après 805, la vie avare cesserait et le territoire serait occupé par les Slaves jusqu'à l'occupation par le peuple d'Árpád.

j) La date du style gaufré de "rinceaux" peut être donnée par les boutons d'ornements trouvés sur le territoire morave et par une des garnitures du trésor de Nagyszentmiklós. Etant donné que quelques pièces de la vaisselle II. de Nagyszentmiklós datent du tournant des X^e et XI^e siècles, cela pourrait servir de base à la chronologie des trouvailles avares—hongroises de la fin du IX^e siècle et du X^e siècle et c'est dans ce domaine qu'appartiendrait également la trouvaille de la part slave, de Blatnica.

k) Suivant mon opinion, les frontières chronologiques naturelles du style "griffon-rinceau" sont le manque de trafic pécunier byzantin d'après 670, comme limite inférieure, et le trafic pécunier dirhem et occidental se mettant en marche à la fin du IX^e siècle. Dans la chronologie, ce sont les recherches historico-archéologiques qui peuvent donner une base solide dans la période de ces deux cents années, mais je le répète, nous ne devons pas observer les "horizons", mais les développements historiques réels. En ce qui concerne les observations à attendre au sein de cela, j'en rendrai compte dans mon prochain chapitre.

II.

Les questions de la purification de la chronologie

Les initiatives que j'ai prises depuis des dizaines d'années sur l'analyse des plans de cimetières sont passées déjà dans l'opinion publique archéologique et en publiant un nouveau cimetière, il est presque obligatoire d'y ajouter l'analyse du plan du cimetière. Je ne voudrais ici faire ressortir du travail analytique que les questions de la chronologie (je noterai, entre parenthèses, que ce n'est pas le plan que nous analysons à proprement parler, mais la vie de l'époque que l'on peut déduire d'après l'ordre des ensevelissements d'antan). Qu'il me soit permis de parler de nouveau suivant des points, car ainsi ce que je voudrais dire serait convergent.

a) Il est devenu clair que le peuplement des cimetières ne s'était pas fait comme il se fait actuellement dans les cimetières des grandes villes, mais les clans des communautés, des "villages", enterraient leurs morts dans des endroits séparés. Pendant 2 à 3 générations, les bords de ces groupes se sont rencontrés et c'est la raison pour laquelle il semble qu'une telle carte de cimetière soit unie en grandes lignes, mais c'est aussi cela qui rend compréhensible les quelques taches vides par-ci par-là. Toute cette question, du point de vue chronologique signifie que par exemple, admettons qu'il y ait sur tout le territoire du cimetière des enterrés en 670 et aussi dans chaque groupe de tombeau il y en ait d'enterrés en 675, en 680, en 685, en 690 etc. Cela — avouons-le — rend très difficile la valorisation chronologique des plans des cimetières. Il a été beaucoup plus facile lorsque nous nous imaginions que, par exemple, les ensevelissements on commencé au nord, donc c'était la partie la plus ancienne et en allant vers le sud nous trouvons les tombeaux récents (notons que cette manière de voir surannée, son souvenir, nous hante toujours).

b) Cependant ce n'est pas uniquement dans le cas d'un certain cimetière que s'avèrent de telles difficultés, mais aussi du fait que les observations archéologiques aussi bien qu'anthropologiques, ont mené à l'hypothèse que les cimetières des villages avars importants n'étaient utilisés que pour 2 à 3 générations. En général, aucune trace ne montre que les habitants de ces villages aient dépéri. La question se pose donc logiquement: où est-ce que village enterrait ses morts avant et après? Si par exemple nous marquons par "A" un village donné et nous considérons que le règne avar — avar-tardif ait duré pendant 200 à 300 ans, donc exactement le temps de 10 générations, alors la communauté du village "A" a dû avoir au moins trois cimetières! Nous devons trouver la vie de la communauté des villages sous l'empire entier des Avars et suivre la piste. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions nous faire une image réelle de la manière dont a évolué la vie économique et sociale, de ce qui s'était passé au moment où d'autres peuplades se sont ralliées aux Avars, etc. De tout cela découle la possibilité de deux sortes de purifications chronologiques: a) La répartition intérieure des cimetières décomposerait l'unité des cimetières en couches de 25 à 30 ans (de générations); b) La détermination de la migration du "village" et de ses nouveaux et plus récents cimetières donnerait la possibilité d'observer le changement d'une communauté par sections de 60 à 90 ans.

Toutes ces pensées suggèrent l'idée de la connexité de la population des cimetières avars proches les uns des autres. Nous connaissons d'après les premières lois hongroises (Saint Ladislas I:10) que les villages n'ont pas de droit de s'établir trop loin de leur église. Il semblerait donc que la raison des transmigrations avait été le tarissement des terrains de pâturage et d'agriculture. Nos recherches devront donc, par la suite, s'occuper plus de la découverte des chaînes de cimetières avars en connexion et, au sein de cela, de la définition de la chronologie des transmigrations. Nous attendons beaucoup, dans le travail de recherches sur ces relations, de l'excellente méthode anthropologique d'*Imre Lengyel*. Cependant, je crois, qu'on pourrait très bien examiner les questions de cette connexité des cimetières sur le territoire de l' "inter Sabariam et Carnuntum" et dans les cimetières de la Slovaquie occidentale voisine.

III.

Questions ethnico-populaires

1) Nous savons que nous pouvons compter sur des clans de différentes origines à l'époque avare précoce, même à l'intérieur des fondateurs d'Etat (clans avars, xyons, kutrigur, utrigur, zabender, tarniach, kotzager et nous pouvons y ajouter la population indigène, les Lombards, la population gépide, les fractions de Sarmates, de Huns, de Bulgares — peut-être des Ougriens — ainsi que des Slaves qui venaient de surgir). Suivant mon opinion, la langue de la majorité des Avars que se sont installés tardivement, avait été le hongrois, mais cela peut également se diviser en trois facteurs, celui des griffons, qui devaient venir d'Asie Centrale, celui des rinceaux, qui provenaient des environs de la Volga, et celui des Caucasiens. La parallèle du matériel archéologique montre également cette image multicolore et les parallèles mènent d'une part vers la couche mélangée de Huns et de Bulgares d'Ukraine, d'autre part vers les bords de la Volga, troisièmement vers l'Iran et quatrièmement vers l'Asie Centrale. Cependant ce système de relations, dans le temps, s'approfondit jusqu'à l'époque des Scythes d'après des phénomènes artistiques. Dans les périodes postérieures, l'établissement des Slaves qui entouraient cette population mixte, signifie, surtout dans la région de Transdanubie, un grand changement sur la carte ethnique et c'est également la qu'appartient la question des colons bavarois. Cette image est donc très complexe et ce n'est qu'une chose qui aiderait à une classification archéologique plus simple, si nous n'avions pas à faire à des sociétés généalogiques, mais si les produits de mode et du commerce régnaient; voilà ce qui rendrait possible les "horizons". Mais ce n'est pas là la situation; nous pouvons déduire à une société générique forte d'après l'ordre de sépulture. Sans avoir la prétention de donner une image complète, je voudrais présenter quelques possibilités, grâce auxquelles, nous pouvons chercher quelque'ordre, certaine orientation dans ces questions si variées.

1) La question du ceinturon et de la ceinture large, à poches. La même frappe signifie autre chose sur une ceinture d'une largeur de la moitié d'un empan que sur une ceinture plus mince. Ces deux ports signifient deux sortes de traditions. De nos jours, en Europe centrale, la ceinture large à poches existe encore surtout chez les peuples de la montagne, mais jadis elle était de coutume chez les Hongrois, et même, d'après *István Györffy* cette coutume provient justement des Magyars. Nous ne voyons pas clairien dans cette question, mais nous savons d'après les expérien-

ces acquises dans les fouilles (par exemple dans les fouilles de *Gábor Csallány* et des miennes, puis d'après les 2—3 boucles trouvées dans le bassin, c'est ainsi que je l'explique), qu'il y avait à côté des ceintures de 3 à 4 cm de large, d'autres de 10 à 12 cm de large. De nos jours sur tout le territoire de la steppe, on porte des ceintures minces, mais cela n'en a pas toujours été ainsi; par exemple les paires des feuilles d'or de Sibérie ou les bronzes de Ordos ne vont que sur les ceintures parfois large de 10 à 12 cm. Dans nos fouilles à venir, pour constater la présence d'un ceinturon ou d'une ceinture à poches, nous devrions procéder à de fines coupes perpendiculaires. Je répète: ceci est important, car même dans le cas de frappes pareilles, ils peuvent représenter des traditions venant de différents endroits!

2) Question de la situation géographique et du sol des cimetières. Notre archéologie qui, jusqu'ici était réglée uniquement sur les objets, n'a pas trop fait attention à cette question importante. D'autres images du monde de la croyance peuvent diriger les ensevelissements si, par exemple, ils sont faits au bord de l'eau ou bien sur une île, que si, — mettons — au flanc d'un coteau. On peut deviner encore une autre tradition parmi ceux qui cherchent régulièrement un sol argileux et ceux qui, par exemple, un sol sableux. On peut très bien supposer que ces coutumes mènent vers les choses innervées de la partie ancestrale. En ce qui me concerne, je me suis avisé de cela lors de la découverte de l'emplacement du cimetière de Kiskőrös-Vágóhid, situé dans une île, puis, il n'y a pas longtemps, lorsque, l'emplacement sur le flanc de coteau du cimetière de Zsély (*Želovce*) et de celui de Szebény (*Baranya-sud*) absolument identiques, ont attiré mon attention. Encore une chose, dont nous ne savons que peu, pourtant qui semble être important: est-ce que le cimetière se trouve de l'autre côté de la rivière par rapport à l'agglomération ou bien du même côté (les observations faites sur le *Mezőföld* parlent par exemple des établissements de l'autre côté de la rive). Je ne dois peut-être pas même signaler que nous pouvons, d'après tel ou tel site du cimetière, déduire à des images du monde de l'au-delà cent fois plus importantes que la forme des frappes, ou bien à la dissemblance de celles-ci. Et si nous en sommes à la géographie, qu'il me soit permis de mentionner les relations qui existent entre les caractéristiques géographiques de certaines régions et les activités économiques que l'on peut y pratiquer. Le fait qu'une population s'installe sur tel ou tel territoire n'est donc pas indifférent.

3) Questions de l'orientation, de la profondeur de la tombe, etc. Ces questions ont déjà rendu de grands services à nos archéologues dans

le travail de séparation des peuplades, des groupes de tombes, etc. Nous ne savons toujours pas ce que signifie l'orientation (peut-être excepté l'orientation est-ouest). Signifie-t-elle l'endroit du monde de l'au-delà et si oui, alors le mort est-il placé face à cette direction ou bien les pieds en avant vers cette direction, ou encore est-ce seulement la date de l'ensevelissement qui est liée et là, le tombeau regarde justement vers la position du soleil? En tout cas, une chose est certaine, c'est que l'orientation du tombeau n'est aucunement une question de "mode". Ainsi, ceux qui croient qu'il y a eu un "changement de mode" entre l'époque avare précoce et l'époque tardive ne calculent pas dans leur travail le fait que les précoces enterraient dans la direction ouest-est et les tardifs, dans une direction tournée de 90 degrés! Cela ne peut signifier qu'une différence de tradition, donc d'origine! Je voudrais rappeler à cette occasion qu'au-delà des portes de Dzungarie, les orientations vers les différents points cardinaux ont une signification exactement contraire à celles de ce côté-ci. J'attire également l'attention sur le fait qu'en général les points cardinaux prennent une importance plus marquée surtout sur les territoires plats, aux bords de la mer, tandis que sur les territoires à surface boisée, l'orientation apparaît en premier lieu sur les bords des rivières et c'est la rive qui joue un rôle important dans leur imagination sur le monde d'outre-tombe, non pas les points cardinaux (voir plus haut les questions posées sur les relations entre l'eau et les cimetières). Mais ces questions sont connues par tous les archéologues, je les ai mentionnées uniquement parce qu'il semble que dans les questions ethniques, nous devons y prêter encore plus d'attention.

4) Les "annexes" d'ossature d'animaux. Cela ne nous donne pas seulement des connaissances de valeur sur l'élevage, bien qu'il soit très important de connaître l'endroit d'origine des animaux et de déterminer leur caractère. Il s'agit de la chose suivante: par exemple dans les repas des grandes familles, les membres de la famille recevaient le morceau de l'animal qui convenait à leur importance au sein de la famille. Il faudrait donc observer: cet ordre, était-il valable lors des ensevelissements, ou bien le mort avait-il le droit à un festin spécial? Mais ce qui est encore important dans cette question, c'est de savoir, pourquoi il y a des aliments dans certains tombeaux et pas dans certains autres?

C'est ici que nous devons citer la question des enterrements aux oeufs, comme nous avons l'habitude de le nommer. Pendant un bon moment nous avons cru — du moins j'ai cru — que cela se trouvait uniquement dans la tombe de femmes jeunes et qu'on pouvait établir un rapport avec un sacrifice quelconque de la fécondité. Le matériel de

documentation pour deux travaux de diplôme — faits à ma chaire — m'ont convaincu que cette coutume existait chez les deux sexes et dans les âges différents, mais en général dans la sépultures de pauvres. Ce serait le symbole de la résurrection comme chez de nombreux peuples de l'âge moderne, ou peut-être cette tradition se relierait-elle quand-même à la fécondité ou bien serait-ce un simple aliment? Nous pourrions supposer qu'elle ait été de tous temps en relation avec les indigènes, car l'élevage de la volaille signifie un établissement, au cas où il ne s'agirait pas d'oeufs d'oiseaux aquatiques ou autres ovipares.

5) Une autre question se pose en ce qui concerne l'enterrement en cercueil, surtout si nous savons que finalement le tombeau est la maison du mort. Ainsi les enterrements à cercueil, à charpente nous en disent long sur les vivants. En général les constructions en bois sont caractéristiques aux endroits boisés, donc nous pouvons là aussi compter sur des résultats importants sur les questions posées dans le domaine des origines. Il semble que nous devons tenir compte de la population sarmate subsistant dans le Bassin des Carpathes, car les cercueils à crampons apparaissent pour la première fois chez eux et continuent à exister tout au long de l'époque avare, mais ils n'étaient pas de coutume dans tous les "villages". Là aussi ce sont les contours des traditions ethniques, de clans et de nationalités qui se présentent à nos yeux.

6) Cas de magie de crâne dans les cimetières. Les archéologues fouilleurs savent très bien que le cas est fréquent lorsque nous trouvons des squelettes *intacts* sans crâne et il n'est pas rare non plus de trouver deux à trois crânes à côté d'un squelette, ou bien de voir le crâne placé sur le bassin, etc. Autrefois j'étais enclin à voir dans tout cela seulement une tradition orientale, mais maintenant — connaissant l'habitude des païens polonais qui tranchaient le cou de la femme du mort pour qu'elle le suive — je crois qu'il faudrait considérer la chose: pourrait-on utiliser ce phénomène à la détermination archéologique d'une ethnique slave si contestée?

7) Toponymie. La toponymie est un souvenir aussi important des dernières 1000—1500 années que les cimetières, les colonies, les fortins de terre. C'est la raison pour laquelle je considère comme important de citer le nom du lieu par rapport aux fouilles non seulement dans le langage officiel, mais aussi dans le langage populaire, donc sous la forme qui existe dans les chartes. De la manière dont nous l'avions fait dans le répertoire d'archéologie préhistorique de *Márton Roska* où nous avons mentionné, à côté des noms hongrois, les noms roumains et saxons. Cela à une importance surtout dans le bassin des Carpathes, où souvent l'ancien et le nouveau ne peuvent se rencontrer, car dans là littérature les noms

figurent différemment. Je ne crois pas toucher par là quelque sensibilité, étant donné qu'il s'agit ici de questions de faits historiques.

8) Les relations entre les cimetières et l'agglomération. Nous pouvons à peine dire quelque chose sur ce sujet, car il n'y a que quelques endroits auxquels nous pouvons nous référer (ex: Felgyő) qui est d'ailleurs tardif et la publication du village avare de Dunaújváros n'a pas encore paru. Peut-être les collègues travaillant dans les pays voisins pourraient élaborer avec autant de nuances ces questions, leur importance chronologique, comme je l'ai essayé ci-dessus, en premier lieu sur la base du matériel des cimetières.

*

J'en suis arrivé à la fin de ma conférence de présentation. J'ai voulu poser des questions strictement relatives à l'archéologie. Ainsi les recherches de sciences naturelles, les recherches de sources historiques en sont arrivées aux confins des questions, pourtant nos exigences complexes de recherches veulent que nous exploitions au maximum ces recherches (et d'autres). J'ai parlé ici en premier lieu de ce que nous pouvons réaliser, observer dans notre travail quotidien. Peut-être mes collègues ont-ils pu observer d'après ma conférence, combien le matériel archéologique s'est élargi, que non seulement les trouvailles, les emplacements des agglomérations, les formes, les techniques, mais aussi les relations larges sont les matériaux aussi réels de la recherche qu'une frappe ou un passe-courroie.

Je sais que ce que je viens de dire n'a pas seulement remonté à la surface des questions chronologiques et ethniques, mais au cours de cette esquisse il s'est avéré qu'aucun peuple de l'Europe centrale ne peut réaliser tout seul ses recherches, nous ne pouvons travailler qu'en prêtant attention au travail de l'un et de l'autre, en faisant connaître les résultats à nous tous, en répartissant le travail entre nous et en nous aidant en commun. En nous-mêmes, nous sommes pleins d'incertitudes et ce n'est peut-être pas la dernière leçon à tirer de notre thème.

Ma proposition serait, qu'une commission restreinte se réunisse pour l'élaboration d'un plan de recherches en commun dans laquelle des institutions de recherches, des musées, des archéologues des Universités — tout en respectant leur personnalité — travailleraient en commun à la réalisation des questions communes.

(Présenté en français)



I. Bóna (Budapest)

L'AGGLOMÉRATION AVARE DE DUNAÚJVÁROS, LES DIFFÉRENTES PÉRIODES

(Pl. 1)

Le village avare et le village hongrois de l'époque arpádienne mis au jour en automne 1966, ont soulevé un grand nombre de problèmes intéressants, mais je ne traiterai ici que d'un seul. *Eszter Vágó* a donné un compte rendu des fouilles et des trouvailles au printemps 1967 devant les membres de la Société des Archéologues, et moi-même j'en ai parlé à la conférence d'archéologie slave en automne de la même année, à Liblice. Je me suis aussi occupé des maisons et des trouvailles dans mon exposé fait en février 1968 à l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de Hongrie, où j'ai eu l'occasion de présenter aux spécialistes invités tous les matériaux essentiels.

À cette époque je ne savais pas grand-chose de la chronologie intérieure de l'agglomération, question épineuse entre toutes, que nous avons pu aborder seulement au prix d'une analyse approfondie des rapports et interdépendances existant entre les maisons, les fosses, les tranchées — plus exactement les systèmes de tranchées — tandis que l'histoire de l'agglomération même n'a pu être esquissée avec un taux de probabilité tant soit peu suffisant qu'en automne 1970, notamment grâce à la partie de l'agglomération avare de l'époque moyenne découverte l'été d'avant. Depuis, l'ensemble des matériaux relatifs à l'agglomération a été mis au point et sera publié comme vol. IV. des *Fontes Archéologici*, sans doute pas avant 1973. L'objet de ma présente communication est précisément le chapitre qui dans ce volume est consacré à l'histoire de l'agglomération.

En étudiant l'agglomération de Dunaújváros, on ne doit jamais oublier que ce site doit sa découverte non pas à des recherches méthodiques, mais qu'il fut mis au jour dans un état très délabré au cours de fouilles de conservation. Nous n'avons pas eu et nous n'aurons plus la possibilité de procéder à des recherches méthodiques, ce qui fait que sous sa forme actuelle, le site est incomplet; en ce qui concerne sa structure, la forme

Conférence Internationale 1971 à Szeged

de ses maisons et ses matériaux archéologiques, il est le premier en date de l'époque avare, autant de circonstances qui réduisent la possibilité des études comparatives à un minimum. Toutes les observations relatives à la structure de l'agglomération garderont leur caractère hypothétique aussi longtemps qu'elles ne seront pas étayées par les conclusions tirées de l'étude d'autres agglomérations.

Les graves défaites militaires que l'État avare subit dans les premières années du VII^e siècle, entraînent de profonds changements dans la vie de la société avare. Le petit peuple qui était libre et qui jusque-là avait vécu des produits donnés par les bêtes qu'il faisait paître, ainsi que des butins de guerre, se vit obligé de rompre avec son mode de vie nomade, migrant. Dans le dernier tiers du VI^e siècle, les guerres et les raids incessants permettaient à une famille ou un clan de se déplacer à sa guise sur un territoire de plusieurs centaines de kilomètres et d'établir son campement où il voulait. À l'époque dont nous parlons, cela était devenu impossible. Les Avars furent obligés de répartir entre eux le territoire qui leur restait, selon les campements et les pâturages. Le territoire du bassin des Carpathes n'était pas assez grand pour permettre à un peuple de maintenir longtemps le mode de vie des pasteurs nomades. C'est ainsi que se formèrent les campements d'hiver permanents entourés d'un chapelet de pâturages de plus en plus rigoureusement délimités. Le petit peuple avare devient ainsi subitement saisissable pour l'archéologie, puisque les agglomérations permanentes sont accompagnées de cimetières permanents.

Il est vraisemblable que c'est à cette époque, au début du VII^e siècle, qu'un groupe avare établit son campement d'hiver sur le plateau de Dunaújváros, à proximité du castrum délabré d'Intercisa, bien qu'aucun vestige concret de ce campement n'ait surgi jusqu'à présent, à moins qu'on ne considère comme tel les traces de fosses ou des maisons construites dans des fosses de la première époque avare qui ont été mises au jour sur le bord septentrional du cimetière romain. Ce qui nous permet de conclure à l'existence de cette agglomération, ce sont les traces d'un système de tranchées précoces observées par endroits sur le terrain des fouilles. Ces tranchées étaient réglées non pas sur le cours du Danube ou sur ses rives, mais sur la route (réseau de routes) romaine conduisant aux ruines du castrum, ou bien elles étaient orientées en direction nord-sud. Il n'est pas exclu que sur le terrain limité par les tranchées on ait encore vécu dans des yourtes et des tentes dont la base était au-dessous du niveau du sol. Seul le monument avare N°27, une base de yourte en trois parties avec

un foyer central rond, est réglée sur le système de tranchées le plus ancien.

Déjà le premier groupe avare avait créé un système d'agglomération d'origine asiatique qui, à cette époque, n'était caractéristique que des seuls Avars: une famille ou grande-famille entourait de tranchées (fosses) son campement et sa bergerie, et tout ce qui se trouvait à l'intérieur de ces tranchées constituait la propriété de la famille ou grande-famille. — Faute de vestiges archéologiques, nous ignorons combien de temps cette première agglomération a existé.

Quelques dizaines d'années plus tard, sans doute après les nouvelles défaites des années 620, le plateau de Dunaújváros fut envahi par un nouveau groupe avare. C'est ce groupe-là qui construisit la nouvelle agglomération orientée sur le cours du Danube et délimitée au nord et au sud par des ravins.

L'agglomération était située sur la plateau de loess du bord du Danube, haut de 40 m, qui jusqu'à un passé récent, était sillonné de ravins creusés par l'eau. Au nord, il était limité par un grand ravin existant déjà à l'époque romaine; de l'autre côté de ce ravin s'étendait le cimetière d'Intercisa, dit du sud, établi à la fin de l'époque romaine, sur le territoire duquel on n'a trouvé aucun objet avare. De même, on n'a pas mis au jour de monuments romains sur le territoire de l'agglomération avare, abstraction faite de quelques pierres et, en surface, de tessons de poterie qui y furent transportés à l'époque romaine.

Au sud, l'agglomération s'étendait sur ce qu'on appelait le petit ravin qui se trouvait à 300 m et divisait l'agglomération en deux parties: plus grande au sud, plus petite au nord. Son existence dans le haut Moyen Âge est confirmée par la tranchée qui y aboutit en venant du nord.

Des agglomérations construites sur un plateau au bord d'un fleuve et délimitées par deux ravins sont caractéristiques de la culture khazare de Saltovo-Maiack: on n'a qu'à citer par exemple Sarkel. On rencontre des agglomérations d'un emplacement analogue chez les Slaves de l'Est.

Sur le territoire de l'agglomération on observe un système de tranchées perpendiculaires. Le système tectonique perpendiculaire au cours du Danube est certainement plus ancien qu'une partie des maisons, puisque dans quelques tranchées on a creusé plus tard de nouvelles maisons (par exemple les maisons no. 18 et 19), et qu'une partie considérable des maisons de l'époque avare ne s'adapte pas à ce système.

Le système de tranchées tectoniques est bordé — par endroits de manière discontinue — de maisons alignées, comme les maisons 18.14 et N° 23. — Cela prouve donc que les habitants construisaient les maisons

des agglomérations dans un système de tranchées perpendiculaires au Danube formant un rectangle. Les principes économiques présidant au peuplement, que jusque-là on avait vu surgir tout à fait incidemment, apparaissent ici dans toute leur clarté.

Les villages et agglomérations communautaires des Germains et des Slaves des VI^e—XI^e siècles en Europe Orientale et Centrale ne connaissent pas encore le système intérieur des tranchées, alors qu'à Ivolga gorodišche, chez les Huns d'Asie, on trouve un excellent modèle de ce système tectonique intérieur délimitant les maisons ou groupes de maisons de l'agglomération. Une autre réplique remarquable du système de tranchées avare est le système des tranchées superposées de Tigaševo gorodišche, chez les Bulgares de la Volga. Il est général dans les agglomérations des Magyars de l'époque de la conquête du pays (Csongrád-Felgyő) et dans les villages de l'époque arpádienne. (Tiszalök, Hetény-Chotín, Dunaújváros). Les systèmes de tranchées hongrois et avares ne peuvent néanmoins pas être considérés comme ayant une destination analogue. Les tranchées hongroises ne partent jamais des maisons (ce qui montre qu'elles ne servaient pas à l'évacuation des eaux) et les rectangles de tranchées n'entouraient pas les maisons ou les yourtes, mais le village lui-même ou de grands terrains vagues. Si, selon les observations d'*István Méri*, les tranchées hongroises s'expliquent en premier lieu par l'élevage, celles du début de l'époque avare sont déterminées par les conditions de propriété. Les maisons entourées d'une tranchée militent tout autant en faveur de propriétés non communautaires, mais individuelles ou familiales que les terrains "vagues" délimités de la même façon. Ce système d'agglomération reflète les conditions de propriété individuelle et familiale basées sur l'élevage — plus exactement sur la possession de bêtes — telles qu'elles se sont formées très tôt chez les tribus orientales de pasteurs. L'étude des agglomérations de Dunaújváros nous permet d'aboutir à la conclusion surprenante que les conditions de propriété familiale — de grande famille — étaient remarquablement évoluées chez ces premiers Avars, en tout cas plus évoluées et plus compliquées que chez les Hongrois de la haute époque arpádienne.

L'étude des cimetières avares précoces nous amène à la même conclusion.

Les maisons qui se trouvaient à l'intérieur du système de tranchées étaient à moitié enfouies sous la terre. Leur toiture était généralement maintenue par deux piliers de bois fourchus, plantés aux deux bouts de l'axe longitudinal de la maison. Dans l'angle N-NE de la pièce se trouvait le four en pierre.

La forme et la structure de la maison étaient déterminées par la nécessité de se protéger contre le froid. On en rencontre de semblables dans les vastes steppes d'Eurasie, à Ivolga gorodišche, agglomération des Huns d'Aise. C'est de là que les Avars et leurs peuples auxiliaires ont pu en apporter la coutume. Certains éléments structuraux, comme le toit reposant sur deux piliers de bois fourchus, le grand foyer rectangulaire construit avec de grosses pierres, et le four creusé dans le sol furent peut-être empruntés à la population autochtone, ou au peuple paysan qui habitait le Nord des Balkans à la fin de l'Antiquité. Au témoignage de données absolument sûres, la population provinciale de Pannonie construisait déjà au tournant du IV^e et du V^e siècles des maisons de ce genre, à moitié enfouies sous la terre, pourvues de foyers en pierres et flanquées de fours ronds creusés dans le sol.

En ce qui concerne les ruines romaines que les Avars avaient trouvées dans le voisinage, ils les considéraient uniquement comme une source de pierres et de briques; les débris de maçonnerie leur servaient à construire des foyers, à partir des tuiles gisant par terre, ils taillaient des fusaïoles et les clous romains leur permettaient de consolider les „meubles” de leurs maisons.

Bien que la seconde agglomération avare (la I^e période des matériaux archéologiques) ait été en premier lieu le campement d'hiver des éleveurs de bétail transhumants, toutes les maisons n'étaient pas abandonnées au printemps. Les hommes qui restaient sur la place, cultivaient sans doute — tout comme d'autres Orientaux de cette époque — les terres voisines, bien qu'on n'en ait aucune preuve directe. Indirectement toutefois nous en voyons la confirmation dans les restes de vaisselle et dans les fusaïoles, objets caractéristiques de la vie et du travail quotidien des hommes sédentaires. Les os de volaille mis au jour permettent aussi de conclure à un mode de vie paysan.

Les objets découverts dans le sol de l'agglomération correspondent aux trouvailles des grands cimetières avars voisins datant de la première époque, notamment Dunaújváros-Simonyi dűlő et Rácalmás au nord, et Mezőfalva et Előszállás au sud. Agglomération et cimetières relèvent de la même culture matérielle, une culture typiquement avare, poterie exécutée à la main, qui accuse des traditions d'Asie Centrale, vases gris fabriqués au tour, témoignant également de l'activité des artisans d'Asie Centrale, et pots d'Europe Orientale à bord modelé à la main; ces objets se retrouvent dans tous les ménages. Dans le premier et le deuxième tiers du VII^e siècle, cette céramique n'est attestée que sur les territoires centraux des Avars.

La deuxième agglomération avait été abandonnée assez brusquement, après une existence de quelques années ou de quelques dizaines d'années, probablement en été. Il n'est pas exclu que l'événement ait été une conséquence de la révolte bulgare qui eut lieu au milieu des années 630 et qui fut suivie par des luttes intestines.

Toutefois, le plateau d'Öreghegy ne resta pas longtemps désert, peu après, un nouveau groupe avar vint s'établir au même endroit. Leurs maisons à moitié enfouies dans le sol — tout comme celles de leurs prédécesseurs — étaient orientées vers le sud et formaient des demi-cercles, à la façon des camps de yourtes. Leur culture matérielle était analogue à celle des habitants de l'agglomération précédente (c'est la II^e période des matériaux archéologiques, impossible à distinguer de la première).

Les Avars de ce second groupe ne creusèrent pas de nouvelles tranchées autour de leurs maisons, et ils n'utilisèrent pas non plus le système de tranchées de l'agglomération précédente qui, avec le temps, s'étaient remplies d'une vase humifère. Par contre, ils entourèrent leur agglomération d'un triple anneau de remparts, sans la diviser intérieurement d'aucune manière. Un système de remparts — fosses triples ou quadruples — entourait aussi l'Ivolga gorodišche des Huns d'Asie, ainsi que Tigășevo gorodišche, agglomération des Bulgares de la Volga, mais ces fossés sont considérablement plus larges et plus profonds.

Un rempart circulaire protégeait la plupart des agglomérations du type Saltovo-Maiack. Ce triple fossé délimitant le nouveau village était probablement plutôt destiné à empêcher que le bétail réuni se disperse qu'à protéger l'agglomération contre l'ennemi.

On ne risque donc pas de se tromper en affirmant que la troisième agglomération avar constituait le campement d'hiver de quelques familles d'éleveurs de bestiaux. L'agriculture devait être pratiquée tout au plus dans les jardins potagers.

Cette troisième et dernière agglomération avar précoce disparut également, à la suite d'un événement inattendu qui obligea les habitants de quitter brusquement leurs maisons. On suppose que cet événement était en rapport avec l'établissement du groupe de Tótipuszta-Igar, que nous avons expliqué récemment par la désintégration autour de 669 de l'État des Bulgares onogours. Un des chefs des Bulgares vint en Pannonie et s'établit à la limite sud du Mezőföld (Tótipuszta). Le territoire de l'actuel département de Fejér fut réparti parmi les membres de la famille (Igar) et les compagnons d'arme de haut rang. (Dunaújváros, Ivánca). Les Bulgares nobles et leurs familles arrivant sur le territoire de Dunaújváros

avec leurs familles, plantèrent leurs yourtes sur le Öreghegy, probablement entre les murs du castrum. Leur fameux cimetière "princier" secret fut découvert à une distance de 100 m à peine du milieu du village avare précoce. À cette époque, les Avars de la première période ne devaient plus habiter sur le Öreghegy, les nouveaux maîtres en ayant chassé les anciens habitants. Sur le versant ouest du Öreghegy s'établirent les membres de l'escorte des nouveaux seigneurs. Si leurs maisons à moitié creusées dans le sol ressemblaient à celles de leurs prédécesseurs, la structure de l'agglomération même était différente, les maisons étaient indépendantes, éloignées les unes des autres, et formaient des sortes de hameaux. Les maisons avec le terrain autour et le parc des bêtes étaient également entourés de tranchées comme chez les Avars de la première période, mais ces tranchées suivent une tout autre direction. Quant à leur culture matérielle, comme on l'a constaté grâce au mobilier funéraire, elle différait sensiblement de celle des Avars de la première période, et cette différence se traduit aussi par la structure de l'agglomération, ainsi que par ses vestiges archéologiques. L'absence de céramique grise, caractéristique de la première période avare dans les tombes aussi bien que dans les maisons, de même que celle des vases à bord modelé à la main, accusent le caractère différent de la culture des nouveaux colons.

Nous connaissons d'ailleurs aussi le petit cimetière des habitants des maisons de la période moyenne. Il se trouve sur la pente occidentale du Öreghegy. Les tombes et les mobiliers funéraires constituent une variante simplifiée de ceux de la famille dite "princière".

On ne sait à peu près rien du sort de la population avare précoce établie autrefois sur le Öreghegy. Il semble probable qu'elle ait été obligée de quitter seulement ce lieu-là, important au point de vue stratégique, puisque dans le grand cimetière situé dans le Simonyi dűlő, on enterra sans interruption jusqu'à la fin de l'époque avare.

Au bout de quelques dizaines d'années, le chef avare et son escorte quittèrent le territoire de Dunaújváros. Cette conclusion, autorisée déjà par l'étude des tombes, est corroborée par les maisons abandonnées de l'agglomération.

Pendant un laps de temps assez considérable, il n'y eut pas de nouveau groupe avare dans la région, du moins n'en a-t-on pas retrouvé la trace. En revanche il est certain qu'à la fin de l'époque avare les environs du Öreghegy s'étaient de nouveau peuplés. Malheureusement on n'a aucun point de repère en ce qui concerne l'endroit exact de l'agglomération, parce que les deux vases de cette période tardive mis au jour parmi les vestiges de la première agglomération n'étaient dans le voisinage d'au-

cune construction. Nous connaissons par contre leur cimetière avec leurs tombes qui renferment des plaques de ceinturon à griffon et rinceaux; il se trouve dans le rectangle bordé par le "cimetière princier" de la période avare moyenne et par l'agglomération avare de la période moyenne.

Lorsqu'au XI^e siècle, les premiers Hongrois commencèrent à s'établir sur le Öreghegy, les traces de l'ancien village avare existaient encore en surface. C'est ce qui explique qu'ils n'aient pas construit leur village sur ce terrain raviné et n'y aient pas creusé le système de tranchées entourant leurs maisons. Par contre, les creux qui se trouvaient à l'endroit des fosses des maisons avares se prêtaient fort bien à la construction de fours en plein air, au prix d'un travail insignifiant ils pouvaient être transformés en fosses de chauffage. Les anciennes tranchées avares avaient complètement disparu, les fosses de chauffage et des fosses à ordure de l'époque arpádienne furent creusées à même les tranchées.

Les tranchées hongroises différaient d'ailleurs des tranchées avares en ce qui concerne leur structure. Elles étaient beaucoup plus larges et se terminaient en bas par un canal double ou triple. Cette particularité technique nous a permis de constater que la large tranchée qui se trouve à proximité de la maison no. 21 datant de l'époque arpádienne, marquait la limite septentrionale du village.

Sur le territoire du noyau du village de l'époque arpádienne, on a mis au jour 6 maisons d'habitation, 3 bâtiments de ferme et 2 fours de plein air. Il est permis de supposer que les bâtiments nos. 1, 10, 9, 8, 2, alignés à l'intérieur du système de larges tranchées parallèles et orientées dans leur sens, formaient une ligne, et que les quelques maisons conservées de l'autre côté de la rangée de maisons, seraient en ce cas représentées en ligne parallèle par les maisons nos. 4 et 11.

La maison no. 7 et le bâtiment annexe no. 5 sont situés au milieu de la "rue". On a quelque peine à imaginer que le four no. 3 ait été disposé au milieu de la rue et du village, enfin des angles du four no. 6 étaient coupés par la tranchée du village. Toutes ces constructions faisaient donc partie d'une agglomération antérieure, une espèce de hameau non entouré de tranchées. Les tracés de cette agglomération clairsemés, ressemblant à un campement de pâtres, ont pu être repérés sur le Öreghegy, en direction nord, presque jusqu'au village médiéval de Pentele. Au témoignage des vestiges, le début de ce genre d'établissement remonte au XI^e siècle, tandis que le village ne s'est construit qu'au XII^e. Au cours du XIII^e siècle, le petit village, comptant quelques maisons à peine, fut abandonné par ses habitants qui préférèrent sans doute aller vivre à Pentele dont la situation était plus favorable.

Pour terminer, je voudrais attirer l'attention sur un intervalle de 400 ans qui sépare les agglomérations avares, disparaissant à la fin du VII^e, et les hameaux hongrois, apparaissant à la fin du XI^e siècle, cette lacune. aucune trouvaille n'est venue la combler malgré les fouilles effectuées sur le territoire de 1 kilomètre carré environ. Le fait d'avoir — par l'effet du hasard — retrouvé sporadiquement sur le territoire du village avare des maisons, des fours et des fosses remontant aux XII^eXIII^e siècles, ne nous autorise donc pas à conclure à une "continuité", de la population locale et à la fameuse "continuité" avare-hongroise.

(Traduit du hongrois)

Explication des figures

Pl. 1. Les horizons de l'agglomération avare de Dunaújváros

M. Comsa (Bucureşti)

**QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ORIGINE ET L'APPARTENANCE
ETHNIQUE DES COMPLEXES À FIBULES DIGITÉES DE TYPE GÎMBAS-
COŞOVENI**

(Pl. 2—9)

Les nécropoles avares à inhumation comportent parfois des sépultures meublées — entre autres — de fibules digitées.¹ L'analyse de ce genre de complexes montre deux catégories de tombes: l'une à *une seule fibule*, l'autre à *deux fibules* digitées, encadrant de chaque côté la poitrine du gisant.

Pour ce qui est de la première catégorie, on mentionne les découvertes de Gátér, Kiskőrös, Tiszabura, Óföldaák, Háros, Felnac, Săcuieni, auxquelles s'ajoutent maintes découvertes fortuites.² Les fibules "digitées" respectives offrent une grande variété typologique, que nous nous bornons de signaler sans pouvoir nous y arrêter maintenant.

D'autre part, il convient de noter que les fibules récoltées dans la deuxième catégorie de tombes sont de type plus évolué que les premières.

C'est dans cette dernière catégorie que se range aussi la tombe de Gîmbaş, avec deux fibules digitées. Il s'agit d'une tombe appartenant à une nécropole de caractère avare, de date postérieure à l'arrivée du deuxième groupe des Avars dans la Plaine pannonienne, c'est-à-dire après l'an 680.³ C'est une sépulture de femme, assez richement meublée. En effet, près des tempes de la défunte reposaient deux paires de boucles d'oreille aux pendants en forme d'étoile; une rangée de perles en feuillets d'argent entourait son cou, ainsi que des perles en pâte ou de verre multicolores, ces dernières caractéristiques en général des tombes de l'époque du deuxième khaganat avare. Près du fémur gauche, on a trouvé un couteau dans un étui de bois, dont il ne reste que quelques traces effacées. Déposé dans la même tombe, il y avait un seau de bois, cerclé de fer, dont seul le manche s'est conservé et qui contenait des ossements d'animaux.⁴

Les deux fibules⁵ encadrant la poitrine sont presque identiques. Leur

Conférence Internationale 1971 à Szeged

plaque discoïdale est ornée de deux spirales, séparées au centre par une verticale. A cette plaque, à demi-discoïdale, sont fixés sept boutons. La tête de la fibule se rattache à la plaque du pied au moyen d'un petit arc, légèrement courbé et sillonné de plusieurs traits verticaux. La plaque du pied consiste en un motif ornemental tressé, en forme de lyre. Une paire de têtes de vautour flanquent de chaque côté la plaque du pied de la fibule, qui s'achève sur une figure anthropomorphe.

Une fibule presque identique à celle de Gîmbaş fut découverte quelque part dans la plaine occidentale du Banat.⁶ Selon toutes les probabilités, elle doit provenir d'un complexe archéologique similaire à celui de Gîmbaş.

Les fibules de Gîmbaş, ainsi que celle provenant du Banat, avec leur plaque du pied en forme de lyre, montrent de proches analogies avec certains exemplaires d'un dessin plus simple (à cinq boutons et le pied flanqué seulement d'une paire de têtes de vautour) trouvés dans la région kievienne⁷ et plus au nord, dans la région des Mazures à Daumen, Scheufelsdorf et Kellaren.⁸ Un autre exemplaire de la même catégorie se trouve à Szatymaz-Fehértó, relevé dans une tombe à inhumation d'une nécropole avare (de même que la tombe de Gîmbaş), sise entre le cours inférieur de la Tisa et le Danube.

Une fibule d'une forme qu'on pourrait considérer à mi-chemin entre les exemplaires plus simples, décrits ci-dessus et les fibules de Gîmbaş, provient de Pergamon.¹⁰ Chez celle-ci, on retrouve les sept boutons comme à Gîmbaş, ainsi que l'extrémité du pied ornée d'une figure anthropomorphe, mais la plaque du pied est flanquée seulement d'une paire de têtes d'oiseaux, de même que chez les exemplaires kiviens.

Une proche analogie avec les fibules de Gîmbaş et celle du Banat occidental atteste la tête d'une fibule de Pastirskoë, avec le même nombre de boutons et ornement spiralé de la plaque à demi-discoïdale.¹¹ Il est regrettable qu'on ne puisse préciser avec certitude comment se présentait le pied de cette pièce, mais tout laisse supposer qu'il devait reproduire la forme du pied propre aux fibules de Gîmbaş.

L'analyse des détails morphologiques des fibules de Gîmbaş conduit à la remarque qu'on ne saurait les rattacher du point de vue chronologique aux fibules livrées par les complexes gépidiques du VI^e siècle, mises au jour en Transylvanie, ainsi que dans les régions qui se trouvent à l'ouest et au sud-ouest de la Roumanie.¹²

Le pied de fibule en forme de lyre représente un emprunt fait par le monde "barbare" aux motifs de l'ornementique byzantine,¹³ qu'il a adapté

par la suite à ses propres parures, suivant les lois de ses propres goûts. Nous sommes enclins à penser que ces éléments décoratifs ont été empruntés par les Slaves encore dans la région nord-pontique et véhiculés ensuite jusqu'en Europe centrale et du sud-est par les Avars qui ont entraîné dans leur sillage une partie de cette population.

Par la forme hémisphérique et le nombre des boutons (sept au lieu des cinq boutons tout au plus, caractéristiques chez les fibules gépidiqes), ces fibules ressemblent aux quelques fibules lombardes de Pannonie — ces dernières décorées parfois de boutons similaires.¹⁴

Le type de fibule à sept boutons hémisphériques est documenté aussi à Pastirskoe, sur le Dniepr moyen. Ceci pourrait signifier que l'évolution de ces fibules vers des formes plus complexes s'était perpétrée déjà dans la région nord-pontique, avant que celles-ci ne soient véhiculées vers l'ouest. Mais, d'autre part, c'est un fait généralement connu que la population slave du Dniepr moyen ne portait qu'une seule fibule. La coutume — attestée à Gîmbaş — de se servir de deux fibules, reflète, selon nous, un contact dans la région du Moyen-Danube, entre les Lombards et les éléments slaves, traînant à la suite des Avars.¹⁵

La fibule fragmentaire trouvée à Szakály-Öreghegy,¹⁶ près du lac Balaton, identique à d'autres découvertes fortuites faites à Veţel¹⁷ et Războieni-Feldioara¹⁸ nous portent à croire qu'elles doivent provenir des complexes similaires à la tombe à deux fibules de Gîmbaş.

De même le "trésor" de Coşoveni, qui par son contenu est fort proche de la sépulture à fibules digitées de Gîmbaş. Comme on le sait ce trésor compte entre autres, quatre boucles d'oreille (trois en argent et un en argent doré), à pendants en forme d'étoile, de types différents mais ornés dans la technique byzantine de granules, un collier d'argent, ainsi qu'une fibule "digitée" en argent doré, d'un type évolué.¹⁹

Sous le rapport typologique, la fibule de Coşoveni offre de grandes analogies avec une autre pièce du même genre, découverte quelque part sur le cours inférieur du Neman.²⁰ Cette dernière n'est au fond qu'un exemplaire intermédiaire entre les fibules plus simples de type Veţel et la fibule de Coşoveni. Notons aussi que ce type de fibules plus évolué, n'apparaît pas dans la région nord-pontique.

On peut affirmer par conséquent que ce genre de fibule plus complexe a évolué à partir du type similaire plus simple d'origine nord-pontique (les fibules de type Veţel peuvent passer pour une des formes intermédiaires entre les deux types en question). Cette évolution a eu lieu dans la zone carpatho-danubienne,²¹ d'où ces produits ont rayonné ensuite

vers la Péninsule balkanique, au sud et dans la région du Neman inférieur, vers le nord.

Dès le premier instant de leur découverte, on a pensé que les objets susmentionnés de Coşoveni devaient faire partie d'un mobilier funéraire et que la fibule conservée pouvait bien avoir fait la paire avec une autre, aujourd'hui perdue. C'est un argument de plus, en faveur des grandes similitudes entre la situation constatée dans le Sud de l'Olténie et celle de Gîmbaş, au centre de la Transylvanie. Cette hypothèse a trouvé appui aussi dans la découverte à Szatymaz-Fehértó, d'une tombe contenant deux fibules d'un type proche de celle de Coşoveni et associées à des boucles d'oreille à pendants en forme d'étoile ornés de granules.²²

L'examen des détails de la fibule de Coşoveni montre sur la plaque à demi-discoïdale et sur le pied, un motif ornemental natté, d'origine nordique, parvenu en Pannonie par l'intermédiaire des Lombards.²³ Les têtes d'oiseaux (un ornement d'origine nord-pontique) qui flanquent la plaque du pied de la fibule ainsi que l'extrémité anthropomorphe du pied, constituent — du moins dans les zones nord-pontique et carpatho-balkanique — un motif ornemental spécifique des fibules slaves.

Mais ces éléments caractéristiques du monde "barbare" se combinent avec des motifs byzantins, par exemple les boutons qui flanquent de chaque côté la figure anthropomorphe. Ces boutons hémisphériques ornés de filigrane, sont du même type que les boutons des boucles d'oreille à pendants en forme d'étoile. Le même genre de boutons hémisphériques ornés de filigrane servent à rendre les yeux du deuxième couple d'oiseaux qui flanquent le pied de la fibule. Pour fixer les pierres qui tiennent la place des yeux de ces oiseaux, on s'est servi de la technique byzantine qui consiste à donner plusieurs tours d'un fil filigrané à chaque pierre.²⁴

Compte tenu des caractères et des analogies que nous venons de mettre en lumière, nous pensons pouvoir rattacher (avec une forte chance de probabilité) le trésor de Coşoveni à la présence de quelques éléments slaves sous la domination des Avars qui seraient entrés en contact avec des éléments germaniques tardifs (les Lombards) à l'ouest du cours moyen du Danube. Les troubles suscités par l'arrivée du deuxième groupe de cavaliers nomades en Pannonie en 670—680,²⁵ auront eu pour résultat une dislocation entraînant ces éléments jusque dans le Sud de l'Olténie, soit par suite d'une invasion, soit comme conséquence d'une expansion de la domination avare dans la région du Bas-Danube à la fin du VII^e siècle.

Il se peut que ceux qui portaient ces objets de parure aient contacté dans la région du Moyen Danube le monde byzantin. Mais il est tout aussi possible que ce contact ait eu lieu ou, tout au moins, qu'il se fût intensifié

après leur venue en territoire roumain. Quelques-unes des parures de type byzantin ont été sûrement empruntées sur place par les nouveaux arrivants entrés en contact avec la population autochtone sur le territoire actuel de la Roumanie. Un témoignage en ce sens est fourni par la boucle d'oreille avec la partie inférieure de l'anneau de section carrée analogue aux pièces composant le trésor de *Priseaca-Slatina*.²⁶ On peut présumer d'une situation similaire à *Gîmbaş*, les boucles d'oreille trouvées là représentant la réplique locale des modèles réalisées dans une technique supérieure, telles que les pièces de *Coşoveni*.

Compte tenu des données que nous avons exposées, on peut tirer les conclusions suivantes :

Les tombes à fibules "digitées" apparaissent isolées dans des nécropoles de caractère avare surtout à la périphérie du monde avare.²⁷

Au point de vue typologique, elles ne peuvent être considérées comme dérivées des fibules gépides,²⁸ puisque toutes les variantes trouvées dans des tombes avares offrent des analogies, parfois poussées jusqu'à l'identité, avec des produits du Dniepr moyen et surtout de la région *Kiev-Pastirskoe*.

C'est ce qui nous incite à croire que ces formes ont été véhiculées vers l'ouest, poussant jusqu'en Europe Centrale, par l'intermédiaire des Avars, qui ont entraîné avec eux des groupes slaves.²⁹

Un contact entre ces groupes slaves entraînés par les Avars jusqu'en Europe Centrale et les populations germaniques tardives (Lombards et même Francs) a eu lieu à la périphérie de l'ouest du monde avare; il se reflète dans la deuxième catégorie de tombes, celles comptant parmi leur mobilier funéraire deux fibules "digitées".

Après l'arrivée de la deuxième vague de populations nomades dans la Plaine annonienne vers l'an 680 (Avars et Bulgares-Onogoures), ces éléments slavo-germaniques, soumis aux Avars, ont été véhiculés vers l'est (*Gîmbaş*) et le sud-est (*Coşoveni*). Ce mouvement coïncide avec l'expansion de la domination avare à la fin du VII^e siècle jusqu'au centre de la Transylvanie et même jusque dans la région du Bas-Danube. Dans ce nouveau territoire, les groupes des Avars nomades et des éléments slavo-germaniques soumis par eux, sont entrés en contact avec la population locale, comme le prouvent certains types de boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile d'origine byzantine (*Răcari*, *Priseaca-Slatina* etc.) qui auparavant étaient l'apanage de la population autochtone plus sensible aux produits byzantins que les peuples en migration. Plus tard, ces parures ont été transmises aussi à des groupes ethniques nouvellement venus. Ainsi une des boucles d'oreille de *Coşoveni* ayant la partie inférieure de l'anneau

à section carrée, mentionnée plus haut, est très proche du point de vue typologique de la paire de boucles similaires de Priseaca-Slatina que, d'après le vase dans laquelle elles ont été cachées, on peut mettre en liaison avec le milieu autochtone. Une copie locale en bronze du même type se trouve aussi dans la tombe à deux fibules de Gîmbaş. Dans ce dernier cas, on doit ajouter encore quelques types de la céramique de tradition autochtone, trouvés dans la même nécropole.³⁰

(Présenté en français)

Notes

- 1 Sur l'origine et l'appartenance de ces fibules ont été formulées diverses opinions et hypothèses. Cf.
J. Werner, Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts. Reinecke Festschrift 1950. 150—172.
H. Kühn, Documenta Archeologica. Wolfgang La Baume dedicata hrsg. von *Otto Kleemann*, Bonn 1956. 79—108; *M. Comşa*, Slavii, în *Istoria României I*. 1960, 735 sq; *D. Csallány*, Archeologische Denkmäler der Gepiden im Mitteldonau-becken (454—568 u. Z.). *ArchHung* 38 (1961) 347—357; *I. Nestor*, L'établissement des Slaves en Roumanie à la lumière de quelques découvertes récentes. *Dacia* 5 (1961) 429—448. Malheureusement nous n'avons pas la possibilité de les discuter maintenant.
- 2 *J. Werner*, op. cit. pl. 30/33E35, 37, 47, 31/48; 36/4,5; 37/11; 42/43; *D. Csallány*, op. cit. 143; 195—98; 219 et CXCI/16; CXC VII/2; CCXIX/11; *I. Kovrig*, dans: Magyarország népeinek története a honfoglalás koráig. Budapest 1962. 107. (Háros); *N. Chidioşan* et *Z. Nánássy*, Săcuieni, *Acta Musei Napocensis* 5. (1968) 518.
- 3 *K. Horedt*, Das Awarenproblem in Rumänien. *StZ* 16 (1968) 110.
- 4 Idem, Contribuţii la istoria Transilvaniei sec. IV—XIII. Bucureşti 1958. 97—98.
- 5 Idem, 79, fig. 15/8,9; *J. Werner*, op. cit. pl. 29/15; *D. Csallány*, op. cit. CCLXXII/6.
- 6 *J. Werner*, op. cit. pl. 29/16.
- 7 Ibidem, pl. 29/18, 21.
- 8 Ibidem, pl. 29/22—24.
- 9 *D. Csallány*, op. cit. 228 et pl. CCX/18; CCIX/3.
- 10 *J. Werner*, op. cit. pl. 29/20.
- 11 Ibidem, pl. 29/17.
- 12 Pour la comparaison voir chez *K. Horedt*, Contribuţii... 79, fig. 15/8, 9. et les types des fibules gépidiques de Moresţi; ibidem, 52, fig. 7.
- 13 *A. Petre*, Contribuţia atelierelor romano-byzantine la geneza unor tipuri de fibule "digitate" din veacurile VI—VIII SCIV 17. (1966), 267...
- 14 *I. Bóna*, Die Langobarden in Ungarn, *ActaArchHung* 7 (1956) pl. 28/1,2; 40/5.
- 15 La coutume de porter deux fibules, que nous avons d'abord mise sur le compte d'une influence gépide exercée par l'entremise des derniers groupes de Gépides vivant en Transylvanie (cf. *M. Comşa*, *Novie svedenia o rasselenii slavian na territorii RNR, dan Romanoslavica* 9 (1963) 521) ne peut pas avoir cette

origine. En effet un examen récent des données dont nous disposons montre que les derniers complexes gépides (usant de la coutume de deux fibules digitées) cessent au cours du troisième quart du VI^e siècle. Or les complexes à fibules digitées de type Gímbaş, Veşel, Rázboieni-Feldioara ne sont datés que des deux dernières décennies du VII^e siècle. Entre ces deux genres de complexes se sont interposés d'autres de caractère germanique ou avare, mais sans fibules.

- 16 *J. Csalog*, Szakály-Öreghegy: avar sírmező. ArchÉrt 1944—45, 296—297 et pl. 93/23; *J. Werner*, op. cit. pl. 28/6 a. C'est le cas de mentionner ici que la forme de la plaque à demi-discoïdale de la deuxième fibule trouvée dans la tombe de Szakály-Öreghegy (*J. Csalog*, pl. 93/14 et *J. Werner*, op. cit. pl. 29/18a) représenté une synthèse entre les fibules slaves et celles germaniques tardives de type Müngersdorf (cf. *H. Kühn*, Die germanischen Bügelfibeln der Völkerwanderungszeit. I. Rheinprovinz, Graz 1965. 95—96 et 246—256) qui se trouve aussi en Thuringie à Weimar. (cf. *J. Werner*, Die Langobarden in Pannonien. B. Tafelteil, München 1962. pl. 31(5) Mais la fibule de Szakály-Öreghegy est ornée de motifs byzantins, qu'on retrouve sur certaines fibules digitées de la région de Kiev (cf. *J. Werner*, Slawische Bügelfibeln..., pl. 29/18). La plaque du pied, qui pour les pièces germaniques accuse la forme d'une ellipse avec un bout coupé, est représentée cette fois par un motif en forme de lyre, dont les extrémités sont marquées des têtes de vautours, très schématisées. Ce motif est aussi celui de la fibule des environs de Kiev, que nous avons citée plus haut chez *J. Werner*. L'extrémité du pied est simplement arrondie, couverte de quatre petits traits incisés. Cette deuxième fibule de Szakály-Öreghegy témoigne, selon nous, d'un contact de la population slave, arrivée dans la région du Moyen-Danube à la traîne des Avars, avec les Francs.
- 17 *J. Werner*, Slawische Bügelfibeln... pl. 27/7.
- 18 *K. Horedt*, Santierul archeologic Moreşti. SCIV 6. (1955) 672 fig. 15/5. À la série des fibules de Veşel et Rázboieni-Feldioara s'ajoute une découverte fortuite, appartenant au même type, faite en Transylvanie, probablement aussi dans la région du cours moyen de la rivière Mureş *K. Horedt*, Untersuchungen zur Frühgeschichte Siebenbürgens. Buşureşti 1958, 91.
- 19 *I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Floşor*, Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu. Germania 22 (1938) 33—41; *J. Werner*, Slawische Bügelfibeln..., pl. 28/14; 32.
D. Berciu, Archeologia preistorică a Olteniei, Archivele Olteniei Craiova 18 (1939) 381—382.
- 20 *J. Werner*, Slawische Bügelfibeln... 151, fig. 1.
- 21 Il s'agit de la région du Danube Moyen et du Danube Inférieur jusqu'à la rivière Olt.
- 22 *D. Csallány*, op. cit. 227—228 et pl. CCIX/17.18.
- 23 Des fibules lombardes avec un ornement natté très proche cf. chez *I. Bóna*, op. cit. pl. XLIV/1,2; III/1,2; cf. aussi chez *J. Werner*, Die Langobarden in Pannonien B. Tafelteil, 28/6; 30/4,6; 39/15,16; 40/7.
- 24 *A. Petre*, Fibulele "digitate" de la Histria. (I) SCIV 16 (1965) 89.
- 25 *I. Kovrig*, Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán, ArchHung 40 (1963) 230 sq.
- 26 Un trésor composé de monnaies et d'une paire de boucles d'oreille en argent avec pendant en forme d'étoile a été mis au jour à Priseaca-Slatina. Le tout

était déposé dans un pot avec manche, orné d'une bande de lignes incisées encadrée de deux bandes de lignes horizontales, de type autochtone. À en juger d'après les monnaies les plus récentes, il s'agit d'un trésor enterré vers les années 680, par le passage des Bulgares dans la Péninsule balkanique *M. Butoi*, Un tezaur de monede și obiecte de podoabă din secolul al VII-lea, descoperit în com. Priseaca-Slatina, Studii și comunicări Pitești, II. (1968) 97—103.

Nous estimons que les boucles d'oreille à pendants en forme d'étoile de Priseaca-Slatina, ainsi que les autres exemplaires moins compliqués découverts à Răcari, Cricov, etc., sont une parure propre à la population locale de la zone du Bas-Danube, d'autant plus qu'on ne voit point paraître cette sorte de parure ni dans les complexes gépides, ni dans ceux slaves de type Suceava-Sipot cf. *M. Comșa*, Quelques données concernant les rapports des territoires nord-danubiens avec Byzance au VII—VIII siècles, Revue des Études Sud-Est Européens Bucarest, 3 (1971) sous presse.

- 27 Quelques-unes des fibules digitées trouvées dans les complexes avares ont des analogies, allant parfois jusqu'à l'identité, avec certaines découvertes de la Péninsule Balkanique. On peut les mettre en liaison avec les raids des Avars qui ont aussi des Slaves à leur train, ou bien une présence sporadique de ces éléments ethniques dans l'Empire Byzantin.
- 28 Le fait qu'on ne peut pas établir des liens typologiques entre les „fibules digitées” slaves trouvées dans les complexes avares et les fibules de caractère gépide, mais, en revanche, on constate une interférence entre ces fibules et certaines fibules lombardes et même franques (cf. ci-dessus note n° 16), peut s'expliquer, d'après nous, aussi par l'hostilité des Avars vis-à-vis des Gépides, contre lesquels ils se sont même alliés au début avec les Lombards et même avec les Francs.
- 29 *J. Werner*, Slawische Bügelfibeln ..., 170 sq., *M. Comșa*, *Novie svedenia* ..., 521; *I. Kovrig*, dans: *Magyarország népeinek* ..., 107.
- 30 *M. Comșa*, *Novie svedenia* ..., 521., idem, Slaves et autochtones sur le territoire de la R. P. Roumaine aux VI^e et VII^e siècles de NE, dans *Atti del VI Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche e Protoistoriche*, Roma 1962, Sezioni V—VIII, Roma 1966. 163—166.

Explication des figures

- Pl. 2. L'évolution des fibules à plaque du pied en forme de lyre. 1. Szatymaz-Fehértó (d'après *D. Csallány*); 2. Pergamon (d'après *J. Werner*); 3. Gîmbaș (=Maros-Gombás d'après *J. Werner*)
- Pl. 3. L'évolution des fibules de type Vețel. 1. Vețel (=Vețel); 2. Lin-kuhnen
- Pl. 4. 1. Coll. Diergardt; 2. Coll. Diergardt (paire)
- Pl. 5. 1. Coll. Kofler-Truning; 2. Coll. du Musée de Stockholm (notes d'après *J. Werner*)

- Pl. 6. 1. Fibule germanique de Weimar (d'après *J. Werner*); 2. Fibule slave des environs de Kiev (d'après *J. Werner*); 3. La deuxième fibule de Szakály-Öreghegy (d'après *J. Werner*); une synthèse d'éléments slaves et germaniques (francs)
- Pl. 7. 1. Fibule lombarde de Montale à décor nattée, semblable à celui de la fibule de Coşoveni; 2. Fibule de type Veşel, Coll. Diergardt
- Pl. 8. La fibule de Coşoveni de Jos, une synthèse d'éléments slaves, germaniques (lombards) et byzantins
- Pl. 9. Carte de répartition des fibules á plaque du pied en forme de lyre (1) et des fibules de type Veşel (2), dans la région carpatho-danubienne. 1. Poian, 2. Gímbaş, 3. Razboieni-Feldiora, 4. Veşel, 5. Banat, 6. Coşoveni de Jos, 7. Kladovo (?), 8. Velesnica (chez *J. Werner* = Kladovo), 9. Szatymaz-Fehértó, 10. Szakály-Öreghegy

Gy. Rosner (Szekszárd)

**LA CÉRAMIQUE GRISE DES VI^e—VII^e SIÈCLES ET SES PROBLÈMES
ETHNIQUES DANS LE BASSIN DES CARPATHES**

Nos archéologues spécialisés dans les recherches de l'époque des grandes migrations se tournent avec un intérêt grandissant vers la céramique; cet intérêt s'explique sans doute par le fait qu'ils ont reconnu que les récipients sont les seuls objets d'usage quotidien qui, dans la majorité des cas, eussent été façonnés par les usagers eux-mêmes. Cette vérité, que notre discipline a utilisée comme point de départ dans les recherches concernant la presque totalité des périodes étudiées, a été bizarrement négligée dans l'étude de la période avare. Voilà pourquoi les résultats de *D. Bialeková* et d'*Éva Garam* — qui travaillent chacune séparément — relatifs à la céramique de la fin de l'époque avare, ont provoqué une grande surprise.¹ La céramique que nous avons étudiée constitue un groupe bien délimité de la première période avare, il s'agit de vases gris clair, finement débourbés, fabriqués au tour (parfois au tour à main) et ornés de faisceaux de lignes droites et de lignes ondulées.

Bien que la délimitation et l'origine de ce groupe de céramique aient fait l'objet de nombreuses études, l'origine semble poser un problème particulièrement difficile,² que nous avons essayé d'approcher de deux côtés.³

1) Problème technique. (Comment ces vases furent-ils exécutés?)⁴

2) Cette céramique apparaît à la fin du VI^e siècle, au moment de l'immigration des Avars dans le bassin des Carpathes.⁵ On peut se demander sous l'influence de qui les Avars "nomadisants" adoptèrent ces produits, autrement dit, par qui ces objets furent-ils fabriqués?

En suivant une voie connue et évidente, les recherches antérieures ont abouti à la conclusion que la céramique en question provient quant à ses formes, du legs des peuples établis à une époque plus ancienne dans le bassin des Carpathes. Aussi semble-t-il pour ainsi dire naturel que les spécialistes en cherchant les origines dans les monuments des Lombards,

Conférence Internationale 1971 à Szeged

des Bavarois, des Francs et des Alemans.⁶ Nous-mêmes, nous avons examiné cette possibilité sans trouver autre chose qu'une parenté entre notre céramique et les formes propres à l'art des peuples en question, parenté qui toutefois est loin de signifier identité.

C'est ainsi que nous nous sommes tournés vers les territoires sur lesquels la formation ethnique des Avars a dû avoir lieu et que nous sommes arrivés à la conclusion qu'il existait deux types de vase dont l'étude approfondie pourrait nous rapprocher de la solution de ces problèmes.

Dans la publication des matériaux de ses fouilles khvarezmiennes, *Tolstov* a attiré l'attention sur un ensemble de trouvailles datant de la deuxième période du kourgan de Djeti-assar qui, entre autres, comprend une gourde des V^e—VI^e siècles faite à la main, très ventrue, sans anses, avec un col court et un fond circulaire plat.⁷ Elle constitue la réplique exacte de deux gourdes d'exécution grossière, mises au jour à Tószeg.⁸

L'existence de ce type, autrement dit l'utilisation des gourdes, remonte du reste à une époque beaucoup plus ancienne: *Vorobieva* a publié des exemplaires semblables découverts à Kalali-Gir, dans la couche datant de la fin du II^e siècle.⁹

C'est à la fin du V^e siècle qu'apparaît la forme de gourde qui figure aussi parmi les trouvailles de la première période avar.

La couche de la II^e période de Mujnak-Tepe a livré une gourde dont on connaît une réplique par la tombe "B" de Cikó.¹⁰ Provenant de cette même couche, *Nerazik*, le directeur des fouilles a publié un grand nombre de pots à deux anses qui, bien que faits à la main, n'en offrent pas moins une parenté évidente avec le pot à deux anses découvert dans la tombe n°41 de Nagyarsány.¹¹

Nous n'avons ici présenté que des parallèles susceptibles de révéler quelque chose sur l'origine des gourdes, ce qui nous permet de constater qu'en ce qui concerne leur forme, elles sont bien plus près des gourdes avars que des gourdes alemanes ou franques.

Quant au problème de l'origine des vases à bec-verseur, il faut, bien entendu, reconnaître que le legs des Lombards et d'autres peuples germaniques offre nombre de répliques, mais il faut aussi tenir compte de tous les facteurs qui dénotent un caractère différent.

En étudiant les caractéristiques techniques, on remarquera tout d'abord que les vases germaniques ne sont pas aussi finement débourbés, et que leur façonnage au tour n'est pas aussi parfait que celui des vases avars. La différence la plus sensible réside dans la technologie de la cuisson. Du fait de leur granulosité, les vases germaniques présentent une teinte

grise plus foncée et leur surface de cassure permet de conclure à une température de cuisson plus basse. Les vases avars de couleur gris clair supposent un travail soigneux et des connaissances techniques supérieures de la part des artisans.¹²

Pour ce qui est de leur exécution et de leur forme, les vases à becverseur découverts sur le territoire de Pendjikent sont absolument identiques à ceux du même genre provenant de la première période avar. Ce sont en effet des vases cuits gris clair, finement débourbés, façonnés au tour, à corps sphérique, avec un bec un peu évasé et des anses en forme de ruban partant du bord et collées à l'épaule.¹³ Les parallèles invoquées en rapport avec les deux types de vase infirment de plus en plus l'hypothèse selon laquelle la céramique — dont l'apparition coïncide avec l'établissement des Avars sur notre territoire — serait due à l'adoption de formes locales. Nos recherches nous ont ainsi amenés à la conclusion que tout comme pour l'art des métaux et pour la céramique avar de la période tardive, pour les trouvailles de la première période il y a lieu de tenir compte d'antécédents qui remontent à l'Asie Centrale.

Cette hypothèse ne peut être soutenue que si on en admet une autre, notamment que les artisans arrivés dans le bassin des Carpathes avec la première vague des Avars comprenaient aussi des potiers, et que ce sont ces potiers qui devinrent les maîtres de la céramique gris clair.

Quant à savoir à quelle ethnie appartenaient ces potiers, il faut avouer que nous n'avons aucune indication.

D'ailleurs on n'a pas davantage éclairci la question de l'appartenance ethnique des Avars immigrés en 566—68. Il semble que les premières tribus avars n'aient pas formé un peuple homogène, mais qu'elles aient occupé le territoire en tant que fédération tribale constituée de peuples différents quant à leur ethnie. De notre côté nous sommes enclins à admettre qu'une fois détachée de l'empire des Juan-Juan, et partie d'Asie Centrale, la population de base rencontra sur les territoires khvarezmien des groupes de peuple qui avaient déjà adopté le mode de vie sédentaire et qu'elle entraîna des fragments dans sa course vers l'ouest.¹⁴

En ce qui concerne la question de savoir quel était le mode de vie de ce conglomerat de peuples dans le bassin des Carpathes, nous estimons qu'elle doit être abordée avec beaucoup de prudence. Le problème est du reste important, car il s'agit de réfuter une fois pour toutes la conception "légendaire" selon laquelle les Avars auraient été un peuple purement nomade et pastoral.

Or c'est précisément la céramique qui motive la révision de cette question, puisqu'il est évident qu'elle n'est pas une céramique ornementale,

mais qu'elle est constituée d'objets d'usage quotidien. Les spécimens déposés dans les sépultures se trouvaient dans un état visiblement usé. Cette opinion est encore corroborée par la masse de tessons de céramique finement débourbée fabriquée au tour, de teinte gris clair qui a été découverte à Dunaújváros lors de la mise au jour des maisons avares de la première période. Ce site témoigne de ce que les Avars avaient déjà adopté un mode de vie sédentaire, quoiqu'on doive en tout cas admettre une alternance entre les campements d'hiver et d'été.

En dressant la carte des sites avares de la première période, et en marquant sur cette carte les lieux où cette céramique fut découverte, nous obtenons clairement deux systèmes d'agglomération de type différent.

À l'époque de leur immigration, les Avars s'établirent au centre du bassin des Carpathes. L'établissement s'effectua selon un ordre qui permettait aussi bien la défense que l'attaque. La défense était réalisée grâce à une chaîne de communautés qui achevaient d'anéantir l'ennemi à mesure qu'il avançait. Il ressort des cartes que le khanat avare de la première période ne devait se défendre que dans trois directions: l'est, le sud et l'ouest. En effet c'est sur ces trois territoires qu'on distingue clairement le système de marches linéaires dont on ne trouve aucune trace vers le nord.

Alors que dans les zones limitrophes on observe l'existence d'un système servant aussi bien à la défense qu'à l'attaque, à l'intérieur du territoire on trouve plutôt des groupes de moindre importance. Les clans(?) situés au milieu semblent avoir été surtout occupés à constituer les bases économiques, autrement dit, ils étaient intéressés à la production. Cette constatation est étayée par le fait que les sites de la céramique en question se concentrent plutôt sur les territoires médians, tandis que dans les régions frontalières leurs traces ne se rencontrent que très sporadiquement.

Il nous paraît évident que, même dans la première période avare, on ne peut parler d'un mode de vie ni purement nomade, ni purement sédentaire. Nous n'approchons de la réalité qu'en supposant que les deux existaient en même temps c'est-à-dire que ces nomades devaient avoir des agglomérations qui remplissaient le rôle de centres industriels et commerciaux. Les Avars connaissaient sans doute le système des agglomérations de caractère urbain sur les territoires en bordure de l'ancien Khvarezm, et ce n'est certainement pas un hasard si ces centres de céramique se sont constitués sur le territoire de l'ancienne province de

Pannonie. Géographiquement ces centres étaient situés dans l'axe central du khanat avare, et Dunaújváros aussi bien que Szekszárd se rattachaient aux régions colonisées par les Romains.

A notre avis, les artisans immigrés avec les Avars avaient rencontré là des maîtres romanisés dont ils purent utiliser les connaissances, et grâce à eux ils enrichirent leurs expériences techniques.¹⁵

Pour terminer, nous nous proposons de résumer en quelques points l'ensemble de nos constatations relatives au problème de la céramique en question.¹⁶

- 1) La céramique de la première période avare n'était pas une céramique décorative, elle était constituée d'objets d'usage quotidien.
- 2) Vu sa valeur, elle était surtout accessible aux familles riches et distinguées.
- 3) Elle était fabriquée par des artisans d'une habileté consommée possédant des connaissances techniques développées.
- 4) Les artisans étaient eux-mêmes venus dans le bassin des Carpathes avec les peuples de la confédération tribale avare.
- 5) Ils enrichirent leurs connaissances apportées de l'est par des éléments locaux empruntés aux artisans établis dans le pays.
- 6) La céramique gris clair était produite dans deux centres qui se trouvaient dans l'axe médian du khanat avare du bassin des Carpathes.
- 7) La céramique s'est propagée à la faveur d'un commerce se déroulant sur les routes construites par les Romains. (Dans la Grande Plaine nous pouvons également prendre en considération deux routes déjà existantes.)
- 8) La céramique en question a été retrouvée en quantités importantes à l'intérieur du pays, alors qu'elle est rare dans les régions du pourtour.
- 9) L'existence de la céramique présuppose un mode de vie sédentaire déjà dans la société de la première période avare.
- 10) La présence sporadique de la céramique sur les territoires en bordure dénonce ici la pratique du mode de vie nomade.
- 11) Les racines de cette céramique ne doivent pas être cherchées dans le legs des peuples occidentaux, mais à l'endroit même où les Avars se sont constitués en une unité ethnique, sur les territoires situés à l'est, et au sud-est de la Mer d'Aral.

Le but de cet exposé n'est pas, ne peut pas être la solution des problèmes ethniques de la première période avare. Nos constatations sont bien moins les aboutissements d'une période de recherches close que les thèses des recherches amorcées. L'attention qu'il y a lieu d'accorder aux problèmes de la céramique pourra éventuellement permettre aux cher-

cheurs de trouver des points de vue plus homogènes dans l'étude de la vie de l'époque des grandes migrations.

(Traduit du hongrois)

Notes

- 1 *D. Bialeková*, Zur Frage der Genesis der gelben Keramik aus der Zeit des zweiten awarischen Kaganats im Karpatenbecken. *ŠtZ* 16 (1968) 21—33.
É. Garam, A későavarkori korongolt sárga kerámia (La céramique jaune fabriquée au tour de la fin de l'époque avare) *ArchÉrt* 96 (1969) 207—241.
- 2 *D. Bialeková*, Zur Frage der grauen Keramik aus Gräberfeldern der Awarenzeit im Karpatenbecken. *SlovArch* 16 (1968) 206—227.
- 3 *Gy. Rosner*, Újabb adatok Tolna megye népvándorláskori történetéhez. (Nouvelles contributions à l'histoire du comitat de Tolna à l'époque des grandes migrations.) Manuscrit.
- 4 *Gy. Rosner*, Fragen der Schmuckkeramik der frühen Awarenzeit. Rapport fait à la VI^e Conférence Scientifique de la Grande Plaine, Szeged. Manuscrit.
- 5 *T. Horváth*, Az üllői és a kiskőrösi avar temető. (Les cimetières avares d'Üllő et de Kiskőrös.) *ArchHung* 19 (1935) 67—102.
- 6 C'est à cette conclusion qu'ont abouti d'une part *D. Bialeková*, d'autre part *T. Horváth* dans les ouvrages cités.
- 7 *S. P. Tolstov*, Archeologičeskie raboti Horezmskoi expedicii 1951. *SA* 19 (1954) 161. Tabl. XVII. 2.
- 8 *J. Hampel*, Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn. Braunschweig, 1905. II. 725—726., III. 448, Taf. 8.
- 9 *M. G. Vorobieva*, Keramika Horezma antičnovo perioda. *Keramika Horezma*. Moskva. 1959. Tabl. CXVI. 3, 3/A.
- 10 *M. G. Vorobieva*, Keramika Horezma... Tabl. CXVIII. 1, 1/A. L/B.
- 11 *E. E. Nerazik*, Keramika Horezma afrigidskovo pėrioda. *Keramika Horezma*. Moskva. 1959. Tabl. CXVII. 3, 3/A.
- 12 *Gy. Rosner*, A kora-avar díszkerámia kérdései a Kárpát-medencében. (Problèmes de la céramique ornementale de la première époque avare dans le bassin des Carpathes.) Manuscrit.
- 13 *B. A. Staviski — O. G. Bchakov — E. A. Mončadskaia*, Pendjikentski nekropol. *MIA SSSR Moskva*. 37 (1953) Tabl. IX. 3, 4.
- 14 Cf. note 12.
- 15 Cf. note 4.
- 16 Cf. note 12.

I. Erdélyi (Budapest)

PARALLÈLES ORIENTALES DES SÉPULTURES ÉQUESTRES DE L'ÉPOQUE AVARE DANS LE BASSIN DES CARPATHES

Parmi les cimetières remontant à l'époque avare (seconde moitié du VI^e siècle — début du IX^e siècle) mis au jour dans le bassin des Carpathes, on connaît actuellement plus de 80 sites qui renferment aussi des sépultures équestres. Depuis une vingtaine d'années, ces sites font l'objet d'études méthodiques. En ce qui nous concerne, nous avons commencé à nous en occuper en 1953, notamment au cours des enquêtes portant sur les sépultures équestres de la deuxième période avare. L'ensemble des sépultures recensées et étudiées dans le détail joue un rôle extrêmement important dans l'étude de l'histoire ethnique des Avars, surtout pour ce qui a trait à leur origine. Les particularités des rites funéraires sont, du fait de leur caractère conservateur, des caractéristiques ethniques essentielles. Le rite traduit une certaine vision du monde qui, elle, est le résultat du mode de vie traditionnel, ancestral. Ainsi le cheval est un des animaux le plus utiles, et un des principaux moyens de communication des communautés vivant dans une économie nomade ou semi-nomade, sans lequel on ne peut imaginer ni les grandes migrations, ni les opérations militaires de ces peuples. Aussi entra-t-il dans l'univers religieux, dans la "vie de l'au-delà" de ces peuples et bien entendu à une époque historique beaucoup plus ancienne que l'époque avare. C'est ainsi qu'en Asie Centrale on a découvert dans les cimetières saki, remontant au XII^e siècle avant notre ère, des sépultures renfermant des squelettes entiers de chevaux, et on en connaît d'autres, plus récentes (VIII^e—VII^e siècles) provenant de la culture de Tasmola qui fleurit sur le territoire du Kazakstan. Dans cette culture apparaît aussi la sépulture équestre partielle. Dès cette époque, les cimetières nomades d'Asie Centrale livrent souvent des sépultures équestres avec tout le cheval — parfois avec plusieurs chevaux — et des sépultures équestres partielles. Sur le territoire d'Europe Orientale on a mis au jour des sépultures équestres datant des périodes ayant immédiatement précédé l'époque scythique, par exemple dans les contreforts

Conférence Internationale 1971 à Szeged

du Caucase. À l'époque scythique la coutume des sépultures équestres s'est largement répandue. Dans le bassin des Carpathes, c'est à l'époque des Avars que la sépulture équestre, en tant que rite funéraire, a connu un essor absolument extraordinaire.

Les sépultures équestres de l'époque avare dans le bassin des Carpathes peuvent être réparties en deux grands groupes, dont le premier comprend les sépultures de chevaux dans leur entier — c'est à ce groupe qu'appartiennent les sépultures équestres "indépendantes" — le second, les sépultures équestres partielles. Dans ces dernières on ne déposait — comme on le sait — que les membres et le crâne de l'animal, probablement avec sa peau, le reste du corps servait de repas funéraire.

En 1962, dans son étude intitulée *Az avarkori lovas-temetkezés szókásainak vizsgálata* (Les coutumes de l'époque avare concernant l'enterrement avec des chevaux. JPMÉ 1962 (1963) 153—162). A. Kiss a donné un tableau récapitulatif des types de sépultures équestres du bassin des Carpathes, ainsi qu'une liste qui comprend la majorité des sites. Complétant son enquête, nous avons porté sur une carte les sites avec l'indication des types. Nous avons également conservé le système employé par lui, notamment une typologie qui repose sur le rapport entre le squelette du cheval et les ossements du mort. En outre, compte tenu de l'orientation, nous avons finalement distingué huit types de sépultures à chevaux tout entiers. En ce qui concerne les sépultures équestres partielles, A. Kiss a adopté six variantes (1962, 158). Le grand nombre des types et des variantes s'explique par un intervalle temporaire relativement long (l'époque avare a duré environ 250 ans en Hongrie), par une multiplicité des ethnies et par des différences d'origine, bien que, dans la plupart des cas, il s'agisse de peuples apparentés ou au moins d'ethnies vivant très près l'une de l'autre et selon un mode de vie identique. L'origine différente des ethnies est illustrée par la variété des types anthropologiques. Les types et la répartition variés des sépultures équestres indiquent également qu'entre les ethnies de la première et la deuxième période avare il existait certaines différences, comme cela ressort aussi des sources écrites. Dans l'ouvrage cité, A. Kiss suggère déjà l'idée que la population de la deuxième période avare (VIII^e—IX^e siècles après notre ère) devait être plus homogène, puisque les cimetières caractérisés par des plaques à griffon et rinceaux présentent moins de types de sépultures équestres. Quant aux sépultures équestres partielles, on n'en connaît pas une dans la deuxième période avare. Cette coutume-là ne réapparaîtra que vers la fin du IX^e siècle dans les cimetières des Hongrois conquérants dont ce genre de sépulture sera une caractéristique importante. Les peuples voisins, par

exemple les Slaves, tout en entretenant des rapports économiques et politiques étroits avec les Avars, n'ont jamais adopté la coutume des sépultures équestres. Lorsque le mode de vie avar vint à changer et que l'agriculture évinça peu à peu l'élevage nomade, les sépultures équestres disparurent.

Dans les sociétés ayant une économie nomade ou semi-nomade, et qui n'étaient plus du tout des sociétés primitives, il va de soi que la différenciation des conditions de fortune se reflétait aussi dans les sépultures équestres. Dans un cimetière chez nous comme dans les steppes orientales — le nombre de ces sépultures est relativement faible par rapport au total des tombes. Le cheval, animal relativement coûteux, dont la viande n'était consommée par les nomades qu'en hiver et seulement à des occasions exceptionnelles, n'était déposé que dans les tombes des chefs et des personnes riches (chefs de grande famille, chefs militaires). Même dans des cimetières aussi grands que par exemple le cimetière de Szentekaján, qui a été à peu près complètement mis au jour, on n'a trouvé sur un ensemble de 459 tombes que 16 sépultures équestres. Dans le cimetière de Devinská Nová Ves, datant de la deuxième période avare et qui comprend la population de la tête de pont voisine, sur les 883 tombes fouillées, 88 seulement contenaient des ossements de cheval. Ce chiffre relativement important est encore plus élevé si l'on considère que le cimetière comprend aussi des tombes plus récentes que les tombes de l'époque avare. Parmi 524 tombes mises au jour dans le cimetière de Nové Zámky, seulement 12 sont des sépultures équestres. Dans les cimetières avars de la première période, la proportion des sépultures n'est pas plus grande: selon le témoignage des cimetières publiés, le nombre des sépultures équestres n'est jamais plus de 15.

Jetons maintenant un coup d'oeil sur les parallèles orientales. Nous les avons groupées selon les régions géographiques en assignant à nos enquêtes les cadres suivants: région de la Volga et du Don, Caucase, Asie Centrale, territoire de Tuva et territoire de la Mongolie. À la différence des cimetières du bassin des Carpathes, les analogies orientales ont été retrouvées en majeure partie dans des tombes à tumulus, parmi lesquelles il y avait tumuli plats en pierres. Faute de pierres, ce genre de tombe n'était pas en usage chez nous, et les petits kourgans plats en terre, pour peu qu'il y en eût, par exemple dans la première période avare, disparurent par suite du développement de l'agriculture. Malgré cette différence, elles peuvent à notre avis servir de parallèles. Nous n'avons pas le loisir de nous étendre ici sur la description des tombes en question, nous en reparlerons dans la synthèse en préparation "Les Avars et l'Orient". Jusqu'à ce jour, nous avons dépouillé les données des sépultures équestres

de 24 cimetières situés dans les quatre grandes régions géographiques indiquées plus haut. Les sites de la *région Volga—Don* sont les suivants: Artsibachevo (Territoire de Riazan), Bolche-Tarkhani (RSSA Tatare), Itkoutchoukovo, Kouchnarenkovo (RSSA Bachkire), Mari-Lougovoi (RSSA Mari), Podbolotie, Terr. de Vladimir, Borodaievka, Pokrovsk, ferme Avilov (Terr. de Volgograd), stanitsa Yelizavetinskaia, Piatibratnaia (région du Don). Dans le *Caucase*: Galiat (Digoria), Asie Centrale: Samarkand (RSS Usbegh), Soukoulouk (RSS Kirghize), Kzyl-Kainar et Yegiz-koitas (RSS Kazakh). En *Tuva* on connaît cinq sites, en *Mongolie* un (Hana). La proportion des tombes équestres dans les différents cimetières est de 30:2 (Kouchnarenkovo), 5(+?):1 (Pokrovsk), mais dans plusieurs, il s'agit de tombes équestres isolées (Artsibachevo, ferme Avilov, Samarkand) avec un riche mobilier funéraire. En Asie Centrale on n'a pas encore mis au jour de sépulture équestre partielle datant de l'époque qui nous intéresse. Les sites analogues des sépultures partielles en *Europe Orientale* sont: Bolche-Tarkhani, Itkoutchoukovo, Kouchnarenkovo, Mari-Lougovoi Piatibratnaia, ferme Avilov, Borodaievka, Pokrovsk. On trouve des sépultures contenant des squelettes entiers de chevaux aussi bien dans la région de la Volga qu'en Asie. Des sépultures de chevaux dans une fosse séparée ont été découvertes à Galiat et dans le cimetière muroma de Podbolotie et aussi dans *l'Altai* (au confluent des rivières Kouyoum et Katoun).

En tenant compte uniquement de l'orientation, on voit que les sépultures équestres de l'époque avare dans le bassin des Carpathes offrent en somme peu de différences, tandis que l'orientation des tombes de la première et de la deuxième périodes avares est sensiblement autre. Les sites analogues de l'Orient présentent des orientations assez variées. Celle des sépultures équestres partielles est *N-E* (Kouchnarenkovo), *N* (Mari-Lougovoi, ferme Avilov). Les sépultures avec des chevaux tout entiers sont surtout orientées en direction *E-SE* (Yegiz-koitas), *O* (Yelizavetinskaia-stanitsa), *E* (Soukoulouk) *NE* (Kzyl-kainar); En Tuva les directions *N-NE* et *E-NE* sont dominantes.

Aussi bien dans les cimetières de la première époque que dans ceux de la deuxième époque avare, on retrouve le type III selon le groupement d'A. Kiss, ce qui signifie que l'orientation du squelette humain et celle du squelette du cheval sont identiques, le cheval étant couché à la droite de l'homme. Des analogies très proches de ce type sont connues dans un site de Touva (Kara-Tchooga), et de la région du Don (Elizavetinskaia stanitsa). Le type II (le squelette du cheval est couché à la gauche du mort et orienté dans la même direction) a des parallèles à Touva et dans le cimetière de Samarkand.

Il serait prématuré de tirer des conclusions définitives de ce que nous venons de dire, puisque sur d'immenses territoires géographiques on n'a guère mis au jour que quelques sites. Néanmoins ce sont peut-être ces cimetières qui marquent les points de transition de la migration vers l'ouest.

(Traduit du russe)

B. Chropovský (Nitra)

EVOLUTION ET ETAT DU PEUPEMENT DE LA SLOVAQUIE AUX VIII^e—X^e SIÈCLES

Au cours des dernières 25 années, l'archéologie slovaque a atteint de nombreux succès et résultats, quantitatifs et qualitatifs, qui ont contribué considérablement à la prolifération du matériel de trouvailles et notamment à la solution de beaucoup de problèmes importants, d'ordre typologique, chronologique, économique et social. Néanmoins, il faut dire que les problèmes à traiter à ce Symposium sont très importants et attrayants, mais avant tout extrêmement compliqués, exigeant nécessairement une réappréciation du matériel proprement dit, tout en reconnaissant que l'archéologie moderne, se basant sur ses propres faits et méthodes, soit à même de donner des preuves même de déplacements ethniques concrets. Le problème d'une interprétation plus ample tient aussi à ce que les recherches archéologiques n'étaient et ne sont même pas axées en toute leur ampleur sur l'étude des sites les plus importants et très nombreux pour connaître la géographie d'habitat, l'anthropogéographie et la structure de la société, ainsi que l'accroissement des forces et des relations de production dans la période du VIII^e au X^e siècles. Et c'est pourquoi on ne dispose jusqu'à présent que de faits sporadiques qui, à leur tour, sont certainement de grande valeur, mais ne nous rendent pas possible de faire une appréciation générale. Cela ressort même du fait qu'on n'a pas encore fait une analyse profonde de la culture matérielle (chose dont on discute beaucoup) et que le Bassin Carpathique, dont le territoire slovaque fait partie intégrante, était une "zone de collection" de toute sorte d'éléments ethniques et culturels les plus hétérogènes, notamment depuis le début de notre ère et, par conséquent, il n'y a pas de critères suffisants pour former des conclusions ethniques, ce qui est d'autant plus difficile qu'on rencontre des éléments de différente provenance typologique dans le même ensemble de trouvailles. Outre cela, il y a encore tout une série de problèmes non éclaircis au point de vue chronologique, ce qui nous empêche dans certains domaines d'arriver à des connaissances plus spécifiques sur notre milieu. Il sera nécessaire pour cela que la classification

Conférence Internationale 1971 à Szeged

des manifestations de la culture matérielle ait un caractère d'histoire générale. Naturellement, comme une des questions les plus importantes, je considère l'interprétation du matériel des trouvailles et des sites, en tant qu'un tout, et leur rangement correct dans le devenir historique général avec tous les revirements possibles, bien entendu. De ce point de vue, je voudrais vous présenter brièvement du moins, les résultats d'à présent et l'état actuel de nos connaissances sur le peuplement de la Slovaquie aux VIII^e—X^e siècles (bien que le VIII^e siècle ne soit pas considéré comme tournant spécial dans l'évolution) et vous ébaucher quelques problèmes ayant trait à cette matière.

L'archéologie slovaque, il y a un quart de siècle, ne disposait que de deux nécropoles importantes (Devinská Nová Ves et Žitavská Tôň), à la base desquelles on faisait même des interprétations plus amples, aussi bien sociales et économiques qu'ethniques. Les nouvelles recherches, qui se sont amorcées successivement en Slovaquie, ont apporté non seulement un matériel nouveau, mais aussi de nouveaux problèmes concernant surtout la provenance de ce matériel. Malheureusement, nos conclusions ne peuvent nécessairement être objectives, car on ne connaît pas encore un nombre d'habitats plus élevé où l'on puisse tirer au clair bien des problèmes. Tout en ayant déjà décelé plusieurs habitats, ceux-ci n'étaient pas encore soumis à une recherche systématique (à l'exception de deux — Prša et Šal'a — où l'on a entrepris des recherches sporadiques). Voilà pourquoi nous devons nous consacrer avant tout aux recherches des nécropoles. Les plus anciennes sépultures à squelette se concentrent pour la plupart dans la Slovaquie du Sud-Ouest. Leur caractère se traduit expressivement dans les trouvailles du groupe Čadjavica — Martinovka et dans l'industrie à bronze repoussé. Pour le moment, le plus ancien horizon de nécropoles en Slovaquie se trouve à Devinská Nová Ves, Holiare, Štúrovo, Prša et à Želovce. En envisageant leur diffusion géographique, on a abouti à la conclusion que la première vague avare n'avait atteint qu'au Danube où les Avars avaient occupé les points plus importants. En comparaison à l'horizon plus nouveau, leur nombre est sans doute petit pour le moment. Si au début les Avars ont atteint avant tout le bassin du Danube, où probablement ils se sont fait des passages avantageux, alors, plus tard, à ce que de nouvelles trouvailles de nécropoles et d'habitats en témoignent, cette limite s'est avancée plus au Nord. Le peuplement de Žitný ostrov était relativement dense, c'est-à-dire, le peuplement du territoire entre le Danube et le Petit Danube (Holiare, Vojnice), pour y avoir eu plus de fortifications sur le Danube. Les tribus avares et les habitants s'acheminant avec elles vers le Nord sont parvenues, en cours

de route, principalement aux bassins des rivières de Váh (Šal'a), de Čierna Voda (Čierny Brod, Bernolákovo), de Nitra (Dolné Krškany), de Žitava (Dvory nad Žitavou, Húl), et vers l'Ouest, jusqu'à Devinská Brána (Devinská Nová Ves, Devinské jazero, Záhorská Bystrica). Le rivage droit du Danube était colonisé pareillement (Rusovce). On peut donc en conclure qu'à la fin du VII^e et durant le VIII^e siècles toute la Slovaquie du Sud-Ouest, à partir du bassin de la Nitra et à travers la vallée centrale du Váh jusqu'à Devinská brána, comptait avec un peuplement relativement dense. Cette colonisation a aussi atteint la région de l'Ipel' (Malá Čalomija, Želovce, Prša) et suivant le témoignage des trouvailles récentes, même la Slovaquie de l'Est était relativement densément peuplée, surtout la partie méridionale de la plaine de Slovaquie de l'Est (Barca, Valaliky, Košťany, Sebastovce). Hélas, on ne connaît pas jusqu'à l'heure actuelle de nécropoles qui interviennent dans les régions supérieures du territoire slovaque; on connaît tout de même de nombreux habitats dont la datation doit être rapportée à une période plus ancienne suivant la culture matérielle des habitats déjà examinés, mais ils ne faisaient pas encore l'objet de nos recherches. On n'a pas encore réussi à reconstruire une idée d'ensemble du caractère, de l'aspect général et de la période précédente, les habitats s'étendaient surtout aux champs fleuris fertiles, le long des rivières et ruisseaux, rendant ainsi témoignage d'un peuplement permanent. En Slovaquie on a découvert un grand nombre d'habitats, ce qui prouve que l'on peuplait non seulement les points à une altitude inférieure, mais que la population commençait à avancer même plus haut, aux endroits des régions montagneuses de la Slovaquie septentrionale et centrale. Les recherches d'à présent nous ont fait voir que les demeures et autres constructions ne diffèrent en rien des précédentes, ni de celles qui proviennent de la période suivante et partant elles devaient appartenir à un même peuple. Pour le moment la question des bourgwalls ou bien des "hrinks" avars (enceintes fortifiées) reste très ouverte et problématique. Toutefois, la genèse de la céramique livrée par les habitats se révèle beaucoup plus claire après avoir été travaillée en détail par notre collègue A. Točík, à la base de l'habitat de Prša et c'est pourquoi je ne m'occuperai pas de plus près de ce problème. Les nécropoles plus ou moins étudiées en territoire de la Slovaquie (traitées en détail par notre collègue Zl. Čilinská, surtout du point de vue des rites funéraires), reflètent non seulement la structure sociale, mais aussi les relations de production et l'état de celle-ci. Il semble que dans la même période les nécropoles différaient les unes des autres par le pourcentage de la richesse contenue dans les tombes et même par divers écarts détaillés dans la mise au tombeau rituelle des morts.

Suivant les nécropoles d'à présent, on peut juger que les villages, auxquels ces nécropoles appartenaient, étaient de caractère principalement agricole, mais, à ce qu'il résulte de la recherche globale des nécropoles, ils avaient une structure différente ou bien se distinguaient par l'occupation secondaire de leurs habitants et pouvaient même avoir une situation extraordinaire. Il faut faire remarquer la réalité qu'il y a des différences considérables parmi les nécropoles en ce qui concerne leur équipement et arrangement en général. La structure économique et sociale très compliquée est signalée dans les différentes nécropoles par les pauvres. A l'état actuel de nos recherches, on peut cependant constater à l'unanimité l'existence d'une couche riche, mais de sa position et de sa relation aux autres couches on ne sait rien d'exact. Se fondant sur les résultats obtenus des recherches effectuées aux nécropoles, datant surtout du VIII^e siècle, on peut juger que les nécropoles ayant un nombre relativement élevé de sépultures à combattants de cavalerie avec leurs chevaux (Devinská Nová Ves, Šturovo, Holiare, Žiatavská Ton, Želovce et Šebastovce) s'attachent aux villages qui avaient certaine fonction militaire (il n'est pas possible quand même d'attribuer aux chefs toutes les sépultures à cheval sans exception, avec de riches garnitures de ferrures de ceinturons et avec des armes). Dans les nécropoles sans armes (Prša, Nové Zámky), on peut expliquer le bien-être matériel d'une plus grande couche sociale par les bénéfices venant du commerce ou de certaines catégories d'artisanat. Les nécropoles sans armes et garnitures complètes de ceinturons, et avec des objets concomitants relativement pauvres dans les tombes, doivent être rapportées aux villages de caractère agricole (Dvory nad Žitavou).

Le but de ce compte rendu n'est pas de traiter en détail des problèmes de la culture matérielle, parce que cette matière a été publiée pour la plupart, et il faudra l'apprécier et l'interpréter plus largement, ou bien en réévaluer quelques espèces, non seulement dans le cadre d'une nécropole, mais aussi entre les diverses localités elles-mêmes. Il surgit aussi un problème très important, dont on discute vivement même à ce Symposium, et c'est l'appartenance ethnique de la culture matérielle. Je ne vais pas développer ces théories en détail et élever arguments pour ou contre, mais je veux, sauf les remarques générales que j'ai prononcées au début, faire observer le fait qu'on reconte des tendances à exclure absolument l'ethnie slave même à un tel territoire où le premier Etat slave — la Grande Moravie — s'était constitué. Il faut également s'occuper en détail de monuments situés aux territoires qui n'étaient pas atteints par l'ethnie avare ou bien magyar, conformément à ce que cette nouvelle désignation commence à s'imposer (on parle, n'est-ce pas, d'une période plus ancienne).

Je ne veux pas dire par là que le territoire slovaque n'ait pas été atteint par l'ethnie avare, bien au contraire, mais, à ce que les trouvailles et les sites l'attestent, il faut prendre pour issue des corrélations plus amples. Je voudrais bien en faire observer quelques unes. A la fin du VII^e et au cours du VIII^e siècle prennent naissance des nécropoles, lesquelles, tant par le nombre de morts ensevelis que par le nombre total de nécropoles découvertes jusqu'à présent, surpassent considérablement les effectifs comparables de la période précédente et, de prime abord, témoignent, d'un accroissement considérable de la population dans le Bassin Carpathique. D'après le témoignage des connaissances archéologiques concomitantes, cette population est déjà domiciliée pour la plupart et vit aussi bien de l'agriculture que de l'élevage du bétail. On pourrait donc dire qu'au moins une partie de cet accroissement de la population passe en compte de la domestication et du mode domicilié de sa vie. Certes, on ne doit pas omettre le fait que, d'après nos observations récentes, dans quelques-unes des grandes nécropoles on enterrait les morts de plusieurs villages et que sur le problème de l'accroissement de la population, mathématiquement enregistré, il faut porter des jugements plus sévères et de plusieurs points de vue. De même le problème du deuxième Khaganat Avar exige une analyse et une appréciation beaucoup plus profondes. A une base suffisamment large, il sera nécessaire sans doute de prouver la continuité évolutive directe non seulement dans les différentes espèces de bijoux, mais dans tout l'ensemble de la culture matérielle, car même s'il y avait une certaine crise politique, celle-ci ne se traduit aucunement dans les monuments matériels mais, bien au contraire, elle vient à amplifier l'horizon culturel. Si l'on part des monuments matériels et des sources littéraires existantes, alors la société vivant au VIII^e siècle ne nous semble point comme décadante, bien que p.e., on ne sache répondre, pour le moment, à la question — comment cette société solutionnait des relations compliquées de coexistence interethnique. Le peuplement continu est documenté même après la destruction de l'Empire Avar, et cela aussi bien par la superstructure, la production, la culture matérielle que par la création des centres culturels et politiques. Naturellement, on peut trouver des différences même dans les diverses catégories de la production matérielle. Cette dissemblance résulte de l'état de la production et de la situation géographique des différents sites, ainsi que du degré de développement économique, culturel et social des habitants de la région correspondante. Les découvertes faites au cours des dernières décennies ont démontré qu'à notre territoire s'était développée une société qui a créé les conditions pour la naissance des formations socio-économiques

supérieures. Les résultats de nos recherches ont indiqué que la naissance de l'Etat grand-morave avait eu ses racines précisément à cette époque, qu'elle avait eu ses lois intrinsèques et que la société avait subi un processus évolutif très compliqué. Surtout à la deuxième moitié du VIII^e siècle, on peut observer un accroissement d'éléments nouveaux du régime social et économique. La société d'alors avait déjà dépassé les formes de vie caractéristiques pour la communauté primitive de clans; on y voit se manifester entièrement les caractères des nouvelles relations sociales, très significatives pour l'évolution historique ultérieure. Les tendances visant à la spécialisation de la production sont devenues plus fortes et, dans le domaine des relations de production, et même dans celui des relations sociales, se créaient peu à peu les conditions préalables du régime haut féodal.

J'ai signalé que la période précédente avait été une transition de la communauté primitive à la naissance des relations de classe aboutissant à la création du régime féodal. Il n'est pas douteux que ce fait est en connexion étroite avec de nombreux problèmes, en tant que devenir historique immédiat, ainsi qu'avec une série de conditions économiques, sociales, culturelles et, dans nos régions, même avec des relations ethniques compliquées. Le processus de la naissance de l'Etat au sein même de la communauté primitive se révèle tellement compliqué et successif que la limite entre ces deux formations est à peine connaissable et, à défaut d'un matériel-clé à datation exacte, il est difficile de solutionner le principal, à savoir, comment les forces de production se développaient et à quelle phase la naissance du régime féodal est devenue historiquement indispensable dans nos conditions? Et c'est à ce complexe de questions que s'attache le peuplement postérieur de notre territoire au début et au cours du IX^e siècle, à l'époque de la naissance et de l'essor de l'Etat grand-morave. L'archéologie slovaque, en faisant l'étude de la période grand-morave pendant les 25 années écoulées, a non seulement éclairci essentiellement les pages historiques importantes de ce siècle, mais, sauf la connaissance de beaucoup de localités nouvelles, elle a même jeté un coup d'oeil sur les constructions de production de ces temps-là. Et se basant sur ces connaissances, on solutionnait aussi des problèmes importants, historiques et socio-économiques.

Comme il était déjà signalé plus haut, que les racines de cette formation étatique consistaient en l'évolution intérieure précédente du pays, il est nécessaire de solutionner tout d'abord le problème des tribus vivant au territoire de la Slovaquie, afin de pouvoir trouver une issue pour solutionner la naissance des nouveaux habitats et leur diffusion. Les

données historiques, en ce qui concerne le territoire de la Slovaquie, restent absolument sans parler de ce fait et, pour cette raison, de même que dans d'autres pays, la solution de ce problème incombe à l'archéologie. Cependant, à ce qu'il s'est montré, la détermination de l'étendue du territoire des différentes tribus à partir de la diffusion des bourgwalls, des habitats, des particularités du rite funéraire, de la céramique et de l'autre culture matérielle, n'aboutit point à des résultats corrects. Il en est de même de notre territoire où, à la base de la culture matérielle, il n'est possible de déterminer aucun territoire tribal qui soit au moins approximativement délimité et partiellement différencié des autres. A l'époque grande-morave les différences sont insignifiantes et, dans ce sens, on ne peut pas faire de conclusions attestant la dispersion des tribus, mais, au contraire, ce fait atteste l'unité de la culture sur tout le territoire de la Slovaquie. En partant donc de ces données, on peut conclure qu'à cette époque la dispersion des tribus a été déjà effacée et qu'à la fin du VIII^e siècle et au début du IX^e les différentes tribus se sont unifiées. Ceci est documenté même par la répartition générale des sites provenant du IX^e siècle ainsi que par les données historiques ayant trait indirect à ce problème. Il s'agit avant tout du rapport du géographe de Bavière où l'on décrit les communes appartenant aux châteaux forts et les régions du côté septentrional du Danube; or, on ne peut pas expliquer les communes des châteaux forts comme étant des centres tribaux, ni voir en elles l'énumération de tous les bourgwalls existants. J'incline à croire que la désignation de deux branches de Moraves, donc celles de "Merehanos", se porte sur le territoire de la Slovaquie; si l'on prend en considération même l'interprétation que la partie occidentale de la Slovaquie appartenait au début à la sphère du pouvoir de Mojmir, alors le géographe revient juste à ce territoire qui n'était pas en voisinage immédiat avec l'Empire Franc. Aussi est-il important que dans les données historiques contemporaines, on rencontre plusieurs fois des appellations différentes, et ensuite, il faut tenir compte même de la culture matérielle qui présente au début certaines différences. Il importe également la circonstance que dans l'écrit "De conversione Bagoariorum et Carantanorum" on parle de la suzeraineté de Mojmir que celle-ci se trouve "supra Danubium", alors plus près, tandis que celle de Pribina — "ultra Danubium". Il n'est pas possible non plus de passer sans s'apercevoir de la donnée s'attachant à la vie de Constantin, laquelle décrit la décision prise par Rastislav de faire parvenir une mission à l'empereur byzantin, lorsqu'il prend conseil de ses princes et des Moraves, ce qui précise en beaucoup la vie de Méthode là, où l'on parle de Svätopluk. Cela

veut dire qu'au début il existait là en fait deux formations supratribales. On peut en déduire aussi l'extension territoriale de la Principauté Nitrienne de Pribina dont les frontières orientales ne peuvent pas être mises sur la rivière de Hron. Il s'y oppose d'une part le nombre de localités disséminées à ce temps-là et, de l'autre, le fait qu'on ne rencontre plus de données parlant de l'amplification des frontières dans cette direction. Là on peut prendre en considération les manifestations de la culture matérielle; qu'elles soient originaires de ces régions-ci ou bien de celles de la Slovaquie de l'Est, elles présentent une uniformité considérable ainsi qu'une différence de la sphère morave. Cela a un trait immédiat au problème de la naissance et de l'extension des bourgwalls. Malgré qu'aux bourgwalls déjà étudiés on ait identifié des traces d'une colonisation datant du VIII^e s. et voire des traces plus anciennes, leur naissance n'est pas encore solutionnée. Les raisons de naissance des bourgwalls s'expliquaient de diverse façon, mais non pas sûre, car on les cherchait surtout dans les événements extérieurs, sans tenir compte du développement des relations sociales. Pour ce qui est du territoire de la Slovaquie, il nous semble que la naissance des bourgwalls soit en relation étroite avec le développement des principautés indépendantes, ainsi qu'avec l'unification des tribus. Dans ce domaine il nous est imposé la tâche de classier, dans le cadre de nos recherches, les bourgwalls tribaux et d'éclaircir, respectivement, leur fonction et importance. Pour le moment, nous pouvons les envisager suivant la toponymie et les données historiques postérieures.

La forme, la position et la fortification des bourgwalls ne sont pas unitaires ni dans les régions de peuplement présumées, et partant il faut tenir compte, avant tout, de la différence dans l'importance et la fonction des bourgwalls. La naissance de grands bourgwalls est une conséquence inévitable de l'évolution sociale et économique, ce qui est concordant d'une façon surprenante avec la naissance et le développement des formations économiques et sociales à un territoire limité. Cependant, à la base des recherches d'à présent, on n'est pas encore capable de déterminer combien de tels bourgwalls il y avait dans les différentes formations et quelle était leur position dans ces dernières. Si nous nous apercevons de la répartition géographique des bourgwalls, nous voyons qu'ils se rencontrent pour la plupart à des points stratégiquement importants et qu'ils faisaient partie intégrante d'un système de planification planifié, et comme tels, ils avaient un caractère défensif. A partir de nos recherches d'à présent nous pouvons spécifier encore une autre fonction des bourgwalls grands-moraves qui consiste à la spécialisation de l'artisanat et du commerce. Mais ici il faut partir des localités plus

amplement examinées parce que, pour la question de l'interprétation sociale des bourgwalls, le problème de leur extension, configuration et fonction revêt plus d'importance que leur propre position. Dans leurs configurations intérieures on peut observer l'évolution sociale qu'on peut suivre même dans le domaine de la spécialisation de la production, surtout dans le type et l'extension du système de fortification et, non pas en dernier lieu, on peut y observer le développement de la petite production déjà spécialisée. De tous les aspects, sous lesquels un bourgwall slave se présente, résulte sa fonction sociale essentielle. En ce qui concerne la question des communes de château-fort, on ne peut pas les considérer toutes sans exception comme anciens centres tribaux, et c'est justement leur conception et incorporation fonctionnelle qui parle d'une bonne organisation centrale et rurale, mais aussi de celle de l'administration ecclésiastique. La relation des bourgwalls grands-moraves sur le territoire de la Slovaquie indique que ceux-ci appartiennent à une seule sphère et que c'est ici qu'il faut donc chercher l'étendue initiale de la formation supratribale de Nitra. Ainsi nous expliquerons aussi la répartition des autres sites, surtout celle des habitats et des nécropoles. Pendant le dernier quart de siècle, on a découvert beaucoup de nouvelles localités dont plusieurs étaient soumises à nos recherches, et à leur base nous pouvons faire aujourd'hui certaines conclusions partielles, non seulement sur la densité du peuplement, mais aussi sur l'accroissement des conglomérations résidentielles. Il faut aussi souligner que sous la dénomination actuelle de la propriété foncière d'une commune sont comprises plusieurs localités ou nécropoles, par quoi la densité du peuplement se révèle considérablement augmentée. Il y avait un peuplement très dense dans les bassins des rivières de Morava et de Myjava, ainsi que dans les régions de la porte de Bratislava et de la plaine de Trnava. Il est intéressant que la concentration la plus dense de la population de ces régions, de même que de toutes les autres, se trouve autour des centres importants, ce qui est le plus remarquable dans la région de Nitra. De l'époque grande-morave, du territoire entre le Danube et le Petit Danube, on n'a jusqu'ici que des trouvailles sporadiques, ce qui est dû, sans doute, aux conditions naturelles de cette région qui est désignée même dans les données historiques postérieures comme inaccessible. On peut admettre que les restes de la population avare y persistaient. Mais ces problèmes, il faudra les solutionner plus amplement, à la base des recherches faites dans le terrain. Les bonnes conditions naturelles ont fourni des possibilités pour un peuplement dense de la vallée du Váh où l'on a découvert non seulement d'importantes formations d'habitat, mais aussi un matériel riche qui

témoigne d'un artisanat spécialisé et d'un commerce étendu. Suivant nos connaissances d'à présent, le peuplement le plus dense est constaté dans la région de Nitra. Les nouvelles études et recherches ont enrichi nos connaissances en informations sur le peuplement des vallées du Hron et de l'Ipel' où la continuité du peuplement est maintenue, ce qui exclut à la fois les opinions que la frontière de la Principauté de Nitra se trouvait près du Hron. Pour la solution des problèmes de la frontière orientale, il importe beaucoup l'éclaircissement du peuplement de la Slovaquie du Nord et de l'Est, à quoi on consacre une attention particulière, notamment ces dernières années. Nos recherches d'à présent ont comblé les lacunes dans le peuplement de la Slovaquie centrale, lequel n'est même pas très dense, mais documente aussi le peuplement des vallées de montagne. Le peuplement des territoires à une altitude plus élevée, ainsi que la présence de la forme d'ensevelissement purement tumulaire dans cette région, font entrevoir non seulement la survivance de l'idéologie précédente, qui est en relation étroite avec la situation sociale des habitants, mais aussi une région à habitats indépendants, avec une orientation spécifique de l'occupation de leurs habitants, en majeure partie pastorale. Les dernières recherches et études ont tiré au clair même le peuplement de la Slovaquie centrale, aux environs de Banská Bystrica, Zvolen et Detva, mais pour le moment nos connaissances n'en sont que minimales. Dans le bassin de l'Ipel' la répartition des localités indique que, dans la vallée centrale de cette rivière, celles-ci inclinent à la région de Mátra, alors que sa région basse se rattache à celle de Nitra.

Pour la solution de la question d'appartenance du territoire de la Slovaquie de l'Est, il est nécessaire, tout au plus, de comparer les localités découvertes jusqu'à présent ainsi que la cultures matérielle et de prêter attention aux recherches futures de ce territoire, et cela même à cause de ce que les opinions sur ce problème se partagent. Au point de vue archéologique ce problème est extrêmement compliqué, notamment parce que dans le matériel d'à présent, très pauvre pour la plupart, les différences évolutives ne se traduisent pas remarquablement, ni dans la culture spirituelle ni dans la matérielle. Voilà le pourquoi des difficultés actuelles qu'on rencontre dans la classification chronologique correcte des différentes localités. Les nouvelles observations et recherches du prof. *Budinský-Krička* apportent cependant, peu à peu, de la lumière dans ces problèmes. Les localités du territoire de la Slovaquie de l'Est s'étendent, dans la majorité des cas, dans les plaines fertiles des bassins des rivières de Latorica, de Laborec et de Bodrog, dans le cours central de la Topl'a et, surtout, dans le bassin de la Torysa. De nouvelles trouvailles ont été

acquises même dans le bassin du Hornád. Le matériel archéologique, notamment la céramique et les bijoux, conjointement avec les trouvailles provenant de la région d'Oujgorod, ont un caractère nitrien. A défaut de recherches systématiques des villages et des nécropoles, et en raison d'ignorer les centres politiques et économiques développés, l'archéologie ne peut pas contribuer actuellement d'une façon plus efficace à l'étude de la vie économique et sociale des Slaves de la Slovaquie de l'Est. Pour le moment, on ne peut parler que de petits hameaux à caractère paysan — pastoral, et d'habitats plus étendus, avec des chalets dispersés et avec une culture matérielle typiquement agricole. Toutefois, les recherches récemment réalisées à Oborin et à Hnojné nous offrent la possibilité de connaître aussi les premiers objets artisanaux et les produits de poterie et de sidérurgie. Ces villages sont caractérisés par un rite ancien de sépultures à incinération sous les tumuli, qui se maintient là jusqu'au XI^e siècle.

Les localités grandes-moraves montrent qu'il était peuplé pour plupart du territoire slovaque et que le peuplement continuait sur les fondations des anciens habitats. Si l'on traite en détail le matériel archéologique proprement dit, on voit se cristalliser certains petits groupes dans les différentes régions territoriales, or, ce n'est pas une manifestation des territoires tribaux mais, avant tout, une conséquence du développement de l'artisanat spécialisé. Au cours du devenir historique ultérieur, ces régions commencent à fusionner et les différences s'effacent. Ceci est assez bien observable durant le X^e siècle. Les conséquences de la chute politique de l'Etat grand-morave ne se traduisent pas au début dans la culture matérielle et le caractère ethnique de la culture ne se perd que successivement.

Ce qui est très compliqué, c'est la question des recherches des localités hongroises et des soi-disant nouveaux bourgwalls, et cela d'autant plus qu'on rencontre des opinions très contradictoires dans ce sens. Aujourd'hui, à la base de la culture matérielle, nous pouvons bien discerner les monuments matériels hongrois des slaves et, par nombreux sites récemment découverts en Slovaquie, contribuer aussi à la question de l'avancée et de l'établissement des Hongrois sur notre territoire. Dans ce compte rendu il n'est pas possible de s'occuper sur une vaste échelle des différentes théories; nous le ferons dans une étude à part; mais, il n'est pas possible non plus de simplifier trop les choses et de ne pas voir la connexité génétique de la période précédente avec la suivante.

Les tribus hongroises sont parvenues relativement tôt au territoire de la Slovaquie de l'Est et, suivant le témoignage des localités, elles n'ont

créé là aucune frontière continue pour leur défense. Il n'en va pas de même avec les autres parties de notre territoire où, d'après les sites d'à présent, les Magyars paraissent avoir occupé surtout les points stratégiques importants, ayant trait au peuplement précédent et à son organisation administrative. Ainsi peut-on expliquer la réalité que de puissantes troupes de guerriers hongrois ont pénétré dans les régions densément peuplées et y ont créé une ligne de défense continue. Cependant, ici la situation est un peu différente en ce qu'il y a des sépultures sporadiques qui sont restées, sans doute, de la période des premières incursions, étant chronologiquement plus anciennes, mais les grandes nécropoles, qu'on peut interpréter comme parties constituantes des équipes militaires, sont chronologiquement plus nouvelles, fait dont les monnaies déposées dans les tombes rendent le meilleur témoignage.

Quand on envisage la répartition des localités dans la période suivant la chute de la Grande Moravie en Slovaquie, on rencontre alors des réalités importantes. En partie c'est que le peuplement de la période précédente ne disparaît pas (sauf les unités administratives centrales) et même une certaine continuité se maintient, ce qui se traduit tant dans les nécropoles que dans les habitats. Un certain retard se manifeste, peut-être, dans la culture matérielle, ce qui résultait sans doute de la situation politique et économique en général. Il est indubitable que la population nouvellement venue a fusionné successivement, surtout dans la deuxième moitié du X^e siècle, avec les anciens habitants slaves, ce qui est attesté non seulement par les monuments matériels, mais aussi par les données historiques postérieures. Je crois cependant qu'il s'agit de problèmes extrêmement compliqués lesquels exigent avant tout des recherches plus complexes des localités dans le terrain, des confrontations réciproques de ces recherches, non seulement dans le cadre des différentes localités, mais sur une vaste échelle du territoire de tout le Bassin Carpathique, et cela en toute ampleur du complexe des monuments matériels, naturellement, d'un point de vue historique plus large, en se servant des documents écrits, linguistiques, anthropologiques, etc., sans omettre, bien entendu, les éléments civilisateurs, comme il en était dans les périodes antérieures.

Dans un compte rendu de peu de durée, il n'est pas possible de prêter attention à tous les problèmes importants et c'est pourquoi je n'ai fait qu'essayer de vous ébaucher brièvement les résultats principaux des recherches archéologiques réalisées en Slovaquie, pour la période du VIII^e au X^e siècles, et de soulever quelques problèmes ayant trait à cette évolution. Il serait assurément désirable de parler en détail des riches monuments archéologiques, qu'on a collectionnés à la suite des recherches

intensives, de parler amplement de leur chronologie, de leur fonction, etc. Mais, dans ce sens, il faudra entreprendre des recherches plus complexes et je crois que, dans le cadre d'une coopération plus étroite dans l'avenir, on pourra solutionner les problèmes communs à une base scientifique plus vaste.

(Présenté en français)

Z. Čilinská (Nitra)

**CRITÈRES DE DATATION DE L'INDUSTRIE À FERRURES MOULÉES
DANS LES NÉCROPOLES DU VI^e AU VIII^e SIÈCLES**

Les problèmes chronologiques des nécropoles du VI^e au VIII^e siècles dans le Bassin Carpathique occupent les chercheurs depuis plusieurs décades mais, malgré cela, ils ne sont pas solutionnés jusqu'ici d'une façon satisfaisante et univoque. Les opinions des chercheurs se partagent surtout dans la datation des origines de l'industrie à ferrures moulées¹ dont la solution rendrait possible de dater une grande partie de la culture matérielle et ferait avancer la recherche des autres problèmes sociaux, économiques, etc., qui dépendent inconditionnellement de la classification chronologique exacte des nécropoles et des sépultures elles-mêmes.

Vu le temps restreint à notre disposition, je ne vais pas m'occuper de l'évolution des opinions sur la chronologie, ce qui, en fin de compte, n'est même pas substantiel. Mais, ce que je veux, c'est réapprécier en forme critique certains critères de la classification chronologique de l'industrie à ferrures moulées. A ce qu'on sait, ce sont les ornements métalliques des ceinturons qui sont les plus appropriés dans le but d'une datation précise, compte tenu de leur susceptibilité à la mode laquelle les fait varier plus vite qu'en cas de l'autre mobilier (p.e. outils, armes, etc.).

La chronologie relative aux garnitures de ceinturons, telle qu'elle est élaborée² aujourd'hui, peut être acceptée; ici les avis des chercheurs ne se partagent pas. Il n'en va pas de même avec la chronologie absolue où les opinions des chercheurs divergent, surtout quant à la datation de la limite inférieure de l'industrie à ferrures moulées, ce qui était conditionné par la présence des monnaies byzantines dans les sépultures datant des VI^e—VII^e siècles. Mon intention de pousser cette limite à la moitié du VII^e siècle³ s'est heurtée au désaccord de la majorité des chercheurs. Ce n'est que Z. Klanica qui a abouti à une conclusion pareille en formulant deux horizons du peuplement pré-grand-morave à Mikulčice. Dans son horizon d'habitat plus ancien, daté de l'année 650, on rencontre, en outre, des fer-

Conférence Internationale 1971 à Szeged

rures au repoussé et, dans l'horizon inférieur, débutant par la moitié du VII^e siècle, il y a aussi des ferrures moulées.⁴

Dans cette contribution, je ne veux cependant pas démontrer la justification de cette datation; aujourd'hui, il s'agit avant tout de la mise au point et de la réévaluation critique de quelques critères de la datation.

Pour la détermination de la chronologie absolue des nécropoles provenant de l'époque de l'Empire Avare dans le Bassin Carpathique, on a trois critères à l'aide, desquels il est possible de dater même la culture matérielle:

- 1) Les sources historiques qui, étant liées à certains événements, rapportent aussi le mobilier sépulcral, même si indirectement, à certaine date.
- 2) Les importations étrangères, surtout occidentales, qui se rencontrent aux nécropoles en question. Récemment, *Mme. F. Stein*⁵ s'est essayée à faire la datation à leur aide.
- 3) Les monnaies, qui sont le moyen le plus sûr pour la datation.

Permettez-moi, s'il vous plaît, de prêter attention précisément aux monnaies, et cela en relation à leur emploi en tant que critère de datation des ornements métalliques des ceinturons.

En 1952, *D. Csallány* a fait paraître une liste de localités originaires de l'époque avare dans lesquelles on a trouvé des monnaies byzantines et leurs reproductions⁶ respectivement. En 1954, *L. Huszár* a agrandi cette liste en y faisant figurer aussi les localités ayant livré des monnaies de la période sarmate jusqu'aux Árpádiens.⁷ Il a complété les localités de l'époque avare d'un trésor d'objets d'argent parmi lesquels on a trouvé aussi 18 monnaies byzantines de provenance de Zemiansky Vrbovok en Slovaquie. Eu égard qu'il s'agit d'une trouvaille unique en son genre sur notre territoire, j'en traiterai à part.

Ce qu'il faut pour notre but ce sont les monnaies de l'époque avare, alors celles des VI^e—VII^e siècles. *D. Csallány* fait connaître dans sa liste 69 localités à monnaies. De celles-ci ce n'est qu'en 16 cas que les monnaies proviennent de trouvailles collectives ou sporadiques. Pour la datation on ne peut pas se servir, naturellement, que des monnaies provenant des ensembles de sépultures, tandis que les autres monnaies n'ont qu'une utilisation secondaire. Il importe encore la circonstance que presque toutes les trouvailles de monnaies proviennent de recherches anciennes, effectuées sans direction professionnelle et documentation, ce qui réduit par soi-même leur authenticité.

Pour préciser encore davantage mon intention, je veux faire remarquer la dépendance de la datation des origines de l'industrie à ferrures moulées des monnaies et montrer si cette dépendance est justifiée ou non.

La datation de la limite inférieure des ferrures moulées était liée à l'absence des monnaies dans les sépultures à ferrures moulées. Les années quatre-vingts du VII^e siècle, d'où proviennent les dernières monnaies byzantines, obtenues dans les nécropoles du Bassin Carpathique, marquaient aussi la limite inférieure de l'existence des ferrures moulées. Conséquemment à cela, il n'était pas possible, bien entendu, de mettre plus bas la limite inférieure de l'industrie à ferrures moulées.

Les plus anciennes monnaies byzantines se rencontrant dans le Bassin Carpathique datent de l'époque du règne de l'empereur Justin I^{er} (518—527), et les plus nouvelles de celle de l'empereur Constantin IV, dit Pogonat (668—685). Pour aboutir plus facilement au but proposé, j'ai divisé toutes les monnaies acquises des ensembles de sépultures en deux groupes chronologiques. J'ai désigné l'an 650 comme tournant pour pouvoir faire observer la présence éventuelle des monnaies datant des années 650—685 dans les sépultures à industrie à ferrures moulées.

Au premier groupe s'ajoutent les monnaies des empereurs Justin I^{er} (518—527), Justinien I^{er} (527—565), Tibère I^{er} (578—582), Maurice Tibère (582—602), Phocas (602—610) et Héraclius Constantin (613—641). Il s'agit donc de 12 monnaies qui sont en concomitance de l'industrie au repoussé que ces monnaies rapportent à certaine date, ce qui est respecté même par les chercheurs et, pour cette raison, il ne faut pas s'en occuper.

J'applique cependant mon attention à l'autre groupe de monnaies, c'est-à-dire à celles qui proviennent de la seconde moitié du VII^e siècle, à leur nombre et aux circonstances de leur découverte. Nous les connaissons dans cinq localités:

- 1) Kiskőrös — deux reproductions de monnaies d'argent provenant des années 650—680,⁸ sans identification précise.
- 2) Dunapentele — tombe 7 — une reproduction de monnaie d'or provenant des années 650—680,⁹ sans identification précise.
- 3) Szeged — Makkoserdő — tombe 24, une monnaie d'or de Constance II et de Constantin IV (654—659).¹⁰
- 4) Szeged — Fehértó — tombe 82, une monnaie de Constantin IV, dit Pogonat (668—685).¹¹
- 5) Tótipusztá (monuments sans ensembles de sépultures) — une monnaie de Constantin IV, dit Pogonat (frappée en 669—670).¹²

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'il n'y a qu'un nombre minime de monnaies et, si l'on prend en considération les milliers de sépultures à industrie à ferrures moulées, c'est en effet un nombre insignifiant qui influence la datation. En soumettant à l'examen les cir-

constances d'obtention des trouvailles, on constate même d'autres faits importants.

Comme on n'a pas encore publié les deux nécropoles de Szeged, on ignore le mobilier funéraire avec lequel les monnaies étaient trouvées dans les tombes. Or, la trouvaille d'une monnaie à Dunapentele, dans la tombe 7, est douteuse. Cette nécropole a été publiée au début de notre siècle par *A. Hekler*,¹³ mais parmi les objets de la tombe 7 il ne fait figurer aucune monnaie. Ce n'est qu'en 1936 que *A. Marosi* et *N. Fettich*¹⁴ l'ont introduite dans la littérature et partant il n'est pas impossible que la monnaie ait pu se rencontrer dans n'importe quelle autre tombe de la nécropole et voire conjointement avec des ferrures moulées. Cette monnaie de Tótipuszta appartient aux monuments de plusieurs tombes qui ont été dédiés au Musée National de Budapest en 1871,¹⁵ soit, la présence commune de la monnaie avec les monuments n'est pas certaine. Seulement la monnaie de Kiskőrös se trouve ensemble dans la tombe avec les ferrures au repoussé.

Les cinq monnaies susdites servaient de base pour former certaine chronologie, lesquelles, à ce qu'il paraît, sont non seulement peu nombreuses, mais aussi un argument peu éprouvé, dû aux circonstances incertaines de leur découverte. Je pense qu'il faut bien délibérer en fait si dans le futur, en matière de la chronologie absolue de l'industrie à ferrures moulées, nous nous en tiendrons aux monnaies jusqu'à un tel point comme il en était jusqu'ici. Il semble que jusqu'au moment où des ensembles de sépultures authentiques à monnaies ne sont pas découverts et publiés, respectivement, on ne pourra pas considérer les trouvailles de monnaies d'à présent comme témoignage irréfutable de ce qu'il n'est pas possible de mettre la limite inférieure de l'industrie à ferrures moulées avant les années 670—680.

Dans le cadre du Bassin Carpathique, les monnaies byzantines du trésor de Zemiansky Vrbovok en Slovaquie ont une situation particulière. Conjointement avec les fragments des bijoux d'argent, on a trouvé 18 monnaies de la dynastie des Héraclius. 17 monnaies sont des années du règne de Constance II (641—668) et une pièce provient des temps de l'empereur Constantin IV, dit Pogonat (668—685).¹⁶ Il importe beaucoup la circonstance que dans la concomitance des monnaies il y avait des objets d'argent qu'on ne peut pas classer comme objets appliqués. Les bijoux étaient détruits, réparés ou fragmentés. Alors, en un état qui témoigne de ce que, dans les années 70 du VII^e siècle, lorsqu'ils étaient déposés dans la terre, ils n'étaient plus utilisables; ils pouvaient servir, peut-être, de matière première pour un repousseur sur métaux (d'après *B. Svoboda*),¹⁷

ou bien comme trésor d'un prince de clan ou d'un suzerain avar (selon *I. Bóna*).¹⁸ En tout cas, c'étaient des bijoux au repoussé, à la mode de la première moitié du VII^e siècle, n'étant qu'une matière première ou un trésor de famille dans la seconde moitié de ce siècle.

Compte tenu de la durée restreinte des contributions, il n'est pas possible de consacrer aux problèmes de la datation de la limite supérieure de l'industrie au repoussé et surtout de la limite inférieure de l'industrie à ferrures moulées une telle attention que celles-ci méritent. C'est un problème compliqué et il faudra faire une analyse très minutieuse pour déterminer les points de contact des deux types de ferrures. Certes, la mise en avant de la limite inférieure des ferrures moulées n'a pas pour conséquence la disparition instantanée des ornements au repoussé. La survie de ces derniers durait certainement pendant la période d'une génération du moins et, par exemple, aux sépultures des princes, en tant que bijoux de famille, ils pouvaient parvenir même plus tard, à l'ère de l'industrie à ferrures moulées. En général, on peut constater que le tournant des VII^e et VIII^e siècles a mis définitivement le point final à l'industrie au repoussé.

(Présenté en français)

Références bibliographiques

- 1 *Z. Čilinská*, Slawisch-awarisches Gräberfeld in Nové Zámky. *SlovArch* 7 (1966) 179.
- 2 On reconnaît en général que l'industrie au repoussé est plus ancienne, alors que celle à ferrures moulées plus nouvelle.
- 3 *Z. Čilinská*, Slawisch-awarisches Gräberfeld, 1. c., 179.
- 4 *Z. Klanica*, Zur Frage der Anfänge des Burgwalls "Valy" bei Mikulcice. *AR* 20 (1968) 631.
- 5 *F. Stein*, Awarisch-merowingische Beziehungen, ein Beitrag zur absoluten Chronologie der awarenzeitlichen Funde. *StZ* 16 (1968) 233—244.
- 6 *D. Csallány*, Vizantijskije monety v avarskich nachodkach. *ActaArchHung* 2 (1952) 235—250.
- 7 *L. Huszár*, Monety epohi pereselenia narodov v nachodkach v basseine Srednego Dunaia. 5 (1954) 61—109.
- 8 *D. Csallány*, Vizantijskije monety, 1. c., 236.
- 9 *A. Marosi N. Fettich*, Dunapentelei avar sírleletek. *ArchHung* 18 (1936) Taf. I. 3, 3a.
- 10 *D. Csallány*, Kora-avarkori sírleletek. *FolArch* 1—2 (1939) 126.

- 11 *D. Csallány*, A Deszk D. számú temető avar sírjai. ArchÉrt 4 (1943) 166.
- 12 *J. Hampel*, A régibb középkor emlékei Magyarhonban. I. Budapest 1894. 57.
- 13 *A. Hekler*, Avarkori sírok Dunapentelén. ArchÉrt 29 (1909) 97—105.
- 14 *A. Marosi — N. Fettich*, Dunapentelei avar sírleletek. b. c. 11.
- 15 *J. Hampel*, A régibb középkor, 1. c., 57.
- 16 *R. Radomersky*, Byzantské mince z pokladu v Zemianském Vrbovku. PamArch 44 (1953) 110.
- 17 *B. Svoboda*, Poklad byzantského kovotepce v Zemianském Vrbovku. PamArch 44 (1953) 33—93.
- 18 *I. Bóna*, Abriss der Siedlungsgeschichte Ungarns im 5—7. Jahrhundert und die Awarensiedlung von Dunaújváros. AR 20 (1968) 614.

L. Kraskovská (Bratislava)

LES PORTES DE BRATISLAVA AUX VIII—X^e SIÈCLES

(Pl. 10)

La désignation "Portes de Bratislava" n'est utilisée dans la littérature archéologique que depuis relativement peu de temps. Auparavant, cet endroit s'appelait Portes de Devin vu qu'à Devin un rocher fait partie des Portes. D'un côté, en Slovaquie, c'est par le rocher de Devin que se terminent les Petites Carpathes. L'autre côté, en Autriche, est constitué par le point septentrional des Alpes Noriques. C'est entre ces hauteurs que le Danube s'est percé un lit. Comme on le voit, le nom Portes de Bratislava couvre un fait géographique très net.

Parlant d'événements historiques, le nom Portes de Bratislava a un sens plus large, il désigne toute la région de Bratislava et non seulement cette section déterminée du Danube. Du côté nord, cette région était protégée par les Petites Carpathes, au sud, le Danube formait une frontière sûre, à l'ouest c'étaient les terres moraves difficiles à traverser, et à l'est, elle était défendue par les marais, qui s'étendaient entre les bras du Danube. Cette région jouissait de conditions exceptionnellement propices au peuplement — protégée du nord par les Petites Carpathes, elle était ouverte aux influences venant du Sud. Le grand fleuve avec ses passages a joué un grand rôle dans l'évolution historique de la région. Depuis des temps immémoriaux, deux importantes routes commerciales passaient par les Portes de Bratislava. L'une en direction E-O suivait le Danube, l'autre, la route de l'ambre, allait de la côte adriatique à la mer Baltique.

Pendant la période slave-avare, aux VII—VIII^e siècles, la population était concentrée du côté des Portes de Bratislava. À l'ouest de Bratislava, à Devinská Nová Ves et dans ses environs, nous connaissons un complexe d'agglomérations. Vers l'est, des restes de peuplement furent découverts à Vainori et à Bernolakov. Les sépultures révèlent dans la plupart des cas deux modes d'enterrement — l'inhumation n'excluant pas l'incinération.

À Devinská Nová Ves et dans ses environs, sur un territoire relativement peu étendu se trouvant entre la crête des Petites Carpathes et la

rivière Morava, quelques sépultures et habitations de la période slave-avare furent mises au jour. Près de la briqueterie de Devinská Nová Ves, J. Eisner a étudié un cimetière important, où il y avait surtout des sépultures contenant des squelettes au nombre de 875, et quelques unes seulement avec des urnes (27). Dans la même commune, près de la station de chemin de fer, on a découvert un autre cimetière de la même époque, où à des dates différentes, on a mis au jour quelques sépultures contenant des squelettes. Entre la commune de Devinská Nová Ves et la station voisine Devinske Jazero, il y avait aussi un cimetière, mais moins grand. Le mobilier de cinq sépultures en a été conservé. En face de la station de Devinske Jazero se trouvait une agglomération, on y a dégagé des vestiges de maisons (des foyers). Non loin de Devinske Jazero, au lieu-dit Dalšie Topolite s'étendait un vaste établissement slave, où les fouilles qui y ont été faites à plusieurs reprises ont mis au jour 37 objets différents (maison, foyer, fosse pour les ordures). Le second grand cimetière de la période slave-avare était situé sur le territoire de la commune de Zagorska Bistrica qui n'est pourtant qu'à trois kilomètres de Devinske Jazero. Au cours des quelques années qu'ont duré les fouilles on a mis au jour 250 sépultures avec des squelettes et 8 avec des urnes. L'analyse du rite funéraire et du mobilier typique montre que le cimetière date des VII—VIII^e siècles. Le cimetière de Zagorska Bistrica se trouve dans la proximité immédiate de la commune, au lieu-dit Dalšie Topolite (à 1 kilomètre environ) et à 5 km du cimetière de Devinská Nová Ves. L'analyse du rite funéraire observé à Devinská Nová Ves et à Zagorska Bistrica présente des traits communs, comme par exemple l'enterrement des cavaliers avec leur cheval, les restes de bûchers au-dessus des sépultures. Toutefois, il y a une différence importante — c'est l'orientation du corps dans la tombe. A Devinská Nová Ves il est en général placé la tête vers le sud-est, tandis qu'à Zagorska Bistrica, dans la plupart des cas, la tête est vers l'ouest. Aux deux endroits, le mobilier comprend des objets analogues. Par la facture, la forme et le décor, la céramique de Devinská Nová Ves ressemble fort à celle de Zagorska Bistrica, ainsi qu'aux récipients de l'agglomération voisine près de Devinske Jazero. Dans les deux cimetières il y a des objets qui prouvent certaines relations avec des régions bavaroises (armes et plaques de métal mérovingiennes, éperons en fer).

Les sites des environs de Devinská Nová Ves peuvent être datés de la seconde moitié du VII^e siècle et du VIII^e siècle. Pour le moment, il nous est impossible de préciser davantage l'époque. Nous ne pouvons pas

établir, si certaines divergences de rite et de mobilier remontent à des différences chronologiques, ethniques ou sociales.

À Vajnorí, dix sépultures contenaient des squelettes et six des urnes. Le mode d'enterrement et la forme archaïque des urnes permettent de les situer au tournant des VII^e et VIII^e siècles. Non loin de Vernolakova se trouve un assez grand cimetière, on y a mis au jour près de 80 sépultures avec des squelettes et cinq avec des urnes, elles datent du VIII^e siècle.

L'emplacement des sites montre qu'à l'époque slave-avare les environs de Bratislava avaient une population dense, il convient d'en examiner la composition. Les mobiliers des cimetières de Devinská Nová Ves, de Zagorska Bistrica et de Bernolakova témoignent de la richesse et de la situation sociale élevée de certains défunts. Cependant, à côté de ces sépultures riches, il y en avait d'autres où le mobilier était fruste ou tout à fait absent. Par conséquent, les sépultures mêmes et leur mobilier prouvent d'une forte stratification sociale. Il faut noter que les sépultures correspondaient au mode de vie des agglomérations voisines. L'importance des cimetières et le grand nombre des sépultures attestent qu'il y eut un peuplement permanent et de longue durée.

Le peuplement slave de l'époque de la Grande Moravie a déjà dépassé les conditions d'habitat de la période précédente et continue à se développer. Le centre du peuplement passe aux environs de Devin et de Bratislava, et pour défendre les passages du Danube, un système complexe de fortification est construit. De la période précédente aucun vestige de fortification ne fut trouvé, mais l'inhumation d'hommes avec leurs armes à Devinská Nová Ves et à Zagorska Bistrica montre qu'il y avaient des unités d'hommes armés. Du temps de la grande Moravie, le système des fortifications des Portes de Bratislava entourait l'important bourg de Devin, deux petits bourgs près de Devinská Nová Ves, et un bourg sur la colline du château de Bratislava. Sur un plateau des Petites Carpathes, le grand bourg de Jura servait également à la protection de la région.

À Devin, au confluent de la Morava et du Danube s'élève un rocher abrupt. Il constitue une forteresse naturelle protégée par les deux cours d'eau et par le flanc inaccessible du rocher. Un bourg slave se trouvait à cette hauteur, au pied du rocher. Les puissants remparts qui l'entouraient ne sont conservés que du côté nord. Les recherches de *J. Eisner* et de *J. Dekan* ont démontré que les remparts n'avaient pas de charpente en bois, ils étaient construits avec de la terre. Les fouilles ont dégagé sur l'emplacement du bourg une agglomération slave, et non loin de là les fondations de maisons avec *charpente* en bois, et dans le coin des restes de foyers. Sur la pente se trouvait un peuplement, des objets usuels y ayant été mis

au jour, ainsi que des vases décorés et des outils de fer. Dans d'autres endroits du site, il y avait aussi de la céramique slave. Toutefois, à Devin on n'a pas encore découvert de constructions telles ou de riches objets qui pussent témoigner d'un peuplement de grande envergure. Les constructions simples sur *charpente* de bois, qui furent trouvées, abritaient probablement les guerriers surveillant les passages du Danube. Cependant la situation stratégique avantageuse de Devin et l'étendue du site montrent qu'il s'agissait d'un poste de surveillance important. Les mobiliers des sépultures qui se trouvent sur les pentes des Petites Carpathes, complètent l'image que l'on peut se faire du mode de vie de la population des environs de Devin à l'époque de la Grande Moravie.

En face de ce site, dans la localité nommée Mladosovicov vinograd, se trouvait un cimetière plus petit. *J. Eisner* y a mis au jour 12 sépultures dont la majorité renfermait des squelettes de femmes et d'enfants. Le mode d'inhumation et le mobilier ont permis à *J. Eisner* de les dater du IX^e siècle. Le second cimetière de cette époque se trouve au delà de Devin, au lieu-dit Stare vinogradi. Sur les 26 sépultures contenant des squelettes, quatre étaient des sépultures de guerriers avec leurs armes (lances, haches, flèches, éperons).

Ces guerriers devaient appartenir au poste de surveillance. Le mobilier relativement modeste des autres sépultures confirme cette hypothèse. Le mode d'inhumation et les trouvailles permettent de supposer, que le cimetière de Stari vinogradi date de la période allant du début à la fin du IX^e siècle. Récemment, des fouilles ont été effectuées dans le troisième cimetière de cette époque, situé sur la pente entre les deux cimetières précédents. C'est le plus important des cimetières de Devin: 60 sépultures avec des squelettes y ont été mises au jour jusqu'à présent. A Devinská Nová Ves il y avait deux petits bourgs construits sur les Petites Carpathes, au-dessus de la rivière Morava. Le bourg supérieur, nommé Na peskah, avait primitivement un plan ovale, l'autre, nommé Nad lomom, bâti sur un plan circulaire, était au bord de la Morava. Les remparts des deux bourgs sont bien conservés. Les fouilles y ont dégagé des constructions en bois formant une sorte de treillis renforcé du côté extérieur par un mur en pierres. Devant le mur de protection du bourg supérieur, une fosse avait été creusée. Dans le bourg Nad lomom, les maisons du type de construction à poutres avaient été bâties près des remparts. A Devinská Nová Ves un site de l'époque de la grande Moravie a été trouvé non loin de la station de chemin de fer avec des sépultures du IX^e siècle contenant des squelettes. Ces tombes avaient été violées.

Nous possédons une source écrite de 907 relative à la forteresse de Bratislava, ce qui confirme son existence à la fin de l'époque de la grande Moravie. La hauteur qui domine Bratislava se prêtait parfaitement à la construction d'une forteresse. La vue qui s'étend sur le Danube et sur le vaste territoire au-delà du fleuve, convient aux objectifs de la défense. A Bratislava, des monuments datant de l'époque de la grande Moravie ont été découverts à l'endroit où se trouve aujourd'hui le château fort. La preuve de la fortification datant de l'époque de la grande Moravie a été fournie par le dégageement du rempart qui entourait l'agglomération slave. Les fouilles nous en ont révélé la construction: le noyau était formé de petits carreaux de bois comblés d'argile. Les fortifications des postes de garde étaient en général de moindres dimensions que celles de l'agglomération de Bratislava. On peut y supposer la présence d'une forteresse importante. Les restes de construction témoignent de l'envergure du château-fort de Bratislava, à un endroit le fondement en pierre de quelque construction en bois a été conservé. D'un autre édifice c'est le mur en pierres taillées qui est resté, il devait s'agir d'un grand édifice, les chercheurs ont évalué sa longueur à 12 mètres. Ils considèrent que ce château comportait deux bâtiments, et ils le datent du IX^e siècle.

Sur les limites de la fortification, à l'est du château s'étendait un vaste cimetière dont la partie la plus ancienne date de l'époque de la grande Moravie. Les sépultures contenant des squelettes avaient un mobilier caractéristique du IX^e siècle (des boucles d'oreille en forme de grappe, des éperons de type carolingien). Les parures d'argent à filigrane datent du début du X^e siècle. Les chercheurs ayant effectué les fouilles sur le territoire du château ont rattaché au cimetière du IX^e siècle les vestiges de l'église dégagés à cet endroit. Une partie du mur et quelques fragments de colonnes ont été mis au jour. Pour la construction on avait utilisé des briques romaines estampillées et des pierres taillées. Une strate de peuplement slave, contenant des tessons de céramique typique, a été dégagée à plusieurs endroits de ce site. La population slave de la colline du château-fort de Bratislava était donc composée des habitants de la fortification et de l'agglomération, ainsi que des morts du cimetière. L'ensemble des vestiges slaves de la colline du château permet de caractériser ce site comme un fort frontalier et peut-être, comme un centre administratif.

Dans les environs, il y avait certainement des peuplements slaves, mais pour le moment nous ne disposons d'aucune preuve susceptible de confirmer cette hypothèse. L'agglomération slave la plus proche était Karlovi Vsi, ce dont témoigne un petit cimetière datant du IX^e siècle. Au

cours des fouilles on a mis au jour 15 sépultures avec squelettes, mais on n'y a trouvé que quelques vases et de simples parures. Les objets montrent que les personnes inhumées appartenaient au petit peuple. Nous supposons qu'il y a des rapports entre ce cimetière et une colonie de pêcheurs qui devait se trouver non loin de là, au bord de la Vidrica. Nous avons déjà mentionné le site de Jura près de Bratislava, qui entrerait dans le système des fortifications de la région. Il se trouve sur un prolongement des Petites Carpathes, entre deux vallées creusées par de petites rivières. Son étendue et ses puissants remparts (de 9 à 11 mètres de haut) en font la fortification slave la plus importante de cette région. Son plan comporte deux parties divisées par le rempart. Le bourg proprement dit occupait la partie est, son rempart était construit de la manière décrite plus haut, avec des treillis de bois. La construction en bois permet de le dater du IX^e siècle. La partie ouest, servant d'avant-fort, est renforcée d'un côté par un triple rempart, elle renferme deux couches de différentes constructions en bois, comprenant des pieux disposés en deux ou quatre rangées parallèles. De l'extérieur, cet ouvrage en bois a été protégé par un mur en pierre. Cette fortification est postérieure aux remparts du bourg, elle date probablement de la première moitié du X^e siècle. Il est démontré que presque tout le territoire de Jura était peuplé de Slaves. Les fondations d'une maison y ont été dégagées, avec un foyer en pierre, ainsi qu'un autre âtre et un poêle d'argile. Sur tout le territoire des remparts et dans les fossés, on a trouvé des tessons de céramique slave. En résumant les recherches archéologiques effectuées dans la région des Portes de Bratislava, on peut tirer les conclusions suivantes. Du VII^e au X^e siècle, cette région était peuplée de Slaves. Jusqu'à présent on n'y a pas trouvé d'objets remontant à la plus ancienne période slave. Toutefois on a découvert de tels vestiges dans la proximité immédiate de ce territoire, à Stupave. C'étaient des sépultures avec des cadavres incinérés, datant du VI^e siècle. Pendant la période avare-slave (VII^e et VIII^e siècles) il y avait à Devinská Nová Ves et dans ses environs des agglomérations avec des unités de guerriers. Il s'agissait probablement d'avant-postes avars devant protéger les passages du Danube, ils maintenaient leurs garnisons dans le milieu slave sans pourtant construire de fortifications. A l'époque de la grande Moravie (IX^e siècle), les Slaves défendaient les mêmes passages avec le système de fortifications dont nous venons de parler. On y voit une technique guerrière neuve, due non seulement à l'évolution générale, mais aussi à des différences ethniques. La continuité du peuplement slave de la région de Bratislava prouve l'importance de ce territoire dans l'évolution historique de la Slovaquie. Les colonies de gardes pendant la période

slave-avare et les fortifications de l'époque de la grande Moravie montrent que le peuplement était avant tout lié à la position stratégique des Portes de Bratislava.

(Présenté en français)

Références citées

- J. Dekan*, Devín a Velká Morava. *Priroda a spoločnosť* 14, 1964. 129.
- J. Dekan*, Výskum na Devine roku 1950. *AR* 3 (1951) 165—166.
- J. Eisner*, Deviská Nová Ves. Bratislava 1952.
- J. Eisner*, Pohřebiště z doby velkomoravské v Děvině. *Historica Slovaca* I/II, 1950/41. 300—303.
- J. Eisner*, Sidliště ze starší doby hradistní v slovenském Pomoraví. *PamArch* 32 (1946) 95—105.
- J. Eisner*, Výzkum na Děvině v letech 1933—1937. *Historica Slovaca* I/II, 1940/41. 108—137.
- A. Fiala — B. Polla — L. Šašky — T. Štefanovičová*, Doterajšie výsledky výskumu na Bratislavskom hrade. Bratislava I. 1965. 27.
- L. Kraskovská*, Bratislava v dobe slovanskej. Bratislava IV. 1969. 9—32.
- L. Kraskovská*, Pohrebisko v Bernolakove. *SlovArch* 10 (1962) 425—476.
- L. Kraskovská*, Slovenská hradisko pri Devinskej Novej Vsi. *SlovArch* 10 (1962) 241—252.
- L. Kraskovská*, Slovenská hradisko v Devinskej Novej Vsi nad lomom. *SlovArch* 24 (1966) 147—165.
- L. Kraskovská*, Slovenské pohrebisko v Devine. *SlovArch* 11 (1963) 391—406.
- L. Kraskovská*, Slovenské pohrebište v Bratislave-Karlovej Vsi. *SlovArch* 3 (1965) 235—243.
- L. Kraskovská*, Slovenské popolnicové pohrebisko v Stupave. *SlovArch* 4 (1965) 163—167.
- L. Kraskovská*, Slovenské sídlisko pri Devinskom Jezere *Sbornik SNM, Historia* 6. 1966. 73—116.
- L. Kraskovská*, Slovensko-avarské pohrebisko pri Záhonkej Bystrici na Slovensku. *AR* 19 (1967) 681—686.
- L. Kraskovská*, Velkomoravské hradisko v Jura pri Bratislave. *Sbornik SNM, Historia* 3. 1963, 67—103.
- P. Ratkoš — J. Lichner — B. Polla — T. Štefanovičová*, Bratislavský hrad. Bratislava 1960.
- T. Štefanovičová — A. Fiala*, Bratislavaer Burg im IX—XIII Jahrhundert. Nitra 1966.

N. Fettich (Budapest)

**VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES SLAVES DE L'ÉPOQUE DES GRANDES
MIGRATIONS, DANS LE BASSIN DES CARPATHES — RELATIONS
KOUTOURGURES**

(Pl. 11—19)

Nos connaissances archéologiques et historiques ne nous permettaient pas, il n'y a pas encore très longtemps, de fixer quels étaient les plus anciens vestiges slaves dans le bassin des Carpathes. Sur les Slaves installés dans ce bassin nous possédons l'excellent travail de *Dezső Simonyi*: *Die Kontinuitätsfrage und das Erscheinen der Slawen in Pannonien*. *Studia Slavica*, I. 1955. 333—361. Cet ouvrage doit pourtant être complété par des recherches archéologiques. Dans ce qui suit, je m'appuierai avant tout sur ce travail et j'examinerai ce qui en peut être utilisé avec profit à la lumière des données archéologiques.¹ *Simonyi* part surtout de deux constatations de *L. Hauptmann* (1929): 1. Dans la première moitié du VI^e siècle, les Koutourgours et les Slaves vivaient dans d'étroits relations sociales et militaires. 2. Les Slaves s'infiltrèrent en Pannonie avant l'apparition des Avars. Dès lors *Simonyi* expose qu'il est impossible de rattacher l'établissement des Slaves à l'apparition des Avars. De toute façon, dès la I^e moitié du VI^e siècle les Slavènes, qui étaient originaires de la région nord-est d'au-delà des Carpathes, avaient déjà commencé leur expansion vers le sud, et avaient atteint le Danube. Quelques décennies avant 565 ils poussèrent plusieurs pointes vers l'Ouest, au-delà de la Morava.

Simonyi accepte la constatation d'*András Alföldi* selon laquelle la coexistence des Koutourgours et des Slaves a laissé des vestiges archéologiques à *Zalesie* et à *Čadiavica*,² il y ajoute en outre les trouvailles de *Martinovka*.³ De notre côté, nous y ajoutons encore le trésor de *Khatski* et les trouvailles de *Slenkov* (gouv. de Poltava), perdues dans leur majeure partie.⁴

Dans la région de Dniéper les Slaves constituaient sans aucun doute la majorité de la population autochtone. Les principaux propagateurs des

Conférence Internationale 1971 à Szeged

cultes préhistoriques devaient être avant tout des Slaves dans l'Ukraine occidentale, patrie primitive des Slaves, à côté desquels on peut supposer la présence de Daces, de Carpes, de Gépides de Gètes, et selon Chakhmatov d'Iraniens. Toutefois, cela ne suffit pas pour considérer les importants trésors en argent comme des vestiges slaves. Pour diriger l'acquisition de la grande quantité de métal précieux, ainsi que sa transformation d'après des modèles existants, huns, gothiques et autres, il fallait qu'il y eût un peuple dont le passé avait créé des besoins dans ce domaine, un peuple, qui connût bien les bijoux en or de l'époque hunnique précédente, et qui, dans les conditions économiques changées, pût exécuter les mêmes modèles en argent. Il s'ensuit qu'on ne peut expliquer l'apparition des bijoux culturels de caractère préhistorique, dans l'orfèvrerie d'argent koutourgour de date plus récente qu'en tant que vestiges de l'assimilation des Slaves et des autres populations autochtones. Les relations d'armes et les relations sociales entre Koutourgours et Slaves, dont parle *L. Hauptmann*, peuvent être conçues comme une alliance importante fondée sur les intérêts. Le peuple koutourgour dominant, avait besoin de ces symboles culturels, une bonne partie des femmes et des descendants se refusant à vivre sans eux. Le reste des trésors en argent des Koutourgours du VI^e siècle paraît être l'imitation en argent des objets d'or provenant de la culture nomade des Huns de l'époque d'Attila, comme accessoires d'armes, de harnachement, et autres accessoires caractéristiques pour la courroie du fourreau du sabre, pendeloques du ceinturon portant les armes, bouts de courroie etc. Aux trésors en argent koutourgours appartiennent encore des mobiliers funéraires qui offrent une démonstration de l'utilisation pratique de ces objets car ils sont placés à l'endroit correspondant près du défunt, comme par exemple le mobilier funéraire de la tombe N^o9 à Kiskörös-Városalatt.⁵ Les oeuvres historiques de Ménandre nous donnent des renseignements sur la grande quantité d'or, que pendant son long règne, le khan Baian avait amassée grâce aux guerres byzantines. Les objets en argent, boucles, bouts de courroie, harnais, ornements d'armes etc. que nous connaissons grâce aux trésors koutourgours en argent trouvés à Martinovka, Zalesie, Čadijavica etc., s'exécutent de nouveau en or, comme 120—150 ans plus tôt, à la grande époque de l'empire hun. La plus ancienne sépulture familiale princière est celle de Kunágota où, en dehors des ornements en or de harnais et de sabre, on trouve aussi des objets d'argent de la région du Dniéper, dont par exemple deux bracelets d'argent. Vu leurs dimensions, ces bracelets étaient portés par des femmes. Ils présentent un intérêt tout particulier en ce qu'ils sont les vestiges de cultes préhistoriques, par exemple la coupe circulaire de l'un et la dentelure en nombre

inégal sur sa surface (symbole provenant de la simplification de l'attribut animal de pothnia thérón) la coupe de l'autre qui imite un carré placé sur la pointe, bien que vers le milieu de l'envers la pointe s'arrondisse afin qu'il y ait place pour trois rangées circulaires de points. En Europe ces bijoux culturels étaient déjà parvenus à leur forme définitive dans la troisième période de l'âge du bronze. Le bracelet de coupe circulaire était le symbole du soleil, la coupe en carré placé sur la pointe, le symbole de la Terre et de notions synonymes, et ces symboles ont subsisté pendant des époques entières. Les bracelets d'argent trouvés dans le mobilier funéraire d'une famille princière ont un caractère préhistorique et constituent les vestiges des plus surs de la population autochtone du Dniéper. Vu que celle-ci était surtout composée de Slaves, la femme de la sépulture de Kunágota devait également être slave ou d'origine slave.

La composition des importants trésors d'argent koutourgours datant du VI^e siècle permet de conclure à l'assimilation des Slaves. Les sources documentaires révèlent en outre la présence d'importantes armées slaves alliées aux Koutourgours-Avars. Elles parlent souvent de Slaves combattant au côtés des Avars. La paire de bracelets en argent massif, provenant de Kóhalom, qui appartient incontestablement aux objets koutourgours précoces,⁶ était certainement parvenue en Transylvanie avec la pénétration des Slaves. Elle constitue un antécédent aux bracelets d'argent, à bouts évasés de l'époque avare précoce, sur le caractère hallstattien desquels nous devons une étude remarquable à *Mme Katalin Márki-Poll*.⁷ Après cette entrée en matière, nous comprendrons mieux pourquoi l'initiative slave, venant de la région du Dniéper, avait pris, dans la première moitié de l'époque avare, une tournure de baroque outré que nous voyons dans les bracelets à bouts évasés trouvés à Szentendre, Pécs, Nemesvarbók etc. et dans les immenses colliers de Zalesie. Cela n'est pas dû à un hasard que les bracelets précoces aient apparu pour la première fois dans des territoires gépides: *Kóhalom* (Rupea, Transylvanie), *Deszk* comitat de Torontál, cimetièrre G, sép. 37.⁸ *Nagybecskerek* (comitat de Torontál).⁹

Les immenses colliers d'argent de Zalesie présentent à un degré fort développé le système ornemental propre aux bracelets à bouts évasés trouvés dans les sépultures précoces de l'époque avare mises au jour dans le cimetièrre de Pécs. Les bijoux d'argent reproduits à la pl. 18. 1, 2 et 3 illustrent bien l'évolution des maîtres de la région du Dniéper avant que les Avars, Koutourgours et Slaves n'aient engagé la campagne contre les Gépides vivant dans le bassin transylvain et au-delà de la Tisza.

A l'étape suivante les orfèvres d'argent koutourgours et slaves

apparurent à Pécs et commencèrent à exécuter en argent les symboles relevant des cultes d'origine préhistorique. Dans l'un de mes travaux non publiés je traite en détail des produits de l'atelier avar de Pécs, ici je ne m'arrêterai donc que sur le mobilier de la tombe N°18 (de l'époque avare précoce dans le cimetière de Pécs) reproduit à la pl. 18, en me référant aux autres. Nous y trouvons des bracelets (pl. 18), qui continuent le style des bracelets précoces déjà mentionnés, exécutés encore dans la région du Dniéper comme par exemple ceux de Kőhalom. Rien que dans le cimetière de Pécs cinq de ces bracelets furent mis au jour. C'est également de l'atelier de Pécs que proviennent les bracelets analogues (3 pièces)¹⁰ du célèbre mobilier funéraire de *Szentendre*, ainsi qu'une paire de bracelets et un collier (et d'autres objets) de Nemesvarbók.¹¹ Enfin, il n'y a pas longtemps en 1955, le Musée National a acquis un mobilier funéraire de *Csepel* comprenant entre autres une chaîne en bronze, pareille à celles que nous rencontrons parmi les objets gépides (encore non publié).

Dans la sépulture féminine N°18 des tombes avares du cimetière de Pécs, *Arnold Marosi* a trouvé sur la poitrine du cadavre, un grand collier d'argent (pl. 18). Sur un double cordon orné de longues spirales d'argent alternant avec des perles par paire, sont enfilés sept grands pendentifs de forme humaine, pourvus chacun à leur partie inférieure de trois petites pendeloques en forme de losange. L'application sur une cordelette de fil en spirale évoque la technique préhistorique, mais la double rangée de points (martelés de l'envers) témoigne d'une reprise tardive des pendentifs cultuels faits de lames d'or et de bronze, fréquents dans les trois premières périodes de l'âge de bronze en Europe sud-orientale (pl. 15. 2—3), à cette différence près que les pendentifs du collier ne représentent pas le soleil, mais qu'ils figurent schématiquement la grande déesse de la Terre.

En ce qui concerne les objets mis au jour à Pécs, il faut tenter d'établir la distinction entre ceux qui furent apportés de l'Est (région du Dniéper) et ceux qui furent produits sur place. Pour ce faire, nous partons de la forme, de la destination et des particularités techniques des objets. Les références se rapportent aux données de la première publication: *A. Marosi*, Újabb leletek a korai középkorból a Pécsi Városi Múzeumban (Trouvailles récentes, provenant du Haut moyen âge, au Musée Municipal de Pécs). *Múzeumi és Könyvtári Ért.* II. (1909), 41—47, et *A. Marosi*, Ásatás a pécsi népvándorlaskori sírmezőn (Fouilles de l'époque de grandes migrations dans la nécropole de Pécs). *Múzeumi és Könyvtári Ért.* III. (1909), 103—111.

Voyons d'abord les objets qui, très certainement, proviennent de la région du Dniéper.

Dans la tombe avare N° 45 il n'y avait qu'un squelette de cheval. On a découvert près du flanc deux étriers de fer, typiquement avars, à longue branche, et deux grands anneaux coulés en argent, ajourés, à triple articulation, pour régler les courroies (*Marosi*, 1909, 2 7 et pl. VI, 2—3), près des pattes 5 morceaux de fer, vers le cou une faucille en fer, près du crâne une petite clochette en bronze (fig. 27), et dans la bouche un mors en fer. On y a trouvé en outre l'anneau d'une boucle en fer. Ce cheval harnaché devait certainement appartenir à un guerrier koutourgour de haut rang. La forme et l'ornementation des deux anneaux fondus servant au réglage des courroies sont très caractéristiques. Parmi tous les objets avars mis au jour dans le bassin carpathique, on n'en a pas trouvé d'analogue, mais on a découvert de pareils dans la région du Dniéper, à Martinovka.¹² Les objets mis au jour à Pécs et à Martinovka semblent provenir d'un atelier. Outre les identités typologiques, l'important est de voir au milieu des objets de Pécs le symbole de la Terre (triangle) et au milieu des objets de Martinovka le symbole du soleil (trois cercles). Cela montre que dans la région du Dniéper, au bout de quelques générations, les cultes de la population autochtone s'étaient conservés dans les bijoux féminins et qu'ils avaient aussi laissé des traces dans l'ornementation de l'équipement des guerriers. Le cheval de la tombe N°45 de Pécs devait appartenir à un guerrier des armées koutourgoures qui était peut-être un Slave. D'ailleurs, dans le même cimetière on a aussi mis au jour la sépulture d'un guerrier koutourgour de haut rang (N°30). Le mobilier comprend une lance, une épée en fer, des rosettes et des bouts de courroie en bronze repoussé recouvert d'or, un carquois bordé d'argent, une hache d'arme, une boucle de bronze, des boucles de fer, etc.

Dans les mêmes sépultures avars on a trouvé également des objets de caractère préhistorique (bijoux cultuels) que l'on rencontre dans les importants trésors koutourgours de la région du Dniéper. Tels sont par exemple, dans la tombe No°23, quatre doubles spirales (pendentifs phalliques) dont trois analogues se trouvent à Martinovka,¹³ dans la tombe N°6, cinq pendentifs triangulaires taillés dans des lames d'argent et portant, au bord inférieur, une rangée de points martelés de l'envers,¹⁴ dans la tombe N°17 neuf pendentifs analogues,¹⁵ comme ceux que possède le trésor de Khatski.¹⁶ Nous ne pouvons toutefois pas considérer que ces pendentifs cultuels, de caractère préhistorique aient été apportés de la région du Dniéper, et même pas qu'ils aient été exécutés d'après des modèles de cette région dans l'atelier de Pécs. C'est que dans le bassin carpathique ces formes de pendentifs étaient répandues partout pendant plusieurs époques, ainsi il se peut que la population autochtone ait eu sa part dans leur vogue.

Cette possibilité est étayée par le collier d'argent avec une grande déesse (tombe N°18) dont on ne trouve aucune analogie ni quant à la forme, ni quant au style, dans l'important trésor d'argent de la région du Dniéper. Toutes les données concourent pour qu'on puisse considérer ces objets comme de production locale voire comme des produits de la tradition locale. J'ai esquissé en grandes lignes ces rapports dans l'ouvrage dédié à la mémoire de *Tallgren*.¹⁷ Je me suis référé à la sépulture scythique de Tápiószele, qui porte le N°152, (pl. 14. 3) où nous voyons la même déesse coulée en bronze, avec sa grosse tête ronde et son corps triangulaire. Au bord de la lame, martelée de l'envers, nous retrouvons la double rangée de points caractéristique des pendentifs cultuels faits de lames d'or ou de bronze et remontant à l'âge du bronze dans le bassin carpathique. Outre les objets de Pécs, on a mis au jour des trouvailles analogues au cours d'autres fouilles effectuées dans le bassin des Carpathes, ce qui permet de classer ce collier parmi les produits locaux. Dans le trésor de Ğadiavica il y a un pendentif rond, fait d'une mince lame d'argent, dont le bord montre la même double rangée de points martelés de l'envers, et le champ intérieur des cercles de points divisés selon la diagonale, martelés également de l'envers. J'estime que ce pendentif a été exécuté dans l'atelier de Pécs: ArchHung 31 (1951) pl. X. 8, 8a. Un objet découvert à Előszállás doit également être sorti de l'atelier de Pécs: ArchHung 18 (1936) fig. 11; on a en outre trouvé plusieurs objets exécutés sur place à Pécs-Gyárvaros, dans un cimetière avar tardif; ArchHung 31 (1951) pl. XLV.

Les pendentifs d'argent provenant de Cserkút (pl. 19) permettent de décider si tous les bijoux cultuels de caractère préhistorique, dont nous connaissons la pratique dans l'atelier de Pécs, remontent à la région du Dniéper ou bien si la population autochtone a joué un certain rôle. Rien que la paire de cordelettes à spirales des trois colliers reproduits ici montre clairement que ceux-ci furent exécutés au même atelier — Pécs — que le collier portant la figure d'une déesse. La double rangée de points martelée de l'envers qui les borde renforce encore cette constatation. Les deux rangées supérieures sont des descendants tardifs des écailles spondyliques préhistoriques polies et sculptées. Dans les pendentifs du collier d'en haut, les trois bosses remontent aux trois bosses des grands disques d'or du soleil. Les pendentifs du collier du milieu sont ornés au centre aussi d'un cercle de points.

Les pendentifs trouvés à Cserkút, figurant des testicules, ont certainement leur origine dans l'évolution locale du bassin des Carpathes. Cela est confirmé par les pendentifs en losange du collier d'en bas, lesquels sont des continuations schématiques des canards volants, en forme de

losange, qui étaient exécutés en or pendant l'époque hunnique.¹⁸ Sur le collier de la tombe N°18 nous voyons comme pendentif, ajouté à la figure de la déesse autant de fois qu'il y en avait la place, le losange placé sur la pointe qui symbolise la notion complexe terre-femme-mort (pl. 18).

Tous les travaux historiques traitant de l'époque avare en Hongrie font ressortir que dans la première moitié de cette époque les Slaves ont joué un rôle important dans l'alliance koutourgoure et koutourgoure-bulgare. Le trésor de *Nemesvarbók* (Zemiansky Vrbovok), que *Svoboda* fait remonter en grande partie à l'atelier de Pécs, clôt cette époque. À la même époque, les Gépides vivaient dispersés dans l'empire des Avars. La prédominance appartenait aux Koutourgours et le khan sortait de leurs rangs. Les Avars d'origine asiatique, étaient plus ou moins relégués à l'arrière plan. Ce sont à peu près les mêmes conditions qui régnaient dans la partie orientale des Balkans. Les deux frères bulgares, Isperik et Kubrat, passèrent brusquement le Danube en 679 pour s'établir dans les nouvelles terres avec leurs sujets slaves de Moldavie et de Munténie. Conformément aux coutumes des Nomades, ils firent établir aux frontières ces alliés slaves comme les Avars l'avaient fait avec les Venedes.¹⁹ Dans la première moitié du VII^e siècle, le commerçant franc Samo organisa les Slaves nord-occidentaux contre les Avars, comme nous le communique la chronique de Frédégaire. Tout le tableau historique montre qu'en ce temps-là les Slaves avaient joué un rôle assez considérable sur tous les territoires habités par eux.

Les rapports continus koutourgours-slaves ont laissé des vestiges archéologiques, remontant à cette époque, dans l'ouest des Balkans, en Dalmatie. Le jeu d'outils d'orfèvre à Biskupija date de la première moitié de l'époque avare où le repoussage de lames d'or et d'argent était déjà entré dans la pratique sur tout le territoire de l'empire avare. Les boucles d'oreille en argent massif granulé, à pendants en étoile, connues des trésors de Čadjavica et Zalesie, étaient déjà imitées par estampage ce que prouve la matrice N°25, destinée à produire un de ces pendants. Je m'arrêterai sur deux autres objets. *Le premier est* la matrice triangulaire (N°10) qui est une représentation abstraite de la déesse-mère de la terre, les coins sont rabattus et en haut la tête est suggérée (voir: pl. 13. 2, grande image culturelle triangulaire). Deux points en creux indiquent les yeux, comme sur la tête de la figure animale N°9. Ce détail est important car, si le triangle de Biskupija ne portait pas de tête, il ne pourrait pas être considéré comme la représentation de la déesse-mère de la terre. L'autre matrice sur laquelle il convient de nous arrêter est le N°4 qu'il faut retourner si nous voulons en avoir une vue correcte. C'est le dérivé

de la double spirale, une de ses variantes, puisque au lieu des deux spirales, nous y voyons la tête d'aigle ou de griffon qui a le même sens. L'orfèvre de Biskupija travaillait donc pour des gens qui comprenaient parfaitement bien les vieux symboles et lui même connaissait certainement la signification des ornements d'or et d'argent qu'il façonnait. Les N°4 et 10 servaient à estamper les pendentifs pour les colliers des femmes, peut-être la tête dyonisiaque N°22 était-elle aussi un de ces pendentifs. L'étoile de boucle d'oreille (N°25) était également un bijou de femme. Le reste servait à décorer les ceinturons pour les armes et le harnais.

La panoplie, non publiée, du Musée de Győr, acquise en 1869 à *Keszthely* revêt une grande importance en ce qui concerne notre problème, car elle représente „le style à chaîne sinus„ de la région du Dniéper, mais exécuté déjà en bronze et partiellement selon la technique de la fonte (pièces moulées: N°30, 31 et 32). Ces objets montrent que les Koutourgours occupèrent la région de *Keszthely* tout comme celle de Pécs et qu'ils y disposaient d'un atelier d'orfèvre. À mon avis, les pièces moulées furent exécutées à *Keszthely*.

Si nous examinons ces phénomènes en archéologie, nous devons donner raison à *Hauptmann* et, sur la base de ses résultats, à *Simonyi* en face d'*André Alföldi*; et accepter qu'aux VII—VIII^e siècles les Slaves devaient déjà être établis à Pécs. Les riches trésors koutourgours et les mobiliers des sépultures avars précoces de Pécs attestent, contre toute affirmation contraire, — que — autant qu'il pouvait s'agir à l'époque avare de l'établissement de Slaves à Pécs et à autres endroits avars périphériques plus importants — cela ne put se produire qu'au moment où les Avars-Koutourgours eurent besoin d'eux à des fins militaires, donc lorsque les Slaves étaient en alliance plus au moins définie avec le peuple nomade dirigeant, c'est-à dire dans la première moitié de l'époque avare en Hongrie. Il ressort des sources documentaires que sous le règne de Justinien (527—568), et pendant un certain nombre d'années encore, les Slaves jouissaient d'une assez grande liberté de mouvement.

Jordanès fut un des premiers à parler des Slaves (V, 33 sq),²⁰ il me semble être près de la vérité en y voyant une description de la situation des Slaves pendant les 50—80 ans qui suivirent la mort d'Attila. Il dit à propos des Slaves: hi paludes silvasque pro civitatibus habent. À cette caractéristique nous pouvons ajouter celle de l'excellent historiographe Procope: les Slavènes et les Antes n'obéissent pas à un seul homme, depuis des temps immémoriaux ils vivent en démocratie: baszileusz te heisz hapaszin ephisztékei (par conséquent tout dommage et tout profit sont chez eux en commun). (*J. Haury*, *Prokopii Caus. opera omnia*, II, De

bello Gothico, Lib. III, cap. 14. p. 357); ensuite il décrit leur vie religieuse, leurs sacrifices, leurs augures; leurs vétustes cabanes se trouvent dispersées; ils vont à pied au combat, tenant à la main des boucliers et lances; ils mènent une vie rudimentaire au nord du Danube. Les auteurs ne font pas mention à cette époque de rois slaves puissants, seulement de chefs de tribus insignifiants. Dans le chapitre 48 du livre IV de la chronique de Frédégaire (années 623—624), on lit que les Avars, appelés autrement Huns (Chuni), poussaient devant eux les Slaves (Winidi) dans les batailles et qu'ils étaient injustes envers eux dans le partage du butin en conséquence de quoi les Slaves se mutinèrent contre le Khagan avar (gaganos). C'est à cette époque que le marchand franc Samo arriva chez eux avec ses hommes. Ils se mirent à la tête des Slaves opprimés et mécontents et dans une bataille sanglante vainquirent les Avars. Voyant l'importance de l'aide que Samo leur avait apportée, les Slaves l'élirent roi et son règne heureux, dura trente cinq ans. Plusieurs fois encore ils durent combattre les Avars, mais sous la sage direction de Samo, ils furent toujours victorieux. Samo avait douze femmes slaves qui lui donnèrent vingt-deux fils et quinze filles.²¹ La majeure partie des Slaves continua à être liée aux Avars au point que même plus tard (629—630) Frédégaire les mentionne ensemble: . . . ut etiam gente, que circa limite Avarorum et Slavorum consistent, ei promptae expetirint, ut ille post tergum eorum iret feliciter, et Avaros et Slavos citerasque gentium nationes usque manum publicum suae dictione subiciendum fiducialiter apondebant (op. cit. p. 150). Frédégaire souligne le grand profit tiré de la venue de Samo et de ses hommes: Samo negocians quo memoravi superius, cum ipsos in exercito perrexit; ibique tanta ei fuit uti letas de eis gladio Winidorum trucidata fuisset. Tout ceci permet de conclure que Samo, en dehors d'autres choses fort utiles, apporta aux Slaves une grande quantité d'armes, leur en apprit le maniement, s'assurant ainsi une armée efficace.

Les monuments archéologiques en Bohême gardent de nombreux vestiges du séjour des Francs. Il ne faut toutefois pas penser que les marchands francs ne soient intervenus que dans cette contrée. A l'intérieur de l'empire avar, dans des sépultures de Keszthely, Jutas (comitat de Veszprém), Tiszaderzs (comitat de Szolnok) on a découvert des mobiliers funéraires mérovingiens aussi typiques que ceux qu'on trouve à l'Occident. De plus, dans le cimetière avar de Mosonszentjános, dans la tombe N°53 d'un guerrier à carquois, on a mis au jour une épée à un tranchant, un scramasaxe franc aleman long de 68,2 cm. Dans le mobilier il y avait en outre trois rosettes estampées en bronze, de simples plaques de bronze, un couteau avec un anneau de fer, des plaques d'os qui avaient décoré un

carquois et 3 pointes de flèche en fer à trois tranchants. Ces objets-là étaient répandus dans la première moitié de l'époque avar, mais d'après le témoignage des tombes voisines renfermant des bronzes fondus à griffon et à rinceaux la première tombe est d'au moins 25—30 ans plus tardive. Même à supposer le double de ce temps, ce scramasaxe pourrait remonter à une date antérieure, par exemple au règne de Samo (mort vers 658). Il est impossible de se prononcer sur sa provenance: importation franque ou butin. De toute façon il est certain que des importations venant de territoires francs et alemans pénétrèrent jusque chez les Avars d'au-delà de la Tisza.

Des sources écrites nous fournissent des données dont nous pouvons indirectement nous servir pour interpréter les mobiliers funéraires francs de Transdanubie. Selon B. Krusch la communication intéressante de Frédégaire sur les discordes intestines des Avars (i. III/c 72, note 3) se rapporte aux années postérieures à 641. Dans des pays des Avars, appelés autrement Huns, survint une dissension aiguë dans la question de savoir si le souverain devait être choisi parmi les Avars ou parmi les Bulgares. Les deux partis s'étant affrontés, les Avars vainquirent les Bulgares, qui, au nombre de 9000 hommes, femmes, enfants, quittèrent la Pannonie pour chercher asile chez le roi franc Dagobert qui leur accorda l'autorisation de s'établir. Dans la saison hivernale ils se dispersèrent dans les maisons des Bavarois. Pourtant voulant se débarrasser d'eux, une nuit Dagobert les fit tous massacrer. Seul leur chef Alcicus resta en vie avec les siens à Marca Vinedorum (Windischmark) et vécut encore de longues années chez Wallucus le chef de cette région. On peut en conclure que les Koutourgours de Pannonie étaient déjà en relation avec les Francs si, dans le malheur, ils trouvèrent opportun de se réfugier en Bavière, sous la domination franque. Il y a en outre, dans cette communication, une donnée fort instructive, c'est que le chef des Koutourgours trouva avec les siens abri et protection chez le chef, deux des Venèdes slaves. Bien que les Koutourgours eussent été leurs anciens oppresseurs — Samo les en avait libérés — Wallucus, chef des Venèdes, accorda asile au chef des Koutourgours réfugiés chez les Francs.

Lorsque, dans le troisième quart du VII^e siècle, Koubrat se fut affranchi, à l'aide de Byzance, du contrôle avar, de grands changements survinrent dans les structures internes de l'empire avar. Un nouveau khan, originaire d'Asie, monta sur le trône, et se débarrassant de la prédominance pesante des Koutourgours, promu au premier plan les Gépides, opprimés jusque-là et selon *Kollautz*, il s'appuya même sur ceux-ci

(op. cit. p. 145) privant en même temps les Slaves du rôle qu'ils avaient joué.

Les produits des civilisations du sud de la Russie ont non seulement persisté parmi les fragments de populations ayant survécu à la disparition de l'empire hun, mais ils ont exercé une profonde influence sur les peuples slaves. Les restes de peuplades germaniques vivant dans la région du Dniéper et au Nord de la mer Noire, qui possédaient une orfèvrerie florissante à riches traditions scythiques, sarmates et hellénistiques, eurent une part prépondérante dans le processus d'assimilation qui eut lieu en Europe sud-orientale. Le trésor de Zalesie qui provient d'un des centres d'orfèvrerie les plus importants du Dniéper (probablement de Kiev), contient un collier orné de disques filigranés publié par *A. Haberlandt* comme une préfiguration des parures populaires balkaniques.²² Récemment, j'ai eu l'occasion de démontrer que ce merveilleux produit de l'orfèvrerie d'argent du Dniéper descend de l'orfèvrerie goth du sud de la Russie.²³ On en trouve le modèle, datant du V^e siècle, parmi les trésors d'or goth de Bakodpuszta. Là, aux disques du collier d'argent de Zalesie correspondent des sphères d'almandine. Il y a des motifs communs, "la forme de coeur" (paire de testicules) et le pendentif en forme de "croissant" (paire de défenses). Sur l'autre collier d'or de Bakodpuszta nous voyons le motif décoratif symbolisant la Terre, le triangle. L'ordonnance des parties entourant l'articulation et la fermeture des deux bracelets d'or ont servi de base dans la conception des grands colliers de Zalesie. La tête (l.c.) du grand collier de Zalesie que nous reproduisons ici n'est autre chose que la simplification de deux têtes d'animal face à face, entre elles, l'imitation d'une cloison ronde à almandine (tête de vis). Des cloisons étaient également attachées à la face de ce collier, elles sont perdues mais leur trace reste bien visible.

Les entreprises militaires communes des Koutourgours et des Slaves, dont nous parlent les documents écrits, ne se limitent pas aux guerres menées ensemble, elles ont comme antécédent, des relations sociales et économiques remontant à des époques antérieures. Les Koutourgours avaient hérité des Huns des structures évoluées du féodalisme précoce mi-nomade, tandis que les Slaves se trouvaient au stade de la société des tribus et des clans. Les Goths, descendants de l'Europe Septentrionale, eurent vite fait de s'adapter aux conditions économiques qu'offraient les steppes du Nord de la mer Noire. La culture des Sarmates, nomades, iraniens, avait également laissé des vestiges dans les peuples qui leur ont succédé. Le fond historique, en Ukraine occidentale, d'où les Slaves ont émergé à l'époque de Jordanès, était, comme nous voyons, très complexe.

Le siècle et demi qui suivit fut tellement décisif dans la vie et l'évolution culturelle des peuples slaves, que les bijoux culturels que nous venons de présenter ont continué à vivre parmi le peuple jusqu'à nos jours, parfois dans des formes ancestrales d'une pureté étonnante.

Nous venons de montrer l'une des plus anciennes sources des parures archaïques des peuples slaves des Balkans, les monuments de l'orfèvrerie provenant de l'époque koutourgoure-slave. Il aurait fallu nous arrêter un peu plus longuement sur cette époque brillante, étant donné que de nombreux types de bijoux sud-slaves actuels ou relativement récents remontent aux types de bijoux de cette époque. Ils constituent un groupe considérable de l'art sud-slave auquel sont venus s'ajouter au cours des époques successives, de nouveaux éléments dus à un travail artistique tout différent. Notre tâche consiste à élucider cette stratification chronologique, nous cherchons à l'accomplir en remontant aux sources premières.

(Traduit du hongrois)

Notes

- 1 J'estime que la méthode de *Lubor Niederle*, appliquée dans son livre *Rukovet slovenská archeologie* (Prague 1931.) n'est pas à suivre. Il tente de retrouver les vestiges des Slaves dans les monuments archéologiques des cultures koutourgoures et avars et surtout dans les objets qui constituent des cas limites au point de vue typologique.
- 2 ArchHung 31 (1951) pl. L—IX, X—XII.
A. *Alföldi*, Zur historischen Bestimmung der Avarenfunde ESA 9 (1934) 301, 307.
- 3 ArchHung 21 (1937) chap. X.
- 4 *J. Werner*, Slavische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts. Reinecke-Festschrift, Mainz 1950. 170. Les trésors de Malaia Perechtchepina, Keleguei et Nemesvarbók n'appartiennent pas au même groupe que ceux de Martinovka, Zalesie, Cadiavica etc. il y a entre eux un intervalle de cent ans. B. *Svoboda*, Poklad byzantského kovotepca v Zemianskem Vrbovku. PamArch 44 (1953) 33. sq.
- 5 *T. Horváth*, Az üllői és kiskőrösi avar temetők (Les cimetières avars d'Üllő et de Kiskőrös). Arch Hung 19 (1935).
- 6 ArchHung 31 (1951) pl. XII. 2—3.
- 7 *K. Márki-Poll*, Kürtösvégű karkötők az avarkorból (Bracelets à bouts évasés de l'époque avar). ArchÉrt 1934. 65.
- 8 ArchHung 31 (1951) pl. XXXII, 9, 10.
- 9 Le trésor de Nagybecskerek fut trouvé au cours de travaux de terrassement et fut offert au Musée de Szeged par le journalier *I. Berta*. Il n'a pas encore été publié. — Deux bracelets en bronze, à bouts évasés. Les parties élargies portent des losanges formant échiquier. Chaque losange a un point bien creux. Le champ en échiquier est clos par les motifs suivants (de l'intérieur vers le bord): deux

traits creusés avec des points martelés; une bande plus large plate, avec une rangée de cercles plus grands, martelés; de nouveaux deux traits creux, avec des points martelés; une bande plate, plus large; trois traits creux avec des points martelés; enfin une bande plate, plus large. La partie mince, massive n'a pas une coupe circulaire mais rectangulaire. Du côté intérieur, l'évasement est fendu dans le sens de la longueur puisqu'il est obtenu en pliant la lame. — Une boucle d'oreille en argent, endommagée.

- 10 *J. Hampel*, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*. Braunschweig, III. (1905) 264. 1—2.
- 11 *B. Svoboda*, *PamArch* 44 (1953) fig. 1, 2, 3 et fig. 3 (collier).
- 12 *ArchHung* 21 (1937) CXXI—CXXIV.
- 13 Reproduites in: *N. Fettich*, *A népi kulturális kontinuitás a Kárpátmedencében* (Continuité des peuples et cultures dans le bassin des Carpathes). Budapest 1943. 41. pl. 19. voir: *A. Marosi*, 1908. fig. 3.
- 14 *A. Marosi*, 1908. pl. I. 2—5.
- 15 *A. Marosi*, 1909. 103. Leur reproduction n'a pas été publiée.
- 16 Pour les pendentifs triangulaires du trésor de Khatski voir: *J. Werner*, op. cit. pl. 43 15 et 16 et *ArchHung* 31 (1951) pl. X. 8—8a. *A. Bobrinskoi*, *Kourgani*. St. Petersbourg, 1901. 147. sq. pl. XIV.
- 17 *SMYA*, XLV, 1945. p. 177.
- 18 Il n'y a pas longtemps que j'ai publié ces canards volants en or, de l'époque hunnique, *ArchHung* 32 (1943) pl. XLII. 1—4; XX; LV. 1; LVI. 1.
- 19 *A. Kollautz*, *Die Awaren*, *Saeculum*, 5 (1954) 145.
- 20 *Jordanes*, *Getica*, *MonGermHist* V, 1. ed. Mommsen Berlin, 1882, 62. SK. 1.
- 21 *Fredegarii et aliorum Chronica* ... ed. Bruno, *Krusch*, *MonGermHist* IK, *Script. rer. Merov.*, II. Hannoverae, 1888, pp. 144. sq.
- 22 *A. Haberlandt*, *Volkskunst der Balkanländern*. Vienne, 1919.
- 23 *ArchHung* 31 (1951) 22.

Explication des figures

Pl. 11—15. Martinovka

Pl. 16. 1. Cserkút; 2—3. Pécs-Kköztemető, sep. 49; 4. Albaicin (Granada), après *Åberg*.

Pl. 17. 1—2. Pécs-Kköztemető, sep. 18; 3. Pécs-Kköztemető, sep. 23; 4. Vilyány (Pezsgőgyár);

Pl. 18. Pécs-Kköztemető, sep. 18.

Pl. 19. Cserkút

A. Lippert (Innsbruck)

**À PROPOS DE LA CONTINUITÉ DU PEUPLE AVAREN AUTRICHE
OCCIDENTALE**

On entend fréquemment dire que la plus grande partie des Avars aurait été anéantie pendant les campagnes carolingiennes des années 791—803, et que les petits restes de la population avare auraient été d'une part intégrés par la mission chrétienne après l'an 800 dans l'union des pays appartenant à l'Empire, et d'autre part absorbés un peu plus tard par les Slaves envahissant le territoire. En outre, on nie souvent complètement la continuité d'une substance ethnique de ce peuple nomade au cours du 9^e siècle. A cette opinion se rallient non seulement beaucoup de représentants de la recherche historique mais aussi de la recherche archéologique.

Dans l'intention d'examiner la question des restes de la population avare il faut se rendre compte du fait que justement l'extrême Ouest de la zone de peuplement joue un rôle important et décisif, car en Basse Autriche et dans le Burgenland il devrait y avoir eu des lieux de rencontre et de contacts entre les restes du peuple avare et les colonisateurs franco-bavarois, comme le reflètent les sources archéologiques. Ceci semble en plus permettre de juger les conditions et la position des Avars au 9^e siècle. En consultant les sources littéraires qui nous informent sur les rapports entre les Carolingiens et les Avars, nous y découvrons maints points de repère. Les descriptions dans les annales franques au sujet de la guerre que Charlemagne mène contre les Avars semblent être assez exagérées. Si Einhard parle d'un anéantissement total des Avars et d'un dépeuplement du Bassin des Carpathes, il faut se garder d'y croire. Les annales bavaroises, apparemment plus objectives, par contre, racontent des défaites de l'armée franque dans les années 802 et 803, lorsque les Avars attaquent des forteresses dans la région du Neusiedlersee. En outre, on parle de l'existence de deux principautés avares en 805, auxquelles le roi des Francs aurait garanti l'indépendance politique. En dehors de cela il existe des indices selon lesquelles Charlemagne, après être devenu

Conférence Internationale 1971 à Szeged

Empereur en l'an 800, aurait mené une politique de tolérance vis-à-vis de la multitude et la variété des Etats vassaux. Ceci explique pourquoi les Avars purent garder leurs propres princes. On s'abstint aussi de leur imposer une rigoureuse organisation ecclésiastique et une politique de nivellement, raison pour laquelle les parties avares de la population ont pu en principe conserver leur caractère particulier. Même si on mentionne en 822 pour la dernière fois la présence d'une délégation d'Avars à la Diète de Francfort, il faut insister sur la pérennité des restes de la population avare dans les décennies suivantes. Récemment, des historiens ont parlé d'une intégration directe de populations avares dans des régions habitées par les Bavarois, ayant pour but de protéger les restes de l'ancien peuple nomade de l'envahissement et de l'annihilation par les Slaves. Ceci est essentiellement valable pour la région située à l'Ouest de la Forêt viennoise, et à partir de l'année 840 également pour la région du Bassin de Vienne où s'établissent peu à peu les colonisateurs carolingiens.

En opposant maintenant les objets archéologiques aux sources historiques, on aperçoit bon nombre de parallèles très nettes. Tout généralement, on peut distinguer entre deux phases dans le peuplement de l'Autriche orientale par les Avars, dont toutes les deux doivent être situées après les guerres entre Francs et Avars, donc après 803. Déjà dans la première phase, l'influence des voisins carolingiens et slaves se traduit clairement dans la forme des objets trouvés dans le sol. Il s'agit ici des tombes de Zwölfaxing, Wiener Neustadt, Zillingtal, Leithaprodersdorf et Edelsbach, qui contiennent des objets décoratifs slaves et des céramiques carolingiennes datant du premier tiers du 9^e siècle. Les plaques de ceinturon sont abîmées, cassées ou complétées par d'autres pièces d'ornement. Tandis que les coutumes d'enterrement sont cultivées conformément à la tradition, on constate une stagnation dans la manufacture de produits par les Avars mêmes, et les armes n'apparaissent que rarement. Il devient alors plus fréquent qu'on enterre simultanément plusieurs corps ou bien les femmes, à l'encontre de la période antérieure (est-ce peut-être dû à des fléaux ou à des guerres?), et la coutume de mettre dans les tombes de la viande de différents animaux domestiques se fait de plus en plus rare. Ce phénomène est probablement dû à un déclin de l'économie basée sur l'élevage de bestiaux en faveur d'une vie économique orientée plutôt vers l'agriculture. Les objets de ce genre appartiennent vraisemblablement à une génération unique des restes du peuple avare. Après les années 820—830 l'image culturelle des "derniers" Avars s'est transformée encore plus sensiblement, comme le démontrent les vestiges mis au jour.

Il y a quelques années, on a trouvé à Szarvas, en Hongrie orientale, au milieu d'une nécropole magyar, une tombe dont l'origine avare s'est avérée démontrée par l'ordre de l'enterrement et la nature des objets ajoutés. Des découvertes semblables datant de la deuxième moitié du 9^e siècle ont été faites en Hongrie occidentale également. A ceci s'ajoutent encore quatre endroits en Basse Autriche où on a trouvé des vestiges d'origine avare qu'on a identifiés comme tels après des examens minutieux. Trois d'entre eux sont situés au bord ouest de la Forêt viennoise. Il s'agit dans ces cas de "cimetières" minuscules faisant preuve de la coexistence d'Avares pauvres, en partie orientés vers l'Ouest déjà, d'indigènes slaves, et de colonisateurs bavarois qui continuèrent parfois de pratiquer la coutume de munir les morts de certains objets. Dans les tombes se trouvèrent des objets abîmés et typiques d'origine avare et des bijoux simples. Les fermoirs de ceinture et la céramique nomade caractéristique manquaient. Dans quelques tombes on a constaté que les Avares eurent enterré certaines parties du corps d'un cheval, l'un des phénomènes courants de ce peuple. Tout à côté furent dégagées de la céramique carolingienne et des perles slaves datant du milieu du 9^e siècle. Le village de Kätzelsdorf dans le Bassin de Vienne est un autre endroit où on a découvert des enterrements du même genre, vestiges des restes du peuple avare.

Les objets joints, misérables et abîmés, mais dont la forme est néanmoins toujours intacte, aussi bien que le maintien des coutumes funéraires, font preuve de la pérennité du peuple avare sur le territoire de l'Autriche orientale au 9^e siècle. Bien sûr, l'organisation ecclésiastique qui commence, et la conversion des Avares païens ont conditionné l'abandon successif de la coutume d'équiper les morts, autrefois pratiquée intensivement, ainsi que l'équipement plus riche des tombes. En ce qui concerne la deuxième moitié du 9^e siècle où les Avares ne sont mentionnés dans les sources historiques que de façon sporadique, on gagne l'impression d'un peuple dont la culture se fige de plus en plus. Tout de même, il est hors de doute que des restes du peuple avare en Basse Autriche ont existé jusqu'au-delà du milieu du 9^e siècle, même si l'aspect culturel de la civilisation avare s'est transformé et s'est adapté aux nouvelles conditions.

(Présenté en français)

D. Bialeková (Nitra)

**INFLUENCE CAROLINGIENNE SUR L'ART DE LA SLOVAQUIE DU SUD-OUEST
SOUS LE JOUR DES RECHERCHES EFFECTUÉES À POBEDIM — DISTR. TRENČIN**

A côté des recherches exécutées à Nitra dans la dernière décennie, on faisait des fouilles systématiques de quelques localités slaves à Pobedim, district de Trenčín, lesquelles par les trouvailles concomitantes sont datées de la période de formation et d'existence de l'Etat grand-morave.

A Pobedim, on faisait l'étude du bourgwall, situé dans la position de Hradištia et Podhradištia, de deux nécropoles, dans la position de Na laze et Hradištia, et de deux hameaux non fortifiés qui se trouvent dans les positions de Na laze, Zapupovec, Šmelcerovie záhrada, Sedlišča et Španie, dont ce dernier appartient aujourd'hui au cadastre de la commune voisine — Bašovce. Bien que les recherches mentionnées ne représentent que la moitié des études de surface de douze localités actuellement connues dans cette région, elles ont fourni tout de même quelques connaissances remarquables, relatives surtout à la question de la chronologie et aux problèmes historiques et sociaux. Ci-après nous résumerons les connaissances les plus importantes, obtenues dans les localités examinées.

Le bourgwall d'inondation est situé dans le bassin du Dubváh qui, dans le passé, du côté septentrional et occidental, formait un territoire inondé et inaccessible. Ce bourgwall est constitué par deux parties disposées dans les positions de Hradištia et Podhradištia dont la surface utile est de 4,1 ha et 3,9 ha respectivement. La fortification a été bâtie en utilisant le système à chambres, étant consolidée du dehors par une muraille en pierre. Le bourgwall, sis presque inaperçu dans le terrain, était déjà dans le passé successivement détruit par suite de l'exploitation de la pierre dans le rempart et par une réglementation du régime de la terre. Les recherches systématiques n'y ont débuté qu'en 1959, avant la réglementation planifiée du régime de la terre des deux positions sur une vaste échelle. En raison de cette situation, les recherches étaient orientées avant tout à l'étude du rempart et de l'espace devant celui-ci, du côté intérieur du bourgwall, car c'est ici que la plus grande partie des

Conférence Internationale 1971 à Szeged

trouvailles et des constructions se sont concentrées. Durant les recherches on a dégagé plusieurs constructions à une seule pièce, servant d'habitation ou d'installation de production, et, surtout, quelques dépôts à lingots-monnaies en forme de hache, lesquels donnent au bourgwall de Povedim une empreinte d'unicité en son genre. Ces dépôts, eux seuls, ont livré plus de 1000 lingots-monnaies; presque 300 autres, intacts ou détériorés, proviennent de la couche archéologique de l'habitat ou de celle des constructions. Au bourgwall même on a découvert 11 dépôts. De ceux-ci les no. I, II, V, VII, IX, et XI ont été trouvés dans l'aréal de Hradištia et ceux de no. III, IV, VIII et XII dans l'aréal de Podhradištia. Dans la position de Dianovec, en voisinage du bourgwall, c'est le dépôt VI qui était trouvé dans la couche archéologique de l'habitat et, dans la position d'Ohrady — le dépôt XIII; la position de Španie, dont nous avons déjà dit qu'elle appartient actuellement au cadastre de la commune de Bašovce, nous a fourni le dépôt XIV. Le plus grand dépôt — IV — contenait 222 lingots-monnaies intacts et 117 fragments. Dans les dépôts II, V, VI, X et XIII, il y avait même d'autres objets dont les plus importants sont les éperons (dépôts II, VI, X) et les ferrures croisées et trilobées (dépôt VI). Dans la majorité des cas, les lingots-monnaies étaient déposés dans la proximité du rempart, au niveau de l'habitat d'alors, ou bien dans les constructions mêmes, sauf le dépôt II qui était effondré dans le fossé de la fortification. Nous faisons figurer les données sur les dépôts à lingots-monnaies en forme de hache et sur d'autres objets parce qu'elles ont une importance décisive pour caractériser la fonction du bourgwall, à quoi on reviendra encore ci-après. Dans les constructions et même dans la couche archéologique de l'habitat, on a trouvé des outils agricoles, des moulins primitifs, des céréales, des fragments de rotissoirs en argile, des ustensiles d'artisanat de bonne qualité, un crassier de fer, des pièces semi-ouvrées, des parties composantes de balances, des éperons, des pièces d'un équipement de cavalier et voire celles d'un harnais. Après sa destruction violente par suite d'un incendie, le bourgwall n'était plus restauré et dans l'aréal de Hradištia, on commençait à ensevelir au bout d'un certain temps. Ce qui est remarquable et important pour la datation du bourgwall, c'est qu'on n'a pas trouvé, dans aucune des tombes dégagées, d'éperons ou d'autres objets alléguant la simultanéité du bourgwall avec la nécropole. C'est dans la deuxième moitié du 9^e siècle qu'on y a commencé à enterrer. Dans la partie nord-ouest de Hradištia se trouvent les sépultures les plus nouvelles (d'enfant, en majeure partie), ayant un mobilier funéraire qui se rencontre dans d'autres nécropoles au cours de la dernière moitié du 9^e et à la première du 10^e siècle. Toutes ces sépultures suivent l'allure du

rempart, mais sont enfoncées dans ses ruines à la suite de son effondrement dans l'intérieur du bourgwall, recouvrant les constructions d'habitat et les trouvailles dans la proximité immédiate du rempart. Et c'est précisément de cette partie du bourgwall, ainsi stratifiée, que sont issues les trouvailles les plus remarquables et très importantes pour la datation de l'horizon d'habitat du bourgwall. Il s'agit d'une garniture incomplète de harnais à ferrure croisée, avec un anneau d'attelle et deux pièces terminales; s'y ajoutent des éperons à anneaux d'attache de la courroie, des boucles et des ferrures, lesquelles, par leur caractère, se rapportent au début du 9^e siècle et traduisent sans doute l'influence de l'art carolingien.

Simultanément avec les fouilles réalisées au bourgwall, on faisait aussi l'étude des hameaux non fortifiés et des nécropoles que nous avons mentionnés plus haut. Après une étude de surface effectuée dans le cadastre de Pobedim, et une fois découverts les sites avec les trouvailles, on avait l'impression qu'il s'agissait là d'une grande agglomération de hameaux autour d'un centre fortifié, pareille à celle qu'on a trouvée à Nitra, à Mikulčice ou bien à Staré Město. Au bout des recherches des hameaux, datés principalement d'après les objets métalliques, la vue sur la densité du peuplement contemporain du bourgwall a radicalement changé parce que seulement quelques-uns des hameaux étaient contemporains au bourgwall. Ainsi p.e. le premier hameau, situé dans la position de Na laze (II A), est daté par ses éperons à crochets et par le type postérieur de ferrure moulée à rinceaux, de la fin du 8^e siècle, au plus tard du début du 9^e. Le second hameau, sis dans la même position, est rapporté, par la présence parallèle des éperons à crochets et de ceux à plaquettes terminales du type II, au début du 9^e siècle. C'est aux premières décades du 9^e siècle que remontent aussi l'habitat non fortifié dans la position de Španie, avec un éperon pompeusement orné, du type I A, et le site des forgerons dans la position de Zapupovec, daté par deux pièces terminales en tôle, du début, le plus tard de la première moitié du 9^e siècle. Dans les autres deux habitats on n'a trouvé que de la céramique qui n'est pas un critère suffisant pour une chronologie précise.

Le plus nombreux groupe d'objets obtenus du bourgwall et des hameaux de la région de Pobedim est représenté par les éperons. Ils étaient faits exclusivement avec du fer et seulement quelques-uns en comportent des traces de placage ou de tausia. On les a forgés, soit en une seule pièce, ceux-ci étant en prépondérance à Pobedim, ou bien leur ergot était inséré après coup. Quant aux plus anciens éperons à crochet, on n'en a pas trouvé au bourgwall, mais il y en a au hameau de Na laze

et dans le site récemment découvert dans la position de Zapopovec dont on ne faisait pas encore l'étude. On peut synchroniser ces éperons avec les trouvailles du deuxième horizon pré-grand-morave à Mikulčice, et les dater du 8^e siècle, au plus tard de l'année 800. De même les parallèles les plus appropriées aux autres types d'éperons, provenant du bourgwall ou des localités, peuvent être trouvées à Mikulčice. Au bourgwall de Pobedim, le plus ancien type d'éperons est représenté par un exemplaire incomplet à oeil, trouvé dans la proximité du rempart où il était couvert des ruines de celui-ci, avec d'autres objets en fer et avec de la céramique. L'unique analogie à cet exemplaire sur notre territoire est la trouvaille de Mikulčice, datée du 8^e siècle. Sur le territoire de Pologne, à Bolesławec, un éperon à oeil était trouvé conjointement avec la pièce terminale, pareille à celle qui faisait partie intégrante de la trouvaille de Blatnica, et on le date là-bas du début du 9^e siècle. Eu égard à d'autres trouvailles, nous pouvons rapporter la naissance de l'éperon à oeil de Pobedim à l'année 800 ou même au tournant des 8^e et 9^e siècles, bien qu'il pût être utilisé encore plus tard. En tant que dérivé de l'éperon à oeil, au bourgwall de Pobedim un exemplaire est trouvé dans la construction de production no.2. Celui-ci était fabriqué d'une barre plate et large, ses branches sont rétrécies au bas et, au lieu de l'oeil ou la plaquette terminale, il comporte une sorte d'ouverture quadrangulaire. C'est un type transitoire entre l'éperon à oeil et celui du type III de *Hrubý*. Ces éperons du type III ont été rencontrés à Pobedim, dans les dépôts II et VI, mais dans une autre relation chronologique qu'il en était à Staré Město, à Pohansko près de Břeclav ou bien à Temice. A Pobedim, dans le dépôt II, l'éperon était accompagné d'autres quatre exemplaires du type IA, d'une bride, d'un coutre, de faucilles, de lingots-monnaies en forme de hache et d'autres objets; dans le dépôt VI c'étaient une ferrure croisée et trilobée, une bride et les pièces d'un harnais. Le fragment d'un autre éperon du type III, provenant du secteur V/6G, est paré d'un ornement poinçonné et il a son analogie exacte à Mikulčice, dans la tombe 85, près de la rotonde biabsidale. *J. Poulik* a fait déjà remarquer les corrélations entre les éperons du type III et les exemplaires pompeux à masques et à ornements végétaux de Mikulčice, obtenus de la tombe 50, près de la rotonde biabsidale, et de la tombe 44 près de la deuxième église. Dans une simple exécution en fer on a trouvé des éperons du type III à Mikulčice, dans les tombes d'enfants âgés de 3 à 4 ans, enterrés dans la proximité immédiate de la rotonde biabsidale (tombes 51, 56, 59, 70) et dans la sépulture d'un homme adulte (tombe 85). Une paire d'éperons en fer, du type III, provient de la tombe d'un vieillard (tombe 282), enseveli dans la sacristie de la deu-

xième église à Mikulčice. Dans la nécropole de Na valách à Staré Město, dans les tombes 210/49 et 86/51, ces éperons sont partie intégrante du mobilier funéraire pour hommes de 50 à 60 ans, et, dans la tombe 277/49 ils servent de mobilier sépulcral pour un homme de 30 à 40 ans. Après une comparaison de la situation des trouvailles dans les nécropoles de Mikulčice, de Staré Město et du bourgwall de Pobedim, on gagne une extension chronologique approximative de la fabrication de ces éperons, c'est-à-dire, que leur apparition doit être rapportée au commencement du 9^e ou même, peut-être, au tournant des 8^e et 9^e siècles; leur disparition — au milieu du 9^e siècle, bien qu'ils pouvaient être parvenus dans les tombes plus tard, notamment si l'on tient compte de l'âge des ensevelis. *J. Petersen* a signalé une consécution évolutive directe entre les éperons de notre type III et ceux à oeil, en datant leur naissance de l'année 800. Les trouvailles de Pobedim ne s'opposent pas à cette constatation. Un exemplaire d'éperons du type III provient du hameau non fortifié de Puchov. Par sa forme et ses dimensions il ressemble tellement à la trouvaille de Pobedim (dépôt VI) qu'il nous impose une hypothèse de leur production dans un même atelier. Les autres éperons provenant du bourgwall et des habitats de la région de Pobedim sont rapportés aux types IA, IB et II. La variabilité de l'ornementation des plaquettes terminales n'est pas grande chez ces éperons (étant plus nombreuses les plaquettes quadrangulaires, rectangulaires ou les semi-arquées à rivure). L'éperon trouvé dans le hameau non fortifié de Bašovce, position de Španie, se distingue par une exceptionnalité de son ornementation, étant à la fois le plus bel exemplaire de la Slovaquie en général.

Aux objets à une bonne valeur de datation s'ajoutent les petites pièces terminales des courroies d'attache des éperons, les passe-courroies en forme d'étrier, les boucles, une garniture incomplète de harnais, des ferrures croisées et trilobées incomplètes, provenant du dépôt VI, et d'autres petites ferrures croisées obtenues dans la couche archéologique de l'habitat. C'est surtout la précitée garniture de harnais incomplète, faite avec du fer, qui est très semblable par sa forme et ornementation aux exemplaires pareils de Mikulčice qui proviennent de l'horizon pré-grand-morave. D'entre les trouvailles très importantes du bourgwall de Pobedim, il faut citer la petite ferrure sur laquelle l'ornement en tausia n'a apparu qu'après avoir été examiné aux rayons X. Par son exécution primitive, cet ornement suit les principes d'ornementation consistant au filetage en volutes et aux rais de coeur, qu'on connaît sur les objets d'art en fer hauts carolingiens. Par le schème de son ornementation, il touche remarquablement à la ferrure de la tombe 22 à Modrá et à celle de la

tombe 213 à Staré Město; par sa forme il correspond cependant aux ferrures de Kolin ou à celles des ceinturons que nous trouvons représentées dans l'enluminure carolingienne, par exemple, dans la Bible de Vivian. Cette ferrure appartient à de tels objets d'art sur lesquels on voit se traduire l'influence de l'art haut carolingien, qui pénétrait déjà à la fin du 8^e siècle dans le territoire des Slaves supradanubiens et méridionaux (Biskupija, Knin, Zágreb-Podsused, Mogorjelo et d'autres). Cela résultait de la situation politique générale quand, après l'anéantissement de l'Empire Avar, l'attention de Charlemagne se porte sur les territoires des principautés et formations étatiques slaves en état de naissance. A l'arrière-plan de la diffusion du christianisme, à l'intermédiaire des missions et des relations commerciales, surtout lors du règne des successeurs de Charlemagne, cet intérêt évolue en incursions militaires ouvertes et en interventions dans les affaires d'Etat. Parallèlement à ces événements, sur le territoire des Slaves supradanubiens, se rencontrant dans la région périphérique de l'ancien Empire Avar, le style artistique du deuxième Khaganat Avar disparaît, étant substitué par une nouvelle source d'impulsions artistiques et d'importations dans la période haute carolingienne, lesquelles se sont expressivement manifestées même dans la conformation du caractère général de l'art grand-morave. Les ferrures moulées, provenant de la sphère de Sínnicolaul Mare — Kiskörös — Brestovac, persistent encore jusqu'au 9^e siècle, pas plus comme style artistique intégral, mais comme étant une survivance seulement. Un exemple en est aussi la trouvaille de Blatnica qui représente, quant au style, une collection hétérogène de trouvailles à double orientation artistique. La trouvaille de Blatnica doit être conçue comme certain complexe dans le cadre d'un horizon culturel plus vaste du point de vue territorial et chronologique, dans lequel quelques faciès se sont cristallisés (Mikulčice, Blatnica). Il est une situation analogue même au territoire des Slaves méridionaux où un tel horizon mixte se manifeste avant tout dans la région de la principauté croate qui est alors en train de se former.

Le bourgwall de Pobedim naît alors à l'époque où les changements dans la conformation artistique reflètent certains faits historiques et sociaux donnés, et lorsque le processus de cristallisation des formations supratriboles s'amorce au territoire de la Slovaquie du Su-Ouest et de la Moravie du Sud. D'après le caractère des trouvailles on peut faire des considérations sur la naissance du bourgwall au territoire de la principauté de Pribina, et cela encore avant son expulsion de Nitra, lorsque les "Annales Regni Francorum" en 811 prennent note de l'existence de deux "regnis", ce qui est expliqué par beaucoup d'historiens comme observation

faite sur l'existence de deux branches de Moraves — "Marharios et Merehanos" suivant l'écrit de "Descriptio civitatum et regionum ad septemtrionalem plagam Danubii", dit aussi "géographe de Bavière", lequel tire son origine à peu près des années 815—817. Pour ce qui est du bourgwall de Pobedim, il est à remarquer qu'on n'y a découvert jusqu'ici aucune construction ecclésiastique quoique, sur le territoire de la Moravie du Sud, on connaisse de telles constructions qui datent déjà du premier quart du 9^e siècle. Il se peut que ce soit en relation avec ce que Pribina, lui-même, était païen et ainsi le christianisme ne pouvait pas se faire valoir sur une vaste échelle dans sa principauté, bien qu'une trouvaille plus ancienne de Hradec près de Prievidza, remontant encore à la période de l'art insulaire, signale les tentatives possibles de propager le christianisme par l'entremise de l'archevêché de Salzbourg au territoire de la Slovaquie, déjà au commencement du 9^e siècle.

Le bourgwall de Pobedim existait peu de temps relativement. La couche archéologique de l'habitat n'est qu'une variante et pauvre en restes d'habitat. Après son anéantissement violent par suite d'un incendie, le bourgwall n'était plus restauré, malgré sa position avantageuse d'être situé non loin d'un gué important à travers le Váh et près d'une route commerciale d'une haute portée, allant par la vallée du Váh jusqu'à Cracovie, le long de laquelle on rencontre des localités à éperons et à lingots-monnaies en forme de hache. Se basant sur la présence abondante de dépôts à lingots-monnaies, à produits semi-ouvrés et à nombreux outils de production de bonne qualité, on peut supposer qu'un centre de commerce et de production soit né à Pobedim. Les nombreuses trouvailles d'éperons au bourgwall signalent la présence de guerriers-cavaliers. Si nous envisageons la diffusion des éperons en Slovaquie, nous voyons, s'esquisser l'image suivante: conjointement avec les types postérieurs de ferrures moulées, provenant de la période de l'Empire Avare, les éperons se rencontrent dans la contrée morave de la Slovaquie, à Pobedim, à Nitra et en Slovaquie du Nord (dans le groupe de tumuli de Turiec), ce qui indique approximativement l'étendue de la principauté de Pribina. Suivant les enregistrements dans les Capitulaires de Thionville-Didenhofen de l'année 805 ou bien dans ceux de Bonn de l'année 811, c'est dans ces régions qu'on rencontre en même temps la majorité des plus anciennes armes d'origine occidentale, notamment les épées et les lances à ailerons, qui sont parvenues aux Slaves encore avant les interdictions réitérées d'importer et de vendre d'armes aux Avars et aux Slaves.

Les trouvailles d'éperons dans les nécropoles ordinaires et même dans les hameaux non fortifiés, mais disposés à côté d'importantes artères

de transport et de commerce, donnent à entendre que la présence des éperons ne doit être ajoutée toujours à des individus libres ou tenant un haut rang social, mais aussi à des combattants-cavaliers, ce qui était alors en relation avec l'organisation de la défense du territoire. A titre d'exemple nous citons la notice enregistrée dans les Capitulaires de Charlemagne, de la fin du 8^e siècle, d'après laquelle il était permis aux serfs de prendre part aux combats, avec le consentement de leurs seigneurs, armés d'une épée, d'un bouclier et d'autres armes.

Les recherches archéologiques apportent continuellement de nouvelles connaissances qui nous signalent beaucoup de problèmes à solutionner.

(Présenté en français)

S. Nagy (Novi Sad)

LE CIMETIÈRE DE VRBAS DE L'ÉPOQUE AVARE ET SES RAPPORTS AVEC LE TRÉSOR DE NAGYSZENTMIKLÓS ET LA TASSE EN ARGENT D'ADA

(Pl. 20—24)

Vrbas est situé au centre de la Bačka, dans la partie sud du plateau de Telečka. Au nord-est de la ville, la briqueterie "Polet" a ouvert en 1956 une nouvelle carrière de sable, et à cette occasion-là on a découvert 158 tombes datant de l'époque avare.¹

En ce qui suit je voudrais résumer mes observations concernant les 127 tombes que j'ai moi-même mises au jour au cours des fouilles de conservation.

Sur un ensemble de 158 tombes, 41 étaient des sépultures masculines, 44 des sépultures féminines et 33 contenaient des ossements d'enfants. Dans 42 cas, le sexe du mort n'a pas pu être déterminé par la méthode morphologique.

Le rite funéraire. Les fosses étaient bien perceptibles sous l'humus notamment grâce au fait qu'au moment de l'enterrement on répandait sur le mort un humus réservé spécialement à cette fin. Nous n'avons rencontré qu'une seule fois les traces d'une double sépulture et aucune sépulture violée. Les tombes sont orientées en direction O-E, et elles ne sont pas alignées. Les fosses ont des profondeurs différentes, selon l'âge du mort, sa situation sociale et peut être aussi selon la configuration du sol, vu que le cimetière est situé sur le versant d'une colline. Les profondeurs varient entre 0,50 m. et 2,70 m. Les fosses ont la forme d'un rectangle allongé et des parois droites. Deux tombes font toutefois exception: l'une a été creusée en forme de T, l'autre présentait un monument funéraire au dessus du mort. Dans les quatre coins de la fosse et au milieu du côté longitudinal, nous avons retrouvé l'emplacement des pieux supportant la toiture. Une fois pourrie, cette toiture est tombée sur le mort et a fortement endommagé le squelette. Des constructions funéraires du même genre sont connues à divers endroits du bassin des Carpathes. *István Erdélyi* en a trouvé à Jánoshida,² tandis que la tombe n°230 du cimetière

Conférence Internationale 1971 à Szeged

d'Előszállás est absolument identique à la tombe n°15 du cimetière de Vrbas.

Dans les cimetières de Holiare³ et Štúrovo⁴ on a également mis au jour des tombes semblables, à cette différence près qu'elles avaient pas été surmontées d'une toiture ou alors qu la toiture avait été autre, puisque les archéologues y trouvèrent chaque fois des squelettes intacts. Le fond des fosses est aménagé d'une manière assez particulière. Sur le fond horizontal nous avons relevé aux quatre coins et à l'emplacement de la tête des creux rectangulaires d'une profondeur de 8 à 20 cm. Dans la plupart des cas ils se trouvaient entre le crâne et la paroi occidentale, ainsi qu'entre le pied et la paroi orientale, et s'étendaient sur toute la largeur de la fosse. Le phénomène ayant été observé dans plus de 90 % des tombes, il ne peut pas s'agir d'un hasard et il doit être interprété comme une coutume rituelle. Un phénomène semblable a été enregistré dans le cimetière de Štúrovo.⁵ Au point de vue du rite, il faut encore faire état de deux sépultures. Dans la tombe n°47 le mort a été couché sur une planche, dans la tombe n°141 nous avons trouvé sous le squelette une couche de terre épaisse de 18 cm, colorée de matières organiques ce qui permet de supposer que la tombe était doublée de fourrures de textile ou d'une autre matière organique.

Mobilier funéraire. Parmi les objets disposés dans les tombes, il faut d'abord signaler les vases en argile. Presque chaque tombe en contenait au moins un, souvent deux ou trois. Trois vases accompagnaient généralement les sépultures d'enfant. L'un des vases est presque toujours d'une exécution fine, fait au tour, les autres sont plus grossiers visiblement modelés à la main. Ces derniers étaient peut être uniquement destinés à être placés dans les tombes. Sur la céramique fine nous avons observé des traces de peinture, mais elles se détachent très facilement. Les couleurs employées sont le noir (suie) le blanc (cendre ou craie, poudre d'os calcinés). Les vases contenaient sans doute des libations, car à côté nous avons trouvé des os d'animaux. Les sépultures d'enfant étaient caractérisées par des coquilles d'oeufs et des os de poulet, celles des hommes par des os de coq. En dehors de ces restes les tombes contenaient aussi des os de mammifères, de moutons, d'agneaux, de bovins. Leur analyse exacte n'a pas encore été effectuée. Là aussi nous avons constaté une certaine régularité en ce qui concerne leur disposition: deux côtés et deux vertèbres cervicales ou trois côtés et trois vertèbres cervicales constituaient un ensemble. Les aliments déposés comme offrande dépendaient

bien entendu du rang social du mort, comme *Gyula László* l'a exposé à propos de la question des grandes familles.⁶

Nous n'avons pas trouvé de tombes de guerrier dans le cimetière. Seule la tombe n°1 contenaient une pointe de flèche.⁷

Faute de place, nous pouvons donner ici une énumération des trouvailles et nous nous contenterons d'en signaler les plus importantes, notamment celles qui par leur ornement ou la technique décorative présentent une certaine parenté avec le trésor de Nagyszentmiklós et la tasse en argent d'Ada.⁸

La plaque carrée de la tombe n°80 est ornée de rinceaux travaillés au poinçon, et sur les plaques de la tombe n°83 on voit également des ornements poinçonnés (pl. 24. 2—3). Ces objets se rattachent au cercle des trouvailles d'Ada et de Nagyszentmiklós. Sans entrer cette fois-ci dans la discussion des rapports étroits qui existent entre les deux trouvailles, je me contenterai de présenter l'anse de la tasse d'Ada (pl. 25. 1) et les rinceaux ornant la tasse à anse n°8. du trésor de Nagyszentmiklós. De même un parallélisme peut-être établi entre le petit bout de courroie coulé en bronze de la sépulture n°76 de Vrbas et l'ornement du bord de la cruche n°2 de Nagyszentmiklós (pl. 25. 2). L'ornement du bord de la tasse n°8 de Nagyszentmiklós ressemble à nombreux égards à l'ornement plastique des plaques d'Ada (pl. 25. 3). On trouve une réplique de cet ornement sur le côté de la fibule n°10 de la tombe n°184 d'Üllő et sur les bouts de la garniture de ceinturon de la tombe n°36.¹⁰ Les trouvailles du cimetière de Vrbas et d'Üllő se distinguent surtout par le fait qu'à Vrbas on n'a mis au jour que des plaques ornées de rinceaux, alors qu'à Üllő les rinceaux sont complétés par la figure du griffon.¹¹

Une des trouvailles les plus importantes du cimetière de Vrbas est la pseudo-fibule (pl. 26. 1).⁹

Ce groupe de fibules a été surnommé par *Joachim Werner* "fibules du type du Dnièper", notamment d'après les sites où elles ont été le plus souvent découvertes.¹² (Pastirskoe, Kiev, Sienkov, Hutor Blajki et Martinovka.) Le spécimen de Vrbas est unique dans le bassin des Carpathes.

Conclusion. Les trouvailles nous permettent de faire remonter le cimetière de Vrbas à la fin du VIII^e siècle. Malheureusement de cette époque nous n'avons que des trouvailles isolées, elles proviennent de la partie du cimetière dans laquelle les travaux de terrassement ont été amorcés. Bien plus complète est la partie du cimetière utilisée aux VIII^e—IX^e siècles où les tombes en question ont été mises au jour.

Le cimetière de Vrbas occupe une place centrale sur le territoire de la Bačka. Sur la carte ci-jointe c'est le site n°1. Le n°2 désigne un grand

fortin de terre ovale, nommé halle, le n°3 correspond à la commune de Kis Kér (Bačko Dobro Polje), le n°4 à la commune d'Ókér (Zmajevo).

Les relations des trouvailles du cimetière de Vrbas avec les rives du Dnièper semblent indiquer que la population qui a utilisé le cimetière s'est établie à la fin du VII^e siècle sur ce territoire qui, au témoignage des toponymes fut le lieu de campement du clan Kér. La population pratiquait l'agriculture, comme le prouve la tombe n°121, dans laquelle nous avons trouvé une faucille placée sur la poitrine du mort (pl. 26. 2. 2a).

À notre avis l'analyse du cimetière de Vrbas vient étayer la théorie de *Gyula László* concernant la double conquête du pays.¹³ Il n'est toutefois pas exclu que parmi ces hommes venus des bords du Dnièper, il y ait eu des Slaves.

(Traduit du hongrois)

Notes

- 1 Le manuscrit de fouilles de sauvetage de cimetière de Vrbas et des succés était déjà plus anciennement à la Rédaction de "Rad Vojvodanskih muzeja".
- 2 *I. Erdélyi*, A jánoshidai avarkori temető, RégFüz Ser. II. 1. 1958.
- 3 *A. Točík*, Slawisch-awarisches Gräberfeld in Holiare, ArchSlovCatalogi I (1968) Les tombes suivantes: 213, 216, 284, 286, 355, 534, 538, 542.
- 4 *A. Točík*, Slawisch-awarisches Gräberfeld in Štúrovo, ArchSlovCatalogi II (1968). Les tombes suivantes: 247, 265, 275, 277, 269.
- 5 *A. Točík*, Op. cit. Štúrovo, Les tombes suivantes: 29, 38, 119, 202, 204, 208, 233, 240.
- 6 *Gy. László*, A honfoglaló magyar nép élete, Budapest 1944. pp. 171—181.
- 7 *Gy. László*, Ibidem p. 181.
- 8 En 1966 dans la briqueterie *K. Bakos* de Ada, par travailleur enlever aux fouilles la tombe, les trouvailles rassemblé par archéologues *B. Brukner* et *O. Brukner*. On peut conditionner il y avait de tombes de cavalier.
- 9 Analyse détaillée de cimetière de Vrbas est à la Rédaction "Rad".
- 10 *T. Horváth*, Az üllői és kiskőrösi avar temető, ArchHung 19 (1935) fig. 26. 4.
- 11 *T. Horváth*, Ibidem 13. T. IV. 1, 3, 4.
- 12 *J. Werner*, Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts. Reinecke Festschrift Mainz, 1950 158.
- 13 *Gy. László*, A "kettős honfoglalás"-ról, ArchÉrt. 97 (1970) 153.

S. Szádeczky-Kardoss (Szeged)

**ÜBER ETLICHE QUELLEN DER AWARISCHEN GESCHICHTE DES
NEUNTEN JAHRHUNDERTS**

Das Hauptziel der folgenden Untersuchung ist die philologisch am besten begründete Interpretation dreier Quellenstellen zu ermitteln. Aus den so erschlossenen Textdeutungen ergeben sich dann von selbst einige weitere Folgerungen bzw. Fragestellungen.

Freilich kann selbst die sprachlich fehlerloseste Auslegung nicht garantieren, dass wir dadurch tatsächlich die historische Wahrheit erfasst haben. Die völlig korrekte Deutung einer an sich unzuverlässigen Nachricht führt uns nämlich zur geschichtlichen Wirklichkeit nicht immer näher. Jedenfalls weisen in unserem Falle drei voneinander gänzlich unabhängige zeitgenössische Quellen in ein- und dieselbe Richtung, was schwerlich einfach als ein irreführendes Spiel des Zufalls betrachtet werden kann.

Deshalb muss die Forschung — um die Endergebnisse voranzunehmen — mit der Möglichkeit rechnen, dass ein Bruchstück des weder germanischen noch slawischen Bevölkerungsanteils des einstigen Awarenstaates,¹ frei von der fränkischen und bulgarischen Oberhoheit bis auf die Ankunft Árpáds im Karpatenbecken weiterlebte. Ich spreche natürlich nur von einer Möglichkeit; die Schriftquellen sind nämlich für das neunte Jahrhundert zu wenig und zu wortkarg: sie können uns kein völlig klares Bild geben. Und dies ist schon eine andere Frage, wieweit die reichen und fortwährend zunehmenden archäologischen Funde die Lücke der dürftigen literarischen Nachrichten auszufüllen imstande sind.

1.

Im Sommer des Jahres 811 eroberte Nikephoros den Herrschaftssitz des Bulgarenkhans Krum; dann drang er weiter im dichten Urwald des Balkangebirges vor. Die Bulgaren lauerten im Hinterhalt auf die unvor-

Conférence Internationale 1971 à Szeged

sichtig anrückende kaiserliche Heeresmacht, deren Vernichtung am sechsundzwanzigsten Juli erfolgte und vorher sorgfältigst vorbereitet wurde. Zu den Vorbereitungen gehörte unter anderen die Ergänzung des bulgarischen Heeres durch Anschluss awarischer Soldaten. Wenn der zeitgenössische (oder mindestens beinahe zeitgenössische) "Scriptor incertus de Leone Armenio"² das Partizip *miszthószámenoi* im eigentlichen Sinne des Zeitwortes gebraucht hatte, was möglich, ja wahrscheinlich erscheint,³ so kann aus der Quellenstelle eine merkwürdige Folgerung gezogen werden. Die geknechteten Insassen der erst vor einigen Jahren von den Bulgaren unterjochten Provinzen des ehemaligen Awarenreiches hätte der Khan als unbedingter Herr durch einen Befehl ohne weiteres unter Waffen gerufen⁴ Diejenigen Awaren aber, die er für Geld als Söldner gedungen hatte, waren sicherlich nicht seine Untertanen.⁵ Und aller Wahrscheinlichkeit nach kamen sie auch nicht aus dem Frankenreich. Teils macht das Bestehen des unter Karl dem Grossen noch verlässlich funktionierenden Grenzschatzes das Entweichen grösserer awarischer Gruppen nach Bulgarien fraglich, teils die Tatsache, das sich damals das Awarientum von Pannonien schon an fränkische Beschirmer gegen seine einstigen Untertanen, die bedrohlich auftretenden Slawen stützen konnte, und deshalb vermutlich keine zwingende Notwendigkeit zum Entkommen aus dem Machtbereich der Franken gefühlt hat.⁶

2.

Die Sanktgallener Fortsetzung der *Annales Alamannici* bringt zum Jahre 863 den nächstfolgenden Satz:⁷ "Gens Hunorum Christianitatis nomen aggressa est." Ich habe von zwei widerstreitenden Deutungen dieser ungefähr zeitgenössischen Notiz Kenntnis. Die eine lautet etwa so:⁸ "Die Nation der Hunnen griff das Christenvolk an." Der anderen Interpretation nach hiesse es dagegen: "Die Nation der Hunnen nahm das Christentum an."⁹

Den Anhängern der ersteren Sinngebung nach bezieht sich die "gens Hunorum" auf die Ungarn, von denen Hincmar zum Jahre 862 folgendes berichtet:¹⁰ "hostes antes illis popularis inexperti, qui Ungri vocantur, regnum eiusdem (sc. Hludowici regis Germaniae) populantur". Demgegenüber sieht der letzte Vertreter der zweitgenannten Auslegung, J. Deér in der "gens Hunorum" Awaren. Die Benennung "Hunnen" (huni) ist bei den lateinisch schreibenden Schriftstellern des neunten Jahrhunderts in überwiegender Mehrzahl der Fälle mit "Awaren" gleichbedeutend und es besteht hier kein hinreichender Grund für eine anderwärtige Sinngebung,

selbst wenn man die erstere Interpretation für richtig findet: unternahm doch das Volk der Ungri seinen Angriff in 862, nicht aber in 863 gegen das Reich und der zeitgenössische Chronist hätte kaum eine vorher völlig unbekannte Nation ohne weitere Bemerkung einfach als 'Hunnen' bezeichnet. Was also die "gens Hunorum" betrifft, scheint die zweite Interpretation recht zu haben: es handelt sich in den alamannischen Annalen eher um Awaren¹¹ als um Ungarn.

Sonst erweist sich aber die erste Deutung als annehmbarer, ja es scheint, dass nur diese Interpretation ausreichend begründet werden kann. Das Zeitwort *aggredior* kommt nämlich im Sinne "annehmen" ganz ausnahmsweise vor und, was entscheidend ist, auch so erst später als die uns beschäftigende Notiz entstand; das "Mittellateinische Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert"¹² erwähnt wenigstens nur eine einzige Belegstelle und zwar aus der Mitte des zwölften Jahrhunderts.¹³ Der Gebrauch von *aggredior* im Sinne "angreifen" ist dagegen von Altertum bis in die Neuzeit gang und gebe und das oben zitierte Wörterbuch¹⁴ führt auf sicherer Grundlage eines gross angelegten Zettelmaterials die uns beschäftigende Stelle (*Annales Alamannici* 863) als ein Musterbeispiel für diese Bedeutung des Zeitwortes an. Wenn aber *aggredior* "angreifen" bedeutet, so kommt für das "nomen Christianitatis" nur die konkretere (nicht die abstraktere) von den beiden an sich möglichen Sinngebungen in Betracht. Der Ausdruck, der sich augenscheinlich auf die Bevölkerung des fränkischen Reiches bezieht, kann etwa mit einer der folgenden Wendungen wiedergegeben werden: "das Volk der Christen", "der Staat der Christen", "die Gemeinschaft der Christen", "die Gesamtheit der Christen".¹⁵ (Die Übersetzung "christliche Religion", "christlicher Glaube", "christliche Konfession" wäre mit dem "angreifen" bedeutenden Zeitwort *aggredior* nicht in Einklang zu bringen.)¹⁶

Wenn das Reich der Franken durch seine eigenen awarischen Untertanen gefährdet worden wäre, so hätte der Chronist sicherlich von Aufruhr und nicht von Angriff gesprochen. Es hätte recht wenig Wahrscheinlichkeit, dass die von den Bulgaren unterjochten Awaren auf eigene Faust ein kriegerisches Unternehmen von grösserem Ausmass eingeleitet hätten, und wenn das trotzdem der Fall gewesen wäre, dann hätte der Chronist im Laufe seiner Erzählung Bulgarien kaum mit Stillschweigen übergangen. Die Awaren also, die — laut unserer Textinterpretation — in 863 das Reich überfallen hatten, mochten "freie" Awaren gewesen sein, weder dem ostfränkischen König, noch dem Khan der Bulgaren unterworfen.

3.

Der gut orientierte Zeitgenosse,¹⁷ Regino, die Landnahme des Volkes von Árpád behandelnd, schreibt folgendermassen: "Et primo quidem Pannoniorum et Awarum solitudines pererrantes venatu ac pastione (?)¹⁸ victum cotidianum quaeritant; deinde Carantanorum Marahensium ac Vulgarum fines crebris incursionum infestationibus irrumpunt".¹⁹ Die Landnehmer fassten also, bevor sie Mähren, die durch den Markgraf von Kärnten (Liutpold)²⁰ regierten östlichen Frankengau und die Randgebiete Donau-Bulgariens überrumpelten, zuert (primo) in den angrenzenden Ländereien Fuss. Die herkömmliche Interpretation erkläre die Worte Reginos solcherart, als ob diese sich auf einen, von den Awaren und Pannoniern verlassenen, unbewohnten Landstrich bezögen. Eine solche Sinngebung ist aber philologisch gewiss verfehlt. Regino schildert im vorangehenden Absatz — Iustinus²¹ zitierend — das nomadisierende Hirtenleben der "skythischen" Völker, die ohne Städte, dauerhafte Siedlungen und bebaute Felder mit ihren Zeltwagen herumschweifen, und betont, dass in ihren Einöden immer die Gefahr einer Überbevölkerung besteht ("habundant vero tanta multitudine populorum, ut eos genitale solum non sufficiat alere"). Nun ist es schwer sich vorzustellen, dass ein Schriftsteller, in dessen Text vor einigen Sätzen das Hauptwort "solitudines" eine ausgesprochen überbevölkerte Landschaft bedeutet, kurz danach dasselbe Wort im diametral entgegengesetztem Sinne gebrauchte.²² Die "Avarum solitudines" bedeutet also — richtig interpretiert — von herumwandernden Awaren-Hirten bewohnte Steppen; und zwar von solchen Awaren, die weder Hörige des grossmährischen Reiches, noch Bewohner des aus Kärnten regierten fränkischen Ostmark, noch Untertanen des bulgarischen Donau-Staates waren, weil die Magyaren die drei aufgezählten Länder erst später (deinde), nach der vorherigen (primo) Besetzung der awarischen Einöden, überschwemmt hatten.

4.

Je eine Belegstelle vom Anfang, von der Mitte und vom Ende des neunten Jahrhunderts scheint zu bezeugen, dass, obzwar die Franken Karls des Grossen und die Bulgaren Krums den von Bajan gegründeten awarischen Staat vernichtet hatten und den Grossteil der überlebenden Awaren unter ihre Botmässigkeit brachten, dennoch "freie" Awaren im Donau-Becken übriggeblieben sind. Nähere Details sind natürlich den

wortkargen Nachrichten nicht zu entnehmen. Eine Folgerung ergibt sich aber von selbst, wenn wir davon ausgehen, dass die besprochenen Quellen einigermaßen die geschichtliche Wahrheit widerspiegeln. Die mit Mähren, dem fränkischen Ostland und Bulgarien benachbarten awarischen Einöden, in denen mutmasslich Stämme und Geschlechter ohne straffe Organisation ein unstetes Hirtenleben führten, dürften an beiden Ufern der Oberen Theiss, in dem nördlichen Teil des Donau-Theiss-Zwischenstromlandes und vielleicht auf dem rechten Uferstreifen der Donau vom Waitzener Bogen bis Tolna (Pannoniorum... solitudines)²³ lokalisiert werden.

Neben Regino gedenkt im Westen noch der Chronist der Jahrbücher von Fulda als Zeitgenosse der Ereignisse der Jahre der ungarischen Landnahme.²⁴ Er bezeichnet die Magyaren zwischen 894 und 900 folgerichtig als Awaren. Es drängt sich die Frage auf, ob es sich da nur um die in der griechisch-lateinischen Literatur seit der Antike vertrauten Erscheinung handelt, dass einem unlängst aufgetauchtem Steppenvolk mit Vorliebe der Name seines Vorgängers angehängt wurde. Es war eine allgemeine Sitte von "Skythen", sodann von "Hunnen" zu schreiben und zu sprechen, als in der Wirklichkeit schon ganz andere Nomaden die Gemüter beunruhigten. Oder gab es auch einen triftigeren Grund für das letzte Jahr zehnt des neunten Jahrhunderts? Ich meine dass wir diese Frage beim Lichte der Notiz Regions für das Jahr 889 bejahend beantworten können. Die mährische, bulgarische und pannonische fränkisch-slavische Bevölkerung des Karpatenbeckens wurde von einem in den Einöden der Awaren auftauchenden, von dort hervorbrechenden Volk angegriffen. Ja es ging vielleicht um mehr noch als um dies: die Awaren der Einöden mochten teils freiwillig (in Erwartung einer reichen Beute), teils auf Befehl der überlegenen Ankömmlinge gegen die Mähren, die fränkischen Untertanen und die Bulgaren zu den Waffen greifen müssen; in den Augen der letztgenannten hätte also die ungarische Invasion mit vollem Recht den Eindruck eines awarischen Überfalls erwecken können. Durch die Gegend der Oberen Theiss und die nördliche Hälfte der Ebene zogen die Ungarn vor der Landnahme (895—896) — wenn sich die Daten der Jahrbücher als glaubwürdig erweisen — sogar zweimal, in 992 gegen das von Arnolf gleichfalls angegriffene Mähren und in 894 auf einem Streifzug nach Pannonien. Vielleicht verfahren sie in 893 gleicherweise, obwohl die diesbezügliche annalistische Notiz von einem bayrisch-ungarischen Zusammenstoss den Forschern viel Kopfzerbrechen verursachte.²⁵ Es hat den Anschein (wenn auch unsere kurzsilbigen Quellen des direkten Hinweises ermangeln), dass die Magyaren seit der mutmasslich in 889 von den

Petschenegen erlittenen Niederlage eine Übersiedlung westwärts der Karpaten anstrebten um die Gefährdung durch den eindringenden übermächtigen Feind endgültig loszuwerden (das aufmerksame Durchlesen von Reginos Bericht lässt bestimmt so etwas vermuten). Und wenn dies tatsächlich der Fall war, dann steht es ausser Zweifel, dass die zwischen 892 und 894 immer aufs neue heimgesuchten Awaren der Puszta durch irgendwelche Bande des Bündnisses oder der Abhängigkeit schon vor 895—896 dauernd an die Magyaren gekettet waren. Es kann einen daher nicht wundernehmen, wenn die mit den awarischen Verbündeten oder Untertanen gemeinsam ins Feld rückenden Ungarn²⁶ von Zeitgenossen für Awaren gehalten und mit ihren Namen gekennzeichnet worden sind.

(Présenté en allemand)

Anmerkungen

- 1 Die lateinisch schreibenden Chronisten der Karolingerzeit unterscheiden die Slawen klar von den "Awaren" bzw. "Hunnen", und zwei von den zu besprechenden Belegstellen rühren eben von Schriftstellern des fränkischen Reiches her. Nur bei einigen byzantinischen Verfassern kommt es vor, dass die Volksnamen "Slawen" und "Awaren" ein und dieselbe ethnische Gruppe bezeichnen; am auffallendsten ist diese Erscheinung im *Chronicon Monembasiae* und im "De administrando imperio" des Konstantinos Porphyrogenetos. (Die *Historia Salonitans* des späten Chronisten Thomas Archidiaconus erwähnt die Awaren unter dem Namen der Goten.)
- 2 Siehe die Textausgabe von *H. Grégoire: Byzantion* 11 (1936) 423.
- 3 Im klassischen Griechisch bedeutet das Mediopassiv *miszthoumai* "um Lohn mieten" und die byzantinischen Wörterbücher (*E. A. Sophocles, Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods, Cambridge, Harvard University Press, 1914; Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis... auctore Carolo Du Fresne, domino Du Cange, Lugduni 1968, reimpr. 1905*) geben keine spezifisch mittelgriechische Bedeutung an. Dementsprechend stellen *storia* *M. Rajković* und *L. Tomić* bzw. *I. Dujčev* (*Fontes Byzantini historiam populorum Jugoslaviae spectantes* I., Beograd 1955. p. 13) in ihren Übersetzungen die Awaren eindeutig als bezahlte Söldner hin. In der Übersetzung von *H. Grégoire*, ist diese Nuance verwischt (*Acad. r. de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres... 5e Sér. T. 22, 1936. 425*).
- 4 Man fühlt beim Lesen des Suda-Artikels (I. p. 483—484 ed. *A. Adler*), wie vollständig die besiegten Awaren dem Bulgarenkhan ausgeliefert waren.
- 5 Ein beträchtlicher Teil des ordentlichen Kriegsvolkes von Krum wurde in den vorangehenden Schlachten vernichtet. Diesem Schicksal verfielen zuerst zwölftausend Elitsoldaten, die zur Verteidigung der Hauptstadt beordert wurden und dann weitere fünfzigtausend Krieger, die mit den Byzantinern zusammenstieszen (*Scriptor incertus, p. 422 ed. H. Grégoire a. O.*). Die Mehrzahl der als Un-

tertanan einberufenen Awaren ging mutmasslich in diesen Gefechten zugrunde. So ist es leicht verständlich, warum Krum in seiner bedrängten Lage "freie" Awaren als Söldner anzuwerben genötigt war. — Drei Jahre später schickte sich der siegreiche Khan an, gegen Konstantinopel zu marschieren. Damals befand er sich nicht mehr in einer Notlage wie im Sommer 811: er konnte die Kontingente seiner awarischen Untertanen in Anspruch nehmen. Dementsprechend gebraucht der Scriptor incertus bezeichnenderweise nicht (wie früher) das Wort *miszthoumai* sondern das Partizip *szünathroiszasz* in Bezug auf die Aufbietung der Awaren (Leonis Grammatici chronographia, rec. I. Bekker, Bonn 1942. p. 347; Theophanes Continuatus, rec. I. Bekker, Bonn 1838, P. 617).

- 6 Der letzte Waffengang unter Karl dem Grossen, in dem die Gegner sicherlich Awaren und Franken waren, gehört ins Jahr 799. Damit ist der achtjährige Awarenkrieg, den der Frankenkönig in 791 eröffnete, zu Ende (*Einhard*, Vita Karoli 13; *Notker Balbulus*, Gesta Karoli II 1; *Aventinus*, Bayerische Chronik IV 14). Das spätere Auftreten der kaiserlichen Truppen im Awarenlande erfolgte entweder mit der ausgesprochenen Zielsetzung, die Reibungen zwischen Slawen und Awaren zu beheben, oder es lässt der unklare Wortlaut der Quellen die Möglichkeit einer derartigen Interpretation offen. Und die Ereignisse des Jahres 805 zeigen deutlich, dass der Kaiser die Interessen der von den Slawen bedrängten Awaren vor Augen hielt (Ann. Sancti Emmerami Ratisponensis maiores 802, 205; Ann. Mettenses 803, 805; Ann. Einhardi 803, 805, 811; Ann. Fuldenses 805, 811; Ann. Maximiniani 803, 805, 811; Ann. Lebienses 803, 805; Ann. Laurisenses minores 803; Ann. Iuvavenses maiores 805; Ann. Iuvavenses maximi 803; Regino, Chron. 803, 805, 811; Ann. Tiliani 803, 805; Ann. Xantenses 805; Ann. Sithienses 805; cf. Ann. Laureshamenses 803).
- 7 MGH SS I. p. 50. Siehe noch Weingartenses 863; Ann. Sangallenses maiores 863; Chronicon Seuicicum universale 863; Ann. Formosolenses 865; usw.
- 8 Siehe ua. *E. Dümmler*, Gesch.d. ostrfränkischen Reiches II., Leipzig 1887 (Reimpr. Hildesheim 1960), 37; *H. Marczali* im Sammelband: A magyar honfoglalás kútfoi (Die Quellen der ungarischen Landnahme) Budapest 1900, 289; 301. Siehe noch unten Anm. 14.
- 9 *J. Deér*, Karl der Grosse und der Untergang des Awarenreiches: W. Braunfels (Red.), Karl der Grosse I. Düsseldorf 1966, 787; *A. Alföldi*, A kereszténység nyomai Pannoniában a népvándorlás korában (Spuren des Christentums in Pannonien im Zeitalter der Völkerwanderung): Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulójára (Festschrift für die neunhundertste Jahreswende des Todes von König Sankt Stephan) I., Budapest 1938. 168.
- 10 Annales Bertiniani 862.
- 11 *A. Alföldi* vertritt die zweite Interpretation, beruft sich aber auf die Annales Weingartenses (recte: Annales Bertiniani Hincari) MGH SS I. 465 und will die Huni der Ann.Alam. (863) mit den Bulgaren die sich zur Annahme des Christentums entschlossen hatten identifizieren. Doch pflegte die Annalistik der Karolingerzeit die Bulgaren (im Gegensatz zu den Awaren) nicht mit dem Namen der Hunnen zu bezeichnen.
- 12 Band I. redigiert von *O. Prinz*..., Berlin 1967. Sp. 381.
- 13 Ebo Bambergensis, Vita Ottonis episcopi Bambergensis 2,5 (*J. Jaffé*: Bibl.rer. Germ. V p. 628). — Was den uns beschäftigenden Passus betrifft, erst ein Jahrhundert nach der Abfassung des Originals unterschoben die Annales Hermi

- (863) den Sinn "annehmen" dem Zeitwort *aggredior* ("Huni ad fidem convertuntur"). Vgl. noch später Herimannus Augiensis (Hermannus Contractus), *Chronicon* 863.
- 14 Bd. I. redigiert von O. Prinz... (Berlin 1967) Sp. 380. Wie sehr der Gebrauch von *aggredior* im Sinne "angreifen" in den Jahrzehnten nach 860 verarbeitet war, zeigen u.a. die zahlreichen Belegstellen bei Regino (841, 869, 874, 881, 892, usw.).
 - 15 Im klassischen Latein war der Gebrauch des Wortes "nomen" im Sinne "Volk", "Land", "Stamm", "Staat" geläufig (*nomen Romanum* "Römermacht", *omne nomen Aetolorum* "die Gesamtheit der Ätoler", *nomen Volscum* "Volskerland"; s. Georges, Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch II., Hannover 1918, 1181). Solche vielgelesenen christlichen Schriften konnten diesen Wortgebrauch dem frühen Mittelalter übermitteln, wie z.B. die Lebensbeschreibungen der einzelnen Päpste im *Liber Pontificalis* und in dessen Auszügen waren (ed. Th. Mommsen: MGH *Gesta pontif. Rom.* I. p. 64, 145, 253: unter Silverius I. trägt ein fromm geschenktes Landgut der Gemeinschaft der Christen "*nomini Christianorum*" jährlich 120 Dukaten ein; Leo I führt eine Gesandtschaft in Attilas Lager im Interesse des Römervolkes "*propter nomen Romanum*"; im Zeitalter des Silverius kämpfte Belisar für die römische Bevölkerung "*pro nomine Romano*" gegen die Ostgoten). Regino (*Cron.* 842) erwähnt die unbesiegbare Macht des römischen Volkes "*Romani nominis invictam potentiam*"; usw.
 - 16 Auch dieser abstraktere Gebrauch des Wortes "nomen" bzw. des Ausdrucks "*nomen Christianitatis*", "*nomen Christianum*" lässt sich vom Altertum bis zum frühen Mittelalter verfolgen; siehe z.B. *Thesaurus linguae Latinae. Onomasticon III.*, Lipsiae 1907—1913, Sp. 415; Arnulf, *Dipl.* 176: MGH *Dipl.reg.Germ.* ex stripe Karolin. III p. 247; Lupus abbas Ferrariensis, *Epist.* 84: MGH *Epist.* VI p. 75; Nicolaus I pap. *Epist.* 88: 1.c. p. 475; etc.
 - 17 Bezeichnend ist die Tatsache, dass es ausser *Regions Chronik* keine westliche Quelle gibt, die die wahre Ursache der Westwanderung der Ungarn, nämlich den Druck der Petschenegen kennt.
 - 18 Die Korruptel "spacione", "spatione" wurde in einer Handschrift in "piscatione" verbessert; "pastione" ist Konjekture.
 - 19 Regino, *Chron.* 889.
 - 20 M. Mitterauer, *Karolingische Markgrafen im Südosten* (*Archiv f. österr. Gesch.* 123), Wien 1963, 168.
 - 21 *Epit. hist. Philipp. Pompei Trogi* II 2.
 - 22 In Reginos *Chronik* finden wir das Wort "solitudo" allein an dieser Stelle. Es scheint also, dass er den Ausdruck nur unter dem Einfluss von Iustinus benutzte, und in diesem Falle soll es für selbstverständlich betrachtet werden, dass "solitudo" bei Regino denselben Sinn hat als in seiner Vorlage.
 - 23 Die Fachleute scheinen sich darin mit Recht einig zu sein, dass der Nordostwinkel Pannoniens niemals ins Frankenreich einverleibt wurde; siehe z.B. E. Klebel, *Siedlungsgesch. d. deutschen Südostens*, München 1940, S. 46; K. und M. Uhlirz, *Handbuch d. Gesch. Österreich-Ungarns*, Graz 1963, 198.
 - 24 *Ann.Fuldenses* 892, 894.
 - 25 *Ann. Hildesheimenses* 893: *Factum est bellum magnum inter Bavaros et Ungarios*; siehe noch *Ann. Lamberti* 893. — Die Nachricht bezieht sich meines Erachtens auf einen Zusammenstoß in Mähren zwischen den Ungarn und den

grösstenteils aus Bayern bestehenden Truppen von Arnolf. In 892 war Swatopluk's Macht noch ungebrochen; deshalb war es sowohl für Arnolf als für die Ungarn nützlich gegen ihn gemeinsam aufzutreten. Diese Interessengemeinschaft hörte aber auf, als die Ereignisse des Jahres 892 den grossmährischen Staat abschwächten. Im Jahr 893 überschwemmten die Deutschen wieder das Land von Swatopluk (Ann. Alamann. 893; Ann. Fuldenses 893); damals konnten sie mit plündernd umherstreichenden Ungarn zusammenstossen. Damit war das frühere Waffenbündnis zu Ende: im nächsten Jahr wendeten sich die Ungarn schon offen gegen das ostfränkische Reich, während die Söhne des verstorbenen Swatopluk sich mit König Arnolf aussöhnten (Ann. Fuldenses 894).

- 26 Soviel Wahrheit steckt vielleicht in den sonst ganz unhistorisch ausgeschmückten Nachrichten, die darüber sprechen, dass Arnolf in 892, eigentlich den einst von Karl dem Grossen durch grossartige Wälle und Befestigungswerke ausgesperrten Awaren, das Tor öffnete, als er östliche Nomaden gegen Swatopluk zu Hilfe rief (Widukind, Res gestae Saxonicae I 19; vgl. Liutprand, Antapodosis I 5, 13, 36; Ann. Sangallenses maiores 892; Ann. Ratisponenses 894).

Z. Székely (Sf. Gheorghe)

**L'ASPECT DE LA CULTURE MATÉRIELLE DES VIII^e—X^e SIÈCLES
DANS LE SUD-EST DE LA TRANSYLVANIE**

(Pl. 25—27)

La période des VIII^e—X^e siècles dans le sud-est de la Transylvanie a été jusqu'aux dernières années peu connue. Le Musée de Sf. Gheorghe a exécuté au cours des dernières vingt années, sous la direction de l'Institut d'archéologie de Bucareșt un grand nombre de recherches et de fouilles, en découvrant les preuves de la présence des différents peuples qui y vécurent, ensemble avec la population locale au cours du premier millénaire. Pour cette époque, les sources écrites ne mentionnent presque rien quant au territoire de la Transylvanie parce que cette région était en dehors de l'intérêt politique de Byzance. Seule l'archéologie peut fournir des données pour la connaissance de l'histoire de cette région, dans le dernier quart du I^{er} millénaire de n.è.

Dans ce qui suit nous avons l'intention de communiquer quelques résultats plus importants de nos fouilles archéologiques.

Dans la partie sud-est de la Transylvanie, entourée par l'arc des Carpathes Orientales, sont situés les départements de Covasna et de Harghita traversés par les rivières Olt, Rîul Negru et les deux Tîrnave. Dans les vallées de ces rivières furent trouvés des agglomérations qui d'après la céramique y trouvée doivent être datées de la fin du premier millénaire de n.è.

Ces agglomérations sont situées aux bords des rivières et des ruisseaux où dans leurs vallées latérales. Il s'agit d'agglomérations ouvertes, sans fortification; l'occupation principale de la population était l'agriculture et l'élevage. Le type des habitations était la hutte à demi enfouie sous terre, de forme carrée et de dimensions variables, habituellement $3 \times 3,5$ m avec l'axe long nord-sud ou est-ouest. Dans quelques-unes de ces huttes ont été constatées les fosses des pieux. Le toit était probablement à deux pentes. Dans chaque hutte il y avait dans un des coins un foyer de pierres. À côté des foyers on trouve aussi l'âtre ouvert de forme circulaire. Ces

Conférence Internationale 1971 à Szeged

derniers sont fréquents dans les agglomérations du VII^e et de la première moitié du VIII^e siècle. On a trouvé aussi des fours à pain.

L'inventaire des huttes était formé de fragments de vases, d'outils divers et d'objets de parure. L'élément de l'inventaire des huttes le plus riche et varié était la céramique, qui peut être divisée en deux catégories: 1, les vases faits à main et 2, les vases faits au tour lent ou rapide.

Les vases, les fragments des vases faits à la main, contiennent dans la pâte de petites pierres, quelquefois mélangées de tessons broyés. Leur forme montre le vase-pot arqué avec une ouverture large et une bordure évasée, dont le corps développé dans la zone des épaules devient étroit vers la base. En général ces vases manquent de décor.

Les vases de meilleure qualité sont travaillés au tour lent ou au tour rapide. Ceux-ci ont mélangé dans le pâte de petits pierres et du sable. Le bord des vases courbe en dehors, à la lèvre arrondie ou coupée en angle aigu ou droit. Ces vases sont décorés de rubans ondulés et horizontaux, ou seulement de rubans ondulés entre deux lignes horizontales. À cette catégorie appartiennent aussi les vases et les fragments des vases en pâte sablonneuse faits au tour rapide et ayant le lèvre arrondie.

Dans quelques huttes on a trouvé des vases faits au tour rapide, décorés de lignes, de cannelures ou de rubans ondulés, alternant avec des rubans formés de lignes horizontales.

Les outils en os, et en fer trouvés dans les huttes sont les suivants: des fusaiöles d'argile, des poinçons en os et des couteaux en fer. Les fusaiöles ont une forme plate ou bitronconique. Les couteaux en fer sont petits. Les moulins rotatifs en pierre d'origine romaine sont fréquents.

L'agglomération de Simoneşti (dép. de Harghita), située dans la vallée de la rivière "Nyikó" appartient au VIII^e-ème siècle et fut entièrement fouillée. On y a trouvé 26 huttes creusées en terre avec de foyers en pierres. On peut relever de l'inventaire d'une hutte un soc de charrue en fer et l'une des pierres d'un moulin rotatif, ce qui prouve la pratique de l'agriculture intensive. La céramique des trois catégories du point de vue de technique contient celles travaillées à la main, au tour lent ou au tour rapide. Les vases confectionnés au tour sont décorés par des lignes, des cannelures et des lignes ondulées (pl. 25 fig. 1, 2). Quelques-uns contiennent du sable et sont bien cuits; ils sont à lèvre arrondie. Quelques fragments de vases sont décorés sur l'épaule avec des rubans de lignes ondulées, sous lesquelles commencent les lignes horizontales (pl. 25. fig. 3).

Aux environs de la ville de Cristur (dép. de Harghita) furent découvertes deux agglomérations: la première appartient à la fin du VII^e

siècle ou à la première moitié du VIII^e siècle. La deuxième agglomération appartient au VIII^e siècle.

La première est située sur un promontoire dénommé Poala Bradului (Fenyőalja) et l'autre sur la rive droite d'un ruisseau qui coule du côté ouest du promontoire. Le lieu est dénommé "La vallée de la forteresse" (Várpataka völgye). Cette dernière considéré au point de vue de la céramique est plus récente. Auprès du foyer, dans le hutte nr. 4, on a trouvé une valve de moule d'orfèvrerie.

La phase représentée par les deux sites de la vallée de Tîrnava est la même que celle trouvé dans le niveau supérieur de celui de Poian (dép. de Covasna) et dans celui situé au bord de la rivière Olt près de la ville de Sf. Gheorghe (dép. de Covasna).

Dans une vallée latérale de la rivière Riul Negru (Feketeügy) est situé l'agglomération de Poian. Parmi les 31 huttes avec foyers en pierres découverts dans cette station 16 appartiennent au niveau plus récent. La céramique découverte dans ces huttes a un autre aspect que celle connue dans les autres stations et qui ont déjà été mentionnées plus haut.

Les vases les plus nombreux sont confectionnés au tour lent, en argile compact. Le bord du vase est courbé en dehors et la lèvre est aplatie. Les parois des vases sont relativement épais quelques-uns sont décorés. Les ornements se composent de rubans de lignes ondulées et de lignes horizontales parallèles. Dans le foyer d'une hutte se trouvait un vase travaillé dans une pâte assez fine et cuit au gris, la lèvre, en forme de moulure arrondie. Le vase est orné d'un réseau lustré (pl. 26). À côté de ce vase a été trouvé un autre, de forme cylindrique, décoré de lignes incisées (pl. 27). Ce dernier vase est travaillé à la main. La poêle en pierres subsiste encore à cette époque.

Près de la ville de Sf. Gheorghe (dép. de Covasna) au bord de l'Olt dans le lieu dénommé "Le jardin de Kula" on a recueilli une céramique appartenant à l'époque préféodale. Il s'agit de fragments de vases avec la lèvre coupée droit. La décoration consiste en lignes incisées sous forme de rubans horizontaux et ondulés. Les incisions sont larges et profondes comme des cannelures. Il n'y a pas de fragments de vases travaillés à la main et aucun fragments cuit au gris. Nous estimons d'après les formes et le décor de la céramique, que cette station est un peu plus récente que celle de Poian (II^e niveau).

En nous appuyant sur les découvertes présentées en ce qui précède, nous pouvons constater qu'aux VIII^e—IX^e siècles la région du sud-est de la Transylvanie était habitée. Cette conclusion est fondée sur les découvertes archéologiques, en considérant tout spécialement la céramique. évoulée en comparaison avec celle trouvée dans les établissements des VI^e—VII^e siècles, situées dans les vallées des rivières Olt et Tîrnava et aussi à Poian premier niveau, à Cernat et à Filiaş. Pour les dernières nous pouvons établir la chronologie par les fibules byzantines et celles à plaque aux boutons.¹ Dans les plus récents établissement la céramique slave manque; en même temps apparaissent fréquemment les éléments de forme de décor caractéristiques des stations du VIII^e siècle connus en Transylvanie depuis longtemps par les découvertes de Blandiana² et que l'on est justifié d'attribuer à la culture dite de Dridu. Aussi le vase cuit au gris, décoré avec des lignes lustrées est connu à Blandiana dans la Transylvanie et il est fréquent partout dans la civilisation de Dridu.³ Toutes ces découvertes font preuve de l'existence d'une ambiance assez uniforme au point de vue culturel et ethnique sur les deux versants de l'arc des Carpathes. Les données archéologiques sont assez concluantes, quoique nous ne connaissions pas encore les cimetières de la population en cause. Il est pourtant sûr qu'en dehors des éléments liés à la tradition slave, la culture matérielle des VIII—X^{es} siècles de la Transylvanie sud-orientale est constituée par des éléments d'assigne *daco-romain*, avec un forte influence byzantine.

(Présenté en français)

Notes

- 1 Z. Székely, Descoperirile archeologice din sec. VIII dis SE Transilvanei. *Archeologia Moldovei*, vol. sub tipar.
- 2 K. Horedt, Die Ansiedlung von Blandiana, Rayon Oraştie, am Ausgang des ersten Jahrtausend u. Z. *Dacia N.S.* X. 1966, p. 261—289.
- 3 E. Zaharia, Săpăturile de la DRIDU Contribuţie la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului roman. Bucureşti 1967.

E. Simonova (Budapest)

**NOUVEAUX CIMETIÈRES DE LA FIN DE L'ÉPOQUE AVARE MIS AU JOUR
SUR LE TERRITOIRE DU COMITAT DE SOMOGY**

Le comitat de Somogy est situé dans la partie sud du bassin des Carpathes, mais dès les temps préhistoriques son développement a toujours été inséparable de la partie nord-ouest du territoire. À la limite du Sud-Est Européen, situé au carrefour des voies fluviales et des routes continentales, le comitat de Somogy constituait un point de jonction des civilisations d'Europe Centrale et des Balkans, et cette circonstance lui conférait un caractère local particulier. Au cours de ces dernières années on a mis au jour sur le territoire de ce comitat, qui au point de vue archéologique comptait parmi les régions peu exploitées, toute une série de sites archéologiques comptait parmi les régions peu exploitées, toute une série de sites archéologiques de l'époque avare. Il s'agit non pas de trouvailles isolées, mais d'ensembles de mobiliers funéraires, découverts dans deux cimetières situés à flanc de coteau, à une distance de 1,5 km l'un de l'autre, notamment près de la maisonnette de garde-voie N° 40 de Toponár et près de la commune de Fészerlak. Les tombes du premier cimetière furent découvertes au cours de l'exploitation d'une carrière est détruites en majorité avant même le commencement des fouilles. En 1968—70 on a réussi à sauver tout ensemble 148 tombes, les 13 premières furent mises au jour par *I. Erdélyi*. La plupart des sépultures étaient creusées dans le loess, à une faible profondeur, parfois dans des fosses d'une agglomération néolithique, ailleurs dans un sol argileux. Les contours des fosses peu profondes étaient difficiles à déterminer. Très différentes étaient par contre les fosses de grandes dimensions. Les morts étaient orientés vers l'ouest est, avec petites déviations vers le nord ou le sud. Seule la tombe N°133 est orientée exactement en direction ouest. Les dimensions des fosses sont différentes, souvent elles ne correspondent pas aux dimensions des personnes enterrées. La plupart des fosses ont des parois verticales et un fond horizontal, quelques-unes sont inclinées, concaves ou convexes. Les morts étaient couchés à même le sol. Les parois latérales des tombes

Conférence Internationale 1971 à Szeged

étaient doublées de planches et parfois le corps aussi était recouvert d'une planche. Quatre tombes font toutefois exception: en effet on y a trouvé des clous et des crampons de fer, ainsi que des débris de bois, ce qui prouve que le mort y avait été enterré dans un cercueil. Les morts sont couchés en position allongée, en général les bras le long du corps. Dans quelques tombes le visage était tourné à droite ou à gauche. Dans un seul cas le crâne était posé sur la poitrine du mort. On peut se demander si c'est là le souvenir d'une espèce de vampirisme ou une conséquence du pillage de la tombe. En ce qui concerne la position des mains, nous avons relevé des différences notables; dans certains cas le bras droit était replié sur le bassin, dans d'autres les deux bras reposaient sur le bassin. On a aussi trouvé des tombes dans lesquelles les bras gisaient à une certaine distance du corps, notamment au-dessus de la poitrine ou sous le bassin. Les jambes étaient généralement serrées l'une contre l'autre quelquefois elles étaient écartées, quelquefois serrées aux genoux ou bien croisées. Dans un seul cas le mort était couché sur le ventre, notamment dans la tombe N°133, malheureusement violée. Entre sa 11^e et 12^e côte, on a trouvé une pointe de flèche. Le grand nombre de tombes violées (un tiers de l'ensemble des tombes mises au jour), ainsi que les objets sauvés témoignent de la richesse du cimetière. Dans la paroi de trois fosses on a retrouvé les galeries des pilleurs de tombe, ce qui signifie qu'au moment du pillage des signes en surface indiquaient encore l'endroit exact des tombes. Dans cinq cas on avait emporté le crâne, dans deux, seule la mâchoire est restée en place. Il y a peu de trace de restes d'aliments destinés à la vie d'au-delà, contrairement à la coutume généralement répandue à l'époque avare. Des 148 tombes, il n'y en avait que trois qui contenaient des aliments, on n'a trouvé ni coquilles d'oeuf, ni os de volaille. Parmi les trouvailles insolites signalons trois carapaces de tortue provenant de deux tombes.

On a mis au jour trois sépultures de cheval indépendantes, dont l'une contenait deux bêtes. Dans les trois cas les sépultures de cheval étaient situées à droite des sépultures humaines auxquelles elles sont censées appartenir. Un tiers des tombes contenait des squelettes d'enfants. La superposition des sépultures permet de conclure à des rapports familiaux. En effet, on a enterré l'un au-dessus de l'autre, une fois deux hommes, une autre fois des enfants, une autre fois une femme et un enfant. Or en cas de sépultures superposées, il est évident que l'on connaissait l'endroit et la profondeur de la fosse précédente, de sorte que la sépulture première n'était jamais détruite. Pareillement aux autres cimetières datant de la fin de l'époque avare, comme par exemple celui de Jutas et d'Öskü, le

cimetière de Toponár contient fort peu de céramique. Les 148 tombes mises au jour n'ont livré que sept vases, dont un de couleur jaune, fabriqué au tour.

Quelques mots encore sur le mobilier funéraire. Dans les sépultures masculines nous avons trouvé un grand nombre de couteaux et de boucles en fer, des briquets et des silex, ainsi que des appliques de ceinturon. Les sépultures féminines contenaient des boucles d'oreilles, des anneaux ovales pour les cheveux, des perles en verre, des boucles. On n'en a pas retiré de bagues. Aussi longtemps que les résultats de la mise au point anthropologique ne sont pas élaborés, on ne peut pas aborder la question ayant trait au système du cimetière. Il est en tout cas certain qu'il s'agissait de tombes disposées en rangs, et il n'est pas exclu qu'on réussisse plus tard à distinguer des groupes. On n'a découvert que très peu d'armes, les trouvailles se réduisent à deux pointes de flèche en fer et à une pointe de lance, également en fer. Dans les sépultures de cheval, il n'y avait ni mors, ni étriers.

Les trouvailles groupées selon des points de vue typologiques offrent d'une part les caractéristiques des cimetières de la fin de l'époque avare (garnitures de ceinturon, sépultures de cheval), d'autre part elles présentent des différences importantes: absence de mors et d'étriers, peu de poterie et peu de traces d'aliments placés dans la tombe.

L'ensemble des observations précédentes nous permet de tirer les conclusions suivantes: le cimetière peut être divisé en deux parties. La première comprend des fosses étroites et peu profondes avec un mobilier. La seconde des fosses soigneusement creusées et dotées d'un riche mobilier funéraire. La caractéristique des tombes et les objets découverts indiquent que les sépultures reflètent non seulement des croyances religieuses, mais aussi des conditions sociales et économiques, notamment la situation du mort dans la vie sociale. Les tombes des guerriers, celles de leurs femmes et de leurs enfants se distinguent par la couche dirigeante. En ce qui concerne la chronologie, le cimetière peut dater de la III^e période déterminée par *D. Csallány*, autrement dit des VIII^e—IX^e siècles, mais il dénonce certaines particularités des deux périodes précédentes. Il est intéressant de noter qu'à côté des éléments décoratifs de la III^e période, les griffons et les rinceaux, les objets offrent une certaine ressemblance avec le trésor de Nagyszentmiklós ainsi qu'avec les trouvailles de Kőrös-Brezovac. À ces objets, nous avons trouvé des parallèles, au-delà de la région du Danube et de la Tisza, jusque dans les cimetières d'Autriche, de Yougoslavie, de Moravie et de Slovaquie. Cela semble confirmer l'avis de *Csallány* qui affirme que dans les dernières années de la puissance

avare, les Slaves participèrent à la fabrication des plaques de métal ornées de griffons et de rinceaux.

Les fouilles pratiquées dans les cimetières en question se sont révélées très importantes du fait qu'elles ont mis au jour, en dehors des trouvailles caractéristiques de la fin de l'époque avare, des objets d'origine orientale dont pour le moment on ne connaît aucune réplique.

(Traduit du russe)

P. Tomka (Győr)

**QUELQUES PROBLÈMES DE L'HISTOIRE DU KISALFÖLD (PETITE PLAINE)
AUX VIII^e—IX^e SIÈCLES**

Je me propose de m'occuper ici de quelques problèmes non encore résolus d'une unité régionale relativement petite, bien délimitée, problèmes qui ont surgi au cours des recherches effectuées jusqu'à ce jour et qui peuvent conditionner des recherches ultérieures. J'ai réparti les problèmes à traiter en six groupes dont le premier *comprend les questions relatives à la situation géographique de la Petite Plaine et la reconstitution historique des conditions hydrographiques de la région.*

Il est notoire que la Petite Plaine, bassin affaissé à l'époque du miocène, en même temps que l'Alföld (Grande Plaine), forment à l'est des prolongements orientaux des Alpes et de la chaîne des Petites Carpathes, une unité régionale plus ou moins homogène. Son territoire intérieur est divisé par des lignes de famille (à peu près dans la ligne de Fertő-Piešťany-Nové Zámky-Komárno ainsi que Balf-Kapuvár-Répcelak-Marcaltő-Győr-Komárom). Elle est étroitement entourée de régions accidentées: ce sont à l'est, entre les rivières Nitra et Garam, les restes de la région tabulaire dénudée, couverte de sable et de loess et dans le triangle formé par la rivière Rába, le Danube et le Massif Central, le terrain mamelonné de Sukoró-Bársonyos, au nord-ouest, la région dite Mátyusföld couverte de loess, enfin au sud du lac Fertő jusqu'à la vallée du Raab des couches de gravier et des terrasses. La halde détritique du Danube s'allonge dans le bassin médian (le Csallóköz entouré par la Petite Danube de Moson et le Szigetköz avec d'innombrables anciens lits de rivières), au nord, les rivières Váh et Dudváh et la halde détritique de la rivière Nyitra entourent des terres marécageuses, il en est de même entre le pied des Carpathes et la halde détritique du Danube (marécage de Sur). La halde du Danube et du Raab (on plus exactement de l'Ikva-Répece) a endigué les eaux du Hanság.

C'est de la partie méridionale, hongroise de cette région formant une unité géographique, que je traiterai plus en détail. J'ai l'avantage de

Conférence Internationale 1971 à Szeged

pouvoir m'appuyer sur ce qui a été dit avant moi par *B. Chropovský* concernant les territoires slovaques et par *A. Lippert* relativement à ceux d'Autriche. La brève énumération que j'ai donnée plus haut suffit à montrer, qu'à la différence de ce que nous apprend un premier coup d'oeil sur la carte, les micro-unités présentent une extrême variété (ce qui se traduit dans les conditions du sol, les conditions hydrographiques, dans le tapis végétal et — sans doute — dans le mode de l'adaptation des hommes au milieu naturel).

Dans le Szigetköz, des mouillères alternent avec des forêts de la zone de crues, dans la plaine de Moson, il y a des alluvions et de l'argile de pré, avec beaucoup de précipitations, le Hanság et les bords du lac Fertő sont des marécages, au bord du Raab on trouve une couche de cailloux avec un sol forestier argileux brun, le Kemeneshát est la colline-témoin de la couche de cailloux, on trouve aussi la région mamelonné du bassin du Marcal (+ le Somló et le Ság), la couverture de loess sablonneux et de cailloux des collines de Pannonhalma, du sol de pré et du tchernosiom dans les larges vallées marécageuses — cela vaut aussi pour le Bársonyos — avec un sol forestier foncé sur les collines. Ces unités correspondent en gros aux groupes ethniques actuels.

Par ailleurs on voit que l'élément dominant de la géographie de ce territoire est l'eau. Or les recherches amorcées semblent indiquer que la quantité d'eau a sensiblement varié au cours des époques historiques. La reconstitution historique du milieu naturel (pour laquelle nous attendons l'aide efficace des spécialistes en sciences naturelles) peut nous fournir des points de vue qui permettront d'expliquer pourquoi dans telle région certaines époques n'ont laissé absolument aucune trace. Ainsi il est facile de comprendre que les cultures implantées dans la région — par exemple la culture de la fin de l'époque avare — présentent de nombreuses variétés locales. Je commencerai par mettre en relief la première possibilité offerte par la reconstitution historique: il semble — mais je répète que nous ne sommes qu'au début des recherches — que sur le territoire d'une micro-unité régionale, le Fertő-Hanság, il faille tenir compte de période se répétant à un certain rythme, circonstance qui peut être expliquée aisément par le changement du niveau de l'eau. Les explorations du Hanság, le recueil des données anciennes permettent de conclure que, jusqu'à un passé récent, les vestiges des agglomérations se concentrent et se raréfient avec une certaine régularité selon des cycles de deux à trois cents ans (on possède des trouvailles datant de l'âge du cuivre, du début de l'âge du bronze; la fin de l'âge de bronze et le début de l'âge de fer font défaut: les trouvailles celtiques et les traces des agglomérations de l'époque romaine

du I^{er} et II^e siècle s'avancent loin sur les territoires marécageux, tandis que les agglomérations de la fin de l'époque romaine se situent sur la périphérie, à peu près à l'endroit du réseau d'agglomérations actuel). Nous sommes malheureusement très mal pourvus en matériaux du V^e et du VI^e siècle (et cela non seulement dans le Hanság, mais ailleurs aussi), leur absence ne nous permet pas, pour le moment, de tirer des conclusions valables. Les nombreuses trouvailles des VII^e et VIII^e siècles (en premier lieu livrées par des cimetières et non par des agglomérations) se concentrent dans les vallées marécageuses du pays de collines et dans le Rábaköz également riche en eau, et font défaut sur les territoires intérieurs du Hanság, ce qui est assez surprenant. On a l'habitude de parler des "grands cimetières avars de Moson", alors qu'au nord de la rivière Rábca on ne trouve guère de cimetières avars (à l'heure actuelle on en connaît 4, plus une trouvaille isolée, et encore les cimetières de Lébény et d'Abda sont-ils déjà situés sur la halde détritique de la Rábca, en face de la bonne vingtaine de sites du Rábaköz — proportion à laquelle les quelques cimetières connus sur le territoire autrichien: Ilmitz, Wieden am See, plus exactement Neusiedel a.S. ne changent rien). Au nord, à proximité de la porte de Devín, où notre territoire est limitrophe avec le bassin de Vienne — qui offre des conditions analogues à celles de la Petite Plaine — et avec les collines du Burgenland (collines de Balf-Ruszt), le nombre des trouvailles va en augmentant. Le IX^e et le X^e siècle, ainsi, que le début de la période des rois arpadiens sont de nouveau bien représentés dans le Hanság, en revanche il est clair que ce territoire a été abandonné au cours des XIV^e—XV^e siècles (accroissement des territoires de steppe — *puszta* — fixation des localités actuelles). Les changements se poursuivent au même rythme jusqu'au XIX^e siècle.

Pour peu que ces hypothèses soient confirmées et étayées par l'histoire naturelle, nous entrons en possession d'un facteur chronologique décisif qui, dans certains cas peut corroborer, dans d'autres démentir, la chronologie établie à l'aide de méthodes purement archéologiques, et qui pourrait nous fournir une aide importante, précisément en ce qui concerne la détermination et la séparation des trouvailles du IX^e siècle.

En second lieu je voudrais aborder le groupe de problèmes relatifs à l'occupation avare et à la première époque avare qui ont précédé directement le VIII^e siècle, période qui constitue le sujet même de notre conférence.

Les trouvailles du VI^e et du début du VII^e siècle font pour ainsi dire totalement défaut sur le territoire au nord du Danube et sont tout à fait sporadiques au sud (Győr, Töltéstava, Tápszentmiklós, Pápa), quelques

trouvailles dans le bassin de Vienne (Wien-Liesing), ainsi que Devínska-Nová Ves c'est tout.) Cette absence ne peut pas être expliquée par des facteurs géographiques: le Rábaköz, région si peuplée plus tard, si fertile et si apte à l'élevage de bovins est totalement vide. À l'est du Raab les trouvailles sont également très sporadiques, mais en plus de considérations d'ordre purement logique, la découverte de monnaies byzantines à Écs (Justinien), à Győr (Justinien et Héraclée), à Nagybarát (deux Justinien) à Táplány (Phokas) prouvent également la présence d'une population.

Passons en revue quelques explications possibles de cette lacune.

Peut-être l'ancienne population (lombarde ou vivant sous la domination lombarde) n'a-t-elle pas quitté la région, et sa culture n'ayant pas changé, elle n'a pas laissé de traces archéologiques. J'ai mentionné plus haut qu'en ce qui concerne les vestiges des V^e—VI^e siècles, nous sommes plutôt pauvres. Néanmoins il y a une chose dont nous sommes sûrs, c'est qu'à Sopron, les couches d'agglomération déterminées avec exactitude s'interrompent au VI^e siècle.

Peut-être la Petite Plaine était-elle une marche, une zone frontalière qui n'aurait été occupée qu'après la chute de l'empire de Samo? Voilà une hypothèse qu'il y a lieu de prendre sérieusement en considération. Les trouvailles de la première période avare forment une chaîne à peu près semblable à celle du groupe de trouvailles de Hohenberg-Krunzl-Michelsdorf-Enns, dans la deuxième période avare. Peut-être faut-il tenir compte d'une population immigrée dans la période moyenne, mais en tout cas, avant l'apparition des groupes caractérisés par les plaques de ceinturon moulées (les grands cimetières: Győr, Mosonszentjános autorisent cette hypothèse).

Est-ce que nous aurions commis une erreur de datation? Est-ce que la culture de la deuxième période avare ou de la période moyenne remonterait à une époque plus ancienne? Cette hypothèse n'est toutefois appuyée par rien. Les tombes de l'époque avare ne contenaient pas une seule pièce de monnaie des VI^e—VII^e siècles, par contre elles correspondaient exactement aux trouvailles datant de la fin du VII^e et du VIII^e siècle mises au jour dans les autres régions du bassin des Carpathes.

On peut émettre l'idée, encore qu'elle soit assez absurde, que la population de la région n'a peut-être pas enterré ses morts (on connaît des exemples ethnographiques y relatifs, mais ils sont assez éloignés).

Finalement il faut aussi se demander si cette lacune ne doit pas plutôt être imputée aux déficiences des recherches.

L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de trancher la

question. J'estime pour ma part que l'explication du phénomène sera fourni par l'effet conjugué de plusieurs de ces facteurs possibles.

Le troisième groupe de problèmes peut se résumer ainsi: *on constate une rapide augmentation du nombre des sites de la fin du VII^e siècle*. Sur le territoire de la Petite Plaine, cela ne peut avoir qu'une seule raison: l'apparition de nouvelles ethnies.

Nous avons déjà effleuré la question de la séparation géographique des sites. Je voudrais y ajouter encore ceci. On trouve une population dense sur les versants des collines de Sukoró et de Pannonhalma, près des voies naturelles conduisant vers le sud, dans la vallée du Raab et bien entendu le long de la voie romaine. Le Rábaköz est émaillé de sites, alors qu'à l'ouest de la rivière Répce on trouve à peine de traces d'une population de la fin de l'époque avare, et cela vaut aussi pour la couche de cailloux du Raab. Nous avons déjà parlé de la plaine de Moson et du Hanság. En ce qui concerne le Szigetköz, on a seulement des trouvailles provenant de son extrémité est et — chose bizarre — en face, dans le Csallóköz, le nombre des sites datant du VIII^e siècle va en augmentant (Alsógellér-Holiare, Zsitvató-Žitavska Toň et les autres), circonstance qui est probablement et une fois de plus due aux conditions hydrographiques et aux nombre des gués. En Autriche, outre le bassin de Vienne, la région de la Leitha et les collines autour du lac Fertő ont livré un grand nombre de trouvailles.

Quels sont les principales caractéristiques des cimetières de cette époque? Tout d'abord l'absence des sépultures de cheval — à la différence de certains cimetières slovaques. Les tombes sont orientées presque exclusivement N-NO-S-SE, toutes les tombes d'une orientation différente sont suspectes, elle apparaissent généralement dans les secteurs de cimetières remontant au IX^e siècle, et peuvent éventuellement être en rapport avec la période avare moyenne et sa population. Les cimetières présentent des particularités différentes (par ex. la coutume de porter la ceinture à l'envers, à Táp, la régularité de la disposition du couteau à plusieurs endroits dans les sépultures féminines, etc.). Dans un avenir pas trop éloigné, on réussira peut-être à démontrer la présence de petits groupes locaux, ou si l'on veut, de sous-groupes ethniques.

À l'aide de l'analyse du cimetière de Győr (sur les traces du travail de pionnier de *Gyula László*, mais avec des conclusions en partie différentes des siennes), j'ai essayé de suivre les changements de la société de la fin du VII^e et du VIII^e siècle tels qu'ils se reflètent dans l'aspect d'un cimetière, c'est-à-dire dans la vie de la communauté qui l'a utilisé (voir la revue *Arrabona* sous presse). Sans vouloir présenter ici la méthode appliquée, je me contenterai de communiquer les résultats de mon enquête: le

cimetière a été établi par le groupe avar de l'époque moyenne portant des ceinturons ornés de plaques estampées. Sous sa première forme, il comportait une chaîne lâche de groupes de sépulture (de famille? de clan?) — comme celles du II^e groupe d'Alattyán déterminé par I. Kovrig. Dans la phase suivante apparaît à Győr le groupe à ceinturons ornés de plaques moulées (groupe à rinceaux), et à ce moment-là le cimetière est réparti une seconde fois selon un ordre de clan très strict: au milieu les nobles (pêle-mêle: tout le monde cherche à y trouver une place) à gauche les tombes à griffon d'un homme d'un certain rang, à droite les plus pauvres, les plaques de ceinturon, pour peu qu'on en trouve, sont des lamelles). Cet ordre rigoureux était déjà en train de se désagréger lorsque la troisième vague apparut (plaques de ceinturon ornées de rinceaux, au bord du cimetière). Il est intéressant de voir que cette dernière population enterrait ses morts dans des groupes isolés, semblables à ceux des premiers immigrants caractérisés par des plaques à lamelles.

Malheureusement nous ne connaissons pas l'ethnie qui a peuplé la Petite Plaine (et surtout nous ignorons tout de sa principale caractéristique: sa langue). Sans doute s'est-elle constituée à partir de plusieurs composantes, dont nous ne savons rien, pas plus que de la proportion de leur participation à l'ensemble. L'étude des coutumes funéraires — malgré les écueils qu'elle présente — peut apporter quelques résultats dans ces problèmes.

En quatrième lieu je voudrais m'occuper des *problèmes du IX^e siècle*.

Nous savons que la fameuse "réserve", "l'asile" se trouvait sur notre territoire. C'est ce qui explique pourquoi le IX^e siècle occupe une place si importante dans nos recherches. Nous sommes à même de prouver la probabilité plus ou moins grande de l'utilisation de certaines portions de cimetières nouvellement découvertes jusque dans le IX^e siècle.

(Carrière de sable de Szil: tombes orientées N-NO-S-SE, anneaux à extrémités en forme de S multiple; grand bout de courroie à côtés poinçonnés et gravés, ornés de rinceaux plats; bizarre garniture plate, faisant l'effet d'une imitation bâclée, avec des appliques à pendeloques non assortie, l'attache d'une de ces pendeloques n'est même pas percée; M-onszentjános: R. Pusztai y a trouvé des anneaux à extrémités en forme de S; Csorna-Hosszúdomb: tombes O-E, perles, anneaux pour les cheveux), Ailleurs la survivance des cimetières jusqu'au IX^e siècle est fortement mise en doute (Győr, Dőr, Táp).

Nous avons des sites du IX^e siècle (récents, comme Sárápuszta, Rábatamási; anciens, comme Sobor, Rábakecöl, Marcaltó, Pannonhalma;

d'autres très suspects comme Répcevis, Lozs, Himód, Csorna-Ebágya, Győr, route Lehel) qui pourront nous aider à résoudre les problèmes soulevés au cours des discussions sur les trouvailles principales (calice de Cundpald, ahrnagement de Veszkény, cimetière de Sopronkőhida). Circonstance digne d'attention: les sites du IX^e siècle (ou tout au moins susceptibles d'y remonter) se rattachent du côté O-SO au bloc du VIII^e siècle, il le recouvrent en partie, notamment sur la couche de cailloux, mais font défaut sur les territoires du bloc central du VIII^e siècle, ou alors, comme dans le cas de Csorna-Hosszúdomb et Szil, surgissent dans les cimetières mêmes du VIII^e siècle, comme secteurs plus jeunes. Il s'ensuit naturellement que la possibilité de l'utilisation ultérieure des cimetières du VIII^e siècle doit être prise en considération ailleurs aussi.

On peut se demander pourquoi nous ne disposons que d'un nombre relativement faible de trouvailles remontant au IX^e siècle. À mon avis, abstraction faite de quelques cas, la population de cette époque devient insaisissable pour l'archéologie. Appauvrie, opprimée par une domination étrangère, vivant dans la sphère d'attraction du christianisme et subissant l'influence des ethnies voisines, ses coutumes ont changé, sa culture s'est transformée (et encore les cimetières n'en conservent ils que très peu de choses). Ce qui pourrait être d'une importance décisive, c'est la mise au jour d'agglomérations du VIII^e et du IX^e siècle. Les quelques agglomérations connues sont nettement insuffisantes pour résoudre des problèmes historiques. Malheureusement les agglomérations du VIII^e (IX^e?) siècle authentifiées ces derniers temps au moyen d'enquêtes sur la place sont situées à des endroits où dans un proche avenir aucune fouille n'est prévue. En revanche nous attendons beaucoup de la mise au jour de l'agglomération de Sopronkőhida datant du IX^e siècle. Les fouilles d'authentification ont permis de remonter à la surface quelques fours, à l'aide desquels il a pu être prouvé que les débris de poterie étaient identiques à ceux du cimetière de Sopronkőhida mis au jour par Gy. Török. Les enquêtes sur place dans la région du lac Fertő et du Hanság et le dépouillement des résultats des fouilles de Sopron peuvent également fournir beaucoup de résultats nouveaux.

J'espère ne pas commettre une trop grande indiscretion en me référant ici, en dehors de mes propres fouilles, à celles de mon collègue S. Tóth, puisque pour la plupart du temps nous avons travaillé ensemble, et que nous avons l'habitude de discuter nos problèmes et de confronter nos résultats. Or il semble que ses dernières fouilles aient révélé des vestiges de l'époque carolingienne à Sopron. En effet on y a décelé les traces d'une période de construction ayant immédiatement précédé la construction du

rempart rouge, (Par ex. c'est alors que fut établi le tracé de la Porte Postérieure (Hátsókapu), (sensiblement différente de la porte romaine). Sur cette base-là il faudrait examiner de nouveau la possibilité d'identification d'Odinburg-Ödenburg.

Nous touchons ici à une nouvelle question, celle de l'identification des noms de lieu de l'époque carolingienne. Je me référerai aux résultats de *Károly Mollay*, de *Péter Váczy* et surtout à ceux des recherches autrichiennes. À notre avis, les identifications ne sont pas impossibles, toutefois elles sont chaque fois hypothétiques et ne peuvent pas encore servir de base à des conclusions définitives. Je suis convaincu qu'à côté des recherches philologiques, c'est en premier lieu l'archéologie qui nous fournira les résultats plus intéressants.

Pour terminer, je voudrais aborder les traits communs aux problèmes des VIII^e—IX^e siècles, de l'époque de la conquête et de l'époque des rois arpadiens.

Nous n'avons pas encore procédé à la confrontation de la séparation des sites des VIII^e—IX^e siècles et de l'époque de la conquête sur notre territoire.

Au premier abord il semble que les tombes de la couche moyenne et dirigeante des conquérants se soient trouvées le long des voies principales, et que l'aire de leur dispersion corresponde à celle des vestiges de la population antérieure. À l'heure actuelle, on connaît malheureusement trop peu de cimetières du petit peuple sur ce territoire pour en tirer des conclusions même superficielles.

On n'a pas davantage confronté méthodiquement les sites de l'époque avare, de l'époque carolingienne et de l'époque arpadienne. Je voudrais toutefois faire remarquer, qu'au moins dans certaines régions, il existe des relations surprenantes. Dans le comitat de Győr-Sopron presque tous les cimetières du VIII^e siècle se trouvent dans le voisinage immédiat d'une agglomération d'origine médiévale existante ou déjà disparue. Rien de plus caractéristique que le cas de Mosonszentjános et de Mosonszentpéter: cela ne peut pas être l'effet du hasard qu'à proximité de ces deux villages voisins et possédant chacun un vaste territoire, on ait mis au jour un cimetière du VIII^e siècle, mais que sur le territoire des communes il n'existe pas de sites avars.

Notre comitat est dans une situation assez extraordinaire, du fait que sur son étendue on trouve trois résidences d'*ispán*: Győr, Sopron et Moson. Les trois endroits nous fournissent de plus en plus d'informations archéologiques non seulement sur ces centres importants, mais aussi sur leurs antécédents, notamment sur les raisons qui les firent se constituer à

ces endroits précis et non ailleurs. Une fois de plus on répètera ce qui a été dit pour la majorité des questions abordées: les recherches ont été amorcées, on attend les résultats, mais il serait prématuré d'en parler.

Encore un mot sur *les chaudrons en argile qui, selon une opinion généralement répandue parmi les archéologues*, sont déjà des objets caractéristiques des Hongrois de la conquête. Au cours des fouilles entreprises dans la Petite Plaine, nous avons eu l'occasion de voir à plusieurs reprises que dans un seul et même site les chaudrons en argile sont précédés par des objets qui accusent les caractéristiques traditionnelles de la poterie de l'époque avare.

Plusieurs enquêtes sur place ont confirmé notre hypothèse: ce type de vase est apparu et s'est répandu dans la Petite Plaine plus tard qu'ailleurs. Ne serait-ce pas une preuve de la continuité de la population de la fin de l'époque avare?

En résumé: à l'intérieur d'une unité régionale relativement petite, il nous reste beaucoup à faire. Il est possible que les questions aient été mal posées et que nous ayons commis des fautes en élaborant la méthode pour les approcher. Néanmoins nous espérons que dans son ensemble, ce travail contribuera à une meilleure connaissance de l'histoire non seulement de la Petite Plaine, mais de tout le bassin des Carpathes au VIII^e et au IX^e siècle.

(Traduit du hongrois)

Gy. Török (Budapest)

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR CERTAINS GROUPES DE SÉPULTURES AVARES

(Pl. 28—32)

Dès le début de notre siècle, *J. Hampel* a déjà décrit les vestiges des différentes périodes de la migration des grands peuples.¹ Dans les années trente, des efforts furent faits pour élucider la chronologie relative de ces périodes;² vers le milieu du siècle on est arrivé à établir avec certitude le rapport chronologique, à l'intérieur de l'âge avar des vestiges de la haute, de la moyenne et de la basse époque.³ Depuis, il s'est prouvé nécessaire de procéder à une détermination chronologique plus exacte des changements importants survenus à l'intérieur de ces trois époques, ce qui équivalait à l'étude et à l'appréciation adéquates des sépultures complètement mises au jour. Par son ouvrage sur *Alattyán*, *I. Kovrig* a fait un grand pas dans ce sens.⁴ Sa monographie expose en outre les prises de position des différents chercheurs. Dans son résumé paru en 1966, *J. Werner* a constaté à plein droit que pour certaines questions les opinions sont encore loin d'être unanimes.⁵ Ces divergences sont dues aux difficultés d'établir la chronologie des changements qui s'observent dans le peuplement des sépultures.⁶ Nous connaissons bien les dates des premières et des dernières sépultures avares, mais le rareté des trouvailles de monnaie rend difficile la détermination de la chronologie relative des différentes tombes.⁷

Les tombes placées dans plusieurs couches et les directions dans lesquelles ces couches sont peuplées aident à surmonter ces difficultés. Dans les sépultures avares, il est rare de trouver plusieurs couches, mais celles de *Halimba* appartiennent aux exceptions.⁸ Joint aux méthodes traditionnelles, l'examen des sépultures sur plusieurs couches permet d'établir une chronologie moins approximative.

Tandis que dans notre conférence nous possédions d'abondantes illustrations projetées pour prouver la date de telle ou telle sépulture, ici nous pouvons seulement présenter quelques illustrations que l'on pourra toutefois compléter par quelques unes des planches parues dans *Folia Archaeologica*⁹ et dans *Študijné Zvesti*.¹⁰ Elles nous permettent de montrer

Conférence Internationale 1971 à Szeged

les rapports chronologiques relatifs, découverts dans les sépultures avares de Halimba.

Du côté SO¹¹ de la partie à deux couches, se trouve la tombe N°469 située au-dessus du N°470. Du côté Nord se trouve le N°394 enclavé dans le N°390. Les deux tombes de la couche supérieure témoignent, par leur situation au bord du cimetière et par le parallélisme des trouvailles, qu'elles proviennent du IX^e siècle. Ceci est démontré dans la tombe N°469, par de petites boucles d'oreilles faites de fil mince et par une autre à plusieurs boucles, arquée à sa partie intérieure,¹² et dans la tombe N°394 au milieu d'objets et par une perle millefleurs.¹³

Les tombes N°189 et 483 qui se trouvent en bordure NO et O du cimetière, ne sont pas superposées, mais leur mobilier mérite notre attention. Dans la tombe N°189 (pl. 28. 6—14), la boucle articulée en fonte, à ornement végétal et l'applique de ceinturon à pendeloque, ainsi qu'une autre applique à décor analogue mais sans pendeloque, appartiennent aux types de garnitures de ceinturon les plus tardifs de l'époque avare. Le bout de courroie à douille, qui complète le ceinturon, est d'origine antérieure, son état et l'usure de la surface de cassure montrent qu'il a été longtemps utilisée. La face est ornée d'une scène de combat entre animaux, l'envers d'un carré situé entre deux motifs en S. La longue utilisation du bout de courroie, les garnitures de ceinturon, peu nombreuses et au décor typique, confirment également que la sépulture date du IX^e siècle. Dans la tombe N°483 (pl. 28. 1—5) on a trouvé une paire de boucles d'oreille d'une facture plus soignée, un collier de bronze, de grosses perles foncées, ayant la forme de graines de melon et une bague en spirale. Les parallèles archéologiques¹⁴ de ces objets, ainsi que la situation de cette tombe au bord du cimetière, permettent de dater cette sépulture de la fin du VIII^e ou du début du IX^e siècle.

En nous avançant, à nouveau de la couche supérieure, vers le centre du cimetière, nous découvrirons entre les tombes N°394 et 189 les sépultures ayant directement précédé ces deux tombes. Le mobilier caractéristique, de la tombe N°173 qui se trouve dans la couche supérieure, comprend une paire d'agrafes en forme de boîte, à couverche ovale à ornement estampé en relief, de minuscules perles brunes et jaunes friables, des perles de différentes couleurs ayant la forme de graines de melon, une "perle à grains" de plusieurs couleurs, une bague à chaton sertie de verre et six bracelets à décor estampé.¹⁵ La jeune fille, avec son mobilier relativement riche, a dû être inhumée dans la seconde moitié du VIII^e siècle, avant le déclin de la puissance avare.

En dégageant la tombe N°276 ("in situ": pl. 29) on a abimé l'os illaque et le fémur droits du squelette féminin de la tombe N°275. Le mobilier de la tombe N°276 comprend de petites perles brunes ornant la chaussure, des perles transparentes de "graines de melon" et, appuyé sur la hanche un récipient d'argile fine rouge jaunâtre en forme de poire, à une anse, fait sur tour, et qui est de provenance orientale.¹⁶ Le récipient à une anse, son appartenance au niveau supérieur de la tombe, sa situation dans la couche supérieure du cimetière qui était en train de se peupler, tout milite en faveur d'une sépulture datant de la première moitié du VIII^e siècle.

À la seconde moitié de l'époque avare appartient le groupe comprenant des garnitures de ceinturon coulées en métal, ornées de griffons et rinceaux. Examinons la tombe N°143 dans la partie centrale du cimetière ("in situ": pl. 29), son mobilier (pl. 30) contient, outre des spécimens précoces du décor à griffons, des spécimens plus anciens à garnitures estampées. Le fait que cette tombe n'ait pas été creusée à la place d'une tombe antérieure peut être dû à un hasard, mais au moment de l'enterrement les tumulus anciens devaient encore être visibles. À côté du squelette masculin, il y avait un arc réflexe long de 146 cm. et quatre pointes de flèche à trois tranchants et percées. Deux ceintures complétaient le vêtement: une mince courroie avec des appliques estampées trilobées¹⁷ (pl. 30), avec des bouts de courroie en bois ou en corne à bande de bronze striée, et avec une boucle de fer — elle devait servir au vêtement habituel. Il y a en outre une courroie à applique moulée qui devait orner le caftan (pl. 31). À cette dernière appartenaient encore une boucle de bronze trapézoïdiforme, des appliques coulées en bronze ayant la forme de disques, un grand bout de courroie en bronze moulé orné de griffons et de rinceaux, et de petits bouts de courroie à rinceaux, un passant de ceinturon en lame de fer. La face du grand bout de courroie porte deux griffons accroupis l'un en face de l'autre et un rinceau stylisé, l'envers quatre paires de rinceaux. Il convient encore de mentionner le récipient fait sur tour et orné de lignes ondulées et de striures parallèles. L'enterrement du guerrier dut avoir lieu au début du VIII^e siècle, à la première génération du groupe caractérisé par l'ornement à griffons et rinceaux.

Nous présentons les plus anciennes sépultures relevant de ce dernier groupe en commençant par des plus récentes, tandis que nous présentons le groupe à garnitures estampées en commençant par les sépultures avares.

La tombe N°469 dont nous avons parlé avait une profondeur ne dépassant pas les 102 cm. Elle recouvrait partiellement la tombe N°470, aucune trace ne montre toutefois que c'est en la creusant que fut pillée la tombe

N°470, profonde de 142 cm, et située dans une direction différente. Dans cette dernière tombe, autour de la région des os du bassin, il y avait deux bracelets de fer, une boucle de fer en forme de trapèze, et trois anneaux de fer attachés l'un à l'autre. Dans la proximité de cette tombe il y en avait plusieurs autres qui avaient été violées: leur mobilier remonte aux premiers temps du cimetière; dans la tombe N°5 par exemple, on a découvert des plaques en os sculpté qui bordaient le carquois, une plaque en os qui recouvrait une "perle à graines", des rivets à grosse tête . . . , dans le N°6 une boucle d'oreille en or à petite sphère granulée, une applique estampée en argent, carrée, percée de rivets à grosses têtes; dans la tombe 485 (pl. 31) des plaques d'os allant en rétrécissant vers le bout qui recouvraient l'arc, des ornements en os à rinceaux plats sculptés, pour la courroie du carquois, l'envers en bronze de deux petits bouts de courroie, des fragments de fer, des os de boeuf, donc tout ce que les pilliers de la tombe avaient trouvé superflu. Dans la tombe pillée N°484, outre le mobilier insignifiant, ils ont laissé un os sculpté servant de fermeture à la sabretache (pl. 32. 1).¹⁸

Il ressort de ce qui précède que dans le cimetière de Halimba, les tombes violées se trouvant dans la couche inférieure, dépouillées de leur mobilier précieux, appartiennent aux sépultures avars les plus anciennes. Ces tombes-là sont dispersées dans toute l'étendue du cimetière et sont situées sous les deux tiers de l'ensemble du cimetière. Il ne faut pas oublier à ce propos que, parallèlement il y avait aussi des sépultures plus pauvres qui n'avaient pas été violées. Ce fait est attesté entre autres, par deux tombes d'enfant intactes, profondes l'une de 76 cm, l'autre de 102 cm, N° 253 et N°254 (pl. 32. 2—8). Dans ces tombes d'enfant il y avait une paire de boucles d'oreille en bronze, fourrées d'une perle à graines et plusieurs petites perles, une fusaïole et un bracelet de fer. La tombe N°20 offre également un bon exemple¹⁹ des sépultures intactes allant jusqu'à l'année 630 environ.

Pour suppléer au nombre de leurs guerriers tués au cours des combats et des familles de ceux-ci, les conquérants avars, pendant les deux premières générations (limites réduites), durent accueillir une partie de peuples de peu d'importance qui ajoutèrent de nouveaux éléments aux matériaux des sépultures postérieures, datant d'entre 630—670. Nous pensons avant tout aux garnitures gravées à ornement dentelé-entrelacé et tressé. Le mobilier de la tombe N°249, que nous avons présentée (pl. 32. 9—18), est caractéristique de cette époque. Nous pouvons le compléter par le mobilier, déjà publié,²⁰ des tombes N°203 et 108. Sous la tombe N°161, la tombe N°159 est déjà un exemple de sépulture d'entre 670—700, son

mobilier appartient à la période ayant immédiatement précédé celle des métaux fondus à griffons et à rinceaux, on y trouve des ornements de carquois en os sculptés et des plaques en os qui recouvraient l'arc et dont le bout allait un peu en s'élargissant.²¹ Dans les tombes féminines d'entre 670—700, on rencontre souvent des perles en verre, de couleur claire, de petite dimension, ayant la forme de graines de melon, tandis que dans les tombes masculines figurent, outre les garnitures estampées, des plaques taillées tout unies.

*

Dans l'ordre de peuplement du cimetières de Halimba on peut établir plusieurs périodes successives qu'il est facile de faire entrer dans des limites chronologiques absolues.

Après le départ des Lombards, au bout d'une génération, les Avars, conquérants de la Transdanubie, accueillirent plusieurs fois une petite partie de peuples vaincus. Ces peuplades, profitant de la faiblesse temporaire des Avars, pillèrent les tombes riches et apportèrent dans les sépultures de la deuxième génération de l'époque avare précoce (568—630) quelques nouveaux éléments, mais aussi un appauvrissement.

Dans la première partie de l'époque avare moyenne (630—670), la présence d'autres peuplades est attestée par les garnitures de ceinturon gravées, incisées, à ornement de tresses, dentelure, d'entrelacs.

Les tombes de la seconde moitié de l'époque avare moyenne contiennent des plaques de carquois en os sculpté et des garniture de ceinturon estampées qui trahissent d'une part une évolution interne et de l'autre la réapparition d'éléments "orientaux". Dans les tombes féminines, on rencontre les perles ayant la forme de graines de melon (670—700).

Dans la seconde moitié de l'époque avare, le mobilier de la première génération est caractérisé par des garnitures de ceinturon, estampées à griffon, assez rares, et par des garnitures de ceinturon moulées, précoces, beaucoup plus fréquentes. L'expansion des représentations de griffons, et la présence dans le mobilier funéraire, des premières garnitures moulées à griffons s'expliquent en premier lieu par une évolution intérieure, mais aussi par une influence vigoureuse de l'art iranien-perse (700—730).

Le passage à la vie sédentaire et une certaine évolution féodale eurent pour conséquence la vogue des ceinturons à garniture moulée, lourde, qui marquent le rang — et qui, au fond, conviennent peu à des guerriers — annonçant le déclin proche qui surviendra en effet avec la fin des guerres entre les Francs et les Avars (800).

Après la victoire des Francs et la liquidation des ateliers du Khan, les garnitures de ceinturon commencèrent à manquer, c'est ainsi que les tombes donneront des pièces déficientes, ensuite même des pièces symboliques. À la même époque l'influence carantane, morave et franco-bavaroise se fait sentir, et à la fin de cette époque les tombes sans mobilier, de caractère chrétien feront leur apparition (800—896).

(Traduit du hongrois)

Notes

- 1 *J. Hampel*, Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn. I—III. (Braunschweig 1905)
- 2 *T. Horváth*, Az üllői és a kiskőrösi avar temető (Les cimetières avars d'Üllő et de Kiskőrös) ArchHung 19 (1935)
A. Marosi — N. Fettich, Dunapentelei avar sírleletek (Sépultures avars de Dunapentele), ArchHung 18 (1936);
Gy. László, Adatok az avar kori műipar ókeresztény kapcsolataihoz. (Contributions aux relations entre l'industrie artistique de l'époque avare et le paléo-christianisme. Budapest, 1935.
- 3 *Á. Sós*, Le deuxième cimetière avar d'Üllő. ActaArchHung 6 (1935)
Gy. László, Études archéologiques sur l'histoire de la société des Avars. ArchHung 34 (1955)
I. Kovrig, Adatok az avar megszállás kérdéséhez (Contributions à la question de la conquête avare) ArchÉrt 82 (1955)
- 4 *I. Kovrig*, Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán. ArchHung 40 (1963)
- 5 *J. Werner*, Zum Stand des Forschung über die archäologische Hinterlassenschaft der Awaren. Beiträge zur Südosteuropa-Forschung München 1966. 307—315.
- 6 La plupart des cimetières à une couche sont étendus et possèdent plusieurs centres du même âge.
- 7 ArchÉrt 82 (1955) 38.
- 8 *Gy. Török*, Kétrétegű temetkezések a halimbai avar temetőben (Sépultures sur deux couches dans le cimetière avar de Halimba) FolArch 20 (1969) 79—98.
- 9 *Ibid.* fig. 2—7.
- 10 *Gy. Török*, Das awarenzeitliche Gräberfeld von Halimba im VI—IX. Jahrhundert. ŠtZ 16 (1968) 265—277, fig. 1—6.
- 11 Pour la situation des tombes sur deux couches voir FolArch 20 (1969) fig. 1.
- 12 *Ibid.* fig. 1—5.
- 13 *Gy. Török*, Beobachtungen bei der Freilegung des Gräberfeldes von Sopronkőhida. Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege, 11/12. (1963) 464—482.
- 14 *I. Kovrig*, ArchHung 40 (1963) op. cit.
- 15 ŠtZ op. cit. fig. 5. 1—14.

- 16 *É. Garam*, A késő avarkori sárga kerámia (La céramique jaune, faite au tour. de l'époque avare tardive) *ArchÉrt* 96 (1969) 207—241.
- 17 Des garnitures de ceinturon analogues, trilobées, ont été trouvées dans la tombe N°18 du cimetière des abattoirs de Kiskőrös. *ArchHung* 34 (1955) pl. X. 7—8.
- 18 Le motif décoratif permettrait de le dater du début de la seconde moitié de l'époque avare, mais le fond en cuvette de la tombe et le fait qu'elle a été violée, le rattachent au groupe précoce.
- 19 *Gy. Török*, *FolArch* 20 (1969) fig. 4.
- 20 *Gy. Török*, *ŠtZ* 16 (1968) fig 2, 1—5 et 11—16.
- 21 *Gy. Török*, *FolArch* 20 (1969) fig. 2, 1—12.

M. Aglarov (Mahatchkala)

**LES AVARS DU CAUCASE, QUELQUES ASPECTS DE LEUR HISTOIRE
ETHNIQUE ET POLITIQUE (Résumé)**

Les Avars constituent une ethnie considérable dans le nord-est du Caucase. Leur nombre s'élève à 400 mille environ. Ils peuplent la plus grande partie du versant septentrional de la chaîne principale du Caucase, avec l'ensemble des zones les plus importantes du Daghestan Intérieur, et on les trouve aussi dans les parties sud et sud-est de la RASS du Daghestan ainsi que dans un des districts de la RSS d'Azerbaïdjan.

La langue avare appartient à la branche daghestanaise de la famille des langues ibéro-caucasiennes. Au point de vue anthropologique, les Avars sont de la race caucaso-balkanique. Les sources écrites de l'Antiquité (*Strabon, Ptolémée*) les mentionnent sur ce territoire sous le nom de *legi* (?) (selon l'opinion de Troubetskoï) ou sous le nom d'*albi* (selon l'opinion de N. Ja. Marr et de I. Bechert). Pendant la grande époque de l'Empire Khazar, les Avars fondèrent le Royaume de Sarir dont le chef portait le nom d'*avar* (donnée d'*Ibn Roustah*). Ce nom entrera dans la tradition littéraire comme nom ethnique et sera utilisé alternativement avec le propre nom des Avars, qui est *maarulal*. L'explication la plus probable de cet ononyme ou ethnonyme est fournie par les contacts entre le Royaume de Sarir et les Avars Classiques (VI^e siècle de notre ère). Sarir fut balayé par l'expansion arabe dans l'Est du Caucase, puis, jusqu'au début du XIX^e siècle, époque de la fondation de l'Imamat de Samil, les Avars vécurent dans les cadres du Khanat Avar, qui fut la puissance politique la plus considérable de l'est du Caucase.

Depuis les temps les plus anciens la vie économique des Avars a toujours été fondée sur l'agriculture, et sur l'élevage intensif à partir de l'âge du bronze. C'est grâce à ces activités que se développèrent les cultures en terrasses, que les différentes zones géographiques se spécialisèrent et que l'on introduisit le système d'élevage à hameau d'hiver et d'été.

La vie sociale et politique était caractérisée par l'union des agglomérations plus importantes, urbanisées, ayant un caractère de république, que

Conférence Internationale 1971 à Szeged

l'oligarchie administrait conformément à un système juridique codifié. Les fédérations de ces unités sociales étaient les *bo* (=armée) qui portaient le nom de "sociétés libre".

Ces "sociétés libres" entretenaient sur le plan politique et militaire des rapports de solidarité avec *Khunzakh*, la capitale féodale du pays, et il y en avait même qui se reconnaissaient ses vassales.

Dans le domaine de la culture matérielle il faut surtout considérer le niveau de l'architecture civile (le même que celle des Svanes), élevé en ce qui concerne le Caucase. Les maisons avares du Moyen Âge offrent un aspect extérieur assez sévère, elles ressemblent presque à des forteresses, mais l'intérieur en est monumental et aménagé avec un art de caractère pour ainsi dire épique. Le costume féminin est complexe et caractéristique, il traduit bien l'appartenance ethnique et le rang social. Au point de vue ethnique les Avars forment un ensemble hétérogène. Les spécialistes tiennent compte de 14 langues, de plus de 30 dialectes et patois ainsi que d'un grand nombre de différences dans la culture, le mode de vie etc. de la plupart des villages. Nous avons tenté d'expliquer cette différenciation ethnique par l'existence d'unités isolées politiques et sociales- les sociétés et les "polis" — et de leurs fédérations. Ces unités endogames, souveraines du point de vue politique, fonctionnaient sur le même territoire comme un système social et politique. Les variantes ethniques des Avars s'étaient formées à l'intérieur des limites de ces unités et leur correspondaient. On possède des preuves de ce que cette situation fut le facteur décisif de la différenciation ethnique des Avars.

Au cours de l'édification du socialisme la vie des Avars a connu des changements fondamentaux impliquant des tendances à la consolidation nationale.

(Traduit du russe)

F. Zagiba (Wien)

DIE ANFÄNGE DER ABENDLÄNDISCHEN KULTURBEWEGUNGEN BEI DEN VÖLKERN IM KARPATHENRAUM (SLAWEN, AWAREN, UNGARN) IM 8. BIS 12. JHDT. IN SPRACHLICH-LITERARISCHER SICHT

Um ein wahrheitsgetreues Bild von der Kulturbewegung bei den Völkern im Karpathenraum entwerfen zu können, müssen wir zuerst nach jenen Ausstrahlungszentren forschen, aus denen diese Völker kulturelle Impulse erhielten, bzw. nach jenen Nachbargebieten sehen, die als Vermittler des abendländischen Kulturgutes in Betracht kommen. Es gibt zwei Kultursphären, deren kulturelle Ausstrahlungen die erwähnten Völker erfassten: das Imperium Romanum, bzw. das karolingische, später ottonische Reich einerseits und das byzantinische Reich andererseits. Die Organisationsgrundlage bildeten in beiden Fällen die Kirchen: hier die West-, dort die Ostkirche. Uns interessieren nur die Slaven, Awaren und Ungarn, deren Ansiedlung im Karpathen- und Donaauraum seit dem 6. Jhd nachweisbar ist. Von der Begegnung dieser Völker mit der byzantinischen Kultur vor ihrer Niederlassung im Karpathenraum können wir nur so viel sagen, dass sie durch die byzantinische Kirche mit dem Christentum in Berührung gekommen sind, wie die Beigaben christlicher Symbole in den Gräbern beweisen.

Von einer echten Kulturbewegung in geistesgeschichtlicher Sicht und in der Sprache dieser Völker können wir erst nach der politischen Niederlage und Unterwerfung der Awaren und Slaven im J. 796 und der Ungarn im Jahre 955 sprechen. Für eine kulturelle Mittlerrolle der Kirche im byzantinischen Machtbereich nach der Niederlage dieser Völker haben wir sehr wenig Anhaltspunkte und finden nur sporadische, aber keine dauerhaften Spuren im kulturellen und sprachlich-literarischen Leben dieser Völker. Im Bereich der kontinuierlichen Gesetzmässigkeiten im östlichen Mitteleuropa ist die Vormacht der abendländischen christlichen Kultur festzustellen. Es fehlt nicht an Versuchen der Ostkirche, diese Völker in ihre Kultursphäre einzubeziehen, so bei den Slaven im Grossmährischen Reiche und bei den sog. Schwarzen Magyaren in der Umge-

Conférence Internationale 1971 à Szeged

bung von Vidin zur Zeit der Herrschaft Ajtonya, doch handelt es sich hier nur um Episoden. Wie bei den Slawen zur Zeit Karls d. Gr. die abendländische Kulturbewegung Fuss fassen konnte, so wurden auch die Ungarn durch die Staatsgründung Stephan des Hl. in die abendländische Kultur einbezogen.

Als das Awarenreich im Jahre 796 zerschlagen wurde, fand im Lager des Königssohnes Pippin, bei Linz an der Donau, eine Besprechung statt, an der sowohl weltliche als kirchliche Vertreter teilnahmen. Ziel der Aussprache war die Umwandlung dieser in den Quellen als "gens bruta", bzw. idiotae bezeichneten Awaren und Slawen in friedliche Völkerschaften. Ihre Eingliederung in die abendländische christliche Kultur war das vorzüglichste Ziel. Das Protokoll über diese Besprechung, das uns erhalten blieb, möchten wir als "Salzburger Missionsmethode" bezeichnen, weil das Original dieses Dokumentes, das bis zum 18. Jhd. in Salzburg aufbewahrt wurde, die Methode der Bekehrung der erwähnten besiegten Völker festhält, die der Bischof von Salzburg in die Tat umsetzen sollte. Deshalb wurde auch Salzburg 798 zum Erzbistum erhoben und ihm die Suffraganbistümer Passau, Freising u. Regensburg unterstellt. Diese Bistümer, sowie die königlichen Klöster Niederaltaich, Kremsmünster, Innichen u.a. sollten an diesem Werke beteiligt werden. In der Missionsmethode wurde festgehalten, dass die Bekehrungsarbeiten in drei Phasen vor sich gehen sollte: 1. in der Glaubensunterweisung, 2. in der Taufe selbst und 3. durch die Unterweisung in der Sittenlehre. Die innere Überzeugung — so heisst es im Protokoll —, nicht der Zwang, sollte entscheidend sein. Nur eine freiwillige Entscheidung habe für das ewige Leben oder für die ewige Strafe Geltung.

Die neue Sittenlehre, die das Christentum mit sich brachte, erforderte ein neues Idiom, vor allem in lexikalischer Hinsicht, um heidnische Begriffe christlich umzudeuten und um überhaupt erst neue Begriffe zu schaffen. Dadurch war eine ganz andere Sprache entstanden, als die, welche die heidnische Gesellschaft verwendet hatte. Diese neue Sprache unterschied sich hauptsächlich im Wortschatz vom alten gesellschaftlichen Idiom. Dabei ist festzuhalten: wenn auch durch die gesellschaftliche Ordnung und Entwicklung eine Sprache lexikalisch bereichert wurde — was eine Folge der Differenzierung der Berufe ist — so konnte daraus noch keine schriftlich festgehaltene Literatur — bzw. Kultursprache entstehen. Selbst die ältesten Beschreibungen der heidnischen Völker, ihrer Sitten, Bräuche, Berufe und ihres sittlichen Lebens stammen aus dem Bereich der kirchlichen Organisationen. Die mythologischen Erzählungen und Überlieferungen führten nicht zu einer Literatursprache: im Gegenteil: sie

wurden von der Kirche in "ihrer" Sprache (griechisch oder lateinisch) aufgezeichnet. Erst nach Ausbildung der Kirchensprache wurden auch weltliche Texte schriftlich festgehalten. Der Zusammenstoß der heidnischen Völker mit der christlichen Welt führte zur Festhaltung von Texten in lateinischen und slawischen (glagolitischen oder kyrillischen) Buchstaben. Es handelt sich dabei vornehmlich um Missionstexte, von einer awarischen Fassung dieser Missionstexte haben wir keine Nachrichten. Im ungarischen Bereich erfolgte die Aufzeichnung ungarischer Texte mit lateinischen Buchstaben.

Nun ist die Frage zu beantworten, wie die Missionare aus den bayerischen Bistümern und Klöstern sprachlich miteinander in Verbindung treten konnten. Es war der Ire Virgil, der um die Mitte des 8. Jhdts mit seinen Mitbrüdern nach Salzburg kam und das Kloster St. Peter zum Missionszentrum für die karantanischen Slawen und Bajuwaren machte. Nach der *'Conversio Bagoariorum et Carantanorum'* gingen einige Gefährten nach Karantanien "ad docendum illam plebem". Der Erfolg war bald so groß, dass sogar ein "episcopus Slavorum" sich in Maria-Saal niederließ, um von dort aus die Mission zu leiten. Wie ist es nun zu erklären, dass eine irische Missionsgruppe so bald so große Erfolge haben konnte? Eindeutig nur darum, weil diese Missionare das Volk in seiner Sprache unterwiesen hatten. Wie kamen sie dazu? Es ist allgemein bekannt, dass die Schulen in Irland nicht nur den "Heiligen Sprachen", Hebräisch, Griechisch und Latein, sondern auch den Nationalsprachen ihr Interesse zugewandt hatten. Das Irische rangierte danach nach den "Heiligen Sprachen" an erster Stelle. Damit war der Begriff der "lingua quarta" der Volkssprache in der Mission, geboren. Diese philologisch so stark interessierten hochgebildeten Mönche kamen nun als Missionare auf das Festland. Sie wanderten in Gruppen und bildeten Schulen (so in Salzburg und nach dem Bericht der *'Conversio'* auch in Maria-Saal), wo sich die mnemotechnische und den Volkssprachen zugewandte Philologie der Iren mit der bücherkundigen Philologie des Cassiodor vereinigte. So trat in Salzburg und in Karantanien nicht nur das Althochdeutsche, sondern auch das Slawische in das Bereich des philologischen Interesses der irischen Missionare? ihnen verdankt die Slawistik die Entstehung der ältesten slawischen Texte. Für die Missionspraxis der Iren war in Karantanien das Slawische und das Althochdeutsche die "lingua quarta". Hier können wir schon festhalten, dass das Slawische die einzige "lingua quarta" im irischen Bereich war, die durch die Lehrtätigkeit Konstantins und Methods zur "lingua liturgica" erhoben wurde, während die übrigen Volkssprachen, das Althochdeutsche, das Awarische und später das Ungarische auch weiterhin

nur die Funktion der "lingua quarta" innehatten, d. h. sie waren Kirchensprachen in dem Sinne, dass in ihnen unterrichtet und gepredigt wurde (Missionssprachen).

Die Frage, die uns hier interessiert, lautet: Haben die Missionare, die etwa auf Einladung des karantanischen Fürsten ins Land kamen, die für die Seelsorge notwendigen Texte bereits in slawischer Fassung (in der "lingua quarta") mitgebracht, oder erst im Missionsland angefertigt, und weiters: wurden diese Texte danach von der Karolingischen Mission nach Pannonien, Mähren und die Slowakei gebracht?

Aus dem eben Gesagten können wir die sprachliche Adaptierung der für die Seelsorge notwendigen slawischen Texte schon für das 8. Jhdt voraussetzen. Die Frage ist nur, ob diese ersten slawischen Übersetzung der Seelsorgetexte im Zentrum selbst, in unserem Falle in Salzburg, hergestellt wurden, oder aber erst in Maria-Saal. Wenn wir uns nun den nichtfixierten Texten, in der slawischen "lingua quarta" zuwenden, so denken wir, hier in erster Linie an die Grundgebete, die von der irischen Mission in Karantanien, in Mähren und in der Slowakei ins Slawische übersetzt, der Bevölkerung durch Momorieren eingeprägt und durch mündliche Überlieferung verbreitet wurden: waren doch die irischen Mönche durch ihre mnemotechnische Methode der Unterweisung bekannt. Ob diese Gebete auch schriftlich festgehalten wurden, wissen wir aus Mangel an Beweisen nicht. Nach der gleichen Methode wurden die Gebete auch den Awaren und Ungarn beigebracht. Slawische Texte des Glaubens, des Vaterunser und des Englischen Grusses besitzen wir erst aus dem 14/15. Jhdt; das älteste Vaterunser in ungarischer Sprache stammt ebenfalls erst aus dem 15. Jhdt.

Die Missionstexte

Wir wollen hier jene Texte aufzählen, die mündlich überliefert oder schriftlich auf aufgezeichnet wurden. Hierher gehören die Grundgebete, Taufformeln und Predigten, die den heidnischen Slawen, Awaren und Ungarn die neue Lehre samt ihren Begriffen vermittelten. Es sind dies:

- a. die Grundgebete,
- b. die Taufzeremonie,
- c. die Homilien (Belehrungen).

In dieser Sprache können wir mit keiner slawischen, awarischen oder ungarischen Fassung aufwarten. Doch ist uns der Missionsvorgang schon aus der Salzburger Missionsmethode bekannt. Die Texte, die als Vorlage

dienten, sind in lateinischer und althochdeutscher Sprache vorhanden. Wir dürfen aber das Vorhandensein dieser Texte mit Recht voraussetzen, da die Grundgebete (Glaube, Vaternoster) bei der Vorbereitung und bei der Taufe selbst gebraucht wurden.

Zur Belehrung waren Traktate, bzw. Homilien notwendig, die katechetischen Inhalts waren. Auch hier sind die lateinischen (und deutschen) Vorlagen vorhanden.

Bei der Herstellung dieser literarischen Unterlagen müssen wir an eine Organisationsbasis denken; sie war nach der Besprechung im Lager Pippins und besonders nach der Erhebung Salzburgs zum Erzbistum notwendig geworden. Das bedeutet, dass wir voraussetzen müssen:

1. Die Schaffung von Lehrenstalten, an denen die angehenden Missionare mit der Anforderung, die die Salzburger Missionsmethode an sie stellte, vertraut gemacht wurden (Karantanien mit seiner zweisprachigen Bevölkerung).
2. Die Herstellung der nötigen literarischen Texte in zwei Sprachen, wobei es gleichgültig ist, ob die slawische Fassung schriftlich festgehalten oder durch Dolmetscher mündlich geschaffen wurde.

In allgemein können wir drei Gruppen kirchlicher Handkunden aufzählen, bei denen Texte in der Volkssprache verwendet werden:

1. Die Taufe (Credo, Paternoster, Exhoratio, Abrenuntiatio),
2. die Beichte (Grundgebete, Sündenbekenntnis, Aufforderung zu einer guten Beichte),
3. die Predigt.

Für alle drei Gruppen haben wir volkssprachliche, also slawische Texte belegt, deren Vorlagen zum grössten Teil althochdeutsch waren. Es ist nicht immer klar zu entscheiden, ob der Text — etwa bei den Grundgebeten — unmittelbar aus dem Lateinischen oder aus einer althochdeutschen Vorlage übersetzt wurde; ebenso ist es noch immer nicht geklärt, ob die Predigt im *'Freisinger Denkmal II'* nach einem lateinischen oder althochdeutschen Muster verfasst wurde. Die neueste Forschung betrachtet dieses Denkmal als ein selbständiges literarisches Werk der Slawenlehrer Konstantin und Method. Wir sehen also, dass dieselben Texte, die in der lateinischen Kirche in althochdeutscher Sprache (bayrischer oder fränkischer Färbung) vorhanden waren auch slawische Parallelen hatten, die auf die gleichlaufenden Missionsarbeit der bayerischen Bistümer und Klöster den Bayern und Slawen zurückzuführen sind. Ähnliche Verhältnisse dürfen wir für die Ungarmission voraussetzen; für die Awaren stellt sich die Sache anders dar.

Inhalt und Umfang der Bibliothek des unter den Slawen der Ostmark wirkenden Missionsbischofs Madalwin (903)

Aus dem BÜcherverzeichnis des Missionsbischofs Madalwin vom J. 903 erfahren wir, welche Bücher eine Bibliothek zur Heranbildung der Kleriker, bzw. eine Schule am Bischofssitz enthielt. Als Madalwin im J. 903 wegen des Eindringens der Ungarn in Niederösterreich, wo er Besitzungen hatte und wohl auch in den von Slawen besiedelten Gebieten um Tulln, Lorch oder Mosapurc wirkte, nach Passau zurückkehrte, übergab er seinem, Oberhirten seine Gewänder, sowie seine 56 Codices umfassende Bibliothek.

Unter den Büchern, deren Zahl in einer Urkunde festgehalten ist, sind auch solche mit Texten in deutscher und auch in slawischer Sprache, die für die Missionstätigkeit unerlässlich waren: ein Plenarium, Liber sacramentorum (Messbuch) "in quo continentur benedictiones sacrorum ordinum ecclesie", ferner die Capitularia Karls d. Gr., eine Canonesammlung, sowie ein Liber poenitentialis, Bücher für die Missionsarbeit, bei denen aber auch Adaptionen durchgeführt worden sein dürften.

Die Sacramentare mussten, wie erwähnt, in unseren Gebieten durch Seelsorgetexte in slawischer Sprache erweitert werden. Es waren vornehmlich die Grundgebete, die zuerst durch Memorieren den Gläubigen beigebracht worden waren, später aber schriftlich festgehalten wurden. Auf diese Praxis gehen auch die 'Freisinger Beichtformen' zurück, die wir im Pontificale eines Missionsbischofs aus dem 10. Jhd. finden.

Ebenfalls ein Sacramentale (Messbuch) aus Pannonhalma enthält als ältesten ungarischen Seelsorgetexte die sog. "Halotti beszéd".

Für das Bestehen der Schule am Kollegiatsstift zu St. Adrian spricht die Tatsache, dass die am Hofe Pribinas und später Keceljs tätigen Presbyteri bzw. Archipresbyteri Dominicus, Swarnagel, Altfriidus und Richpalus, die von 850 bis 869 die Seelsorge in Pannonien leiteten, von der 'Conversio' als doctores, bzw. magistri bezeichnet werden, was darauf hinweist, dass sie Lehrer an einer Schule in Sinne der 'Admonitio generalis' vom J. 789 waren, die besagt, dass ein "sapiens doctor" die Schule leiten solle, an die die Verwendung der Volkssprache — erst Slawisch danach Ungarisch, gewiss ihren Platz hatte.

Wurden die Awaren zugleich mit den Slawen von den bayerischen Missionären bekehrt?

Wie wollen uns nun mit der Frage befassen, auf welche Weise, mit welchen Texten und welcher Sprache die Awaren christianisiert wurden

Wir sahen, dass wir Texte in althochdeutscher und slawischer Sprache besitzen, die im Rahmen der Salzburger Mission entstanden sind. Unsere Hauptquelle, auf die wir uns stützen, ist die 'Conversio Bagoariorum et Carantanorum'; wie bereits der Titel besagt, erfolgte die Mission unter den Bajuwaren und Slawen, seinen Suffraganen, und mit den gleichen Seelsorgetexten. Für die Awaren können wir die Missionierung nicht dokumentarisch belegen, weil wir weder die Sprache der "Hunnen", d. h. der besiegtten Awaren kennen, und weil wir nicht wissen, ob nicht etwa das Griechische als Lehrsprache in Frage kommt, da sie ja aus dem Osten kamen. Wir denken hierbei daran, dass die Slawen in Byzanz das Christentum als Staatsreligion angenommen hatten, und zwar nach der im byzantinischen Reich üblichen Missionsmethode, die uns aber keine Auskunft darüber gibt, in welcher Sprache die byzantinischen Slawen die Unterweisung in der christlichen Lehre empfangen haben, ob griechisch oder slawisch, und ob sie die Grundgebete in ihrer Muttersprache auswendig lernten. Wir setzen diese Praxis unter den Slawen etwa in der Umgebung von Saloniki vor dem Auftreten Konstantins und Methods voraus. Es ist möglich, dass die Awaren zum Teil schon in der Heimat Christen waren, wofür wir reichliche materielle Belege besitzen, und dass auch unter den Awaren die sich im Karpathenraum niederliessen das Christentum verbreitet war. Mit dieser Frage beschäftigte sich mein Freund *Gyula László* in seinem Vortrag II. *Congressus Internationalis historiae et philologiae Slavicae Salisburgensis* 1967. Ferner berichten die Quellen, dass die Awarenfürsten, die nach ihrer Niederlage am Hofe Karls d. Gr. erschienen, die Taufe empfangen und versprachen, das Christentum unter ihren Untertanen zu verbreiten und zu festigen. Der grosse Fürsprecher der Awarmission war der Hoftheologe Alcuin, der beim Kaiser erwirkte, dass bei der Christianisierung nicht der Tribut, sondern die Festigung in der Heilslehre im Vordergrund stehen solle. Wir wissen, wie Alcuin in seinen Briefen den Patriarchen Paulinus II. von Aquileia anflehte und beschwor, mit dem Erzbischof von Salzburg gemeinsam an der Awarmission mitzuwirken.

Allerdings fehlen uns noch immer Anhaltspunkte dafür, in welcher Sprache die Awaren in der christlichen Lehre unterwiesen wurden. Es besteht kein Zweifel darüber, dass sich die Salzburger Missionsmethode ebenso auf die Slawen wie auf die Awaren bezog. Wir vermuten, dass die Missionare die zugleich unter den Awaren und Slawen wirkten, beide Sprachen gekannt haben. Aus dem Quellen und aus den Funden der materiellen Kultur beider Völker wissen wir, dass sie in Kriegen eine Kampfgemeinschaft bildeten, dass sie sogar gemeinsame Signalsemen hat-

ten und sich ihrer zur Aufmunterung bedienten, wie Simokatte berichtet, und dass zwischen ihnen ein lebhafter Kulturaustausch stattfand. Nur wissen wir nicht, in welcher Sprache sie sich verständigten. Aus verschiedenen Gründen sind wir der Ansicht, dass die Awaren zugleich mit den unter ihnen wohnenden Slawen in slawischer Sprache belehrt wurden. Nur die Grundgebete wurden ihnen in awarischer Sprache durch Memorieren beigebracht. Diese unsere Meinung wird durch die Tatsache stützt, dass das Slawische im 9. Jahrhundert nicht nur Missions-, sondern auch Staatssprache eines grossen Reiches-, nämlich Grossmährens- war, dessen Herrscher es erreicht hatten, dass das Altslawische von Rom auch als Kultursprache anerkannt und dem Lateinischen gleichgestellt wurde. Spielte das Lateinische im bayerischen Bereich als Kult- und Verkehrssprache eine bedeutende Rolle, neben dem die Volkssprache als Missionssprache verwendet wurde, so dürften die Awaren doch von Anfang an in der slawischen Sprache unterwiesen worden sein, ausser bei den Grundgebeten, die sie in ihrer Muttersprache erlernten. Während dem Slawischen im gesamten Karpathen- und Donauraum eine eminente kulturpolitische Rolle zukam, verblieb das Awarische in der untergeordneten Rolle einer Volks- und Missionssprache, der in der slawischen Kirchenorganisation keine Bedeutung zukam. So wie einst in der westlichen Kirche dem Latein mit Unterstützung der weltlichen Macht eine bevorzugte Stellung zukam, so war dies auch zur Zeit des Grossmährischen Reiches beim Altslawischen der Fall: es war nicht nur Staats- sondern auch Kultursprache, neben der das Awarische bedeutungslos blieb, zumal der politisch-staatliche Hintergrund für eine solche Entwicklung völlig fehlte. Wir haben keine Anhaltspunkte dafür, dass im awarischen Gebiet eigene awarisch ausgerichtete Missionszentren vorhanden gewesen sind. Die Awaren, die als Nation im 9. Jhdt zum völligen Verschwinden verurteilt waren, lebten in Abhängigkeit von den Slawen in eigenen Reservationen in Pannonien.

Das Altungarische seit dem 10. Jhdt als "lingua quarta". Die Begräbnisrede (Halotti beszéd), das älteste Denkmal sui generis in der christlichen Literatur im östlichen Mitteleuropa und der Ungarn überhaupt.

Die Schlacht auf dem Lechfeld bei Augsburg im J. 955 bedeutete im Leben der heidnischen Ungarn dieselbe Wendung wie die Niederlage vom J. 796 im Leben der Slawen und Awaren: eine neue Staatsform, die Annahme des feudalen Staatssystems, der christlichen Sittenlehre, also Verzicht auf das, was sie in der neuen Heimat vorgefunden hatten und dessen

kontinuierliches Fortleben sie unterstützten. Die vorgefundenen Kirchenbauten und Organisationen werden ausgebaut, neue gegründet. Gleichzeitig bedeutet dies das Entstehen neuer kultureller Pflegestätten und Schulen, in denen neben den Gegenständen der septem Artes auf die Pflege der ungarischen Sprache grosses Augenmerk gelegt wurde. Der hl. Stefan liess sich taufen und führte sein Land und sein Volk dem Christentum und der abendländischen Kultur zu. Er erkannte auch die politische Bedeutung von Byzanz für sein Reich und lernte die byzantinische Kultur in ihrer bulgarischen Form kennen, wie sie bei den Schwarzen Magyaren im Bereiche des Fürsten Ajtony ihre Pflegestätte gefunden hatte. Schon vorher missionierte der hl. Wolfgang von Regensburg auch in Ungarn und erneuerte damit die alten Bande, die die bayerische Kirche mit Pannonien verband. Ihm folgten die Missionare aus dem bayerischen und böhmischen Bereich, der hl. Adalbert und seine Gefährten. Dürfte Transdanubien das Missionsfeld Regensburgs gewesen sein, so wissen wir, dass Gran und Pannonhalma Wirkungsstätten der slawischen Mission Adalberts und seiner Genossen waren. Was uns in erster Linie interessiert, ist die Tatsache, dass beide Missionen bei den Ungarn ihre Arbeit im Sinne der Salzburger Missionsmethode kontinuierlich forsetzten, wobei aber das Altungarische als Missionsprache, als „lingua quarta“ eingeführt wurde. Vorlagen für ihre Missionstexte waren einerseits die althochdeutschen Fassungen bei der Regensburger Mission, und die altslawischen, bzw. kirchenslawischen tschechischer Redaktion bei der Slawischen Mission Adalberts. Alles was wir über das Wirken des hl. Adalbert in kirchenpolitischer und missionarischer Sicht wissen, deutet darauf hin, dass er keinesweges ein Anhänger der cyrillomethodianschen Liturgie war, sondern die hi. Messe nach vorcyrillmethodianischer, d. h. Salzburger Praxis feierte. So konnten die Adaptierungen der Missionstexte mit altungarischen neben althochdeutschen und slawischen Fassungen in Gran oder in Pannonhalma erfolgen; die Mission des hl. Adalbert konnte die kirchenslawischen Texte tschechischer Redaktion benützt haben. Es war die Zeit der Ottonen, als die Missionare aus Regensburg auf Einladung des grossen Kaisers zu den Slawen ins Sachsenland gingen, um dort zu christianisieren. Die Quellen weisen nach, dass der Leiter der Mission, der spätere Bischof Boso von Merseburg, noch in Regensburg Texte für seine seelsorgerische Arbeit zusammenstellte, die er zu den heidnischen Slawen bringen wollte. Doch diese lachten ihn aus, als er ihnen Kyrie eleison beibringen wollte. Sie deformierten den Gebetstruf zu „ukrywolsa“ und fügten hinzu: „So hat uns Boso gelehrt“. Meines Erachtens müssen wir die aus dem 10. Jhdt stammenden *'Freisinger Denkmäler'* für ein Werk

Bosos halten; sie konnten durch die Regensburger Mission oder auch durch Adalberts Vermittlung als Grundlage zur Seelsorgearbeit in altungarischer Sprache gedient haben. Das Fehlen schriftlicher Aufzeichnungen der Grundgebete (das älteste geschriebene Vaterunser haben wir erst aus dem 15. Jhdt) weist eindeutig darauf hin, dass die Ungarnmission die Grundgebete dem Volke ebenso wie früher die Mission bei den Bajuwaren, Awaren, karantanischen und pannonischen Slawen durch Auswendiglernen beigebracht hatte. Andere Texte, wie die Tauf- und Beichtformeln dürften zwar aufgezeichnet worden sein, sind uns aber nicht erhalten geblieben. Dies beweist die uns überlieferte Begräbnisrede (Halotti beszéd). Die im Karpathen- und Donauraum seit Jahrhunderten übliche Missionsmethode wurde von König Koloman bestätigt (Literatur), aus dessen Zeit das erste altungarische Denkmal, die 'Halotti beszéd' stammt. Mit ähnlichen Texten ausgestattet gingen auf Aufforderung des Königs Stephan d. Hl. ungarische Priester unter der Leitung des aus Venedig stammenden Hl. Gebhard von Pannonhalma zu den sog. Schwarzen Magyaren, wo eine schwarze Kirchenorganisation der byzantinischen Kirche bulgarischer Prägung wirkte, die sicherlich deswegen keine grösseren Erfolge aufzuweisen hatte, weil sie Missionstexte in altbulgarischer Sprache verwendete und gegen die Konkurrenz der mit altungarischen Texten ausgestatteten Mission Gebhards nicht standhalten konnte, weshalb sie bald einging. An ihrer Stelle blühte hier in der Nachbarschaft der byzantinischen Kirche bald ein kirchliches Leben abendländischer Prägung, zumal von Gebhard auch das Csanáder Bistum organisiert worden war.

Wenn auch die altungarische Literatur nicht mit Beicht- und Taufformeln wie die althochdeutsche oder slawische Literatur aufwarten kann, so besitzt sie doch ein Denkmal das als *sui generis* einzigartig gilt, die schon oft erwähnte 'Halotti beszéd', die in der literarischen Welt ihrer Zeit nicht ihresgleichen hat.

Auf Grund der vorhandenen literarischen Denkmäler im Bereich der Missionstätigkeit im Karpathen- und Donauraum, besonders unter den Slawen, können wir auch den literarischen Wert und die Sprachen der "HB" einstufen.

Wir besitzen zwei Predigten als literarische Werke, die ohne Vorlagen entstanden. In altkirchenslawischer Sprache ist es die sog. 'Adhortatio' in den Freisinger Denkmälern, eine Aufforderung zur Busse, die in ihrer jetzigen Form den Slavenlehrern zuzuschreiben ist und die in Mosapurc-Zalavár entstanden sein dürfte, wo die Brüder auf Bitte des Fürsten Kocelj seine 50 Theologen in die neue Sprache und Schrift einführen sollten. Die Adhortatio entstand als Musterpredigt für den Schulgebrauch.

Nach der damaligen Praxis mussten die Theologen vor der Priesterweihe in der Ausarbeitung solcher Predigten geübt werden; hierbei kam der Volksprache eine grosse Bedeutung zu. Wie die Literatur- und Sprachforschung feststellte war die Adhortatio bereits von hohem literarischen und sprachlichen Niveau, wie dies ein Vergleich mit anderen Texten aus derselben Umgebung zeigt (Freisinger Beichtformeln).

Wie der Literaturhistoriker Szabó richtig feststellte, wurde auch die "HB" von einem Kollektiv hergestellt, und zwar entweder in Pannonhalma oder in Mosapurc-Zalavár, ebenfalls für junge Priester, die in die Missionsgebiete gingen. Da diese unter Gebhard wirkenden jungen Missionare der altungarischen Sprache mächtig waren, hatte ihre Mission bald mehr Erfolg als die byzantinische Mission bei den Schwarzen Ungarn und konnte diese bald überflügeln, wie dies auch die Errichtung des Bistums Csanád beweist. Neben Pannonhalma konnte auch Zalavár der Entsehungsort für die "HB" gewesen sein, da hier schon zur Slawenzeit ein Missionszentrum bestand, das diese überdauerte und kontinuierlich weiterwirkte. Es wurde auch die Ansicht ausgesprochen, dass die ersten altungarischen Missionstexte von slawischen Priestern hergestellt wurden. Diese Möglichkeit ist nicht auszuschliessen, da die Salzburger Missionsmethode, die in diesem Gebiet die Jahrhunderte überdauerte, von den Missionaren die Kenntnis der Volksprache der zu Bekehrenden verlangte, wobei auch dieselben Missionstexte weiter verwendet werden konnten. Auf Grund dieser Forderung der Missionsmethode entstand in slawischer Sprache die Adhortatio, in altungarischer Sprache die "HB". Auf Grund meiner langjährigen Forschungen konnte ich feststellen, dass es zur "HB" weder im germanischen, noch in slawischen oder romanischen Sprachgebiet eine Parallele gibt. Darin liegt die einmalige Bedeutung dieses Dankmals für das literarische Leben dieses Landes und für die frühmittelalterliche christliche Literatur überhaupt.

Zusammenfassend können wir feststellen:

Die Völker im Donau- und Karpathenraum kamen durch die Christianisierung mit der abendländischen und mit der byzantinischen Kultur in Berührung. Dies geschah, nachdem das Staatswesen des ausgehenden Frühmittelalters die heidnische Religion und Sittenlehre als Hemmschuh für die Entwicklung ansah und aus den besiegten Völkern durch die Bekehrung zum Christentum, ergebene Untertanen machen wollte. Dies galt für die besiegten Slaven ebenso wie für die besiegten Ungarn. Die Awaren

konnten sich trotz der Christianisierung staatspolitisch nicht halten und gingen unter. Wahrscheinlich nahmen sie das Christentum nur widerstrebend an und erlitten so dasselbe Schicksal wie die Elbeslawen, die sich dem Christentum ebenso widersetzen und damit nicht nur ihre staatliche, sondern auch völkische einbüßen mussten.

Die Entstehung der ältesten mündlich überlieferten oder schriftlich festgehaltenen Texte, die vor allem für die Belehrung notwendig waren, wurden zuerst von den Missionaren mit Hilfe von Dolmetschern, später von einheimischen Priestern geschaffen. Alle Völker des östlichen Mitteleuropas wurden nach derselben, d. h. der Salzburger Missionsmethode bekehrt und bei allen die gleichen Missionstexte verwendet, die nach lateinischen und althochdeutschen Vorlagen hergestellt wurden. Sowohl die slawische, als auch die ungarische Literatur besitzt daneben zwei Werke von hohem literarischen und sprachlichen Rang, beide waren Predigten: die *Adhortatio* und die „*Halotti beszéd*“. So verdanken alle Völker, die einst im Bereich des karolingischen und ottonischen Imperium siedelten, ihr Kulturleben der grundlegenden Missions- und Belehrungspraxis der Salzburger Metropole; auf dieser Grundlage entstanden auch ihre ältesten Sprachdenkmäler.

Die Tätigkeit der Missionare aus Byzanz slawischer oder nichtslawischer Herkunft hatten für die Grundlegung der Kultur und Sprache jener Völker bei weitem keine so grosse Bedeutung, auch wenn sie in den Grenzgebieten des Alpen- und Donaupraumes mit byzantinischen Einflüssen in Berührung gekommen sind.

(Présenté en allemand)

SECTION ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE DU PAYS

I. Boba (Washington)

**ETHNOGENESIS OF THE HUNGARIANS AND THEIR SETTLEMENT
IN THE DANUBIAN BASIN IN THE LATE NINTH CENTURY**

During the Times of Migrations, and prior to the final crystalization of territorial states, the political formations were characterized by personal associations. Both the leadership and the people controlled were frequently multi-ethnic and multi-cultural. The earliest, and even the most recent, history of the Hungarians only confirms this observation. Till 1846—48 the official language of the Hungarian state was Latin, whereas the population of the state, referred to, especially by outsiders, as "Hungarians", represented a variety of languages and ethnic cultures. Even today the Hungarian speaking population of the Carpathian basin divides itself between the "Magyars" and "Szeklers".

At the time of Constantine Porphyrogenitus (c. 39), the tribal federation of the future "Hungarians" was still bilingual, an indication that the federation was yet young. It was only late in the ninth century that two distinct tribal groups, that of the "Kabars" and that of "Tourkoi", merged and soon afterward entered the Carpathian Basin. The duality of names used for the descendants of that federation — *Hungarians/Ungarn/Vengry* used by outsiders and Magyar by the people themselves — reflects still today the main component parts of the federation. Suffice it to compare the use of the names "Allemagne", "Sachsen", "Germany" for what is known otherwise as "Deutschland", always a federation of several distinct ethnic and political entities.

In the recent study (*Nomads, Northmen and Slavs*, 1967) I have attempted to show that the early, ethnogenetic phase of Hungarian history can be reconstructed only if we make a distinction between the component parts of the 'conquering' federation. It may be admissible to use the terms "Hungarian", "Ungarn", "Magyar" for the federation, but these terms should not be used as translations of such names as "Ouggroi", "Tourkoi", "Madzharii", "Kavaroi", — the component parts of the federation. This extension of the names "Hungarians", "Magyars", "Ungarn", into the ninth, eighth and even earlier centuries created the insoluble entanglement

Conférence Internationale 1971 à Szeged

of recent historiography. Both the Kuban homeland of the Onogurs and the Volga-Oka-Kama homeland of the Finno-Ugric Mogyeri, were considered as the primordial abodes of the „Magyars/Hungarians” of today.

In brief, prior to the Covenant of Blood, the *Madzhagarii* had a political history distinct from that of the *Tourkoi* known to Constantine Porphyrogenitus. It is even possible to trace a distinct political history of the “Kabars” prior to their association with the *Madzhagarii*. In my study I have attempted to show that the Finno-Ugric element in the conquering federation were the *Meshcheri* of the Russian sources. They merged with the Khvalisi, defectors from the Khazar state. The Khvalisi (possibly nicknamed later “Kavars”) and the *Meshcheri* were known to the Oriental authors under the name of *Madzhagarii*. If we make the basic distinction between the *Madzhagarii* and the *Ouggroi/Tourkoi* of the Byzantine sources, then there is no room for confusion. While the *Madzhagarii* were operating in the Volga-Don region, the *Ouggroi* were active along the Lower Danube, on territory controlled by the Danubian Bulgars. The fortress of Sarkel was built by the Khazars between the Don and Volga in 833 against the *Madzhagarii* and not against the “Ungarn”. The *Ouggroi* around the same time, in 837/8, were of the Black Sea. The year 837/8 was considered by scholars to be the date of the first reference to the “Hungarians” in the West. This is, of course, not a reference to the “Hungarians”, but only to the “*Ouggroi/Onogurs*”. Furthermore, the reference is not the first reference to this specific group of Onogurs. There is reason to believe that the Onogurs were active in the Balkans already in 811. They supported, on that occasion, the Danubian Bulgars against Byzantium. These same Onogurs — under the form of *Ungari* — were known also to the *Bavarian Geographer*, as a people east as a people east of the *Uuislane*.

The combined evidence of Slavic, Oriental, Byzantine and Western sources shows that *Ouggroi (Ungari)* Onogurs of the ninth and early tenth centuries were known also under the names of *Burgars* or *Burgans*. Similar is the case with the Danubian Bulgars, who are known in sources as “*Bulgars*” or “*Onogur-Bulgars*”. However, the *Ouggroi/Ungari*, known also as *Burgans*, are distinct from the political formation of the Danubian Bulgars. The similarity of names, as well as a shared tribal tradition, asserts only what we know from independent sources, namely that the Danubian Onogur-Bulgars and the *Ouggroi/Burgans* once were part of the Bulgarian realm on the Kuban. They separated only during the latter part of the seventh century. The Onogur-Bulgars moved to the Lower Danube, where they established in 680 the still existing Bulgarian state, whereas

the Ouggroi/Burgans joined the Avar federation in the Carpathian Basin and its periphery.

Finally, I have suggested that after the victories of Charlemagne over the Avar federation, the Ouggroi/Burgans did not subordinate themselves to Frankish control, but returned to the steppes east of the Carpathians. This is where we find them prior to merging with the *Madzhgariia*.

We should note that after the establishment of the Khagar realm on the Volga, and after the fall of the Great or Old Bulgaria on the Kuban, there were no nomadic groups known as Onogur-Bulgars which would have crossed the Volga and have been reported in 811, 837/8 and thereafter. Since these Onogur/Bulgars are distinct from the Volga Bulgars and also distinct from the Danubian Bulgars, there is only the third group to be considered for their identity, namely the Onogur-Bulgars which joined the Avars.

In the light of these observations, the persistence in the Hungarian chronicles of a concept of a second "ingressus" into Pannonias should be analyzed anew. The references to a second conquest can not be dismissed as medieval propaganda, or a form of apology, first of all because there is no trace of a claim by Hungary's neighbours for the conquered territory. Furthermore, there was little reason for an apology since the main victims of the conquest were the Bulgars and Moravians, none of whom were represented at the time of the Chronicles composition by an independent state.

The transition from an Avar-Onogur federation to a Onogur-Madzhgariia federation is typical for nomadic political associations. For an Avar-Onogur continuity there is further evidence.

Liutprand (I.5,13) knew that the Frankish realm was separated from the Ungari by some artificial obstacles, a defense line. Such was the situation during the lifetime of Emperor Leo and before the fall of Moravia, hence before the Ungarian conquest. The defense line was constructed by Charlemagne (Vidikund I,19), obviously after the conquest of Pannonia, having pushed the "Avar" remnants across the Danube and Tisza. Hence a political power east of the Frankish Moravian realm, across the "clusae" or "opus", could only have been the remnants of the Avar federation, namely the *Ungari* of Liutprand. These Ungari were often being invited by the Franks to fight against the Moravians on short notice, hence they could not be from a remote location. Naturally these invitations had to be facilitated by the removal of the defense lines. As we have already noted, the Ungari were also the neighbours of the *Uuislane*.

The Annals of Fulda, one of the best sources for ninth century devel-

opments in the Carpathian Basin, refers to the *Ungari* of Liutprand under the name of *Avari* or *Aavari qui Ungari dicuntur*. Both forms, used concurrently, reflect the fact that the *Ungari* were once part of the "Avar" federation (s.a. 894, 895, 896, and 900).

For the Onogur/Ungari the conquest of Pannonia was in fact a second "ingressus". For the other elements of the federation, the Madzhgarria/Kabar contingent, it was the first conquest. The Almos/Arpad family derived its dominant position from the strength of the subordinate non-Onogur military contingents of the Kabars, Mogyers and possibly the Nyeks. The Arpad family although of Onogur origin, alienated at least some of the Onogur chieftanis who sought independent political existence. In this connection, a new attempt should be made to clarify the *Gyula-Gyalu* confusion. Leaving the *Gyalu* problem aside, there seems to be little doubt that Gyula was a contemporary of Arpad, even if Anonymus did not mention his name or position. According to Kézai, Gyula, the leader of the third military contingent of the conquerors, entered Pannonia and later moved to Erdeuelu (c.29). It was his own decision. The Gyulas eventually separated themselves totally from the initial federation, a fact which resulted in several permanent consequences. Erdély will always be a distinct administrative region outside *Magyarország*, if the inhabitants were not Magyars. In other terms, Transylvania (Erdély) and Hungary (Magyarország) were always two distinct formations although from outside they could be referred to under one name, that of Hungary.

This early separation of the Arpads with its predominantly Finno-Ugric (and Khwarezmian) ethnic stock from the Onogur realm of the Gyulas explains why some medieval sources, while referring to the Carpathian Basin after the forced unification under Saint Stephen, still distinguish between the two component ethnic groups. Abulfeda placed the Baškurds next to the Germans and to the east of the Baškurds, the Hunkars. The Baškurda (Mogyers) are Moslems (a reflection of the Khwarezmian component), whereas the Hunkars are Christians (early missionary work from Byzantium among the *Tourkoi* of Constantine Porphyrogenitus). Abulfeda added that the Baškurds and Hunkars are like brothers.

Masudi in listing the neighbors of al-Firaq (Prague) made distinction between the Baškarda and Turks, the latter name being one of the forms used in Byzantine sources for the Onogurs.

Idrisi used the name Unkariia only for the part of Hungary east of Pannonia. The Heimskringla made distinction between Pannonia and Hunkaria, both parts of the Arpads' realm.

All this, and many other possible illustrations indicate an initial dual

regime in the Carpathian Basin. This dualism was eliminated by Saint Stephen, but only at the top of the system. The "Ugri negri" had to be converted to Christianity after the establishment of a church organization in the realm of Saint Stephen. Obviously, they did not belong to the realm of Saint Stephen initially. Finally, if we recall that in the medieval concept of the Christian society and its hierarchical system the Emperor was compared to the Pope, Kings to Archbishops, and Princes to Bishops, then the fact of two archbishopries in Hungary postulates the existence of two kings at one time.

These are in brief my observations on the ethnogenesis and early settlements in the Carpathian Basin. Most of the problem raised here will require further investigation. I hope that my suggestions and your comments will facilitate the search for a clear picture of the Hungarian proto-history.

(Présenté en anglais)

I. Fodor (Budapest)

LA QUESTION DES RAPPORTS DE L'ART HONGROIS ET DE L'ART DE L'IRAN À L'ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE DU PAYS (Résumé)

(Pl. 33)

1. L'art des Hongrois conquérants est, dans une large mesure, tributaire de l'art d'Asie Centrale, d'Iran et du Caucase (art sassanide). Depuis le début de ce siècle la question a été examinée dans la littérature hongroise à de nombreux points de vue (*G. Nagy, J. Hampel, G. Supka, N. Fettich, Gy. László, A. Bartha, I. Dienes*). Les recherches menées à bonne fin nous permettent aujourd' hui d'affirmer que l'art des métaux que pratiquaient les Hongrois du X^e siècle reflète les traditions des peuples d'Asie Centrale et d'Iran qui excellaient dans cet art; c'est à eux que les Hongrois ont emprunté — pour ensuite les développer — la plupart des éléments ornementaux dont le plus caractéristique est l'ornementation végétale (palmette, rinceaux et arbre de vie).

Deux objets récemment mis au jour et qui remontent à l'époque de la conquête du pays par les Hongrois d'Árpád, offrent des représentations du croissant de lune, motif nouveau en ce temps-là, qui, à notre avis, peut-également être ramené à l'art de l'Iran et de l'Asie Centrale.

2. La tombe féminine N°30 d'un cimetière du X^e siècle mis au jour en 1968 à Sósartyán-Hosszútető (comitat de Nógrád) a livré 2 disques identiques d'un diamètre de 8,7 cm. (Fouilles de l'auteur). L'un gisait sur le sein gauche, l'autre sur le bassin. Le riche mobilier funéraire comprenait entre autres une pièce de monnaie de Louis le Pieux (814—840).

La surface des disques faits à partir de plaques d'argent est divisée par deux lignes en quatre compartiments égaux dans lesquels sont disposés deux croissants de lune et deux motifs de feuille. (pl. 33) La croix de division et l'ornement des quatre champs ont été exécutés par refouillement, les points se trouvant aux extrémités des croix et des feuilles, par repoussage. Les bords des disques sont ornés de points repoussés semblables à ceux qui entourent les extrémités des feuilles.

Tout comme les autres disques de l'époque de la conquête, les

Conférence Internationale 1971 à Szeged

spécimens de Sósartyán faisaient partie de l'ornement de cheveux chez les femmes. Ces disques étaient fixés sur des rubans de cuir (c'est à quoi servaient les trous disposés sur le bord les uns en face des autres: deux en haut, trois en bas), puis le ruban était tressé dans les nattes. Ainsi les disques (qui dans les tombes du X^e siècle apparaissent presque toujours deux à deux) pendaient sur les courroies sortant des nattes à peu près à la hauteur de la poitrine. La plupart ont été effectivement observés à cet endroit par les archéologues. Le disque que nous avons retrouvé dans la tombe des Sósartyán sur le bassin a certainement été placé là lors de l'enterrement et pour des raisons rituelles. (Les vêtements des morts semblent avoir été assez souvent défaits dans les tombes des Hongrois de la conquête arpadienne).

3. Les représentations que l'on trouve sur les disques du X^e siècle — comme cela a été démontré à plusieurs reprises dans la littérature — avaient généralement une signification concrète et un but concret pour les membres de la société hongroise de cette époque. (Le plus souvent elles possédaient une vertu apotropaïque, elles protégeaient contre les mauvais esprits). Le dessin, composé de feuilles, qui couvre la surface du disque de Sósartyán peut éventuellement être interprété comme une variante simplifiée de l'arbre de vie, motif populaire dans l'art des Hongrois conquérants. Quant à la croix qui divise la surface, elle témoigne peut-être de la connaissance du symbole du christianisme, mais cela ne peut pas être affirmé avec certitude. Le troisième motif, le croissant de lune, est jusqu'à présent inconnu dans les matériaux archéologiques de l'époque de la conquête, par conséquent sa signification est plus difficile à préciser. Les recherches concernant des analogies nous ont conduits assez loin du bassin des Carpathes. En effet nous croyons avoir trouvé son modèle dans les croissants de lune de l'art sassanide. (On en trouve à la partie supérieure des couronnes des princes sassanides, sur les plats et les monnaies sassanides, etc. En Iran, en Asie Centrale et en Asie Mineure, ainsi que dans la région du Caucase, le culte des divinités solaires et lunaires était très répandu.)

Ainsi nous sommes d'avis qu'il s'agit une fois de plus d'un motif artistique que les Hongrois vivant avant 896 dans l'Est de l'Europe connurent par l'intermédiaire de l'art sassanide.

4. Les Hongrois — de même que les autres peuples finno-ougriens qui entrèrent en possession d'un grand nombre d'objets sassanides en argent — intégrèrent les éléments et les motifs de cet art évolué non seulement à leur art propre, mais aussi à leur conception religieuse, dans

lesquelles ils interprétaient les représentations selon leur propre mythologie.

Voilà ce qui s'est sans doute passé pour le motif du croissant de lune qui n'était pas incompatible avec la vision du monde du chamanisme. (La représentation de l'arbre de vie chez les peuples finno-ougriens, turcs et mongols se distingue de celle de peuples indo-européens précisément par le fait que chez les premiers, elle comprend aussi le soleil et la lune.) Toutefois il n'est pas exclu que le croissant ait eu d'autres significations, qu'il ait été, par exemple, un symbole de fécondité.

(Traduit du hongrois)

E. A. Khalikova (Kazan)

COMPOSANT ETHNIQUE COMMUN DANS LES POPULATIONS DE BULGARIE DE LA VOLGA ET DE LA HONGRIE DU X^e SIÈCLE

Au cours des deux dernières décennies on a dégagé dans le bassin de la Volga Moyenne quelques cimetières des VIII^e—X^e siècles, liés au premier État constitué dans cette région, la Bulgarie de la Volga. Les cimetières mis au jour, à Kaibel,¹ Khrachtchev,² Bolche-Tarkhani,³ Tankeevka,⁴ Tetiouchi,⁵ Kouibichev, Iguime,⁶ montrent qu'à l'époque où l'État s'est formé, la population était composée de plusieurs tribus et probablement de plusieurs ethnies. Certains de ces cimetières révèlent une analogie frappante avec les sépultures hongroises du X^e siècle dans le bassin carpathique. Les analogies concernent avant tout les ressemblances dans le rite funéraire, aussi avons nous consacré le présent article à l'examen de celles-ci.

A l'heure actuelle, trois de ces nécropoles ont été étudiées à fond. Elles se trouvent dans la République Autonome Tatare — ce sont les cimetières de Bolche-Tarkhani (365 sépultures des VIII^e—IX^e siècles) de Tankeevka (825 sépultures païennes des IX^e—X^e siècles et 56 sépultures mahométanes de la fin du X^e début du XI^e siècle) et de Tetiouchi 56 sépultures païennes et 50 mahométanes (de la même époque que celles de Tankeevka).

A Bolche-Tarkhani le rite funéraire, et le mobilier de la grande majorité des sépultures, notamment la prédominance des vases ressemblant à ceux de Saltovo, permirent de les comparer aux sépultures bulgares de Saltovo, du type de Zlivki et de Pokrovsk et d'en conclure à la pénétration dans les régions de la Volga Moyenne, de groupes bulgaro-turcs venant des régions du Don et de la mer d'Azov.⁷ Toutefois, plusieurs particularités, étrangères au type saltovo-mayatzk (inhumation avec certaines parties du cheval, fosses compliquées avec épaulement, quelques vases modèles à fond rond etc.) témoignent de la présence d'éléments étrangers aux Bulgares dans la population de Bolche-Tarkhani. Quant au cimetière de Tankeevka, la majeure partie du rite funéraire et la plupart du mobilier et de la céramique présentent des analogies avec les monuments de la seconde moitié du I^e millénaire de notre ère provenant des régions baskhires de

Conférence Internationale 1971 à Szeged

l'Oural (type de sépultures de Kouchnarenkovo, Sterlitamak, Kouchoulevo) avec ceux de Nevolino et Lomovatovo dans la région de la Kama, ainsi qu'avec les cimetières de la culture de Polom dans le bassin du Tcheptza.⁸ Le cimetière de Tetiouchi s'est également avéré proche de celui de Tankeevka. C'est un témoignage irréfutable de ce qu'au début du IX^e siècle, un groupe important venant de la Kama et de l'ouest de l'Oural, avait pénétré dans la région de la Volga moyenne où il était entré en contact étroit avec les tribus bulgares de Saltovo. Les sépultures hongroises présentent les plus d'analogies avec le type de Tankeevka-Tetiouchi dont le fond de la population se rattache aux régions de la Kama et de l'Oural, bien que certains éléments permettent de les rapprocher du Bolche-Tarkhani.

Comme les sépultures hongroises, les sépultures bulgares de la période précoce qui se trouvent dans le bassin de la Volga Moyenne sont généralement des fosses à l'exception de Kaibel et de Krachtchevka où elles sont faites dans des kourgans de l'âge du bronze. Actuellement aucun signe extérieur ne les distingue. Toutefois, on peut supposer que primitivement les sépultures bulgares précoces étaient reconnaissables à quelque signe.⁹ Peut être étaient-ce de petits tertres ou plus probablement quelque chose en bois dont les vestiges ont disparu dans la couche d'humus. Gy. László est arrivé à des conclusions analogues en ce qui concerne les sépultures hongroises du X^e siècle qui à son avis avaient également des signes extérieures.¹⁰ Il se réfère sous ce rapport aux sépultures de Koroncó où l'on a trouvé les vestiges de ce genre au-dessus des fosses.

Dans les cimetières bulgares, comme dans les cimetières hongrois, les fosses funéraires sont disposées en rangées allant du nord au sud avec, parfois, quelques divergences. Les fosses mêmes sont en général orientées dans la direction opposée E-O et sont parallèles dans le sens de la longueur. Les dimensions et les constructions des tombes sont également proches. La forme dominante est la simple fosse rectangulaire à parois verticales. Parmi les sépultures bulgares précoces on rencontre quelquefois des fosses avec des recouvrements et des épaulements ou avec des entailles peu profondes le long d'une ou deux parois longitudinales, mais elles sont peu nombreuses: moins de 5 % à Tankeevka, près de 3 % à Tetiouchi et environ 35 % à Bolche-Tarkhani. A Kaibel il y a aussi quelques fosses avec épaulement. Des sépultures de ce genre ont été également trouvées, sporadiquement, dans le bassin carpathique. La tombe N°1 du cimetière de Orosháza II (hameau de *I. Pusztai*) a un épaulement large de 40 cm sur un côté, à gauche du cadavre.¹¹ Des cas analogues ont été observés par Cs. Bálint dans le cimetière d'Eperjes (tombe N°5). — (Je saisis cette occasion pour exprimer mes remerciements à Cs. Bálint qui a eu l'ama-

bilité de m'offrir la photographie de cette sépulture. Les matériaux du cimetière ne sont pas encore publiés.) — et par *I. Dienes* à Bāsalalom II.¹² A Szakony et à Tiszanána on a mis au jour des tombes avec des entailles le long d'une des parois longitudinales. (Les matériaux de ces deux derniers cimetières ne sont pas encore publiés. L'auteur exprime sa gratitude à *I. Dienes* pour les renseignements communiqués.) *A. Točik* a dégagé à Banov, dans le sud-ouest de la Slovaquie un cimetière hongrois avec un grand nombre de fosses complexes avec entaille dans la paroi longitudinale.¹³ Il est intéressant de voir la même construction de fosses dans le rite funéraire ultérieur des Hongrois.¹⁴

L'inhumation chez les Bulgares était toujours exécutée en étendant le cadavre sur le dos, dans la plupart des cas la tête orientée vers l'ouest, il en était de même chez les Hongrois. Il est toutefois important de noter que chez les Bulgares tout comme chez les Hongrois, le contraire se rencontre aussi, c'est -à- dire l'orientation vers l'est. Ces cas sont plus fréquents dans le bassin de la Volga moyenne, on en a trouvé 67 à Tankeevka, (12 % des cas examinés), un à Bolche Tarkhani et 4 à Tetiouchi. On connaît des cas semblables en Hongrie, par exemple à Kenézlő, fouillé par *N. Fettich*,¹⁵ et à d'autres endroits.

Un détail important du rite païen d'inhumation dans les sépultures bulgares est la présence de cercueils de bois. Le bois se conservant mal dans la terre, les restes qui sont trouvés dans un certain nombre de sépultures sont fort loin du total. À Bolche Tarkhani, par exemple, on n'a découvert des restes de bois que dans trois tombes, néanmoins *V. F. Gening*, dans sa description des coutumes funéraires de ce cimetière, suppose que les défunts étaient enterrés dans des cercueils en bois et que les tombes à épaulement étaient recouvertes de bois.¹⁶ A Tetiouchi, on a constaté la présence de vermoulure provenant de cercueil dans 4 sépultures, à Tankeevka dans 205. Certaines sépultures contenaient des restes de litière avec couverture en orme et en chêne qui pouvaient parfois remplacer le cercueil. Ce détail est en général inconnu dans les sépultures hongroises du X^e siècle, mais peut-être est-ce par suite de la non-conservation du bois. Il y a toutefois des cas qui témoignent de ce que les anciens Hongrois connaissaient ce détail des rites funéraires. *Gy. László* remarque à ce propos qu'à Kenézlő on a découvert dans quelques sépultures des restes de planches placées sous le défunt et à Kolozsvár (Cluj) des écorces de bouleau.¹⁷

Chez les Bulgares, aussi bien que chez les Hongrois, la coutume était de poser près des morts de la nourriture. Dans près de 40 % des sépultures païennes de Tankeevka et de Tetiouchi, dans environ 30 % de celles

de Bolche-Tarkhani et, selon les données de A. Kiss, dans environ 15 % des tombes hongroises¹⁸ on a trouvé des récipients de grès placés en général à la tête, et rarement aux pieds du cadavre. La différence typologique dans les récipients de ces sépultures ne doit pas nous gêner, étant donné qu'ils proviennent déjà d'une époque où la poterie est produite par l'artisanat, par conséquent la céramique cesse d'être un critère infaillible pour déterminer l'ethnie. Il en était certainement ainsi pour les Hongrois qui avaient emprunté la poterie à la population locale du bassin des Carpathes. Nous notons toutefois un vase mis au jour sur le territoire de Hongrie, et très proche des vases modelés des sépultures de Tankeevka. Il fut trouvé dans le terrain du cimetière de Szentes-Szent-László et est conservé au Musée de Szentes (N° d'inventaire 55.1.119).

Dans les sépultures des deux ethnies, (bulgare et hongroise) on trouve des restes de nourriture qui devait consister en viande, c'est-à-dire des os de patte, des vertèbres, des côtes, des omoplates d'animaux domestiques placés, tout comme les vases, à la tête et quelquefois aux pieds du défunt (19 % des sépultures à Tankeevka, 5 % à Bolche-Tarkhani et 14 % à Tetiouchi).

Des détails énumérés ici, communs dans les rites funéraires des Bulgares et des Hongrois, sont assez largement répandus surtout parmi les tribus nomades et semi-nomades des steppes et des steppes boisées de l'Est de l'Europe. Cependant, dans le rite funéraire des sépultures bulgares et hongroises on trouve d'autres éléments communs, mais tout à fait spécifiques et relativement rares, qui ne se rencontrent que dans un cercle restreint de monuments archéologiques, et qui par conséquent sont décisifs pour la comparaison ethnique. Complétés par ceux-ci, les éléments énumérés ci-dessus auront plus de poids.

Un des détails intéressants du rite funéraire chez les Bulgares, et qui a ses parallèles dans les cimetières hongrois, est l'inhumation de chevaux ou de quelques-unes de leurs parties, en général dans les tombes d'homme. En enterrant des cavaliers on a parfois mis à mort leur monture et selon un rite déterminé on a placé dans la tombe la tête et les pattes du cheval, sans les écorcher selon toute vraisemblance. Cela est confirmé par le fait que dans nombre de sépultures on a trouvé des rotules de chevaux bien que les longs os des pattes de devant et de derrière manquent toujours.

A Bolche-Tarkhani on a retrouvé dans 62 sépultures, c'est-à-dire dans 17 % des cas, des crânes et des os de pattes (jusqu'aux genoux) de chevaux. En général, ils sont placés sur les pieds du défunt. Le crâne est posé d'habitude en travers de la fosse, les os des pattes en travers ou en longueur. Dans trois cas les crânes et les autres os étaient placés le long de

la fosse, à côté des pieds du défunt.¹⁹ Dans les sépultures de Tetiouchi, fort endommagées par les chercheurs de trésors, on n'a pas encore trouvé des restes de chevaux. Toutefois dans une tombe il y avait aux pieds de la femme un crâne de veau. A Tankeevka, 46 tombes d'homme contenaient des os de chevaux, ce qui constitue 6 0/0 des sépultures étudiées. Dans la plupart des cas, les os avaient été mis au fond de la fosse, aux pieds du défunt, le crâne du cheval étant orienté, avec ses incisives, vers la tête de l'homme, c'est-à-dire en longueur de la fosse, les os des pattes placés en tas soit sous le crâne, soit à côté de celui-ci. Au même endroit se trouvent souvent le mors et les boucles de sangle. A Tankeevka les os sont parfois disposés autrement, mais c'est fort rare. Dans la tombe No. 623 les os du cheval étaient rangés le long de la fosse, à la gauche du cadavre: le crâne du cheval à côté du crâne de l'homme, ensuite entre les os des pattes de devant et des pattes de derrière des boucles provenant du harnais et les restes de la selle. Vraisemblablement on avait étendu le cheval harnaché à côté du défunt. Le cas devait être le même pour la tombe N° 779 également violée par les chercheurs de trésor. Dans les tombes N° 667 et 742 le crâne du cheval était posé près du bassin de l'homme, et successivement venaient les os des pattes. Enfin dans trois autres tombes (N° 786, 819, 825) le crâne du cheval se trouvait à côté du tibia de l'homme, tandis, que les os des pattes du cheval étaient posés en travers de la fosse, parfois sur les pieds du défunt. Dans bien des cas les os du cheval faisaient défaut, mais des détails du harnais — mors, boucles de sangle, selle, — étaient présents. Toutes les dispositions des os de cheval constatées dans les tombes de Tankeevka sont connues dans les sépultures hongroises du X^e siècle, dont une des caractéristiques est l'enterrement du cheval avec le défunt. Selon les données fournies par Cs. *Bálint* ce genre d'inhumation constitue près d'un huitième de toutes les sépultures hongroises des X—XI^e siècles connues jusqu'ici.²⁰ Dans certains endroits, la moitié, et même plus de la moitié des sépultures contenaient les os de cheval comme nous l'avons indiqué plus haut, et non seulement les tombes d'homme, mais quelquefois celles des femmes. C'était le cas pour 15 sépultures sur 25 à Kenézlő, fouillées par N. *Fettich*,²¹ pour 12 sur 18 à Bezdéd,²² pour 11 sur 22 à Basahalom exploré par L. *Kiss*,²³ et ainsi de suite. Dans la plupart des cas, tout comme à Tankeevka, les os du cheval sont posés en tas aux pieds du défunt, et son crâne tourné avec les incisives vers la tête de l'homme (Selon Cs. *Bálint* c'est le groupe II de l'inhumation avec cheval). Une disposition différente est très rare et ces cas reproduisent les principales variantes „de Tankeevka”: le squelette du cheval est couché à gauche du défunt (groupe III selon Cs. *Bálint*), la tête du cheval a été placé près du bassin

du l'homme (groupe IV selon Cs. Bálint, les os du cheval ont été mis autour des pieds ou sur les pieds du défunt (groupe V selon Cs. Bálint). Les cas où il n'y a que le harnais qui soit posé près du défunt, comme à Tankeevka, sont assez fréquents (groupe I selon Cs. Bálint).²⁴

En parlant de l'enterrement, avec l'homme, de parties de cheval, il ne faut pas perdre de vue que ce détail de rite était connu déjà antérieurement dans les régions de la Volga moyenne et dans le bassin des Carpathes. Les premiers cas pareils remontent dans le bassin du Danube, à la seconde moitié du VI^e siècle, à la première vague des Avars.²⁵ Un peu plus tôt déjà cette coutume avait pénétré dans les régions de la Volga Moyenne et de la Kama (monuments de la culture d'Azeline des IV—VI^e siècle — cimetière Mari-Lougovoe.²⁶ "Les os de l'Ataman", VI Rojdestvenno). Toutefois au lieu de se répandre au cours des deux siècles suivants, cette coutume disparut peu à peu dans ces deux régions. Il semble probable que les groupes de population qui l'avaient introduite dans le bassin de la Volga et du Danube, n'aient pas été nombreux et qu'à la longue ils aient été absorbés par la population primitive.

I. *Erdélyi* n'indique que près de vingt sites avars où les sépultures appartiennent à la première moitié de l'époque avare (fin du VI^e—VII^e siècle).²⁷ Ce rite ne se rencontre pas dans les sépultures avares tardives et il est également ignoré dans le bassin de la Volga Moyenne au VII^e siècle et dans la première moitié du XIII^e. Il ne se répand largement qu'à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle (Kaibel, Bolche Tarkhani) et se conserve dans la Bulgarie de la Volga aux IX—X^e siècles (Tankeevka) jusqu'à l'adoption des rites funéraires mahométans. En ce qui concerne le bassin des Carpathes, ce rite funéraire analogue dans la plupart des cas à celui de Tankaeevka, connaît un renouveau à la fin du IX^e siècle, au moment de l'apparition d'une nouvelle vague de population arrivée de l'Est — celle des Hongrois venus conquérir la nouvelle patrie.

Non moins intéressant est un autre détail du rite funéraire des Bulgares (observé uniquement dans les nécropoles de Tankeevka et de Tetiouchi) qui a une parallèle chez les Hongrois: c'est une coutume toute particulière. A Tankeevka les parties du cheval — crâne et les os des quatre pattes — ne se trouvent pas seulement au fond de la tombe (les 46 cas mentionnés plus haut). Dans 33 cas, ces os étaient enterrés à part, à côté ou au-dessus des tombes (dans la partie supérieure dutertre funéraire). Les crânes des chevaux étaient en général orientés comme d'habitude, c'est-à-dire vers l'ouest avec les incisives vers la tête du mort, cependant il y avait des exceptions. Les os des pattes étaient entassés soit sous le crâne, soit à côté de celui-ci. Dans 14 cas, on a trouvé dans la

proximité des sépultures les crânes sans autres os, et en dehors des crânes de chevaux, il y avait aussi des crânes de bovins. Dans 77 cas on n'a découvert que la mâchoire des bêtes. Dans 15 cas, différents os avaient été entassés — mâchoires, vertèbres, côtes, os de pattes — près des sépultures. C'est à cette coutume de repas probablement funéraire que nous devons les quelques récipients, restés entiers, trouvés parmi les sépultures de Tankeevka. A Tetiouchi, entre les tombes, et sur les tombes on a trouvé des mâchoires de bovins (2 cas), des os de pattes et des dents de veau (1 cas), des tas d'os de moutons et quelques vases. A Bolche-Tarkhani ce rite n'a pas laissé de vestige.

Gy. László a été le premier à attirer l'attention sur le même détail dans le rite funéraire des Hongrois. Après l'analyse des cas où la tête et les pattes du cheval étaient enterrés au-dessus du défunt, c'est-à-dire au-dessus du fond de la fosse (ce qui d'ailleurs n'est pas rare dans les sépultures hongroises) il est arrivé à la conclusion que dans la sépulture de rue Zápolya à Kolozsvár (Cluj) où le squelette du cheval se trouvait bien plus haut que le squelette de l'homme, le cavalier et le cheval n'avaient pas été inhumés à la fois, le cheval ayant été enterré plus tard. A ce propos *Gy. László* dit que les funérailles n'étaient pas terminées par l'inhumation du défunt, qu'elles duraient plus longtemps et formaient un cycle de rites successifs.²⁸ Il se réfère à des analogies ethnographiques et décrit en particulier les rites chez certaines populations de la Sibérie et de l'Altaï, où la tête et les pattes, non écorchées des chevaux étaient pendues près de la tombe enfouies dans la terre au bout d'un certain temps.

Malheureusement, même après la parution de cette communication, les chercheurs hongrois sont restés longtemps sans s'intéresser à ce détail essentiel du rite funéraire des vieux Hongrois qui, d'ailleurs, a été observé dans nombre de nécropoles hongroises. Nous connaissons quelques cas par des publications, et deux autres grâce à l'aimable communication de *K. Bakay*. A Orosháza (coopérative Dózsa, ancien hameau de A. Nagy) *I. Dienes* a procédé à des fouilles en 1961 et a dégagé 6 sépultures; à 2 mètres à l'ouest de la tombe N° 3, dans une fosse séparée, profonde de 100 cm, il a découvert le crâne d'un cheval.²⁹ Cette fosse avait la même orientation que la tombe. Un cas analogue fut observé par *K. Bakay* dans la tombe N° 68 de Letkés I. Le crâne de la bête (c'était un veau) fut trouvé au-dessus du crâne de la femme inhumée, 40 cm plus haut et un peu plus de côté. Il est possible qu'il y fût enfoui plus tard. Il n'est pas exclu que la même coutume fut observée aussi à Orosháza II (hameau I. Pusztai). Dans la description de la tombe N° 2, (riche sépulture féminine), *I. Dienes* indique que les pieds de la femme étaient recouverts d'une épaisse couche

de terre où se trouvaient des os de cheval.³⁰ A en juger par la photographie, le crâne et les os des membres du cheval, ainsi que les étriers, étaient placés à 20—30 cm. au-dessus du squelette de la femme.³¹ I. Dienes a observé un cas analogue dans la tombe de Basahalom I, où le crâne et les os des membres du cheval se trouvaient à 30 cm plus haut que le squelette de l'homme.³² A Gerendás, dans la tombe N° 1, fouillée par K. Bakay en 1970, les os de cheval ont été trouvés à 30—40 cm au-dessus du fond de la tombe et les étriers, qui faisaient partie de l'ensemble, dépassaient les contours de la fosse. On a l'impression que tout l'ensemble fut enfoui plus tard dans une fosse creusée spécialement dont les contours ne se remarquent pas dans le sable. (Les matériaux relatifs aux nécropoles de Letkés et de Gerendás n'ont pas encore été publiés. Je présente mes sincères remerciements à K. Bakay pour les renseignements détaillés et pour les photographies qu'il a mises à ma disposition.)

Parmi ces sépultures, une place particulière revient à l'enterrement rituel d'un veau découvert à Sárbogárd-Tinód.³³ Dans une fosse à part un squelette entier de veau fut découvert avec les membres avant coupés. Ce rite est inconnu dans les nécropoles des Bulgares primitifs. Les quatre squelettes entiers de cheval au cimetière de Tankeevka, mentionnés par A. K. Khalikov³⁴ ont été identifiés comme appartenant à la couche plus tardive du même cimetière.

Le rite de repas de funérailles rapproche les cimetières hongrois non seulement de ceux du type de Tankeevka, mais aussi des types de Sterlita-mak en Bachkirie,³⁵ de Nevolino sur la Silva,³⁶ de Demenkovo³⁷ et d'autres sur la Kama, tous des VI—IX^{es} siècles; on y a trouvé les restes de sacrifices en l'honneur des morts, sous forme d'os d'animaux domestiques (dont les plus fréquents sont les crânes et les mâchoires, mais souvent on n'en trouve que les dents).

A Tankeevka, on a découvert un autre trait particulier du rite funéraire, ce sont des masques funébres, inconnus dans les autres sépultures bulgares de cette époque. Dans 18 tombes, on a retrouvé sur la face des défunts, de masques faits d'une mince plaque d'argent, restés entiers ou en fragments. Des fentes y avaient été pratiquées pour les yeux et la bouche, et une saillie pour le nez (tombes Nos 5,6,36,40,62,64,83, 135, 272, 300a, 351, 709, 770, 735, 780, 782, 783, 805). Dans de nombreux cas sous le masque, s'est conservée une doublure en soie sur laquelle le masque devait être cousu, puisque aux extrémités on voit des trous qui servaient à cela. Par conséquent, on peut supposer que le visage du défunt était enveloppé d'un tissu de soie et ensuite revouvert d'un masque avec des fentes pour marquer les yeux et la bouche. Parmi les sépultures de Tan-

keevka, violées par les chercheurs de trésor, outre les 18 tombes indiquées, il y en avait certainement d'autres avec des masques, dans quatre des sépultures pillées on a trouvé des doublures en soie (N° 11, 111, 140, 273) et dans trois autres la face des crânes était couverte d'une couche verdâtre d'oxyde qui pourrait provenir d'argent de bas titre (Nos 77,90,673). En outre dans deux tombes on a trouvé in situ sur la mâchoire supérieure: dans un cas, des restes de tissu de soie sur lesquels étaient placées de minces plaques d'argent (N° 146), et dans l'autre une petite plaque d'or octogonale (N° 359). On a aussi trouvé des débris de plaques d'argent et de paille d'or dans les tombes violées (Nos 29,80b,84,128,282). Les tombes avec masque sont en général celles d'hommes adultes, plus rarement de femmes, et elles possèdent un mobilier riche et varié. En six cas les hommes avec masque étaient enterrés avec des parties de cheval (crâne et os de pattes). En ce qui concerne le reste du rite funéraire et le caractère du mobilier, ces sépultures ne se distinguent pas de la majorité. Partant de cette circonstance, force nous est de supposer que les masques funéraires étaient en rapport avec certaines représentations religieuses déterminées de la population entière (de Tankeevka) ou d'une partie de celle-ci. Tous les défunts devaient avoir un masque, mais fait peut-être de matière qui ne se conserve pas, comme le tissu, le cuir, et que sur ceux-ci aussi les yeux, le nez et la bouche étaient indiqués.

Comme nous le savons, *I. Dienes* a été le premier à noter l'utilisation de masques par les Hongrois et ce par suite d'une fouille heureuse pratiquée à Tiszaeszlár-Bashalom II où dans la tombe N° 10 le crâne du squelette était enveloppé d'un morceau de peau, et à la place des yeux et de la bouche il y avait de minces plaques d'argent carrées.³⁸ Auparavant on avait découvert des plaques d'argent analogues, ainsi que les taches d'oxyde autour des yeux et de la bouche, sans qu'on y eût prêté attention. "Le masque mortuaire" trouvé à Bashalom permit à *I. Dienes* d'examiner l'utilisation de masques aussi dans d'autres sépultures du X^e siècle. Sous ce rapport il a indiqué les sépultures à Hajdúböszörmény-Vid, Pilis, Nógrádkövesd, Kenézlő, Bezdéd, Mikecspuszta, Orosháza I., Magyarhomorog, Zalaszentgrót et autres.³⁹ Par la suite, *I. Dienes* put établir la présence de masque sous forme de petits fragments de plaques d'argent et sous l'aspect d'oxyde vert sur les crânes, dans trois tombes de Rakamaz. (Ces matériaux de cette sépulture ne sont pas publiés. L'auteur saisit l'occasion pour remercier. *I. Dienes* de son aimable communication.)

Outre les cas indiquées par *I. Dienes*, *I. Fodor* a découvert des restes de masque dans la tombe N°4 de Sósartyán-Hosszútető,⁴⁰ et *Cs. Bálint* dans la tombe N°27 de Szabadkigyós. Il est intéressant de voir que dans

cette dernière des plaques de métal étaient posées sur l'enveloppe de peau. L'auteur présente ses remerciements cordiaux à Cs. *Bálint* pour avoir mis à sa disposition la photographie de cette sépulture. Par conséquent il existait chez les anciens Hongrois un rite rapproché du rite funéraire de la population qui nous a laissé le cimetière de Tankeevka: ils enveloppaient le visage du défunt de peau ou de matière textile, la place des yeux et de la bouche étant indiquée par les plaques d'argent ou de métal. La grande différence apparente dans ces masques ne doit pas nous gêner; à savoir que dans un cas, (à Tankeevka) il y a des masques avec des fentes pour les yeux et la bouche et dans l'autre, de petites plaques sur les yeux et sur la bouche. Le sens des masques de Tankeevka et de Hongrie est le même: c'est que le visage du défunt doit être couvert ce qui se fait dans les deux cas avec une enveloppe de peau ou de tissu) et qu'en même temps, les yeux, la bouche et le nez doivent être indiqués.⁴¹ A Tankeevka cette indication était réalisée au moyen de fentes et de saillies sur les masques d'argent et au moyen de plaques et de rondelles dans les sépultures hongroises. Rappelons que dans deux tombes de Tankeevka de minces plaques ont été trouvées sur les dents du défunt (Nos 146 et 359). Il n'est pas exclu qu'elles servaient à indiquer la bouche sur les masques perdus. Il est important de souligner que dans les sépultures hongroises, tant comme à Tankeevka, on trouve parfois ensemble dans la même tombe le masque mortuaire et les os du cheval Tiszaeszlár-Bashalom II, Hajdú-böszörmény-Vid, Orosháza, Zalaszentgrót etc.

Nous voyons donc que les éléments les plus typiques du rite funéraire des anciens Hongrois, liés à des croyances religieuses, ont leur parallélisme dans les sépultures bulgares du bassin de la Volga moyenne. C'est surtout le cimetière de Tankeevka qui leur est proche par plusieurs détails. Ces rapprochements sont complétés par la ressemblance des objets du mobilier et par leur disposition, ce qui frappe surtout dans les sépultures de Tankeevka et de Tetiouchi (à Tetiouchi, la plupart des tombes ayant été violées ils est difficile de se faire une image complète de la composition du mobilier funéraire), où l'on a déposé près du défunt un assez grand nombre de parures, d'outils, d'armes et d'accessoires de harnais. Parmi les parures, les boucles d'oreille sont fréquentes, ce sont de simples anneaux d'argent ou de bronze avec les bouts non ornés pour les hommes et pour les enfants, tandis que pour les femmes elles sont plutôt du type de Saltovo — moulées ou avec des perles enchâssées. On y trouve des bagues, des bracelets, des riches garnitures de ceinturon ornées de plaques de métal, des sabretaches en cuir à bords métalliques, dont on a trouvé des répliques en Hongrie. À propos des garnitures de ceinturon il convient de mettre en relief un détail

intéressant. Dans les quelques cas où les garnitures de ceinturon sont bien conservées, on remarque à Tankeevka, que les plaques de métal étaient posées à l'envers, les parties creuses et les petits anneaux tournés vers le haut, ce qui veut dire que la ceinture était placée en "position réfléchie", ce qui a été aussi constaté chez les Hongrois.⁴²

Dans les sépultures de Tankeevka et de Tetiouchi on a découvert des parures féminines caractéristiques: ce sont de petites appliques de bronze et d'argent, de forme ovale ou en losange, analogues à celles que l'on rencontre assez souvent dans les sépultures hongroises et qui sont en général disposées au cou ou sur la poitrine de la défunte (on suppose qu'elles étaient appliquées au col de la robe).⁴³ Dans les sépultures bulgares par contre, quand on pouvait observer leur disposition in situ, elles étaient sur le crâne probablement pour orner la coiffure. Comme en Hongrie, ici aussi, on trouve dans les sépultures de femmes et d'enfants un grand nombre de perles de verre, de pierre, de céramique et d'autres matériaux. A Tankeevka, on en a découvert dans 64 % des sépultures féminines non violées, et dans 40 % des tombes d'enfants. Dans la plupart des cas posées sur le cou des défuntes, elles formaient un collier, pourtant quelquefois elles étaient groupées des deux côtés de la poitrine. Il est vraisemblable qu'elles étaient enfilées dans les nattes ce qui est très caractéristique chez les Hongrois aussi.⁴⁴ C'est de la même manière que sont disposés dans les tombes de femme les pendants de bronze et d'argent enfilés dans les nattes. Dans les tombes de femmes les outils ne sont pas nombreux, ce sont surtout des couteaux et des quenouilles, tandis que dans les tombes masculines ils sont plus fréquents, avec les armes et les parties du harnais. Les couteaux prédominent, ils sont un attribut presque indispensable des sépultures d'homme, de même que les outils pour faire du feu — des silex, des pierres à feu, des tubes pour la mèche, placés en général à côté de la ceinture, plus souvent à gauche qu'à droite. Dans plus de la moitié des tombes masculines (près de 60 % à Tankeevka) on trouve des bouts de flèche, bien que dans quelques uns leur nombre soit infime (1—5 exemplaires). Chez les Bulgares, comme chez les Hongrois on n'avait pas la coutume de déposer dans les tombes des carquois pleins de flèches. Les quelques spécimens que l'on rencontre sporadiquement dans les tombes devaient avoir une signification magique, rituelle. On trouve aussi dans les tombes des fragments de carquois et d'arcs. Dans près d'un tiers des tombes masculines non violées de Tankeevka il y avait des haches. Ces haches de guerre, à tête haute, sont aussi caractéristiques chez les Hongrois. Plus rarement que chez les Hongrois on a découvert des sabres dans les tombes bulgares — nous connaissons deux cas à Bolche-Tarkhanie

et 2 à Tankeevka. Il est important de noter que dans les deux tombes de Tankeevka, les sabres étaient posés à droite de la jambe, s'est-à-dire en "position réfléchie", tout comme *Gy. László* l'avait observé dans les sépultures hongroises.⁴⁵

Le harnais qui se trouve dans les tombes renfermant ou non des os de cheval comprend le mors, les anneaux tenant la bride, des boucles pour la sangle, des parties de selle et d'étrier, bien que des étriers soient rares à Tankeevka (1 cas).

Les tombes d'enfants offrent également un parallélisme intéressant. En général elles renferment peu d'objets. À Tankeevka, sur 178 tombes d'enfants non violées 20 ne contenaient pas d'objets, dans plus de 40, il y avait seulement des vases. En ce qui concerne le reste, les trouvailles les plus fréquentes sont les perles, les boucles d'oreille et différentes pendeloques de collier. Parmi ces dernières on remarque des amulettes faites de dents d'animaux, de petites clochettes creuses et percées, des pendeloques moulées en forme de goutte, avec de petites oreilles, des monnaies et des pendeloques en forme de monnaie ainsi que des pendeloques de bronze, spéciales, en forme de scie. Nous savons de pareils ensembles chez les Hongrois dans les tombes d'enfant, de même que les pendeloques caractéristiques en forme de scie. Grâce au concours aimable de nos confrères hongrois, nous avons connaissance de trois ensembles de ce genre dans des collections encore non publiées. *I. Dienes* a trouvé à Szakony des pendeloques en forme de scie. *K. Bakay* a noté un cas analogue dans la tombe d'enfant N° 73 à Szob-Kiserdő. Au cou de la fillette inhumée se trouvait un médaillon auquel étaient accrochées trois "scies". Une découverte d'objets semblables a été faite également par *L. Tari*, dans une tombe d'enfant à Csongrád-Vendelhalom. L'ensemble provenant de cette tombe (trois pendeloques en forme de scie, une pendeloque en forme de monnaie, perles) est exposé au Musée de Szeged.

Nous savons que le rite et le mobilier des sépultures d'enfants sont toujours marqués d'un certain conservatisme. Aussi nous semble-t-il particulièrement significatif que ces objets très spécifiques, dont on ne trouve les analogies qu'à Tankeevka et à Tetiouchi, soient conservés dans des tombes d'enfants des anciens Hongrois.

Les particularités énumérées concernant le funéraire des tombes d'anciens Bulgares se rapportent principalement, comme nous l'avons déjà dit, aux cimetières de Tankeevka et de Tetiouchi. À Bolche-Tarkhani par contre, le mobilier est plus fruste, il y a peu de perles et de parures, on ne trouve guère de riches garnitures de ceinturon ou de haches, ni de

pendeloques d'enfant etc. Pourtant on y observe parfois des analogies intéressantes avec les tombes hongroises.

En somme, nous avons établi une ressemblance entre certaines sépultures des anciens Bulgares et des Hongrois en ce qui concerne la composition et la disposition du mobilier, et certains types d'objets. Au sujet de la typologie du reste du mobilier, il convient de constater qu'à part un certain parallélisme⁴⁶ il y a d'importantes divergences, en particulier dans quelques parures féminines, dans des détails de costume, de chaussure, de garnitures de ceinture etc. Cette circonstance s'explique aisément par la grande distance qui sépare les sites, par le milieu différent, par les influences culturelles et économiques loin d'être les mêmes. À ce propos nous avons déjà remarqué qu'à cette époque, où en Europe orientale la production artisanale et le commerce sont à leurs débuts, les objets, parmi lesquels la céramique et les parures, se répandent dans des milieux géographiques très étendus et ne peuvent donc plus servir de critère ethnique absolu. Sous ce rapport, le rite païen funéraire est bien significatif, étant enraciné dans le chamanisme et ayant des coutumes et des rites traditionnels immuables. À cette époque ce rite a une importance toute particulière du point de vue de la détermination de l'ethnie et des liens ethniques. Compte tenu de la grande ressemblance entre le rite funéraire des Hongrois et celui de quelques cimetières bulgares, nous devons reconnaître qu'il y avait un composant ethnique commun dans la Bulgarie de la Volga et dans l'État hongrois en voie de se constituer à cette même époque, c'est-à-dire à la fin du IX^e siècle et au X^e siècle. Il est probable qu'au moment où la masse principale de la confédération des tribus hongroises partit pour l'Ouest, une fraction resta à l'Est et se mêla à la population de la Bulgarie de la Volga. Les sources écrites en fournissent aussi un certain témoignage.

Dans la chronique hongroise connue, écrite par un auteur anonyme au tournant des XII^e et XIII^e siècles,⁴⁷ l'auteur mentionne le nom du chef Álmos, père d'Árpád, sous le commandement duquel les tribus hongroises, apparaissant à la fin du IX^e siècle sur le Danube, avaient, depuis leur pays de l'Est exécuté leur marche vers l'Occident. Cela ne doit pas être un hasard que ce nom coïncide avec celui du prince des Bulgares de la Volga, Almouche, qui en 922, accueillit l'ambassade d'*Ibn Fadlan*.⁴⁸ Il n'est pas exclu qu'à la tête des États qui se constituèrent dans le bassin de la Volga moyenne et en Hongrie, il y ait eu des représentants du même groupe ethnique ou du moins de groupes apparentés.

Dans la même chronique de *l'Anonyme* (chap 57) il est dit qu'au temps du règne du prince Tocsun, vers 970, deux illustres personnes (nobilissimi

domini) venues de Bulgarie (de terra Bular) s'établirent en Hongrie, les frères Billa et Bocsu, amenant avec eux un grand nombre d'hommes professant déjà la religion mahométane. (Officiellement l'adhésion des Bulgares de la Volga à l'islamisme date de 922. Cependant, les matériaux de Tankeevka et de Tetiouchi, où 100 sépultures mahométanes furent étudiées, permettent de dire que l'Islam connut une large expansion parmi la population bulgare à la fin du X^e et au début du XI^e siècle). Ces personnages illustres reçurent, à plusieurs endroits de la Hongrie, des terres, entre autres le fort de Pest. Presque en même temps, et du même pays, arriva, selon le chroniqueur ou autre guerrier illustre, du nom de Heten, qui reçut également d'importants domaines.⁴⁹

L'Arabe d'Espagne *Abou-Hamid* al-Garnati al-Andalousi, qui, durant les années 30—50 du XII^e siècle, séjourna plusieurs fois dans la Bulgarie de la Volga, en retournant par la Russie, vint en Hongrie où vivait son fils aîné Hamid marié à deux filles d'illustres mahométans de Hongrie.⁵⁰ C'est un témoignage indirect de ce qu'en Hongrie il y avait au XII^e siècle une population musulmane et que les deux pays, Hongrie et Bulgarie de la Volga, continuaient à entretenir des relations.

La route menant de Bulgarie en Hongrie était bien connue à l'Est aussi. Dans el-Balkhi, on trouve le renseignement suivant: "le chemin dure 25 jours des Bašdjard (selon nombreux chercheurs les auteurs arabes donnaient ce nom aux Magyars) intérieurs, jusqu'en Bulgarie."⁵¹

Les Hongrois gardèrent jusqu'au XIII^e siècle les traditions de tribus hongroises restées en Orient. Il y eut des missionnaires hongrois qui partirent pour les retrouver. On connaît bien le voyage du frère Julianus qui, peu avant l'incursion mongole, réussit en 1235—36, à retrouver ces tribus. Il les a découvertes à deux jours de chemin d'une grande ville bulgare près de la rivière Etil.⁵² La grande ville bulgare qui, selon Julianus, avait mis sur pied cinq mille guerriers, pouvait être Biliar, capitale de la Bulgarie de la Volga au XIII^e siècle. À deux jours de chemin de la ville (cela veut dire à environ 100 km)⁵³ c'était de tous les côtés un territoire bulgare. Cela signifie que Julianus a retrouvé les tribus hongroises en territoire bulgare. La situation reste la même si l'on suppose qu'il s'agit d'autres grandes villes bulgares, de Souvar ou de Bulgar. Il est à noter que dans la lettre écrite pendant son second voyage en 1237—38, Juilanus donne dans la liste des peuples vaincus par les Tatares, les Hongrois païens et les Bulgares, les uns à côté des autres.⁵⁴

Comme nous le voyons, les documents archéologiques et partiellement les documents écrits, témoignent dans le même sens, à savoir que la Bulgarie de la Volga et la Hongrie étaient des groupes apparentés. Il serait

extrêmement important de déterminer l'appartenance ethnique de ces groupes et, en particulier, de rattacher à un groupe ethnique concret l'ensemble archéologique très marqué dont nous avons parlé plus haut. Toutefois, en voulant résoudre ce problème, on se heurte à de sérieuses difficultés. Nous savons que, au point de vue ethnique, les tribus arrivées dans le bassin des Carpates (en 896) n'étaient pas homogènes. Au X^e siècle, au temps de *Constantin Porphyrogénète*, la fédération tribale des futurs Hongrois parlait encore deux langues, sa population comportant, outre les Magyars ougriens, un nombre considérable d'éléments turcs. Sur les sept tribus de la fédération, cinq portaient des noms turcs.⁵⁵

Malheureusement, les chercheurs hongrois sont loin d'être unanimes en ce qui concerne l'interprétation, du point de vue ethnique, des documents de l'époque de la conquête du pays, vu que la séparation des différents groupes ethniques selon les données archéologiques n'a pas encore été effectuée d'une manière appropriée.⁵⁶ La majeure partie des chercheurs rattachent les sépultures mentionnées à l'ethnie magyar-ougrienne, mais une autre hypothèse a également ses partisans. *B. Szőke* par exemple avance que les tombes hongroises du X^e siècle, dégagées dans la Petite Plaine Pannonique et renfermant un riche mobilier et des os de cheval, se rattachent à une couche turque de la population qui adhéra aux tribus hongroises d'origine ougrienne pour y jouer par la suite un rôle de premier plan.⁵⁷ *D. Csallány* est encore plus catégorique en affirmant que la conquête du pays à la fin du IX^e siècle n'amena en Pannonie que des tribus turques et iraniennes. Quant à la couche ougrienne fondamentale, elle y serait venue plus tôt, à l'époque avare.⁵⁸ Plusieurs chercheurs ont déjà émis l'idée (*Gy. László*, *Gy. Györffy* et d'autres) que les monuments de l'époque avare tardive proviennent des Ougro-Magyars. Dans un de ses derniers ouvrages *Gy. László* écrit que la conquête par les Hongrois du bassin carpatique eut lieu en deux vagues, la première, ougro-magyare, se déroulant dans la seconde moitié du VII^e siècle et la seconde en 896 quand les tribus turques et hongroises arrivèrent au Danube.⁵⁹ Comme *B. Szőke*, *Gy. László* est également d'avis que les riches sépultures du X^e siècle, contenant des membres de cheval, peuvent être des sépultures turques. Dès lors, il n'est pas exclu que le composant commun des populations de la Bulgarie de la Volga et de la Hongrie, que l'on peut nettement établir dans les monuments archéologiques du X^e siècle, était turc. Cette hypothèse semble se confirmer par l'absence — selon nos connaissances actuelles, — de toponymes ougro-magyars sur la Volga moyenne, ainsi que par l'absence d'emprunts hongrois dans les langues turques de la région de la Volga. D'ailleurs ces affirmations doivent être

encore vérifiées, d'autres solutions du problème n'étant pas exclues. Il est impossible de ne pas tenir compte de la communication de Julianus qui écrit que la langue des tribus apparentées qu'il avait trouvées dans la Bulgarie de la Volga était une langue parfaitement hongroise (*ungaricum*).⁶⁰ En son temps, *V. F. Gening* écrivit aussi sur le composant ougrien dans la population de la Bulgarie de la Volga, et il attribua aux ougriens certaines particularités du cimetière de Bolche-Tarkhani (céramique à fond arrondi, fosse à épaulement).⁶¹ Toutefois, il nous semble que tant que nous ne disposerons pas de documents archéologiques plus abondants, il est prématuré de distinguer un ensemble de caractéristiques ougro-magyares. C'est une tâche qui pourra être accomplie, dans un proche avenir, par les efforts conjugués des chercheurs soviétiques et hongrois.

(Traduit du russe)

Notes

- 1 Otcherki istorii SSSR III—IV vv. M. 1958, 615.
- 2 *N. Y. Merpert*, Materiali po archeologii Srednevo Zavojlja. MIA 42 (1954) 126—129.
- 3 *V. F. Gening, A. H. Khalikov*, Rannie bolgari na Volge. M. 1964.
- 4 *E. A. Khalikova, E. P. Kazakov*, Tankeevski mogilnik. Archeologiticheskie otkritiya 1968 goda. M. 1969. 166.
- 5 *A. H. Khalikov, E. A. Khalikova*, Tetiouchinski mogilnik. Archeologiticheskie otkritiya 1970 goda. M. 1971. 143—144. *E. A. Khalikova*, Ranneboulgarski mogilnik ou g. Tetiouchi na Volge. Tezisi dokladov, posviachtchennikh itogam polevikh archeologiticheskikh issledovanii v 1970 g. v SSSR. (Archeologiticheskie sektzii). Tbilissi, 1971. 283—284.
- 6 Materiali Kouibichevskovo i Iguimenskovo mogilnikov, otkritikh v 1969 i 1970 gg.. echtcho ne opublikovani.
- 7 *V. F. Gening, A. H. Khalikov*, op. cit. 65—66.
- 8 *E. A. Khalikova*, Pogrebalni obriad Tankeevskovo mogilnika. Voprosi ethnogenesisa tourkoyazitchnikh narodov Srednevo Povoljia. Kazan, 1971. 64—93. *E. P. Kazakov*, Pogrebalni inventar Tankeevskovo mogilnika. *ibid.* 94—155.
- 9 *V. F. Gening, A. H. Khalikov*, op. cit. 8; *E. A. Khalikova*, Pogrebalni obriad Tankeevskovo mogilnika. 69.
- 10 *Gy. László*, A honfoglaló magyar nép élete (Vie des Hongrois à l'époque de la conquête). Budapest, 1944. 489—490.
- 11 *I. Dienes*, A honfoglaló magyarok. Orosháza története (Les Hongrois conquérants du pays. Histoire d'Orosháza) I. Orosháza, 1965. 145.
- 12 *Gy. László*, Hunor és Magyar nyomában (Sur les traces de Hunor et Magyar). 1967. 96.
- 13 *A Točík*, Altmagyarische Gräberfelder in der Südwestslowakei. ArchSlov Catalogi III. (1968) 9—16.

- 14 *I. Balassa*, O vengerskikh kladbichtakh. *Folia Ethnographica* 1 (1949) 109.
- 15 *N. Fettich*, *ArchÉrt* 45 (1931) 48—112.
- 16 *V. F. Gening, A. H. Khalikova*, op. cit. 10, 12.
- 17 *Gy. László*, HMNÉ 476.
- 18 *A. Kiss*, Issledovanie ritouala pogrebeniy s konem avarsko vremeni, Pécsi Janus Pannonius Múzeum Évkönyve 1962. 161.
- 19 *V. F. Gening, A. H. Khalikov*, op. cit. 23.
- 20 *Cs. Bálint*, A honfoglaláskori lovastemetkezések néhány kérdése (Quelques questions relatives aux inhumations avec cheval à l'époque de la conquête du pays). *SzegediMÉ* 1969, I. Szeged, 1969, 107—114.
- 21 *N. Fettich*, *ArchÉrt* 45 (1931) 78—112.
- 22 *Gy. László*, HMNÉ, 128—131.
- 23 *I. Dienes*, *ActaArchHung* 7 (1956) 251.
- 24 *Cs. Bálint*, op. cit.
- 25 *A. Kiss*, op. cit.
- 26 *A. H. Khalikov*, Otcherki istorii naseleniya Mariyskovo kraya v epokhou jeleza. Troudi Mariyskoi archeologuitcheskoi expeditzi II, Yochkar-Ola, 1962, 177.
- 27 *I. Erdélyi*, Vostotchnie analogii zakhroneniyam s konem v Dounaiskom basseine VI—IX vv. n.é. Tézissi doklada na symposiume, posvyachtchonnom voprosam zasseleniya Karpatskovo basseina. Szeged, 1971.
- 28 *Gy. László*, op. cit. 483—486.
- 29 *I. Dienes*, A honfoglaló magyarok (Les Hongrois conquérants) op. cit. 141.
- 30 *ibid.* 146.
- 31 *ibid.* pl. VI.
- 32 *I. Dienes*, *ActaArchHung* 7 (1956) 276.
- 33 *A. Kralovánszky*, Die landnahmezeitliche Rinderbestattung von Sárbogárd. *Alba Regia* 6—7. (1965—66) 91.
- 34 *V. F. Gening, A. H. Khalikov*, op. cit. 80.
- 35 *P. B. Akhmerov*, Moguilnik bliz g. Sterlitamaka. *SA* 22 (1965) 159.
- 36 *V. F. Gening*, Pamyatniki nevolinskovo tipa i ikh mesto v istorii ouralskovo nasseleniya. *ActaArchHung* 18 (1965) 340.
- 37 *V. F. Gening*, Demenskovski moguilnik — pamyatnik lomovatovskoi koulouri. *VAU* 6. Sverdlovsk, 1964. 146—47.
- 38 *I. Dienes*, Communication au congrès des finno-ougriotes à Budapest en 1960. Budapest, 1963. 413—415. Id.: *ArchÉrt* 90 (1963) 109.
- 39 *ibid.* 111.
- 40 *I. Fodor*, K voprosou o pogrebalnom obriade drevnikh vengrov. Publié dans le recueil: "Archeologia i drevnyaya istoriya ougrov". M., 1972. Je présente mes remerciements à M. Fodor pour avoir offert la possibilité de prendre connaissance de son manuscrit.
- 41 *E. P. Kazakov*, O naznatchenii pogrebalnikh litzevikh pokritii Tankeevskovo moguilnika. *Outch. zap. PGOu*, 191. Perm, 1968. 238—239.
- 42 *Gy. László*, op. cit. 468—469.
- 43 Du type des appliques trouvées par exemple dans la tombe 2 d'Orosháza II. cf. *I. Dienes*, A honfoglaló magyarok (Les Hongrois conquérants) 147. fig. 7.
- 44 *D. Csallány*, Weiblicher Haarschmuck und Stiefelbeschläge aus der ungarischen Landnahmezeit. *ActaArchHung* 22 (1970) 280. Abb. 16.

- 46 Dans la présente étude nous ne nous arrêtons pas sur cette question étant donné que *E. P. Kazakov* s'en était occupé en détail. Son travail "O nekotorykh venguerskikh analogiyakh v vechtchevom materiale Tankeevskovo moguilnika" Sur certaines analogies hongroises du mobilier du cimetière de Tankeevka sera publié dans le recueil cité "Archéologie et préhistoire des ougriens".
- 47 *Anonyme* (P. Magistri) *Gesta Hungarorum*. SRH I. Budapest 1937.
- 48 *A. P. Kovalevski*, *Kniga Ahmeda Ibn-Fadlana o ievu poutechestvii na Volgou v 921—922 g.* Kharkov 1956. 13, 129.
- 49 SRH, I. Budapest, 1937. pp. 114—115.
- 50 *A. L. Mongait*, *Abou Hamid al-Garnati i ievu poutechestvie v rousskie zemli 1150—1153 gg.* Journal: "Istoriya SSSR", I. (1959) 170.
- 51 *D. A. Khvolsson*, *Izvestiya o khazarakh, bourtassakh, bolgarakh, madiarakh, Slavyanakh i roussakh Ibn-Dasta.* Saint-Pétersbourg 1869. 83.
- 52 *S. A. Anninski*, *Izvestiya vengerskikh missionerov XIII—XIV vv. o tatarakh i Vostotchnoi Evrope.* Istoritchesski Archiv, II. Moscou-Léningrad 1940. 81.
- 53 Selon les guides et relations de voyageurs arabes des XI—XII^e siècles, un jour de trajet représentait environ 48—50 km. Voir *B. A. Ribakov*, *Rousskie zemli po karte Idrisi 1154 g.* KSIIMK 43 (1952) 41.
- 54 *S. A. Anninski*, op. cit. 83.
- 55 *Gy. Németh*, *Ungarische Stammensnamen bei den Baschkiren.* Acta Linguistica 16 (1966) 17.
- 56 *I. Fodor*, *Compte-rendu du livre de Bartha A.: A IX—X. századi magyar társadalom (La société hongroise aux IX—X^e siècles), SA 4 (1969) 288.*
- 57 *B. Szóke*, *K istorii Maloi Sredne-Dounayskoi nižmennosti v IX—X stoletiyakh.* (Résumé) ArchÉrt 81 (1954) 137.
- 58 *D. Csallány*, *Az avar törzsszervezet (L'organisation tribale des Avars) NyírMÉ 8—9 (1957) 55—56.*
- 59 *Gy. László*, *A "kettős honfoglalás"-ról (Sur la conquête de la Hongrie "en deux étapes").* ArchÉrt 97 (1970) 186.
- 60 *S. A. Anninski*, op. cit. 81.
- 61 *V. F. Gening, A. H. Khalikov*, op. cit. 145.

K. Mesterházy (Budapest)

ISMAÉLITES, BUSURMANS, BULGARES DE LA VOLGA

Nos lois de l'époque arpadienne font souvent mention d'Ismaélites. Le terme apparaît pour la première fois dans l'article 9 de la loi I du roi Ladislas I^{er}.¹ Le nom Busurman est attesté pour la première fois en 1275,² et les Bulgares de la Volga sont mentionnés pour la première fois par *l'Anonyme*.³ Qu'est-ce que ces trois noms ont de commun? Une brève étude de la littérature relative à ces trois ethnies nous révèle immédiatement la justesse des hypothèses concernant leurs étroites relations. La littérature ancienne nous apporte la confirmation de deux rapports fondamentaux: l'identité des Bulgares et des Ismaélites, ainsi que des Ismaélites et des Busurmans. Dès le début de ce siècle on parle de la possibilité d'une troisième analogie non moins importante, notamment celle des Ismaélites, des Busurmans et des Kaliz. Voyons d'abord les rapports entre Ismaélites et Bulgares. La donnée qui renvoie à l'identité des Ismaélites et des Bulgares de la Volga est attestée chez *l'Anonyme*: „de terra Bular venerunt quidam nobilissimi domini cum magna multitudine hismaelitarum”. Billa et Baks, ainsi que Tétény venant de cette région, immigrèrent en Hongrie à l'époque du prince Taksony (entre 955 et 970). Billa et Baks s'établirent dans le fortin de Pest.⁴

Le terme d'Ismaélites qui servait à désigner en latin l'ensemble des peuples arabes, fut étendu plus tard à tous les musulmans. Il remonte d'ailleurs à Ismaël, fils d'Abraham mentionné dans la Génèse, et non comme le prétendait *Karácsonyi*, à la secte chiite du 9^e siècle, portant le nom de l'iam Ismael. Les Arabes étaient appelés Ismaélites à cause de leur religion musulmane, et pour cette même raison, ce nom devint celui des Mahométans de Hongrie.⁵

Dans l'historiographie le nom des Ismaélites ou Sarrasins (1233: sarracenos sive ismaelitas,⁶ le nom de Apos-Aranyán est en 1190 villa Hyzmaelitarum, en 1207 villa saracenorum⁷) apparaît pour la première fois chez *Thúróczy* qui puise toutes ses données à la Chronique Illustrée, mais ce chroniqueur ne fait aucune tentative pour préciser leur lieu

Conférence Internationale 1971 à Szeged

d'origine.⁸ Les Ismaélites furent identifiés pendant un certain temps aux Yazygues,⁹ mais cette hypothèse a été réfutée déjà par *Katona* ("ismaelitas nulla ratione cum jazygibus confundendos esse").¹⁰ Sur la foi de l'Anonyme, *Fessler* accepta l'idée de leur origine bulgare et prétendait qu'ils étaient originaires des bords de la Caspienne, où ils avaient adopté la religion de Mahomet.¹¹ *Mihály Horváth* et *Károly Kossovich* les considéraient comme des Bulgares de la Volga mahométans et, toujours d'après l'Anonyme, ils affirmaient qu'ils avaient immigré à l'époque de Taksony.¹² Le premier qui entreprit une étude exhaustive de la question fut *János Jerney*. Voici l'essentiel de ses conclusions:

1. Les noms d'Ismaélites et de Sarrasins servaient d'abord à désigner des Arabes, plus tard ils s'appliquaient à tous les peuples de religion mahométans.
2. Les deux termes signifient une confession et non une ethnie.
3. Les Musulmans de Hongrie sont également désignés par ce nom dans les sources qui les signalent assez souvent entre 960 et 1291.
4. Les Ismaélites de Hongrie sont des Bulgares de la Volga. (chez *Jerney* dépendent Ismaélites, Sarrasins, Jazygues, Bulgares de la Volga, Kaliz et Busurmans sont un seul et même peuple).
5. Leur souvenir s'est conservé dans la toponymie hongroise: par exemple Bösörmény, Szerecseny (comitat de Győr), et c'est à eux que se rapportent les "Ismaélites de Nyr" du Regestrum de Várad.
6. Comme à son avis tous les peuples en question parlaient comme langue maternelle le hongrois, les Ismaélites immigrés à l'époque de Taksony étaient également des Hongrois et ils étaient venus chez leurs parents consanguins.¹³ Bien que *Jerney* ait été profondément influencé par la conception romantique de l'histoire qui dominait à son époque (cela se voit surtout à la manière dont il explique les noms), l'essentiel de sa conception est resté valable.

Hunfalvy et sur ses traces *Salamon* considèrent la donnée de l'Anonyme comme dépourvue de tout fondement. *Hunfalvy*, lui, est d'avis que les Bulgares de Hongrie sont originaires des bords du Danube et qu'ils se sont établis en Hongrie pendant le règne du roi Étienne. Ces Bulgares, entièrement slavisés à cette époque, auraient donné son nom à la ville de Pest. En ce qui concerne les Ismaélites, *Hunfalvy* les tient en partie pour des Khazars, en partie pour des Bulgares; ils auraient été à son avis des commerçants et des agriculteurs. Ce qui caractérise la conception de *Salamon*, c'est son refus de donner foi à l'Anonyme, et le bon accueil qu'il réserva à la synthèse de Réthy. Par ailleurs il n'excluait pas entièrement la possibilité que les Bulgares seraient venus des bords de la

Volga.¹⁴ L'auteur de la seconde mise au point importante après celle de *Jerney*, notamment *L. Réthy* est d'avis que les Ismaélites de Hongrie pouvaient bien être éventuellement des Bulgares de religion mahométane, autrement dit des Busurmans descendants des Bulgares de la Volga, mais qu'ils étaient venus en Hongrie de Bessarabie, à travers la Valachie et la Mésie. Tout comme *Hunfalvy* il distingue des Ismaélites agriculteurs dans le Nyírség et des Ismaélites commerçants qui frappaient de la monnaie. Les premiers seraient venus du Szörénység, les derniers de la Bulgarie du Danube. Il fait observer que les Ismaélites de Hongrie étaient appelés Busurmans et que ce nom désigne uniquement leur religion. Quant à leur nationalité, il est possible qu'ils aient été des Bulgares, mais c'est difficile à affirmer.¹⁵

Pauler à son tour estime que nos Ismaélites étaient venus de la Bulgarie de la Volga¹⁶ et *G. Nagy*,¹⁷ *D. Pais*,¹⁸ *K. Czeglédy*¹⁹ sont en partie du même avis. L'hypothèse en Bulgarie du Danube est défendue par *J. Melich*,²⁰ *J. Karácsonyi*,²¹ *G. Fehér*,²² *I. Hrbek*.²³ *B. Hóman*²⁴ les tient pour des Musulmans arabes et bulgares immigrés aux XI—XII^{es} siècles. *Gy. Győrffy* entend par Ismaélites venus de terre bulgare, en partie des Bulgares de la Volga. À son avis les noms de lieu Bolyár (par exemple Bolyár, aujourd'hui Bolyár-Hollós près de Nádudvar) se rattachent aux Mahométans immigrés après la conquête du pays.²⁵

La deuxième identité est celle des noms Ismaélite et Busurman. La première source attestant l'identité des deux est le vocabulaire de *Beszterce*: vers 1395: pays ismaélite, *besermen*.²⁶ La première tentative d'interprétation qui nous soit connue remonte au milieu du XIX^e siècle et fut entreprise par l'Allemand *Pfeiffer* qui dans la revue *Deutsche Mundarten* essaya d'expliquer ce mot intéressant et incompréhensible pour lui. Son explication fut adoptée et complétée par *Schröer*, éditeur d'un vocabulaire latin-allemand de 1420. Le poste No. 2509 du vocabulaire cite sous "sadupei bessir menge" les lignes de *Pfeiffer*. Selon *Zs. Simonyi* qui a attiré mon attention sur ces données, l'allemand *machinet* correspond à Mahomet.²⁷ Dans la littérature nous n'avons trouvé aucune trace des explications de *Pfeiffer* et de *Schröer*.

L'identité des noms "ismaélite" et "busurman" a été mise en avant par *Jerney*,²⁸ puis exposée en détail par *Réthy*. Compte tenu du fait que les Tartares de Kazan désignent les Musulmans par le nom de Busurmans, les Tchaghatay par celui de Musurmans, il y a rattaché le hongrois *böszörmény* et ses anciennes formes, et en a conclu qu'à l'époque arpadienne c'était le nom hongrois des Mahométans. C'est ainsi qu'il a cru pouvoir expliquer les noms de Hajdúböszörmény, Berekböszörmény,

et Bessarabie par les Ismaélites. Il a déclaré que le nom böszörmény désignait uniquement une religion, et que les rapports avec les Bulgares étaient fort incertains.²⁹

B. *Munkácsi* connaissait la correspondance musulman-busurman,³⁰ mais l'étymologie exacte a été fournie par *J. Melich*. C'est lui qui a démontré que le nom hongrois des Ismaélites était busurman (böszörmény), et que le muslim arabe (fidèle de l'Islam) avait abouti par l'intermédiaire persan, turc-tatar, slave, à hongrois böszörmény. À son avis l'appellation ne désignait pas l'ethnie, qui ne pouvait sans doute pas être établie. En ce qui concerne les Ismaélites du X^e siècle, il les considérait, à l'instar de *Réthy*, comme immigrés du sud.³¹

Deux ans plus tard la question fut reprise par *J. Karácsonyi*, qui n'hésita pas à considérer la terra Bular de l'Anonyme comme une erreur de plume et à situer la terre bulgare dans les environs de Nándorfehérvár (Belgrade). Les Busurmans de Hongrie avaient été selon lui des mercenaires byzantins que l'empire avait établis près de Nándorfehérvár. Leur présence dans le pays entier, ce dont témoignent les noms de lieu, s'expliquerait par une action de colonisation forcée signalée dans les lois du roi Coloman.³²

Dans la littérature on a entrevu la possibilité de considérer les Busurmans comme un groupe ethnique indépendant. L'idée se basait sur une donnée de *Plano Carpini* qui, dans son récit de voyage mentionne qu'Ogoday, empereur des Mongols envoya Batou contre la terre des Busurmans.³³ Chez les Votiaks (Udmurt) il existait également un fragment de peuple appelé bisermen.³⁴ Oussi *Schüneman*,³⁵ *Hrbek*,³⁶ *Czeplédy*³⁷ et *Z. V. Togan*³⁸ croient-ils pouvoir admettre l'existence d'un peuple nommé busurman.

La troisième possibilité d'identification importante est celle des Ismaélites et de Kaliz. Bien que cette identification puisse être étayée par les sources les plus dignes de confiance, c'est elle qui surgit le plus tard dans la littérature. Les rapports des Musulmans de Hongrie avec les Kaliz ont été mis en évidence par *Gy. Pauler*, *G. Nagy*, *J. Karácsonyi*, *D. Pais*, *I. Hrbek*, *Gy. Györffy*, *K. Czeplédy*, *I. Kniezsa* et d'autres.³⁹ Ce qui importe ici, ce sont les quelques données historiques qui témoignent de ce que les Musulmans de Hongrie étaient au moins en partie des Kaliz. Déjà l'Anonyme semble autoriser une telle conclusion. En effet, il dit à propos d'Etej que celui-ci appartient au lignage de Baks immigré de la terre bulgare. Dans la charte de 1111 de l'abbaye de Zobor, il est question d'un Etheius, probablement d'un centurion kaliz et de plusieurs ispans (comtes) kaliz qui font un procès au supérieur du couvent.⁴⁰ La donnée de Kinna-

mos parle des Kaliz musulmans du comitat de Szerém (1150 et 1165) que l'empereur Manuel transféra sur territoire byzantin.⁴¹ La troisième donnée importante est le récit du commerçant maure *Abou Hamid* qui fit un voyage en Hongrie en 1150, et qui nous dit clairement que les Musulmans de Hongrie sont en partie des Kaliz, en partie des Maghrébites.⁴²

Ces dernières années en ce qui concerne l'ethnie et la religion des peuples qui se sont joints aux Hongrois, tout d'abord celles des Kabars, on a mis de plus en plus avant une théorie selon laquelle ils seraient les descendants des Musulmans arrivés avec les Hongrois conquérants. *Gy. Györffy* pense en premier lieu aux Kaliz et aux Alains (auxquels il identifie les Maghrébites). Les éléments de religion musulmane immigrés au cours du X^e siècle et plus tard étaient des groupes de Bulgares venus des bords de la Volga, des Petchénègues, des Comans et des Jazygues (Alains).⁴³

Selon *Czeplédy*, il a pu y avoir parmi les conquérants — "en conséquence des relations kavar" — des Musulmans, mais en petit nombre, car les groupes plus nombreux n'arrivèrent qu'après la conquête du pays. Il considère les Kaliz musulmans comme une population immigrée en plusieurs vagues en compagnie de groupes petchénègues et comans. À son avis les groupes bulgares de la Volga, qui venus du territoire bulgare de la Volga étaient arrivés à l'époque de Taksony, sont également d'origine kaliz.⁴⁴

Au terme de ce tableau récapitulatif, relativement vaste sans être exhaustif, de l'histoire des recherches, nous allons examiner maintenant la possibilité de coordonner les données archéologiques pour essayer de déterminer, à la base des trouvailles archéologiques, l'ethnie des Musulmans de Hongrie.

Comme point de départ nous choisirons la diffusion et les rapports des trouvailles archéologiques mises au jour à l'intérieur et autour des communes habitées par des Busurmans, comme notamment Hajdú- et Berekböszörmény. La première trouvaille importante a été remise au Musée National en 1901 grâce au maire de Hajdúböszörmény, *M. Béla Somossy*.⁴⁵ Il s'agissait d'objets constituant le mobilier funéraire d'une tombe féminine: des boucles d'oreilles à pendants en perles, un bracelet fait à partir d'une lame d'argent, la moitié d'un bouton à queue et un mors à tige latérale, ainsi que des objets provenant d'une tombe masculine, à savoir des appliques de ceinturon et peut-être une paire d'étriers. L'appartenance des autres, objets (estampée anneau en bronze servant de support) est incertaine.

L'autre trouvaille importante est la sépulture isolée d'un cavalier,

mise au jour en 1926 dans la puszta de Vid près de Hajdúböszörmény.⁴⁶ Selon la description de *J. Sőregi*, la tombe renfermait un squelette avec, au-dessus de la main droite, une épée (en réalité un sabre) dont la pointe était tournée vers les pieds. Sur la poitrine du mort étaient disposés un carquois et une flèche accompagnée de 5 pointes, au bras droit il portait un bracelet constitué d'une lame d'argent, à côté de lui on trouva encore un couteau et une boucle en fer. Les plaques d'or qui étaient dans les orbites du crâne du mort et une broche en forme de coeur faisaient partie du linceuil, à ses pieds gisaient un crâne et des os de pied de cheval, un mors de poulain et une paire d'étriers. Une boucle en fer, deux plaques de bronze et un clou en fer à tête d'argent complétaient probablement le harnachement.

À Berekböszörmény on a mis au jour des objets en tout point identiques au premier ensemble de trouvailles: boucles d'oreilles à pendant en perles, pointe de flèche de forme rhombique, mors, étriers, sépulture partielle de cheval, boutons à queue et boutons massifs en argent, bracelets constitués d'une lame d'argent, etc.⁴⁷

Ces ensembles d'objets sont des vestiges de la couche noble des Hongrois conquérants,⁴⁸ couche que la littérature a soit identifiée aux Kabars,⁴⁹ soit considérée comme des éléments turcs ou du moins ayant une culture turque.⁵⁰ Leur rayon de diffusion correspond à un territoire comprenant le Nyírség, la région du cours supérieur de la Tisza, le comitat de Bihar et la Petite Plaine ("ducatus") qui était celle même des campements des peuples ralliés aux Magyars avant la conquête du pays.⁵¹ Nos sources historiques ne mentionnent qu'un seul peuple rallié, notamment les trois tribus des Kabars. Le nom de *Kabar* n'est toutefois pas le nom original de ce peuple. D'ailleurs les noms des sept tribus hongroises indiquent aussi qu'elles avaient accueilli différents groupes turcs. En ce qui concerne le nom des Kabars et des autres peuples ralliés, on est réduit à des hypothèses basées sur les toponymes hongrois, sur les noms de personne figurant dans les légendes et sur des noms ethniques de la région de la Volga aux IX—X^{es} siècles, attestés dans les sources.⁵² Sur le territoire habité par les Magyars à l'époque où les tribus au terme d'un processus historique se constituèrent en peuple, ou du moins dans le voisinage immédiat de ce territoire: dans le pays des Bulgares de la Volga et dans l'empire khazar, on retrouve chacun des peuples qui se joignirent plus tard aux Magyars. Tous étaient de race turque. La composition ethnique et le système tribal des Hongrois qui allaient conquérir le bassin du Danube se formèrent dans la Magna Hungaria, territoire voisin de celui des Bulgares de la Volga. Ce n'est que plus tard, une fois libérés de la

domination des Khazars, que les Kabars se rallièrent à eux. La théorie de la formation du système tribal des Hongrois dans la Magna Hungaria fut confirmée dernièrement par les recherches de *Gy. Németh*, qui, à la frontière occidentale de la Bachkirie actuelle, près du bord oriental de l'ancienne Magna Hungaria, découvrit dans les noms d'ethnie et de famille bachkirs, cinq nouveaux noms de tribu magyars en plus des deux déjà connus, à savoir Jenő et Gyarmat. Ce sont les noms de Nyék, Gyula, Keszi, Megyer et Magyar.⁵³

Le frère *Julien* retrouva la Magna Hungaria près de la Volga. Également selon les sources arabes la Magna Hungaria et Magna Bulgaria, c'est-à-dire la Bulgarie de la Volga, étaient limitrophes. Julien rencontra la première ferme hongroise en Magna Bulgaria, à deux jours de marche de l'habitat des Hongrois.⁵⁴ Cela signifie bien entendu que c'est dans cette région qu'il faut chercher les souvenirs des Hongrois de la conquête arpadienne.

Les vestiges archéologiques qui caractérisent la couche moyenne et la couche dirigeante des Hongrois conquérants dénoncent une culture d'origine surtout turque, présentant des traits turcs teintés d'éléments iraniens. Certaines caractéristiques de cette culture ont été adoptées aussi par d'autres peuples finno-ougriens, mais les cimetières mis au jour en Russie, et qui peuvent être attribués avec certitude à un peuple finno-ougrien des IX^e et X^e siècles, n'accusent pas autant de ressemblance avec les cimetières des peuples turcs de la région du coude de la Volga, les cimetières des groupes de culture turque établis en Hongrie.

Quelles sont ces ressemblances? et où trouvons-nous les répliques des trouvailles de Hongrie?

Tous les sites intéressants pour nous se trouvent au confluent de la Volga et de la Kama, dans l'ouest de l'ancienne Magna Bulgaria ou en Bachkirie, dans la région des campements des Bachkirs de jadis. Les plus importants en sont Tankeievka que les chercheurs rattachent à une ethnie non pas finno-ougrienne, mais turque (bulgare), ainsi que Bolchie Tarkhani, un cimetière certainement bulgare, et les cimetières udmurt de Midlan-sai et nomades de Sarkel.⁵⁵ Les cimetières udmurts furent utilisés jusqu'aux IX^e—X^e siècles, les tombes de Sarkel remontent au X^e siècle.

La ressemblance, voire l'identité des trouvailles du cimetière de Tankeievka et de celles de Hongrie a été mise en évidence entre autres par *A. Bartha*.⁵⁶ Nous nous contenterons de signaler ici quelques-unes des correspondances: boucles d'orielles à pendant en perles, appliques en forme de losange ornant le col d'une robe, plaques de ceinturon, boutons

à queue massifs et *boutons*, *moitiés* de bagues quadrilobées, plaques à rosettes, triples suspensions de carquois, boucles de ceinturon, etc.

La diffusion des objets ne signifie pas en elle-même une identité ethnique, puisqu'elle indique simplement que dans la région du confluent de la Volga et de la Kama, le commerce aidant, on a vu se multiplier à la fin du IX^e siècle les mêmes types d'objets qui étaient aussi en usage chez les Hongrois de la conquête. La sphère de diffusion des sabretaches et de ceinturons ornés d'appliques, en vogue à l'époque de la conquête, illustre également le rôle du commerce en tant que moyen de communication.⁵⁷ Bien plus important sont la présence de certains phénomènes et l'identité des coutumes funéraires. Un de ces phénomènes est la décoration des harnachements.⁵⁸ À Bolche Tarkhani et à Midalnsay on remarque que l'ordre linéaire des tombes du cimetière est le même que celui des cimetières de Hongrie.⁵⁹ D'autres traits analogues sont: l'orientation des morts, les tombes à rebord, les sépultures de cheval partielles, la présence des ossements de cheval dans la tombe.⁶⁰ La coutume de couvrir le mort d'un linceul, observée à Tankeievka et à quelques autres endroits, rattache aussi les tombes des cimetières établis aux VIII^e—X^e siècles dans la courbe de la Volga, aux vestiges des Magyars de l'époque de la conquête.⁶¹ Ce qui est donc essentiel pour nous, c'est que les territoires en question sont reliés non pas par la ressemblance ou l'identité de certains types d'objet, mais bien par les correspondances multiples et importantes des vestiges et des rites. I. Fodor croit découvrir entre les vestiges archéologiques de Hongrie et ceux de Tankeievka une correspondance si totale qu'il n'hésite pas à considérer la population du cimetière de Tankeievka comme un groupe de Magyars restés dans la patrie primitive des bords de la Volga.⁶²

Si l'on cherche des rapports entre la Magna Hungaria de *Plano Carpini* et du *frère Julien*, et les trouvailles mentionnées des bords de la Volga, on se voit amené à localiser les données des deux groupes de sources sur un seul et même territoire géographique. Qu'est-ce qui nous autorise alors à considérer ces vestiges comme ayant plutôt une origine turque? La capitale de la Bulgarie de la Volga était Bolgari. Non loin de cette ville, au nord se trouvait Tankeievka, au nord-ouest Bolchie-Tarkhani, tandis que la Magna Hungaria s'étendait au sud de la Magna Bulgaria. Or il ne semble pas motivé de chercher la population hongroise à proximité de la capitale d'un pays étranger, étant donné l'importance qu'a eue Tankeievka pendant environ 200 ans (on évalue le nombre des tombes du cimetière à 5000). À notre avis, la solution du problème est la suivante. Des groupes plus denses, éventuellement des fragments de tribu détachés

de l'ensemble des Bulgares, fort hétérogènes quant à leur composition ethnique, s'intégrèrent aux Magyars, s'assimilèrent à eux, ou devinrent bilingues. Le processus de l'organisation a dû être à peu près le même que celui qui se déroula chez les Bulgares du Danube et chez les Slaves. Cela permet de comprendre l'existence de deux couches dans les matériaux archéologiques des Hongrois, et explique pourquoi la culture de la couche dirigeante a un caractère turc et pourquoi elle disparaît dans le bassin des Carpates en moins de 100 ans, pourquoi les Hongrois ont un système social pour l'essentiel turc, pourquoi la couche noble porte des noms de personne et des noms de charge turcs, pourquoi notre langue a accueilli une quantité considérable d'emprunts bulgare-turcs, etc. D'autre part cela nous permet de comprendre que les Magyars, en tant qu'ethnie, ont pu se maintenir dans le bassin des Carpathes. La raison n'en réside pas uniquement dans le chiffre de la population (500 000 environ). La société hongroise était fortement polarisée et différenciée dès le IX^e siècle.

Les éléments finno-ougriens numériquement prépondérants et qui donnèrent à toute la confédération tribale leur langue, étaient essentiellement agricoles. Arrivés dans la nouvelle patrie ils se virent obligés de poursuivre cette occupation, puisque seule la terre avait changé, les maîtres étaient restés les mêmes. C'est pourquoi il n'a pu se produire ici ce qui s'est répété tant de fois dans l'histoire des peuples germaniques, notamment que les conquérants, relativement peu nombreux, étaient devenus des seigneurs et que sur un territoire conquis relativement vaste, ils s'étaient assimilés en deux, trois générations à la population autochtone de la fin de l'époque romaine.⁶³ Les Hongrois conquérants se concentrèrent sur un territoire exigü et leur organisation portait déjà en elle les germes des futures classes sociales.

Pour en revenir à notre raisonnement original, Bolche Tarkhani et Tankeievka doivent être les cimetières d'une population bulgare, très exactement des Bulgares parents des Busurmans de Hongrie. L'immigration de Billa et de Baks à l'époque de Taksony, l'arrivée de Hetény et éventuellement d'autres groupes de plus ou moins grande envergure qui ne sont pas mentionnés par les sources, n'est pas due au hasard: les Bulgares arrivés en Hongrie avec les Magyars conquérants et ceux qui se sont établis au X^e siècle se trouvaient liés par la conscience d'une origine commune et par la langue commune.

Il est vrai qu'à l'époque de la conquête du pays, les Bulgares de la Volga n'avaient pas encore adopté la religion de l'Islam, mais nous savons qu'en 921, année du voyage d'*Ibn Fadlan*, il existait parmi eux un certain nombre de groupes musulmans plus ou moins importants.⁶⁴ En ce qui

concerne les Busurmans autrement dit, les Musulmans de Hongrie, une partie seulement dut arriver au moment de la conquête (par exemple les Kaliz), une autre n'y vint pas en tant que Busurmans. On sait, grâce à *Constantin Porphyrogénète*, que vers 950 les Hongrois entretenaient des rapports avec les Hongrois savards échoués en Perse, qu'ils leur rendaient visite et s'envoyaient mutuellement des ambassadeurs.⁶⁵ Sans doute existait-il aussi des relations du même genre avec les habitants de la Magna Hungaria, surtout par l'intermédiaire des marchands arabes et bulgares. Nous croyons d'ailleurs avoir découvert les traces de ces relations dans les notes du lexicographe arabe Yakout qui, vers 1220, rencontra à Alep des musulmans hongrois qui y faisaient des études. Ces hommes racontèrent à Yakout, qu'autrefois sept musulmans étaient venus de terre bulgare pour les convertir à l'Islam.⁶⁶ Si le chiffre 7 est fortement sujet à caution, le fait en lui-même ne semble pas devoir être mis en doute. Pour peu que les Bulgares aient été des païens au moment de venir en Hongrie, une fois établis ils eurent la possibilité de se convertir à la religion de l'Islam. C'est ainsi que leur nom ethnique a pu se changer en nom d'agglomération même au X^e siècle.

En ce qui précède nous avons tenté de démontrer que les vestiges archéologiques mis au jour sur le territoire de Hajdú- et de Berekböszörmény, peuvent, sur la base de leurs correspondants, être attribués à une population bulgare qui, détachée des Bulgares de la Volga, s'était jointe aux Magyars. Comme nous l'avons vu dans le résumé de l'histoire des recherches, les Musulmans de Hongrie pouvaient appartenir à des ethnies différentes (Kaliz, Alains, Péchénegues, etc.). Aussi l'ethnie de nos Busurmans de l'époque de la conquête et du X^e siècle ne pourra, à notre avis, être déterminée qu'au prix d'une étude approfondie des conditions de la Bulgarie de la Volga aux IX^e—X^e siècles. En interprétant les analogies des vestiges et des coutumes funéraires des habitants de la Bulgarie de la Volga et des habitants de la Hongrie comme une analogie ethnique, nous n'avons fait que tracer un cadre ethnique plus large, à l'intérieur duquel des études de détail et des trouvailles heureuses pourront orienter les chercheurs. En ce qui suit nous voudrions aussi insister sur quelques caractéristiques locales qui semblent corroborer notre conception.

1. Données historiques. Le Regestrum de Várad mentionne les Ismaélites de Nyr dans les années 1215, 1219 et 1222.⁶⁷ Au témoignage des lois de l'époque arpadienne, les Ismaélites s'occupaient de commerce, de change, d'opérations monétaires, de monnayage, etc.,⁶⁸ autant de métiers qui leur permettaient de disposer de sommes assez considérables. Lors de l'invasion des Mongols les gens riches du pays entiers se dépêchèrent de

mettre à l'abri leurs trésors accumulés, les bijoux et l'argent. *I. Gedai*, qui démontra que les trouvailles de monnaie de Friesach cachées à cette époque étaient concentrées sur le territoire de Hajdúság, attribua ce phénomène numismatique au rôle important que les Busurmans jouèrent dans la vie économique.⁶⁹

Ce n'est pas non plus un effet du hasard si un de nos premiers lieux de marché était également situé dans cette région: en effet la charte de fondation de Garamszentbenedek fait état de Szoboszlóvására (marché de Sz.) aujourd'hui Hajdúszoboszló.⁷⁰

2. Données toponymiques. À la limite ouest de Hajdúböszörmény, on trouve des noms tels que ruisseau de Brassó, eau de Brassó et terrain de Brassó. Or le nom de Brassó peut-être interprété à partir du turc,⁷¹ de même que c'est par le turc que *Gy. Németh* a expliqué les noms de Debrecen et de Balmaz.⁷² Le souvenir de colons bulgares s'est conservé dans le nom de l'agglomération nommée Bolyár entre Püspökladány et Nádudvar.⁷³ À proximité de Hajdúböszörmény il y eut au XV^e siècle une agglomération nommée Móregyháza.⁷⁴

3. Vestiges du culte du chien. Non loin de Debrecen, au bord du village détruit de Fancsika, situé au sud-est de la ville, des sépultures rituelles de chien ont été mises au jour. On avait enterré là des crânes de chien dans des vases d'une capacité de 6 à 7 l, mis en place avec leur orifice vers le bas, à une profondeur de 60 à 70 cm, sans aucune accessoire. Entre les sépultures on a observé des taches rougeâtres, avec des traces de cendre provenant de foyers. Les vases remontent au XII^e siècle.⁷⁵

Le culte du chien était généralement répandu chez les peuples turcs et alternait avec le culte du loup.⁷⁶ Les Bulgares du Danube⁷⁷ et aussi les Hongrois⁷⁸ prêtaient serment sur le chien. Les Bulgares de la Volga prédisaient l'avenir à partir de l'aboiement des chiens.⁷⁹ À Zalavár *G. Fehér* a pu relever le rôle du chien dans un rite de sacrifice.⁸⁰ Sur les territoires bulgares de la Volga, notamment dans un sanctuaire de Tigachevo,⁸¹ dans le gorodische de Balimer⁸² et dans le cimetière de Tankeievka, on a également mis au jour des sépultures rituelles de chien.⁸³

En résumant brièvement ce qui vient d'être dit, il paraît important d'insister sur la nécessité d'approcher la question de l'origine des Busurmans de Hongrie par une méthode complexe. Même ainsi, on ne peut pas affirmer que tous les problèmes soient résolus. De plus, la connaissance incomplète des fouilles archéologiques effectuées en terre russe et de la littérature y relative nous empêchent certainement de soulever un certain nombre de questions. Nous ne savons que trop bien que plusieurs problèmes ne pourront être approfondis qu'au prix de recherches sur place.

Mais peut-être avons-nous pu indiquer une nouvelle possibilité pour aborder l'étude des Musulmans et des ethnies de race turque de Hongrie, notamment en démontrant que l'une des composantes ethniques du peuple hongrois, conquérant le pays, s'était détachée du bloc hétérogène des Bulgares de la Volga et s'est établie dans un bloc fermé dans l'Est de la Hongrie ("ducatus").

(Traduit du hongrois)

Notes

- 1 *L. Závodszyky*, Lois et résolutions des conciles de l'époque de Saint Etienne, de Saint Ladislas et de Coloman. (Annexe: Texte des lois) Budapest 1904, 195, 189—190.
- 2 *G. Fejér*, Codex Diplomaticus V/2. 305.
- 3 *Scriptores Rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*. Ed. *E. Szentpétery* (par la suite SRH) Budapest 1937. I. 114; *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról* (Sur les prédécesseurs des Hongrois et la conquête du pays.) Arrangés et mis sous presse par *Gy. Györffy*. Budapest 1958, 138.
- 4 SRH I. 114—115.
- 5 "Quant aux origines de Mahomet, sordide blasphémateur que les Sarrasins considèrent comme leur prophète, on dit qu'il est issu de la souche très ramifiée d'Ismaël, fils d'Abraham." *Constantin Porphyrogénète*. De adm. imperio. éd. *Gy. Moravcsik*, Budapest 1950, 77; il fallut attendre presque un millénaire pour que l'origine du terme ismaélite soit redécouverte, et par une voie détournée: *B. Kossányi*, A XI—XII. századi "ismaelita" és "saracenus" elnevezésekről. (Sur les noms "ismaélite" et "sarrasin" des XI—XII^e siècles.) *Károlyi Árpád emlékkönyv*. Budapest 1933. 308—316; *J. Katácsonyi*, Kik voltak s mikor jöttek hazánkba a böszörmények vagy izmaeliták? (Qui sont les Busurmans ou Ismaélites, et quand sont-ils venus en Hongrie?) *Értekezések a történeti tudományok köréből* (Traité d'histoire). XXII. no. 7. Budapest 1913. 483—498.
- 6 *J. Jerney*, A magyarországi izmaelitákról, mint volgai bolgárok és magyar nyelvű népfelkezetekről. (Sur les Ismaélites de Hongrie, peuple de langue hongroise issu des Bulgares de la Volga.) *Tudománytár. Új folyam, Értekezések 15* (1844) 106.
- 7 *J. Karácsonyi*, op. cit. 491.
- 8 *Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini...* ed. *J. G. Schwandtner*, Nagyszombat 1765. I. 145—46., 191. *Thuróczy* suit exactement le texte de la Chronique Illustrée et n'ajoute pas de commentaires. *Képes Krónika* (Chronique Illustrée) éd. fac. simulé. Budapest 1964, 93, 125—127. Selon *Kossovich*, *Thuróczy* écrit que les Ismaélites "étaient venus en Hongrie de la Serbie et de la Bulgarie actuelles, avec des Turcs, des Bulgares et des Arméniens." Il n'indique toutefois pas la source. *K. Kossovich*, Az ipar és a kereskedelem története Magyarországon a XVI. század elejéig. (Histoire de l'industrie et du commerce en Hongrie jusqu'au début du XVI^e siècle.) Buda, 1842. 40. note 11.

- 9 *P. Hunfalvy*, Magyarország ethnographiája. (L'ethnographie de Hongrie.) Budapest 1876. 376—377; *I. Horváth*, Rajzolatok a magyar nemzet legrégebb történetéből (Esquisses de l'histoire la plus ancienne de la nation hongroise). Pest, 1825. 113 et suiv.
- 10 *I. Katona*, Historia Critica I. Pest, 1778, 477.
- 11 *J. A. Fessler*, Die Geschichte der Ungern und ihrer Landsassen I. Leipzig, 1815, 325.
- 12 *M. Horváth*, Az ipar és kereskedelem története Magyarországon a XIV. század elejéig. (Histoire de l'industrie et du commerce en Hongrie jusqu'au début du XIV^e siècle.) Buda, 1842. Történettudományi pályamunkák (Dissertations historiques). II. Publié par Magyar Tudós Társaság. 178.; *K. Kossovich*, op. cit. ibid.
- 13 *J. Jerney*, op. cit. Tudománytár. Új folyam, Értekezések 15 (1844) 101—125., 151—172., 215—250., 278—298.
- 14 *P. Hunfalvy*, op. cit. 332—339.; *F. Salamon*, Budapest története II. (Histoire de Budapest II.) Budapest, 1885, 86—88.
- 15 *L. Réthy*, Magyar pénzverő izmaeliták és Bessarábia (Ismaélites monnayeurs hongrois et la Bessarabie). Arad, 1880; *Id.*, Az oláh nyelv és nemzet megalakulása (La formation de la langue et de la nation valaques). Nagybecskerek, 1890². 164—67.
- 16 *Gy. Pauler*, A magyar nemzet története Szent Istvánig (Histoire de la nation hongroise jusqu'à Saint Étienne). Budapest 1900. 78, 176.; *Id.* A magyar nemzet története az Árpád-házi királyok alatt (Histoire de la nation hongroise sous les rois de la dynastie arpadienne). I. Budapest 1893. 215.
- 17 *G. Nagy*, Nagy-Magyarország (La Grande Hongrie). Ethnographia 22 (1911) 21, 82.
- 18 *D. Pais*, SRH I. 115.
- 19 *K. Czeglédy*, Az Árpád-kori mohamedánokról és neveikről (Les Musulmans de l'époque arpadienne et leurs noms). NyelvtudÉrt 70 (1970) 254—255.
- 20 *J. Melich*, Szlav jövevényszavaink eredetéről (Sur l'origine de nos emprunts slaves). NyelvtudKözl 39 (1909) 10—11.
- 21 *J. Karácsonyi*, op. cit. 494.
- 22 *G. Fehér*, Die Petschenegen und die ungarischen Hunnensagen. Kőrösi-Csoma Archivum I. 135.
- 23 *I. Hrbek*, Ein arabischer Bericht über Ungarn. Acta Orientalia 5 (1955) 217—218. Il commet l'erreur d'identifier les Ismaélites aux Petchénègues.
- 24 *B. Hóman* — *Gy. Szekfü*, Magyar Történet (Histoire de Hongrie) I. 282., II. 14—15.
- 25 *Gy. Györffy*, Tanulmányok a magyar állam eredetéről (Études sur les origines de l'État hongrois). Budapest 1959, 61.; *Id.* Krónikáink és a magyar őstörténet (Nos chroniques et l'histoire primitive des Hongrois). 1948, 59—60.
- 26 A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára (Dictionnaire historico-étymologique de la langue hongroise) I. Budapest 1967, 365—66.
- 27 *Zs. Simonyi*, NyelvtudKözl 24 (1894) 333.; *K. J. Schröer*, Lateinisch-deutsches vocabular. Neuntes Jahresprogramm der Öffentlichen Ober-Realschule der königlichen Freistadt Pressburg. 1859. o. 32, 2509: saducei bessir menge.; p. 42. "bezzirmenge 2509 saducei in Kölnischer mundart findet sich ähnlich gebraucht bessermeine. S. Pfeiffer in Fromm. Ztschr. II. 308." p. 62. "Bessermenge: Saducei dies ist dasselbe wort und vielleicht die richtige lesart für das von Pfeiffer in Fromm.'s zeitschr. die deutschen mundarten II. 308 angeführte altkölnische:

- Bessermeine m. nom. pr, machinet dar de Bessermeinen an gelovent, de Bessermeine gelovent noch an in. ich glaube dasz für meinen zu lesen ist: menien die nicht seltene md. form; den plural gebraucht auch Jeroschin; der Soltan — vorterbte Armenien mit sinis heris menien Bessermenge wäre demnach (analog dorfmenige, lantmenige, kirchmenige) etwa die gemeinde derjenigen, die sich für besser halten? möglich, dasz es nur eine umdeutschung eines fremden namens ist... Böszörmény, name der hauptstadt der hajdúkenstädte, soll auch ein stammname sein."
- 28 J. Jerney, op. cit. 244.
- 29 L. Réthy, Magyar pénzverő izmaeliták 19—20.
- 30 B. Munkácsy, A magyar őshaza kérdése (Le problème de la patrie primitive des Hongrois). Ethnographia 16 (1905) 81.
- 31 J. Melich, Néhány magyar népnévről. Szerecsen és böszörmény (Sur quelques noms ethniques hongrois; *szerecsen et böszörmény*). MNy 5 (1909) 385—393.; Id., NyelvtudKözl 19 (1909) 10—11.
- 32 J. Karácsonyi, op. cit.
- 33 Napkelet felfedezése. Julianus, Plano Carpini és Rubruk útijelentései. (Découverte de l'Orient. Les rapports de voyage de Julien, de Plano Carpini et de Roubrouk). Publ. par Gy. Györffy, Budapest 1955. 76, 233.
- 34 K. Czeglédy, op. cit. 254.
- 35 Ungarische Hilfsvölker in der Literatur des deutschen Mittelalters. Ungarische Jahrbücher 4 (1924) 110—112.
- 36 I. Hrbek, op. cit. 217.
- 37 K. Czeglédy, op. cit. 254.
- 38 Z. V. Togan, Ibn Fadlans Reisebericht, Leipzig, 1939. 172., 217—20.
- 39 Gy. Pauler, A magyar nemzet története az Árpád-kori királyok alatt. I. Budapest 1893. 215.; G. Nagy, Ethnographia 22 (1911) 21., J. Karácsonyi, op. cit. 486.; D. Pais, SRH 115, note 2; I. Hrbek, op. cit. 218. Il assimile les Busurmans aux Kaliz, mais n'accepte pas l'identité des Ismaélites et des Busurmans; Gy. Györffy, Tanulmányok 50—54; K. Czeglédy, op. cit. 258—59; I. Kniezsa, Magyarország népei a XI. században (Les peuples de Hongrie au XI^e siècle). Szent István Emlékkönyv. II. Budapest 1938, 439.
- 40 D. Pais, SRH I. 115, note 1.; Gy. Györffy, Tanulmányok 52. K. Czeglédy, op. cit. 254.
- 41 Gy. Györffy, Tanulmányok. 52.
- 42 I. Hrbek, op. cit.; K. Czeglédy, op. cit.; Gy. Györffy, Tanulmányok. 51.
- 43 Gy. Györffy, Tanulmányok 54—64.
- 44 K. Czeglédy, op. cit. 255, 257.
- 45 B. Czobor, ArchÉrt 22 (1902) 437—8; J. Hampel, Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn. Braunschweig 1905. II. 850—51.; III. pl. 503.
- 46 J. Sőregi, Ásatások a hajdúböszörményi vidi pusztán. (Fouilles dans la puszta de Vid près de Hajdúböszörmény) DMJ 1926, 16—18.
- 47 K. Mesterházy, RégFüz I/21. 1968. 47.
- 48 B. Szőke, A honfoglaló és kora Árpád-kori magyarság régészeti emlékei. (Vestiges archéologiques des Hongrois conquérants et de la haute époque des rois arpadiens.) Régészeti Tanulmányok I. (1962) 21—22, 26.

- 49 Gy. Györffy, *Tanulmányok* 122; I. Dienes, A kisvárdai vár története (Histoire du château de Kisvárdá). 1961. 132—137.
- 50 Gy. László, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai.* (Les périodes les plus anciennes de notre histoire primitive). Budapest, 1961. 16 et suiv.; K. Mesterházy, Adatok a honfoglaláskori magyar köznépi család szerkezetéhez (Sur la structure des familles du petit peuple hongrois à l'époque de la conquête). DMÉ 1967, 165—166.
- 51 Gy. Györffy, *Tanulmányok* 39—40.; G. Fehér — K. Éry — A. Kralovánszky, A Közép-Duna-medence magyar honfoglalás- és kora Árpád-kori sírleletei. (Mobiliers funéraires des tombes hongroises, découvertes dans le bassin médian du Danube, datant de l'époque de la conquête et de la haute époque des rois aradiens) Régészeti Tanulmányok 2 (1962).; B. Szóke, Adatok a Kisalföld IX. és X. századi történetéhez (Contributions à l'histoire de la Petite Plaine au IX^e et au X^e siècles.) ArchÉrt 81 (1954) 119—137.
- 52 Gy. Németh, A honfoglaló magyarság kialakulása (Formation du peuple hongrois conquérant.) Budapest 1930, 249—273.; Gy. Györffy, *Tanulmányok* 49—65.
- 53 Gy. Németh, Magyar törzsnevek a baskíroknál (Noms de tribu hongrois chez les Bachkirs.) NyelvtudKözl 68 (1966) 35—52.
- 54 Napkelet felfedezése 42.
- 55 V. F. Gening — A. Kh. Khalikov, Rannie bolgary na Volge. Moscou 1964. V. F. Gening, Mydlan'-chai, udmurtski mogilnik VIII—IV.vv. Voprosi Arkheologii Urala 3 (1962). S. A. Pletneva, Kotchevnitcheski mogolnik bliz Sarkela-Bieloi Veji. MIA 109 (1963) 216—259.
- 56 A. Bartha, A IX—X. századi magyar társadalom (La société hongroise aux IX^e et X^e siècles.) Budapest 1968, 136.
- 57 I. Dienes, A karancslapujtői honfoglaláskori öv és mordvinföldi hasonmása. (Le ceinturon de l'époque de la conquête mis au jour à Karancslapujtó et sa réplique découverte en terre mordvine) ArchÉrt 91 (1964) 18—40.; Id. Honfoglaláskori tarsolyainkról (Sur nos sabretaches de l'époque de la conquête.) FolArch 16 (1967) 79.
- 58 V. F. Gening, Mydlan'-chai... op. cit. 27.
- 59 V. F. Gening — A. Kh. Khalikov, op. cit. V. F. Gening, op. cit. 98.
- 60 V. F. Gening — A. Kh. Khalikov, op. cit. 8, 9, 10.
- 61 I. Dienes, Honfoglalóink halottas szokásainak egyik ugorkori eleméről (Sur un des éléments ougriens à l'époque de la conquête de nos coutumes funéraires). ArchÉrt 90 (1963) 108—112; V. F. Gening — A. Kh. Khalikov, op. cit. 72—73; E. P. Kasakov, O nasnatchenii pogrebálnikh litsevikh tankeievskogo mogilnika. Trudi Kamskoi arkheologitcheskoi ekspeditsii. Perm. 1968. 230—239; E. A. Khalikova, Pogrebalni obriadi tankeievskogo mogilnika. Voprosi etnogenesisa tiurkoiasitchnikh narodov Povoljia. Kasan 1971. 64—94.
- Il existe une différence très importante entre les linceuls de ces deux territoires. Alors que dans les trouvailles de Hongrie, comme celle de la puszta de Vid et celle de Bashalom, seuls les yeux et la bouche étaient recouverts d'une plaque de métal, les répliques de Russie sont plutôt des masques, ils recouvrent tout le visage et comportent des ouvertures pour les yeux et la bouche. C'est aussi le cas des masques de Tankeievka et c'est un masque de ce genre qu'on a découvert au Kazakhstan occidental, dans une tombe du X^e siècle où le rite funéraire était le même que celui de Tankeievka et de Hongrie (Tchelkarskij mogilnik). V. F. Jelesnikov — M. G. Mochkova — G. A. Kuchaiev, Arkheolo-

- gitcheskie issledovania v sapadnom Kasakhstane. Arkheologitcheskie Otkritia 1969. Moscou 1970. 395. De même les masques mis au jour dans les tombes nomades des XII^e—XIII^e siècles de la Russie méridionale recouvrent tout le visage. Par ex. à Lipovets, Koval, Rotmistrovka, etc. G. A. Fedorov — Davidov, Kurgani, idoli, moneti. Moscou 1968. 53, 62—63; Coultoura drevnikh narodov Vostotchnoi Evropi. Poutevoditel' Ermitaja. Leningrad 1969. 113, 115.
- 62 Élet és Tudomány 1971/8. 351.
- 63 C'est I. Bóna qui a aimablement attiré mon attention sur cette donnée.
- 64 A. P. Kovalevski, Kniga Ahmeda Ibn-Fadlana o iego poutechestvii na Volgou v 921—922 gg. Kharkov 1956. 153.
- 65 Constantin Porphyrogénète, De adm. imp. Ed. Gy. Moravcsik. Budapest 1950, chap. 38. 173—175.
- 66 Gy. Györffy, Krónikáink és a magyar őstörténet. Budapest 1948, 60., 97—98.; P. Hunfalvy, Magyarország ethnográphiája. Budapest 1876. 335., les enseignements de Mahomet furent adoptés aussi par les Bulgares du Danube. Dans sa charte émise en 866, le pape Nicolas, à propos des conditions de l'évangélisation des Bulgares et de leur adhésion à l'Église romaine, mentionne des livres sarrasins qu'il ordonne de brûler. K. J. Jireček, A bolgárok története. (Histoire des Bulgares). Nagyberecsk, 1889, 124.
- 67 Regestrum varadiense. Ed. J. Karácsonyi et S. Borovszky, Budapest 1903, 229, 276.
- 68 Gy. Györffy, Tanulmányok 51—54.
- 69 I. Gedai, Numizmatikai adatok a dukátus kérdéséhez. (Les données numismatiques au sujet du "ducatus") FolArch 20 (1969) 99—101.
- 70 Gy. Györffy, Az Árpád-kori Magyarország történelmi földrajza. (La géographie historique de la Hongrie arpadienne) A—Cs. Bp. 1963. 443.
- 71 P. H. Fekete, Hajdúböszörmény helyneveinek adattára. Bp. 1959. (La documentation de la topographie de Hajdúböszörmény). Bp. 1959. A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai 102. (Les Publications de la Société Linguistique Hongroise 102.) 47—49.; L. Rásonyi Nagy, A Brassó név eredete. (L'origine du nom Brassó). MNy 25 (1929) 17—27.
- 72 Gy. Németh, A honfoglaló magyarság kialakulása. (La formation des Hongrois conquérants). Bp. 1930. 279; Id., Reise um zwei kiptschakische Ortsnamen in Ungarn. Ural-Altäische Jahrbücher 33 (1961) 124—127.; L. Kiss, M. Nyelvőr 94 (1970) 339.
- 73 Zs. Bátkay, Föld és Ember (La Terre et l'Homme) 1 (1921) 139. D. Pais, SRH I. 114; Gy. Györffy, Tanulmányok 61. (Études 61.) Il n'accepte pas les identifications. I. Kniezsa, Magyarország népei a XI. században. (Des peuples de la Hongrie aux XI^e siècle.) Szent István Emlékkönyv (Bulletin de Saint Étienne) II. Bp. 1938. 439.
- 74 D. Csánki, Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában. (Géographie historique de la Hongrie dans l'époque des Hunyadi).
- 75 K. Mesterházy, ArchÉrt 97 (1970) 316.
- 76 B. Munkácsi, Farkastisztelet az ókor törökjeinél. (Le rite du loup chez les Turcs dans l'âge ancien.) Ethn. 42 (1931) 32—33.; Zs. Szendrey ibidem 91.
- 77 G. Fehér, ArchÉrt 80 (1959) 46.

- 78 G. Fehér, Codex Diplomaticus I. 229—235., A. Gombos, Hadtörténelmi Közlemények 28 (1927) 508. A Magyar Honfoglalás Kútfői (Les Sources Historiques de la Conquête du pays) Rédacteurs: Gy. Pauler — S. Szilágyi, Bp. 1900. 326.
- 79 I. Györffy, Föld és Ember 6 (1926) 182.
- 80 G. Fehér, Zalavári ásatások. (Les fouilles de Zalavár) ArchÉrt 80 (1953) 46—47.; et ActaArchHung 4 (1954) 228—229.
- 81 G. A. Fedorov-Davidov, Tigatchevskoie gorodichtche. MIA (1962) 86.
- 82 *ibidem*
- 83 Information gracieuse de E. A. Khalikova.

P. Veres (Budapest)

**LE RÔLE DE FACTEURS ÉCOLOGIQUES ET ÉCONOMIQUES DANS LA
CONQUÊTE DU BASSIN DES CARPATHES PAR LES HONGROIS EN 896.**

La proto-histoire hongroise est fondée sur une constatation irréfutable de la linguistique comparative finno-ougrienne, précisée dès les XVIII^e et XIX^e siècles, à savoir que la langue hongroise appartient à la famille linguistique ouralienne comprenant les langues finno-ougriennes et samoyède. A l'intérieur de cette famille, les plus proches sont les Vogouls (Mansi) et les Ostiaks (Kchanti), autrement dits les Ougriens de l'Ob vivant en Sibérie occidentale qui forment, avec les Hongrois, la branche ougrienne du groupe finno-ougrien des langues ouraliennes.¹ Cette constatation a provoqué moins de débats parmi les spécialistes que ne l'a fait la définition géographique du territoire habité en commun par les ancêtres des Finno-ougriens et des Samoyèdes avant leur séparation c'est-à-dire, du pays d'origine supposé ouralien. Jusqu'à nos jours, on a considéré comme territoire possible les régions entre l'Altai, la mer Baltique et l'Oural, ainsi que la Pologne centrale et, en outre, la région de la Volga et de la Kama.² À l'encontre du passé, les résultats récents des différentes disciplines se rapprochent de plus en plus, bien que les méthodes appliquées ne soient pas du tout les mêmes. Il est impossible d'attribuer à un pur hasard la coïncidence de ces résultats. A présent, on accepte de plus en plus l'opinion de V. N. Tchernetzov, récemment décédé, selon laquelle il existe une culture néolithique, d'une cohérence extraordinaire, qui traverse d'une façon azonale les zones végétatives et climatiques de la Sibérie occidentale et de ses vastes environs. Cette culture constituée sur une base néolithique tardive, originaire surtout de l'Aise Centrale, plus précisément des régions entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, couvre une unité ethnique, notamment ouralienne.³ Cette hypothèse, construite sur une minutieuse étude rétrospective des cultures archéologiques, partiellement retardées dans leur évolution, des territoires mentionnés est corroborée par les rapports démontrés entre la famille ouralienne et certaines langues nostratiques et paléoasiatiques, elle est en outre con-

Conférence Internationale 1971 à Szeged

forme à la toute récente définition paléo-linguistique du pays d'origine des Ouraliens.⁴ En effet, l'accadémicien hongrois *P. Hajdú*, en complétant ses analyses linguistiques par l'analyse des pollens, a pu établir que dans les langues ouraliennes on ne trouve de nom commun que pour les arbres de la taïga sibérienne. La seule exception est l'orme (*Ulmus*). En extrapolant ces arbres à la carte forestière de l'holocène moyen on peut localiser le territoire où les Ouraliens vivaient ensemble aux VI—IV^e millénaires avant n.è. dans la région mitoyenne des zones forestières européenne et sibérienne, c'est-à-dire sur le territoire qu'entourent l'Ob inférieur et moyen, et les monts Oural.⁵

Outre les recherches archéologiques et paléolinguistiques, l'anthropologie semble à son tour corroborer l'hypothèse du pays d'origine ouralien dans la Sibérie occidentale. Selon les recherches récentes, anthropologiquement les finno-ougriens n'appartiennent pas au type baltique oriental, mais au type ouralien (ougrien) de caractère métis, qui s'est constitué, lui aussi dans le nord-ouest de l'Asie, dans la zone de contact des grandes races euro-péenne et mongoloïde.⁶ Ce type était auparavant plus largement répandu et, à partir du néolithique, il atteignait les zones forestières du nord-est de l'Europe. Vers l'Ouest ce type existe encore de nos jours malgré une tendance décroissante — en tant qu'une variante subouralienne — parmi les peuples finno-ougriens.⁷ En Sibérie occidentale, les représentants les plus caractéristiques du type anthropologique ouralien sont même aujourd'hui les peuples qui habitent le long de l'Ob, les Ougriens de la Ob, ainsi que les Samoyèdes, etc.⁸

Ce n'est pas un hasard si c'est la taïga de la Sibérie occidentale, c'est-à-dire la région d'origine des Ouraliens possédant des propriétés écologiques favorables, qui a été la première en Eurasie du Nord à voir naître la culture néolithique dite de glace-pêche-chasse.⁹ À la naissance de cette culture a fortement contribué le fait qu'en hiver les ongulés sont contraints d'abandonner le flanc occidental de l'Oural, couvert d'une couche de neige trop épaisse, pour passer sur le flanc oriental où, les précipitations étant mieux réparties, l'épaisseur de la couche de neige est bien plus réduite.¹⁰ Il est très important de noter que dans les régions peuplées par les groupes ouraliens, le ski, le traîneau primitif, le canot et l'aviron apparaissent relativement tôt, à la fin du IV^e millénaire.¹¹ L'apparition des moyens de transport ouvrit une nouvelle époque dans l'histoire culturelle et ethnique du Nord arctique, cette époque coïncidant avec les débuts de la différenciation de la famille linguistique ouralienne.¹² Vers la fin du néolithique, les groupes proto-lapons et youkaguirs, qui jusque là menaient par nécessité une vie sédentaire, passèrent à la culture

dite des chasseurs de rennes, migrèrent vers le Nord-Ouest et le Nord-Est et finirent de peupler l'Eurasie arctique.¹³ C'est ainsi que s'était formée, au III^e millénaire avant n.è., une zone subarctique ethno-culturelle cohérente, s'étendant depuis la Scandinavie jusqu'aux fleuves Iénisséï et Angara en Sibérie centrale, ayant son centre en Sibérie occidentale, zone qui peut être considérée comme habitée par les groupes linguistiques ouraliens. Elle est caractérisée par une céramique à décor identique, par des dessins rupestres et des représentations animales culturelles analogues (ours, cerfs, oiseaux), ainsi que par les mêmes outils en os et en pierre.¹⁴

Tandis que, au cours du millénaire suivant, les groupes finno-permiens se déplaçaient graduellement dans la zone forestière européenne, vers l'ouest de l'Oural, en direction de la mer Baltique, les Ougriens — ancêtres communs, éloignés, des Hongrois, Vogouls et Ostiaks — formaient dans la partie sud du pays d'origine commun, dans les steppes de la Sibérie occidentale, leur culture d'élevage et d'agriculture (sous l'influence centro-asiatique) et en même temps leur collectivité ethno-linguistique indépendante.¹⁵ Ce processus ethno-culturel fort complexe fut favorisé par des facteurs climatiques. En même temps que se désintérait définitivement la langue commune finno-ougrienne au tournant des III^e et II^e millénaires, les régions méridionales de la taïga, avant tout les environs du cours inférieur du Tobol et de l'Isime, affluents de l'Irtich, se transformèrent en steppes boisées sous l'effet de la période climatique sub-atlantique, chaude et sèche.¹⁶ C'est ainsi que prit fin l'unité de la culture néolithique en Sibérie Occidentale et qu'apparurent des divergences locales considérables. Voilà ce qui explique qu'au début de l'âge des métaux entre l'ethnie ouralienne, continuant à mener dans la zone de la taïga une vie de chasseurs-pêcheurs, et l'ethnie ougrienne qui commençait à se constituer dans le nouvel environnement écologique sous l'effet de l'économie complexe à laquelle elle passait, les relations s'interrompirent.

Du point de vue de la chronologie de la coexistence de l'ethnie ougrienne, ainsi que du mode de vie de celle-ci, il y eut un événement déterminant: ce fut au tournant des III^e et II^e millénaires l'établissement d'un centre pour le travail du cuivre, dans la proximité des territoires peuplés par les ethnies ougriennes. Fait encore plus intéressant: à partir du milieu du II^e millénaire avant n.è. des centres pour le travail du bronze apparurent des deux côtés de l'Oural moyen et méridional, ainsi que dans la région de l'Ob. Ces centres utilisaient le cuivre qui se trouvait sur place et l'étain importé de l'Altaï et ils jouèrent un rôle important dans la fourniture à l'Europe orientale, pauvre en étain, de métaux et

d'outils en bronze.¹⁷ Avec les centres métallurgiques du Kazakhstan de l'Altaï, ces nouveaux centres acquirent la prédominance sur ceux du Caucase, possédant des traditions plus vieilles, mais dépourvus d'étain.¹⁸

Il est intéressant de voir qu'en même temps que se propageait le bronze à base d'étain, à partir du XV^e siècle avant n.è. le cheval domestique se répandait dans les steppes. Les mors primitifs mis au jour et remontant à cette époque ainsi que les nombreuses représentations de chevaux en bronze trouvées dans la bassin moyen de l'Irtych montrent qu'on montait déjà ces chevaux.¹⁹ Le témoignage de l'archéologie est corroboré par la linguistique qui nous apprend que la dénomination du cuivre est commune dans les langues finno-ougrienne, tandis que les mots désignant l'étain et le plomb ne sont communs qu'en vogul, en ostiak et en hongrois où par contre le nom commun pour le fer fait défaut. La terminologie relative au cheval est également commune dans les langues du groupe ougrien: cheval, poulain, cheval d'un an, de deux ans, ainsi que des termes aussi importants que selle, mors, cravache.²⁰

Partant de la confrontation de différentes données, nous pouvons donc admettre — comme étant convaincante — l'opinion de plusieurs chercheurs soviétiques selon laquelle le complexe archéologique (*de l'âge de bronze*) du type d'Andronov, se trouvant dans le sud de steppes de la Sibérie occidentale, peut se rattacher, du moins partiellement, aux Ougriens encore non différenciés.²¹ Ses caractéristiques sont: une économie sédentaire, complexe, des sépultures orientées de l'ouest à l'est où le cavalier est inhumé avec son cheval, un type anthropologique euro-poïde spécifique. Outre l'histoire ethnique ultérieure des Ougriens de l'Ob et des Hongrois, les recherches anthropologiques étayaient solidement cette opinion. L'influence du type dit d'Andronovo, type anthropologique proto-euro-poïde, au large visage caractéristique, peut s'observer non seulement parmi les Ougriens de l'Ob la tendance allant en s'affaiblissant vers le Nord, mais aussi dans le complexe craniologique des Hongrois conquérants du bassin Carpathique.²² G. F. Debetz avance la supposition que cette variante proto-euro-poïde, au large visage, s'était constituée à l'âge précoce des métaux, dans les steppes du Kazakhstan au sud de la Sibérie occidentale.²³ En tout cas, elle constituait l'élément anthropologique dominant dans la population du complexe archéologique d'Andronovo que nous connaissons entre les XVIII^e et VIII^e siècles, et elle se distingue nettement des populations euro-poïdes (variante méditerranéenne) de la culture "srub", de caractère ethnique indo-iranien, répandue dans son voisinage à l'ouest, dans la région de la Volga inférieure.²⁴ Ces deux cultures et ces deux types archéologiques différents se mélangèrent à partir de 1500

avant n.è. dans les steppes de l'Oural méridional. Ils sont considérés comme les ancêtres communs entre autres des Ougriens et des Saouromates iraniens de l'âge précoce du fer.²⁵

Outre les données déjà citées, la localisation dans les steppes méridionales de la Sibérie occidentale de la communauté ethno — linguistique ougrienne est indirectement corroborée par les mots empruntés au turc dans le hongrois, le vogul et l'ostiak et que l'on fait remonter à l'époque de la coexistence des peuples ougriens.²⁶ Seule la Sibérie Occidentale peut être prise en considération pour localiser la région où ces mots ont été empruntés. En effet, le nom du fleuve Oural se rencontre dès le II^e siècle avant n.è. en turc, sous la forme Yaik.²⁷ Or, les peuples turcs apparurent en Europe bien après la désintégration de la langue ougrienne primitive, au plus tôt au IV^e siècle avant n.è. au début de l'époque des grandes migrations. Il faut également tenir compte du fait qu'au sud de la Sibérie occidentale, et dans le Nord du Kazakhstan voisin, il y a une toponymie ougrienne et que là-même, sur le plateau du Tourgaï, dans la proximité de Koustenaï, on trouve des ethnonymes hongrois.²⁸

Au bout d'une coexistence d'environ un millénaire, prit fin la cohérence relative de la communauté ethno-linguistique, qui, établie dans la région de l'Oural méridional, menait une vie complexe. Les processus écologiques et culturels, compliqués, qui se déroulèrent dans l'âge tardif du bronze et l'âge précoce du fer, jouèrent un grand rôle dans cette différenciation ethnique.

Avant tout, il faut tenir compte du maximum xérothermique (XIII^e—VIII^e) survenu à la fin de la période de climat subatlantique, déjà fort sèche, qui avait une fois de plus déplacé les frontières — stabilisées au XV^e siècle avant n.è. — des zones végétales.²⁹ Sous cet effet, la zone mitoyenne de la taïga et des steppes sibériennes-occidentales, la plus soumise dans toute l'Eurasie aux variations climatiques, continua son expansion vers le Nord.³⁰ Cette circonstance fut décisive pour le sort des Ougriens qui y étaient établis; ils furent contraints soit de s'adapter au nouvel environnement naturel, à la steppe déserte, soit de se déplacer pour chercher des régions plus favorisées du point de vue écologique. C'est cette dernière possibilité que choisit le groupe du Nord, les lointains ancêtres des Ougriens de l'Ob. A partir du XII^e siècle avant n.è. parallèlement au déplacement vers le Nord des steppes boisées, ils gagnèrent le bassin de l'Ob moyen où les conditions naturelles étaient meilleures, ils y répandirent l'agriculture et l'élevage. Les objets archéologiques mis au jour dans la région de l'Irtych moyen, et qui rayonnent de ce centre vers le Nord-Est, reflètent bien cette migration.³¹ Cependant, peu de temps

après, ce groupe ougrien nordique se trouva être au lieu des steppes boisées, en plein dans la zone de la taïga, étant donné qu'à partir du VII^e siècle avant n.è. la taïga reprit vers le Sud une grande partie des territoires perdus à l'époque précédente.³² C'est la période sub-atlantique humide et plus froide, survenue avec l'âge précoce du fer, qui permit cette expansion de la taïga. Il semble que ce fait soit en connexion avec la migration qui eut lieu au V^e siècle avant n.è. partant du bassin de l'Irtych moyen et finissant dans le bassin de l'Ob inférieur à proximité du cercle polaire.³³ Ce groupe ougrien passa en partie sur le versant occidental de l'Oural où les restes de sa toponymie survivent jusqu'à nos jours.³⁴

Au début de l'âge de fer, les Ougriens nordiques venus dans la taïga des steppes boisées de la Sibérie occidentale, assimilèrent peu à peu les peuplades de chasseurs et de pêcheurs, autochtones sur le territoire du pays d'origine uralien. De cette manière, le mélange des deux ethnies, apparentées de loin, notamment de l'ethnie méridionale ougrienne et de l'ethnie archaïque locale, uralienne, produisit, dans la seconde moitié du premier millénaire avant n.è. l'ethnie déjà différenciée des Ougriens de l'Ob.³⁵ Ces processus ethniques sont bien reflétés par les cultures archéologiques d'Ouest-poloui résultat de deux composantes culturelles (V^e—II^e siècle avant n.è.) et des cultures qui l'entourent. Le travail du bronze, l'utilisation d'outils en fer, l'art culturel appliquant les motifs animaux de style scythique, l'attelage de chiens, les différencient nettement des cultures de la zone polaire et leur lente évolution conduit directement à l'ethnographie actuelle des Vogouls et des Ostiaks.³⁶ Il y a lieu de noter que dans la zone boréale, non seulement les vestiges de l'attelage de chiens, mais aussi les plus anciens instruments servant à la domestication des rennes ont été découverts dans les matériaux de la culture Oust-poloui attribuée aux ancêtres des Ostiaks.³⁷

Les Ougriens de l'Ob sont, certes, les proches parents des Hongrois du point de vue linguistique, mais leur culture, leur système dualiste, totémistique des fratries, nommées mos/mont'-por, leur type anthropologique montrent la prédominance de substrats provenant de la population uralienne archaïque.³⁸

Si la communauté ougrienne s'est désintégrée à la fin de l'âge de bronze, ce n'était pas seulement à cause des Ougriens de l'Ob, mais beaucoup plus à cause des ancêtres des Hongrois, grâce à leur active participation à l'importante division du travail qui s'est opérée à cette époque dans la zone des steppes. C'est que en même temps que le groupe nordique des Ougriens migrait vers la taïga, le groupe méridional fut forcé, au moment du maximum xérothermique (entre les XIII^e et VIII^e siècles avant

n.è.) d'adapter son système économique aux conditions écologiques nouvelles défavorables de la steppe désertique, dans le Sud de la Sibérie occidentale. En conséquence de la sécheresse l'agriculture complexe céda peu à peu la place à une nouvelle forme spéciale de l'élevage, importante dans l'histoire de la civilisation — qui conditionne le mode de vie des cavaliers nomades.³⁹ Celui-ci prit ses formes définitives également au tournant des II^e et I^e millénaires avant n.è. dans la région de la steppe pauvre en eau.⁴⁰ À partir du VII^e siècle avant n.è., à l'âge de fer, le changement du climat en subatlantique humide, et par conséquent la transformation des steppes désertiques en excellents pâturages ne firent que parachever l'épanouissement du nomadisme.⁴¹ C'est ainsi que le mode de vie des cavaliers nomades devint pendant deux mille ans, le type culturel prédominant dans les steppes et constitua la base d'une formation socio-économique spéciale, transition entre la commune primitive et la société des classes.⁴² Le passage à la vie nomade du groupe pré-hongrois fut facilité par ses expériences antérieures dans l'élevage non nomade, et aussi par la circonstance heureuse qu'il trouva sur le territoire d'ethnie ougrienne, ou dans sa proximité immédiate, certains centres du nomadisme naissant, entre autres la région vallonnée de l'Oural sud-oriental qui se rattache à la steppe, ou le Kazakhstan du Nord.⁴³

Comme nous l'avons exposé plus haut, vers le tournant des II^e et I^{er} millénaires avant n.è., les changements climatiques et écologiques dont nous venons de parler, la transformation du mode d'exploitation économique, ainsi que la séparation des ancêtres des Ougriens de l'Ob eurent pour résultat la désintégration de la communauté ethno-culturelle ougrienne pratiquant déjà l'élevage et même l'agriculture, que l'on peut situer dans le Sud de la Sibérie occidentale, dans les régions des steppes boisées. Au cours de ce processus de différenciation ethnique, les Proto-Hongrois, groupe méridional des Ougriens, passèrent au mode de vie des cavaliers nomades et par conséquent se séparèrent définitivement de la communauté ougrienne primitive. Leurs relations interethniques plus intenses avec d'autres peuples furent à l'origine de leur évolution autonome, de la constitution de leur caractère ethnique particulier qui commença vers la fin de l'âge de bronze, ou au début de l'âge de fer.

Les récents résultats paléanthropologiques des chercheurs hongrois et soviétiques permettent de retracer le long processus de constitution du caractère anthropologique des Hongrois qui conquirent leur pays actuel. Ce processus commença dès le XII^e siècle avant n.è. à peu près sur le territoire situé au nord de la mer Caspienne, entre la Volga inférieure, le massif du Mougodjari et la mer d'Aral. C'est dans les steppes s'étendant

dans les environs de l'Oural méridional que la morphologie du crâne s'est fixée, entre les XII^e et II^e siècles. Elle montre l'influence des substrats "sroub" à sépultures à poutre, de type ethnique indo-iranien d'une part et de type europoïde d'Andronovo de l'autre.⁴⁴ C'est vers la même époque, à l'âge précoce de la nomadisation, que commença à se former l'autre particularité importante de l'ethnie hongroise, la langue autonome. Fait singulier pareillement au vieil iranien, le système phonétique proto-hongrois naquit sur la base des changements phonétiques p-f, t-d, k-h (x), s-h, et de l'apparition des consonnes initiales b-, d-, g-.⁴⁵

Fait frappant, c'est au tournant des II^e et I^{er} millénaires avant n.è. que l'on peut fixer aussi bien les changements climatiques mentionnés et le passage en masse à la vie nomade, que la constitution du type anthropologique et de la langue autonome des Proto-Hongrois. Cette remarquable coïncidence des résultats auxquels sont arrivées, indépendamment les unes des autres, les disciplines utilisant des méthodes différentes, montre qu'il s'agit moins d'un effet du hasard que d'une série de processus historiques interdépendants qui se sont déroulés dans les steppes. D'autant plus que les linguistes, anthropologues et archéologues sont unanimes à affirmer qu'à cette époque les rapports interethniques des Proto-Hongrois étaient les plus intenses, outre ceux que nous venons d'énumérer, avec les Iraniens qui dominaient dans les steppes européennes et de l'Asie centrale. Il ne semble pas exclu qu'ayant mené longtemps une vie nomade en commun les groupes ethniques iraniens et sud-ougriens (Proto-Hongrois), aient exercé les uns sur les autres non seulement une influence culturelle et anthropologique, mais dans une certaine mesure une influence linguistique.

En tout cas, dans la formation ethnique des Proto-Hongrois, il est impossible d'ignorer l'influence des groupes iraniens, avant tout des groupes sarmates. De même, on ne peut pas négliger le rôle des facteurs internes relevant de la situation spéciale des Proto-Hongrois dans la steppe. C'est que la langue proto-hongroise, de caractère finno-ougrienne, isolait l'ethnie hongroise parmi les nomades appartenant à la famille indo-européenne plus tard à la famille altaïque, et constituait un obstacle pour les contacts naturels. Entre autres elle freinait aussi l'assimilation ethnique. Il s'ensuit qu'outre les frontières linguistiques il existait également des frontières génétiques entre le groupe proto-hongrois, devenu endogame, et l'environnement ethnique qui était différent.⁴⁶ Par contre ces circonstances conduisirent à une homogénéité relative dans la langue, la culture et même dans le caractère anthropologique, ce qui signifie une certaine intégration ethnique. C'est ainsi que prit naissance une chaîne

de dialectes tribals des Proto-Hongrois nomades, autrement dit que l'ethnie hongroise se forma en tant que système de communication clos possédant un réseau d'information d'identité moyenne.⁴⁷ Il est fort probable que la séparation de la communauté proto-hongroise des autres communautés voisines se soit exprimée non seulement dans l'isolement de la langue et dans un certain degré d'endogamie, mais aussi dans la distinction entre "nous" et "eux", c'est à dire dans la conscience de groupe ethnique et dans son résultat, l'ethnonyme.

À l'époque des grandes migrations les tribus hongroises venant d'Asie, des steppes de la Sibérie occidentale puis des steppes de la mer Caspienne suivirent le chemin habituel des anciens nomades et arrivèrent en Europe, dans la région du Pont-Euxin propre à un semi-nomadisme. Elles s'établirent en Lébédie, plus tard en l'Ételkuzu. Sur les territoires environnants s'étendant du Bas-Danube au Caucase (à présent zone de la steppe déserte) l'économie typique, rigoureusement spécialisée des nomades, connut une transformation considérable à partir du VIII^e siècle de n.è. sous l'influence de facteurs naturels, interethniques et économiques. Cette transformation se manifesta dans l'agriculture et la vie sédentaire qui se répandait de plus en plus, et dans la modification considérable concernant la composition du cheptel. Des matériaux archéologiques considérables témoignent de ce processus révolutionnaire que fut le passage à la vie sédentaire des peuplades nomades turcophones venus de leur pays d'origine situé en Asie intérieure. Ces matériaux relèvent de la culture saltovo-maiatzk, comprenant différentes ethnies, et identifiée au Khanat khazar. Son existence peut être suivie depuis le VIII^e siècle de n.è. jusqu'aux IX—X^e siècles.⁴⁸ Les caractéristiques culturelles du Khanat n'ont pas manqué d'exercer leur influence sur le mode de vie des tribus hongroises voisines s'occupant surtout d'élevage extensif. Nous savons que dans la langue hongroise les mots d'emprunt turcs datant d'avant l'arrivée des Hongrois dans leur pays actuel — ayant un caractère bulgare-tchouvache, et originaires probablement de la langue khazare — reflètent en grande partie des changements économiques substantiels.⁴⁹ Ils révèlent le labourage à l'aide de la charrue, les formes nouvelles, plus intensives de l'élevage des porcs, de la volaille et des bovins, et ils illustrent bien l'économie complexe décrite par les auteurs arabes: "Ils ont des tentes et se déplacent pour suivre le fourrage et la végétation verte." — Et un peu plus loin: "Les Hongrois (m.dj.gh.r.-magyar) vivent dans une région riche en arbres et en eau. Le sol est humide (!). Ils possèdent beaucoup de terres arables" — écrit *Ibn Rousta*.⁵⁰ Cette source historique que l'on peut admettre comme la plus digne de foi, confirme le fait important pour la

préhistoire hongroise que (vers 870) les Hongrois s'occupaient non seulement de l'élevage du gros bétail, mais aussi d'agriculture avec labourage à la charrue, en plus elle atteste que le climat de la steppe, désertique aujourd'hui, était alors plus doux. Elle appuie en outre les nouvelles recherches dans le domaine de l'histoire climatologique, dont *Goumilov* et d'autres ont tiré des conclusions fondées sur les variations du niveau de la mer Caspienne.⁵¹ Selon celles-ci, entre les IV^e et XIII^e siècles, dans toute la zone des steppes régnait un climat différent de celui d'aujourd'hui: son humidité favorisait et l'agriculture et l'élevage nomade. Ce phénomène historico-géographique peut expliquer l'activité extraordinaire des nomades à cette époque, et aussi leur tendance à s'établir.

A partir du tournant des IX^e et X^e siècles on observe un phénomène déterminant pour l'histoire: cette période climatique dans les steppes, coïncidant avec les grandes migrations, fut interrompue pour une centaine d'années par une période de sécheresse.⁵² La détérioration des conditions écologiques, favorables jusqu'à-là, eut un effet considérable sur la vie des peuples de la steppe. Il est impossible d'attribuer à un pur hasard qu'au début de cette sécheresse, notamment à la fin du IX^e siècle, les colonies slaves permanentes des régions boisées et des steppes du long du Dniéper se soient dépeuplées. Il en fut de même pour les autres groupes slaves établis plus au sud.⁵³ À la même époque toute trace de la vie disparut dans les villages agraires du bassin du Don et du Donetz et tout d'un coup la culture archéologique de Saltovo-Maiatzk, culture de caractère agraire disparut également bien, que le Khanat khazar multi-ethnique, auquel cette culture était attribuée, se fût écroulé beaucoup plus tard. C'est encore à la même époque, en 896, que les tribus hongroises quittèrent l'Ételkuzu pour s'établir à proximité, dans le bassin des Carpathes. Nous sommes en présence d'un processus de dépeuplement qui s'étendit sur tout le territoire des steppes de l'Europe orientale, toucha également les différents peuples y vivant et conduisit à la disparition de l'agriculture. Il est impossible d'expliquer ce processus par l'apparition d'un seul facteur, à savoir les dévastations des Petchénègues occidentaux qui se firent probablement connaître vers la fin du IX^e siècle. Il est indispensable de tenir compte de l'effet exercé par les changements du climat.

Une série de faits importants nous forcent à remettre en question l'hypothèse traditionnelle. Les récentes recherches archéologiques, portant sur l'emplacement des camps des Petchénègues, modifient nos idées sur le peuplement, au X^e siècle, de la steppe de l'Europe orientale. Il était admis en s'appuyant sur des sources écrites à peu près contemporaines, de les situer dans les environs du Dniéper. En se basant sur les commu-

nications de *Constantin Porphyrogénète* et sur la toponymie fragmentaire, les chercheurs supposaient quatre tribus à l'est et quatre à l'ouest du fleuve. La région principale des sépultures petchénegues et ouzes, mises au jour récemment par *F. Davidov*, nous autorise à formuler d'autres hypothèses. Contre toute attente cette région ne se trouve pas dans les environs de l'Etelkuzu, mais bien plus à l'est, le long de la Volga.⁵⁴ De plus, il n'y a qu'un nombre réduit de fouilles qui témoignent sans équivoque de l'activité dévastatrice, probable, des Petchénègues. Sous ce rapport, la contradiction chronologique concernant le Khanat khazar semble présenter une grande importance. C'est que la plus puissante formation politique de l'Europe orientale de l'époque ne se désagrèga pas lors de l'apparition des Petchénègues, mais bien plus tard, en 965, et non pas sous les attaques des Petchénègues, mais surtout sous celles des Slaves qui descendaient des zones forestières vers le Sud.⁵⁵ Pourtant, nous observons le fait étrange que l'ensemble archéologique Saltovo-Maiatzk, de type agricole, relevant du khanat et des différents peuples qui lui étaient soumis, disparut subitement et bien plus tôt — au tournant des IX—X^e siècles — c'est-à-dire en même temps que survint la sécheresse.

Il s'ensuit que dans les steppes du Pont-Euxin, les éleveurs, et les paysans qui s'y étaient établis — partiellement d'anciens bergers — furent, à partir de la fin du IX^e siècle, frappés d'une sécheresse de longue durée, dangereuse pour le bétail et catastrophique pour l'agriculture. Cela coïncidait avec l'apparition de certains groupes nomades de Petchénègues. De toute façon sur les territoires souffrant de la sécheresse, il fallait s'attendre à ce que l'élevage nomade, plus facilement adaptable aux conditions défavorables, prit le dessus et à ce que l'agriculture disparût.⁵⁶ C'est un processus assez fréquent parmi les peuples semi-nomades. Les peuplades devenues à moitié ou entièrement sédentaires doivent bon gré, mal gré s'adapter aux conditions géographiques changées pour assurer leur vie, ou bien elles doivent se déplacer et occuper des régions moins touchées par les fléaux élémentaires où elles peuvent maintenir leur mode de vie habituel. Les écarts chronologiques, et les contradictions qui s'ensuivent, entre les documents archéologiques et les sources écrites concernant le Khanat khazar peuvent avant tout s'expliquer par la formation de la steppe désertique, conséquence de la vague de sécheresse du X^e siècle, et plus précisément par le changement forcé du mode de vie qui s'imposait.⁵⁷ Tout cela n'exclut pas évidemment la possibilité de pillage des Petchénègues.

Vu que l'arrivée des Hongrois dans leur pays actuel eut lieu autour de 896, et compte tenu des circonstances exposées ci-dessus, il paraît fondé

de supposer que l'apparition des Hongrois dans le bassin des Carpathes a été en relation avec la sécheresse qui, à la fin du IX^e siècle, mit fin à la période de climat humide qui fut celle des grandes migrations.⁵⁸ En Etelkuzu dans les camps des Hongrois qui labouraient déjà la terre à la charrue tout en s'occupant d'élevage nomade, la sécheresse provoqua, comme dans le Khanat voisin, un processus de "désédentarisation". L'agriculture devint impossible, aussi l'élevage, plus aisé à adapter à la sécheresse, acquit-il une importance particulière. C'est avant tout cette circonstance que poussa les Hongrois à conquérir vite de nouveaux territoires et les conduisit avec succès à leur établissement dans leur pays actuel. Ceci explique aussi que les chroniqueurs contemporains aient souvent représenté les Hongrois comme un peuple typique de cavaliers nomades, bien que certains de leurs groupes eussent depuis longtemps dépassé ce stade.

Outre l'agriculture complètement ruinée par la sécheresse, l'élevage était tout aussi menacé. C'est probablement cette situation tragique — la dépérissement du bétail et l'apparition, inévitable dans ces cas, d'oiseaux rapaces — qui se reflète dans l'une de nos anciennes chroniques, la *Gesta Hungarorum*, laquelle explique la venue des Hongrois dans le bassin carpatique par des raisons quelque peu étrange: Les Hongrois arrivèrent dans une province où ils virent d'innombrables aigles à cause desquels ils ne purent pas y rester, car ces aigles aussi nombreux que des mouches se précipitèrent sur eux à partir des arbres et dévorant leurs boeufs et leurs chevaux, les anéantirent. C'est que Dieu voulait qu'ils descendissent plus vite en Hongrie. De là ils mirent trois semaines à traverser les montagnes, et ils arrivèrent aux régions extrêmes de la Hongrie, à savoir en Transylvanie, malgré la volonté des peuples mentionnés.⁵⁹

Partant de ce qui vient d'être exposé, nous estimons qu'en Etelkuzu le système économique complexe des Hongrois, sensible à tout changement d'environnement, subit une crise — à l'instar de l'économie des autres peuples de la steppe — sous l'effet du climat défavorable de la fin du IX^e siècle; la steppe desséchée qui ne se prêtait plus au mode de vie semi-nomade, y joua un grand rôle. La disparation subite des conditions écologiques de leur vie habituelle, peut-être aussi certaines raisons militaires et politiques mirent les tribus hongroises devant une décision vitale. Réduites à cette situation désespérée, les tribus choisirent de migrer dans le bassin carpatiques ce qui représentait la possibilité optimale. De par sa situation particulière, et par les conditions climatiques qui en découlaient, le bassin des Carpathes fut protégé du dessèchement. Il continua à être une région fort semblable à

celle du Pont-Euxin avant la sécheresse, c'est-à-dire propre à l'agriculture et à l'élevage. Dans ce déplacement des Hongrois mi-nomades vers un pays qui aux points de vue hydrographique, topographique et stratégique étaient plus favorables que les steppes de la mer Noire, les attaques de certains groupes de Petchénègues purent avoir leur part, ces derniers se dirigeant également vers l'Ouest, vers les régions plus riches en précipitations atmosphériques. Nous pouvons maintenir l'hypothèse de telle impulsion, bien que la date de l'apparition en Etelkuzu des Petchénègues reste problématique et que les communications de *Constantin Porphyrogénète* sur les guerres hongaro-petchénègues montrent des contradictions chronologiques et que le rôle des Petchénègues soit totalement ignoré des chroniques hongroises aussi bien que du folklore.⁶⁰ Il va sans dire qu'en temps de sécheresse non seulement les semi-nomades mais aussi les peuples nomades choisissent les parties extrêmes de la steppe où les conditions naturelles sont meilleures. Il est possible que l'arrivée des Hongrois dans le bassin des Carpathes, en 896 ait été favorisée par les attaques de certains groupes petchénègues, mais elles n'ont pas joué de rôle déterminant. Cet événement important fut plutôt provoqué par la situation compliquée, due au changement du climat et à la transformation fondamentale des conditions écologiques, et aussi par la contrainte économique qui en était la conséquence.

Nous sommes d'avis que l'abandon par les tribus hongroises de leurs champs et de leurs pâturages en Etelkuzu fut influencé d'une manière décisive par les contradictions antagonistes qui apparurent dans leur système économique complexe à la fin du IX^e siècle. Entre le mode de vie traditionnel, enraciné, et le nouvel environnement naturel qui cessait d'y être conforme, des tensions surgirent, autrement dit l'équilibre relativement stable qui caractérisait la noosphère de l'Europe orientale, fut subitement bouleversé. Par conséquent, sur l'ancien territoire le labourage à la charrue et l'élevage nomade devinrent impossibles. Dans cette crise économique naissante, les tribus hongroises trouvèrent en 896 une issue insolite. À l'opposé des autres peuples du khanat khazar, au lieu de s'adapter aux nouvelles conditions ils gardèrent leur structure complexe et quittèrent l'Etelkuzu. Leur choix du bassin des Carpathes fut heureux grâce à la circonstance que ce territoire se trouvait tout près de leur campement précédent, et ils connaissaient bien ses avantages par leurs incursions antérieures. Le bassin du Danube moyen était l'unique région qui entrât en ligne de compte à cause de ses propriétés lesquelles permirent aux Hongrois de continuer leur mode de vie familial, de maintenir leur système économique traditionnel. C'est ainsi qu'en peu de temps les

Hongrois purent dans leur ensemble passer à la vie sédentaire et devenir agriculteurs.

Notre hypothèse semble justifiée par la situation florissante de l'agriculture des steppes. Au X^e siècle, pendant la période du dessèchement temporaire des steppes, à l'époque de la désintégration du Khanat Khazar, cette agriculture subit une crise embrassant les territoires de l'Europe orientale jusqu'en Asie Intérieure, tandis qu'après la conquête du bassin carpathique où les conditions écologiques étaient favorables — les Hongrois purent immédiatement organiser sur une grande échelle des séries de campagnes militaires couronnées de succès contre l'Europe occidentale.⁶¹ En même temps leur évolution socio-économiques s'était stabilisée, de sorte qu'au tournant des X—XI^e siècles, à la même époque que leurs voisins, ils purent créer leur propre organisation ethno-sociale bien stable, l'État de caractère féodal qui ouvrit de nouvelles perspectives, plus exactement le Royaume Hongrois qui assura pendant longtemps l'unité de l'ethnie hongroise et créa les conditions fondamentales à la constitution de la nation.

(Traduit du hongrois)

Notes

- 1 P. Hajdú, *Finnugor népek és nyelvek (Peuples et langues finno-ougriens)*. Bp. 1962. p. 389.
- 2 P. Hajdú, *Finnougrische Urheimatforschungen*. UAJb 1969; I. *Sebestyén*, *Fák és fás helyek régi nevei az urali nyelvekben (Anciens noms d'arbres et d'endroits boisés dans les langues ouraliennes)*. *Finnugor Értekezések* 7. Budapest 1943. E. *Molnár*, *A magyar nép őstörténete (Préhistoire du peuple hongrois)* Budapest 1953. P. Hajdú, *A magyarság kialakulásának előzményei (Antécédents de la formation du peuple hongrois)*. Budapest 1953. E. *Itkonen*, *Die Vorgeschichte der Finnen aus der Perspektive eines Linguisten*. UAJb 1960; Gy. *László*, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai (Premières étapes de notre préhistoire)* Budapest, 1961; P. Hajdú, *Über die Alten Siedlungsräume der uralischen Sprachfamilie*. ALH. Budapest 1964; P. Hajdú, *Finnougrische Urheimatforschung*. UAJb. 1969.
- 3 V. N. *Tschernetzov*, *Opit videleniya ethno-koultournikh arealov v Severo-Vostotchnoi Evrope i Severnoi Asii in: Proiskhojdenie aborigenov Sibiri*. Tomsk 1969. 112—119.
- 4 R. *Burrow*, *Dravidian Studies*. V—VI., BSOAS 11—12 (1945—1947); K. *Bouda*, *Dravidisch und Uraltaisch*. *Lingua* t.s. 1956; M. *Andronov*, *New evidence of possible linguistic ties between the Deccan and the Urals*. in: "DRP. Seth" Pillai Silver jubilee commemoration volume. Madras 1961. 137—140; M. S. *Andronov*.

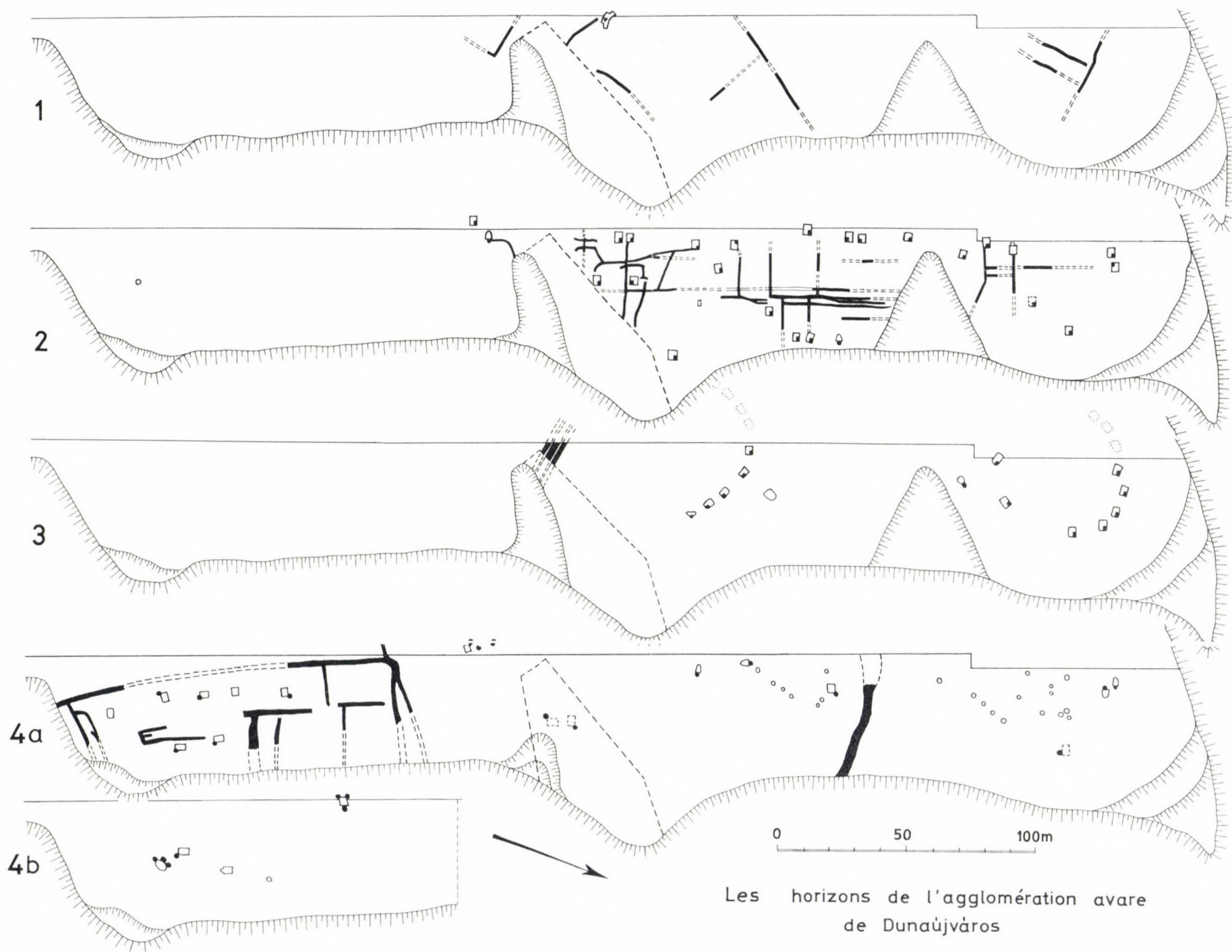
- Dravidiskie yaziki. Moscou 1965. 99—101. *M. S. Andronov*, Two lectures on the Historicity of Language Familie. (Annamalai University, Departement of Linguistics, Publication N° 15) Annamalainagar 1968; *Tyler*: Dravidian and Uralian, Lexical Evidence. *Language* 44, 1968; *K. Bergsland*, The Eskimo-Uralic hypothesis. *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, vol 62. 1959.
- 5 *P. Hajdú*, A magyar nyelv finnugor alapjai (Fondaments finno-ougriens de la langue hongroise). Budapest 1965.
 - 6 *K. Mark*, Zur Herkunft der finnisch-ungarischen Völker von Standtpunkt der Antropologie. Tallin 1970.
 - 7 *M. S. Akimova*, Antropologia drevnego naselenia Pri-Urala Moscou, 1968.
 - 8 *K. Mark*, voir note 6.
 - 9 *V. N. Tchernetzov*, K voprosou ob etnitchesskom substrate v tzirkoumpolarnoi kouloure. VII. MKA et EN 1964. 5—8.
 - 10 *V. N. Tchernetzov*, Naskalnie izobrajeniya Oourala. Moscou 1971. 107.
 - 11 *V. N. Tchernetzov*, v. note 9. p. 8.
 - 12 *id.* Opit videleniya etno-koultournikh arealov v severovostochnoi Evrope i Severnoi Asii. in: *Proisskhojdeniye aboriguenov Sibiri*. Tomsk 1969. 112—119.
 - 13 *id.* voir note 9.
 - 14 *id.* voir note 10. p. 110.
 - 15 *id.* voir note 12. p. 118.
 - 16 *M. F. Kosarev*, Nekotoriye osobennosti drevnei istorii Tomsko-narimskovo Priobia v svete dannikh paleogeografii (II. i. I. tisatchaletiy do n.e.) SA N° 2 1971. 39—50.
 - 17 *E. N. Tchernikh*, Drevneichaya metallourgija Oourala i Povolja. Moscou 1970. 119—126.
 - 18 *id.* Osnovniye tcherti drevneichei metallourgii Oourala i Povolja. KSIA, vol. 115. 3—14.
 - 19 *K. V. Salnikov*, Otcherki drevnei istorii Youjnovo Oourala. Moscou 1967. 340—353.
 - 20 *P. Hajdú*, A magyarság kialakulásának előzményei (Antécédents de la formation du peuple hongrois) Budapest 1953.
 - 21 *K. V. Salnikov*, voir note 19. p. 351., *V. N. Tchernetzov*, op. cit. note 12. p. 115.
 - 22 *T. A. Trofimova*, Echtcho raz o tcherepakh iz Lougovskovo moguilnika ananinskoï koultouri. in: *Problemi antropologii i istoritcheskoï etnografii Azii*. Moscou 1968. p. 69.
 - G. F. Debetz*, Opit kranimetričeskovo opredeleniya doli mongoloidnovo komponenta v smechannikh gruppakh naseleniya SSSR. in: *Problemi antropologii i istoritcheskoï etnografii Azii*. Moscou 1968. pp. 16. 19.
 - 23 *G. F. Debetz*, Paleoantropologia SSSR. Moscou — Leningrad 1948. p. 145.
 - 24 *K. V. Salnikov*, op. cit. note 19. p. 224—241.
 - 25 *K. F. Smirnov*, Savromati. Moscou 1964. 174—188.
 - 26 *G. Bárczi*, A magyar nyelv életrajza (Biographie de la langue hongroise) 1963. p. 42.
 - 27 *Toponimitchesski slovar*, Moscou 1966.
 - 28 *A. K. Matveev*, Drevneouralskaya toponimika i eyo proiskhojdeniya. Voprosi archeologii Oourala, t.l. Sverdlovsk 1961. *A. P. Doulzon*, Opitetnitcheskoï priviazki toponimii soubstratnovo proisskhojdeniya. in: *Konferenzii po toponimike severo-zapadnoi zoni SSSR*. Riga 1966. pp. 27—30.
 - 29 *K. V. Salnikov*, op. cit. note 19. p. 326.

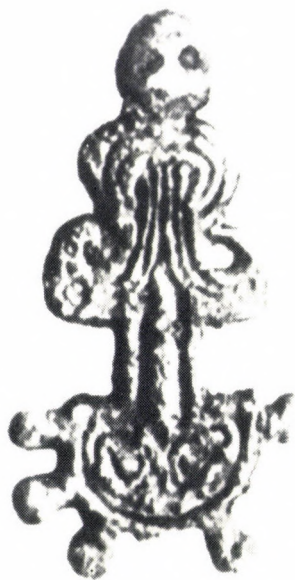
- 30 *M. F. Kosarev*, op. cit. note 16. p. 43.
- 31 *M. F. Kosarev*, Nekotoriye problemi drevnei istorii Ob-Irticha. SA N° 2 1966. 118—130.
- 32 *M. F. Kosarev*, Nekotoriye voprosi etnitcheskoi istorii ob-Irticha po arkheologitcheskim materialam. Proiskhojdeniye aborigenov Sibiri. Tomsk 1969. 47—80.
- 33 *V. I. Mochinskaya*, Arkheologuitcheskiye pamiatniki severa Zapadnoi Sibiri. Moscou 1965. SAI 41—45.
- 34 *V. A. Zvegunez*, Kazinskaya pechera. Moscou 1963.
- 35 *V. N. Tchernetzov*, Oust-polouiskoye vremia v Priobie MIA. N° 35 1953. 221—242.
V. I. Mochinskaya, Jelezni vek na severe Zapadnoi Sibiri i evo otnocheniya k istorii pripolyarnoi polosi. VII. MKA et EN. 1964.
- 36 *V. N. Tchernetzov*, Nijneye Priobie v I. tisitcheletii nachei eri. MIA 58. (1957) 136—246.
- 37 *V. I. Mochinskaya*, op. cit. note 33. p. 44.
S. I. Veinstein, Problemi proiskhojdeniya olenovodstva v Evrazii. SE 1971. p. 49.
- 38 *V. I. Mochinskaya*, op. cit. note 33.
- 39 *P. Veres*, A magyar nép etnikai történetének vázlata (Esquisse de l'histoire ethnique du peuple hongrois). Valóság 1972 N° 5. 6.
- 40 *G. E. Markov*, Kotchevnikai Azii. (Khozaistvo i obchtchestvenni stroi) Moscou 1967.
- 41 Vers le VII^e siècle avant n.è., le nomadisme prit ses formes définitives: ainsi dans les steppes euro-asiatiques s'étendant de la Mongolie au bassin des Carpates se constitua une aire de culture homogène comprenant différentes peuplades nomades et caractérisée par des harnais, et des armes analogues, ainsi que par un art culturel où prédominent les représentations de luttes animales. Les documents archéologiques provenant de la même époque témoignent d'une réduction au minimum de la céramique, considérablement dégradée au point de vue de la qualité. En même temps survinrent des changements concernant la composition du bétail. Tandis qu'à l'âge tardif du bronze, l'animal domestique le plus fréquent des steppes était le boeuf — animal se déplaçant difficilement — à l'âge du fer, le rôle de celui-ci diminua en faveur d'espèces plus mobiles, des bêtes typiques des nomades: moutons et chevaux qui, même en hiver, n'ont pas besoin d'affouragement. La modification dans la composition du bétail fut accompagnée d'une importante diminution dans la taille des animaux, conséquence probable de l'élevage en pâturage pendant toute l'année et aussi d'un long processus universel concomitant de la domestication. Cependant, parallèlement aux espèces plus petites, nous voyons apparaître dans la seconde moitié du VII^e siècle avant n.è. des chevaux de taille plus grande. Il est indiscutable que ce phénomène s'explique par un élevage bien organisé qui se répand chez les nomades dans la région du Kazakstan et de l'Altaï.
cf. *C. Roudenko*, K voprosou o formakh skotovodtcheskovo khoziaistva i kotchevnikakh. t. I. Léningrad 1961. p. 3.
- 42 *G. E. Markov*, op. cit. note 40. p. 1—30.
- 43 *S. I. Roudenko*, op. cit. note 41. p. 13.
- 44 *T. Tóth*, Az ősmagyar genezisének szarmatakori etapjáról (Sur l'étape sarmate de l'ethnogenèse des Proto-Hongrois). MTA II. Oszt. Közl. N° 1. 1969. pp. 85—95.
- 45 *I. M. Oranski*, Iranskiye yaziki. Moscou 1963. pp. 28—32.
P. Hajdú, op. cit. note 5. p. 139—143.

- 46 Y. V. Bromley, *Etnos i endogamiya*. SE 1969. Selon l'académicien Bromley, en dehors de la culture autonome, de la langue, de la conscience de son ethnie et de l'autonomie, l'endogamie est aussi un trait caractéristique de l'ethnie, puisqu'en constituant une barrière génétique, elle lui prête le caractère de population (prise dans le sens anthropologique); S. Aroutiounov et N. N. Tcheboksarov, *Etnos, populatziya i rassa*. Vsesoyuznaya nauchnaya sessiya, nous voyons apparaître dans la seconde moitié du VII^e siècle avant n.è. des chevaux de taille plus grande. Il est indiscutable que ce phénomène s'explique par un élevage bien organisé qui se répand chez les nomades dans la région du Kazakhstan et de l'Altaï.
cf. C. I. Roudenko, *K voprosou a formakh skotovodcheskovo khoziaistva i kotchevnikakh*. t.I. Léningrad 1961. p. 3.
- 42 G. E. Markov, op. cit. note 40. p. 1—30.
- 43 S. I. Roudenko, op. cit. note 41. p. 13.
- 44 T. Tóth, *Az ősmagyarok genezisének szarmatakori etapjáról* (Sur l'étape sarmate de l'ethnogenèse des Proto-Hongrois). MTA II. Oszt. közl. N° 1. 1969. pp. 85—95.
- 45 I. M. Oranski, *Iranskiye yaziki*. Moscou 1963, pp. 28—32. P. Hajdú, op. cit. note 5. p. 139—143.
- 46 Y. V. Bromley, *Etnos i endogamiya*. SE 1969. Selon l'académicien Bromley, en dehors de la culture autonome, de la langue, de la conscience de son ethnie et de l'autonomie, l'endogamie est aussi un trait caractéristique de l'ethnie, puisqu'en constituant une barrière génétique, elle lui prête le caractère de population (prise dans le sens anthropologique).
S. Aroutiounov, et N. N. Tcheboksarov, *Etnos, popouliatziya i rassa*. Vsesoyuznaya nauchnaya sessiya, posviachtchonnaya itogam polevikh archéologitchesskikh i ethnografitchesskikh issledovaniï v 1970 g. Tezissi dokladov sessionnikh i plenarnikh zasedanii. Tbilissi 1971. 16—19.
N. N. Tcheboksarov et I. A. Tcheboksarova, *Narodi, rassi koulouri*. Moscou 1971. 32—37.
- 47 La linguistique finno-ougrienne a démontré que dans le nom vernaculaire des Hongrois "magyar" la première partie (magy-) est en connexion génétique avec l'ethnonyme des Vogouls (mãnsi) d'une part et de l'autre avec le nom totémistique d'une classe endogame (mañt/más) chez les Ostiaks. L'étymologie de ces mots d'origine commune est encore fort discutée. Nous trouvons intéressant de remarquer que les formes ob-ougriennes sont phonétiquement très proches du mot ostiak (móñt', mañt' (moš) signifiant légende-conte, en outre, leurs formes reconstituées de l'âge ougrien sont également conformes (mañcz et mañez maéz, ce dernier ayant pu être originairement une forme verbale-nominale.) Partant des ces correspondances frappantes, nous sommes d'avis que l'ethnonyme "magyar", dont l'étymologie s'est effacée, a pu naître dans le système de classification à base de la dualité, caractéristique des sociétés archaïques, en tant qu'opposition binaire "parlant-muet". Un rôle décisif y aurait été joué par l'isolement linguistique absolu des Proto—Hongrois finno-ougriens parmi les ethnies indo-européennes et altaïques qui les entouraient. Cet isolement linguistique a fortement contribué à rendre consciente l'opposition de l'ethnie propre et de l'ethnie étrangère et à faire apparaître la conscience de groupe ethnique "nous" — "eux".

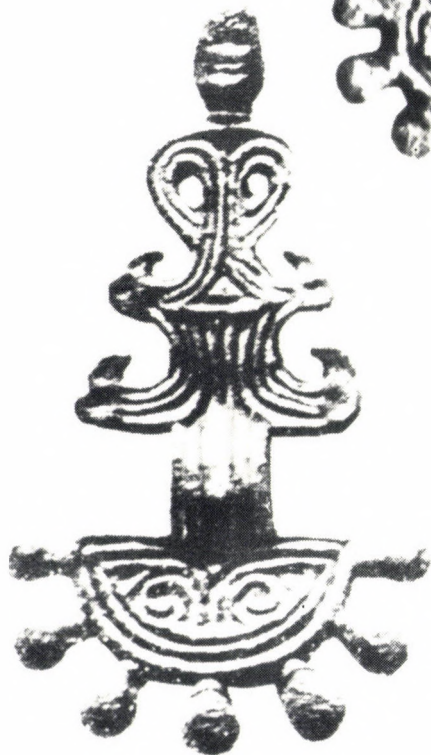
- Cf. A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára. (Dictionnaire historique et etymologique de la langue hongroise) t.II. Budapest, 1970. 816. 904.
- On pourrait reconstituer l'évolution socio-économique ultérieure de l'ethnie proto-hongroise en analysant le processus de civilisation qui s'est déroulé en même temps, et d'une manière homogène, entre le VII^e siècle avant n.è. et le IV^e de n.è., à l'époque scythique-sarmate, dans la zone des steppes euro-asiatiques. Voir à ce sujet: *T. Hoffmann*, Vor- und Frühgeschichte der Ungarischen Landwirtschaft. Agrártörténeti Szemle. X. Suppl. 1969.
- 48 *P. N. Pletniova*, Ot kotchevii k gorodam. Moscou 1968. pp. 35—50. Id. N° 3 p. 280.
- 49 *G. Bárczi*, op. cit. note 26. p. 43.
A. Bartha, A IX—X. századi magyar társadalom (La société hongroise des IX—X^e siècles). Budapest 1968. 84—90.
- 50 A magyar honfoglalás kútfői (Sources pour la conquête du pays par les Hongrois). Budapest 1900. 168—172.
- 51 *L. N. Goumîlev*, Otkritiye Khazarii. Moscou 1966. Id. Istoki ritma kotchevoi koultouri Srendnei Azii. Narodi Azii i Afriki. 1966. N° 4. 91—92.
- 52 *L. N. Goumîlev*; Geterokhronnost ouvlajneniya Evrazii v sredniye veka. Vestnik Leningradskovo Universiteta. Seriya Geologuii i gueografii. N° 18. 1966. 86.
I. Erdélyi, Steppe-Klima-Völkerwanderung. SzegediMÉ 2 (1969) 139—147.
- 53 *I. I. Lapouchkine*, Gorodichtche Novotroitzkoye. Moscou-Léningrad pp. 180—193.
- 54 *Fedorov- G. A. Davidov*, Kotchevniki Vostochnoi Evropi. Moscou 1966.
- 55 *N. I. Artamonov*, Istoria khazar. Léningrad 1962; *L. N. Goumîlev*, Otkritiye Khazarii. 1966.
- 56 *P. Veres*, op. cit. note 39.
- 57 id. op. cit.
- 58 *L. N. Goumîlev*, op. cit. note 55.
- 59 A magyarok elődeiről és a honfoglalásról (Sur les ancêtres des Hongrois et sur la conquête du pays). (Réd.: *Gy. Györffy*, Budapest 1958. 91.)
- 60 *K. Czeglédy*, Kangarok (besenyők) a VI. századi szír forrásokban (Kanghars (Petchenègues) dans les sources syriennes du VI^e siècle) MTA I. oszt. Közleményei 1954. 244—276. *A. Bartha*, op. cit. p. 96.
- 61 *Sz. Vajay*, Zum europäischen Hintergrund der Ungarzuge 862—933. Ein Beitrag zu den diplomatischen Beziehungen in dem werdenden Europa. Paris 1966.

PLANCHES





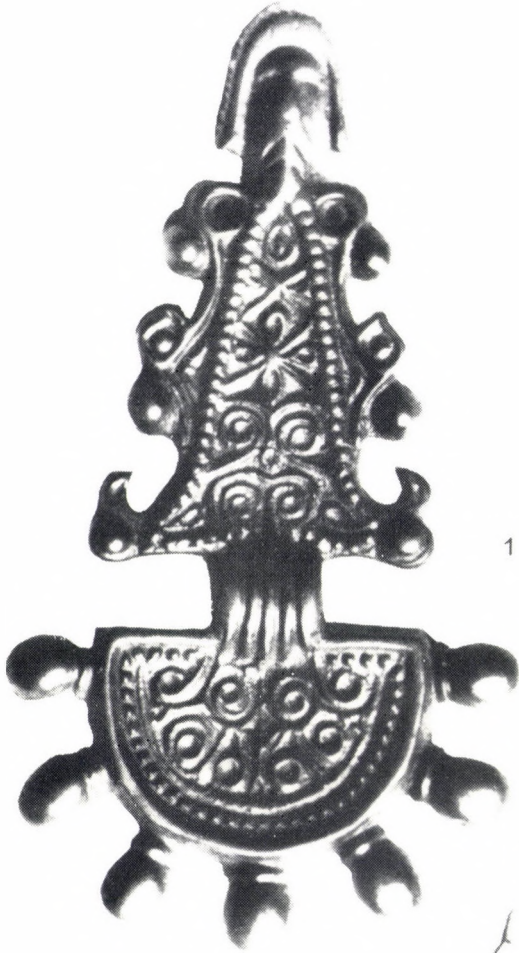
2



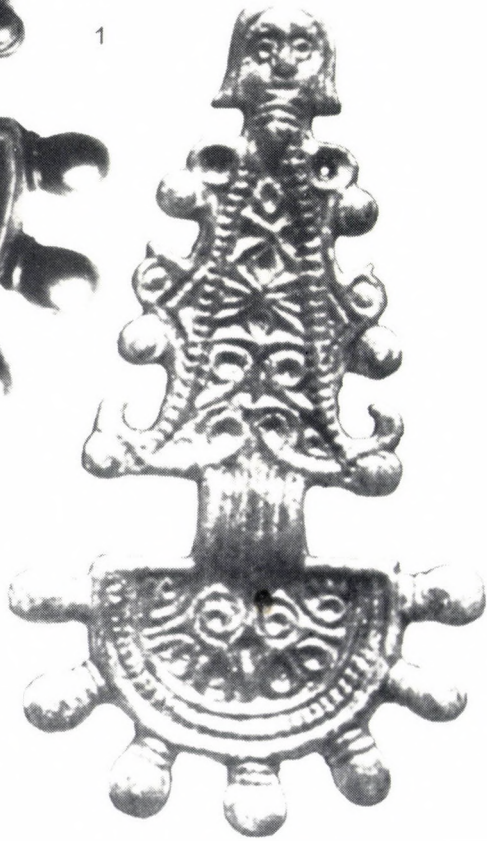
3



1

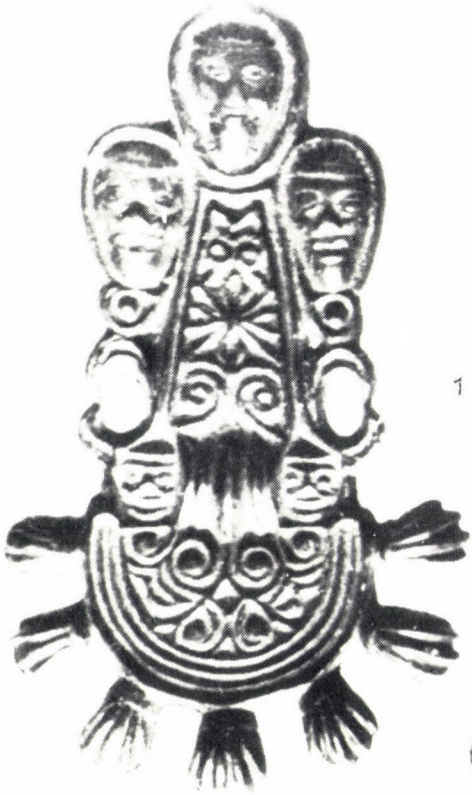


1

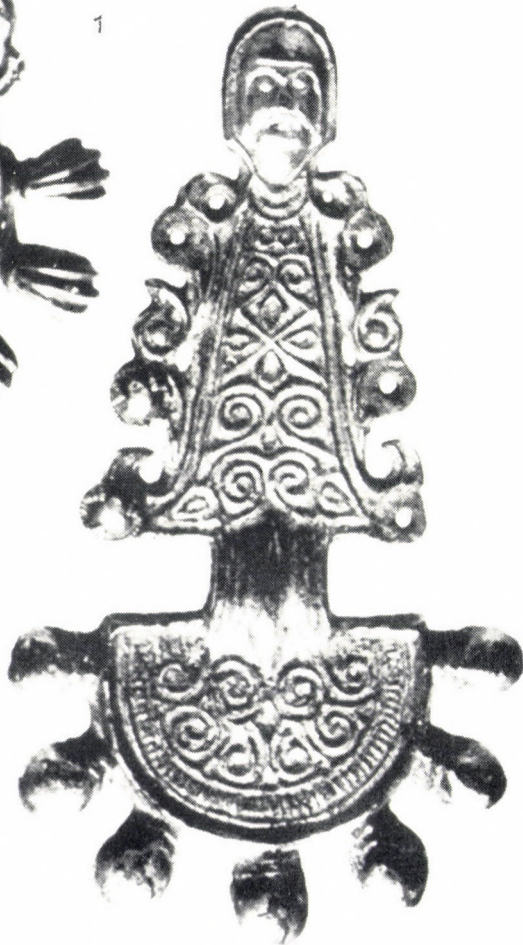


2





1



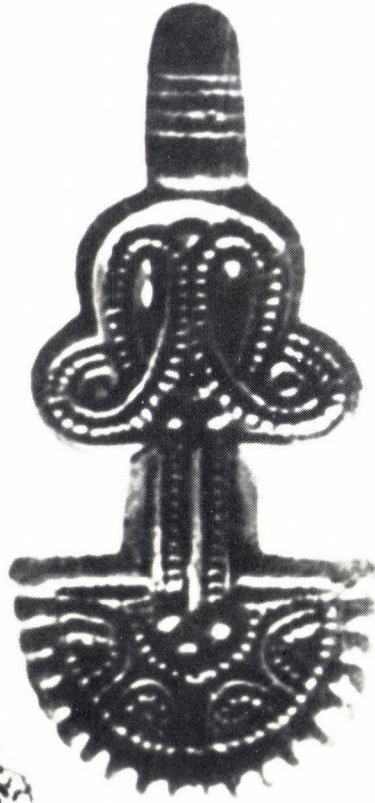
2



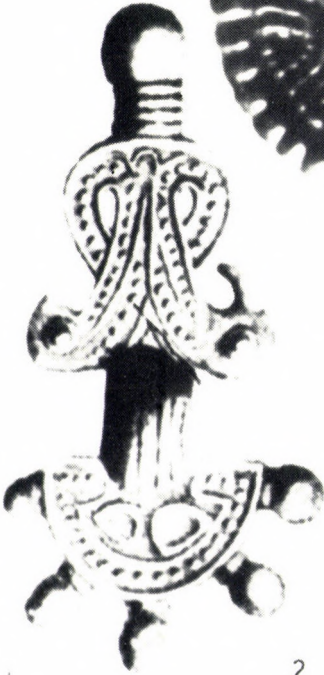
1



2



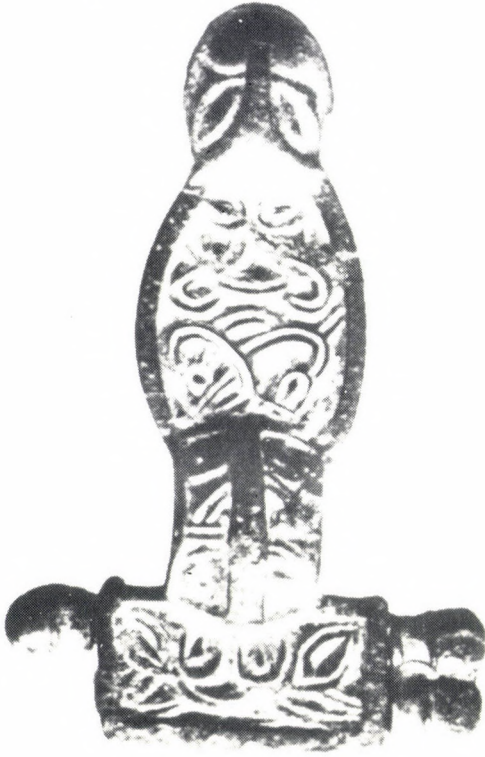
1



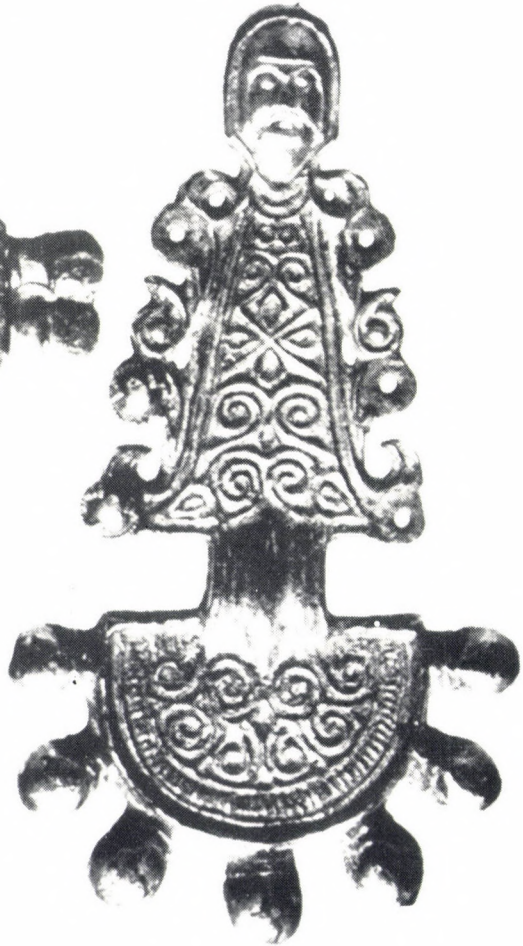
2



3

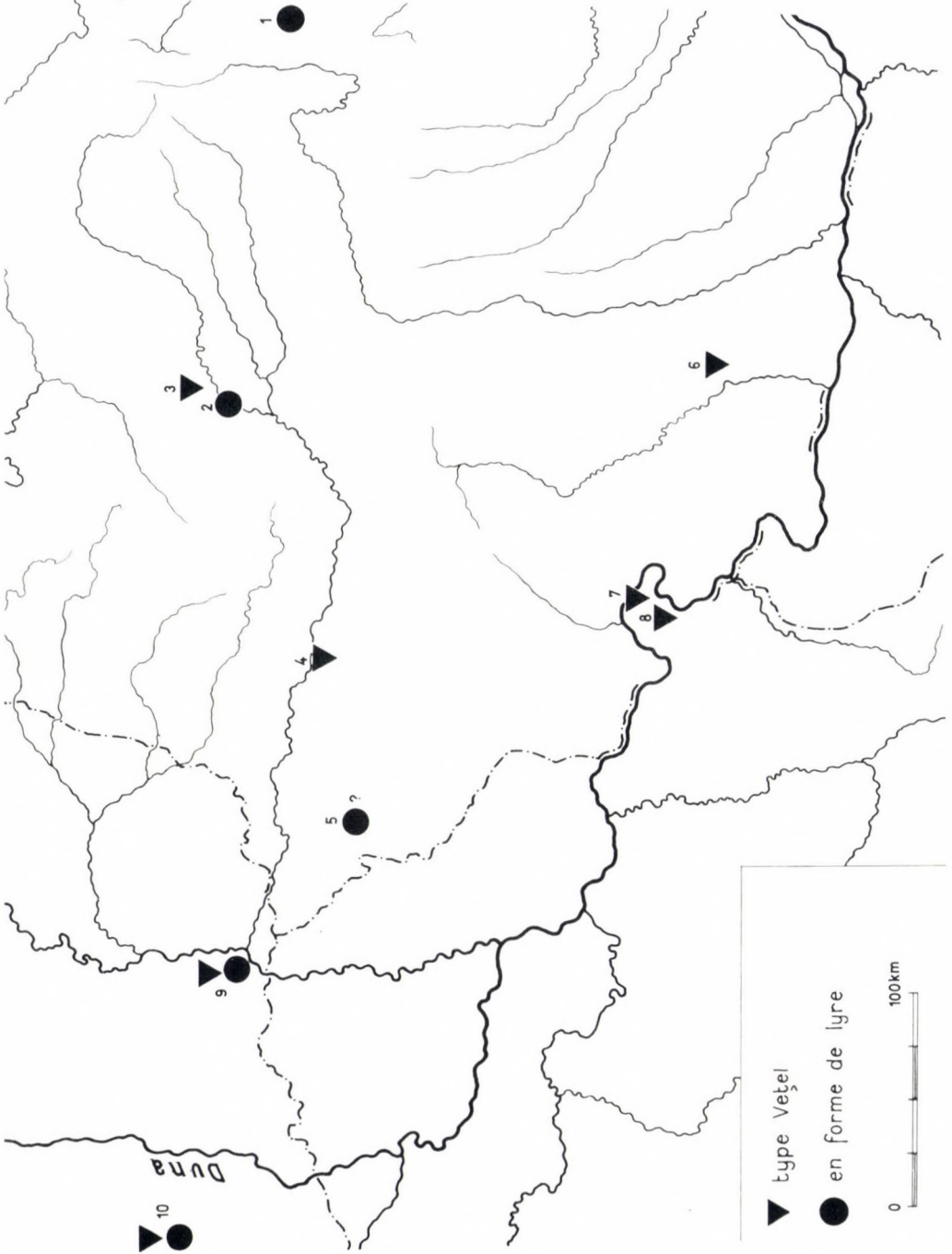


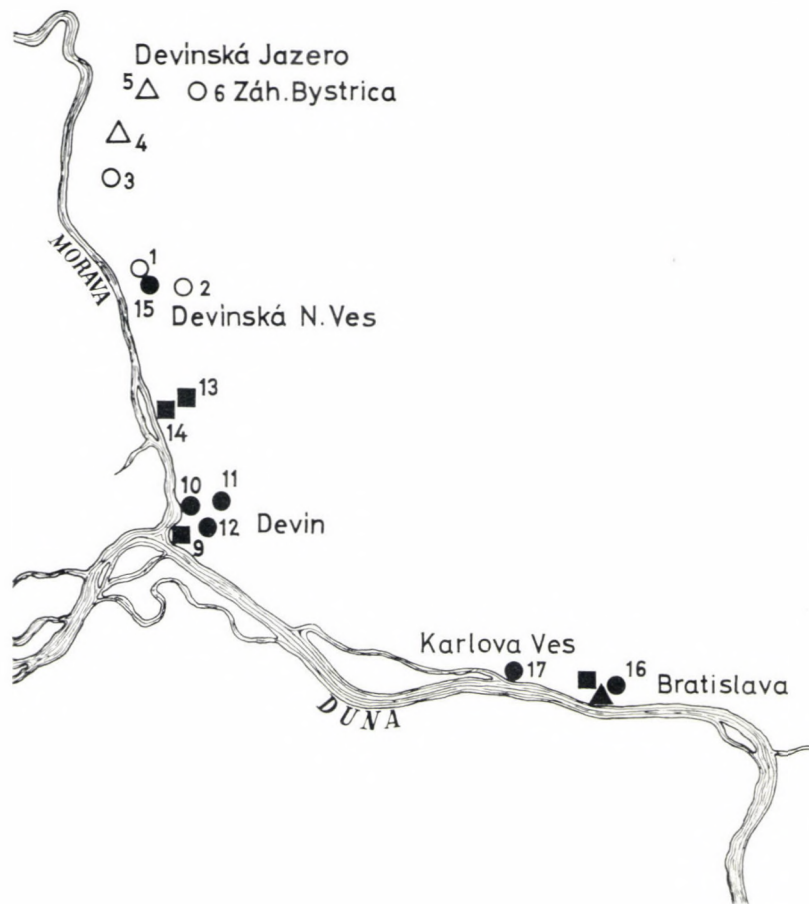
1



2





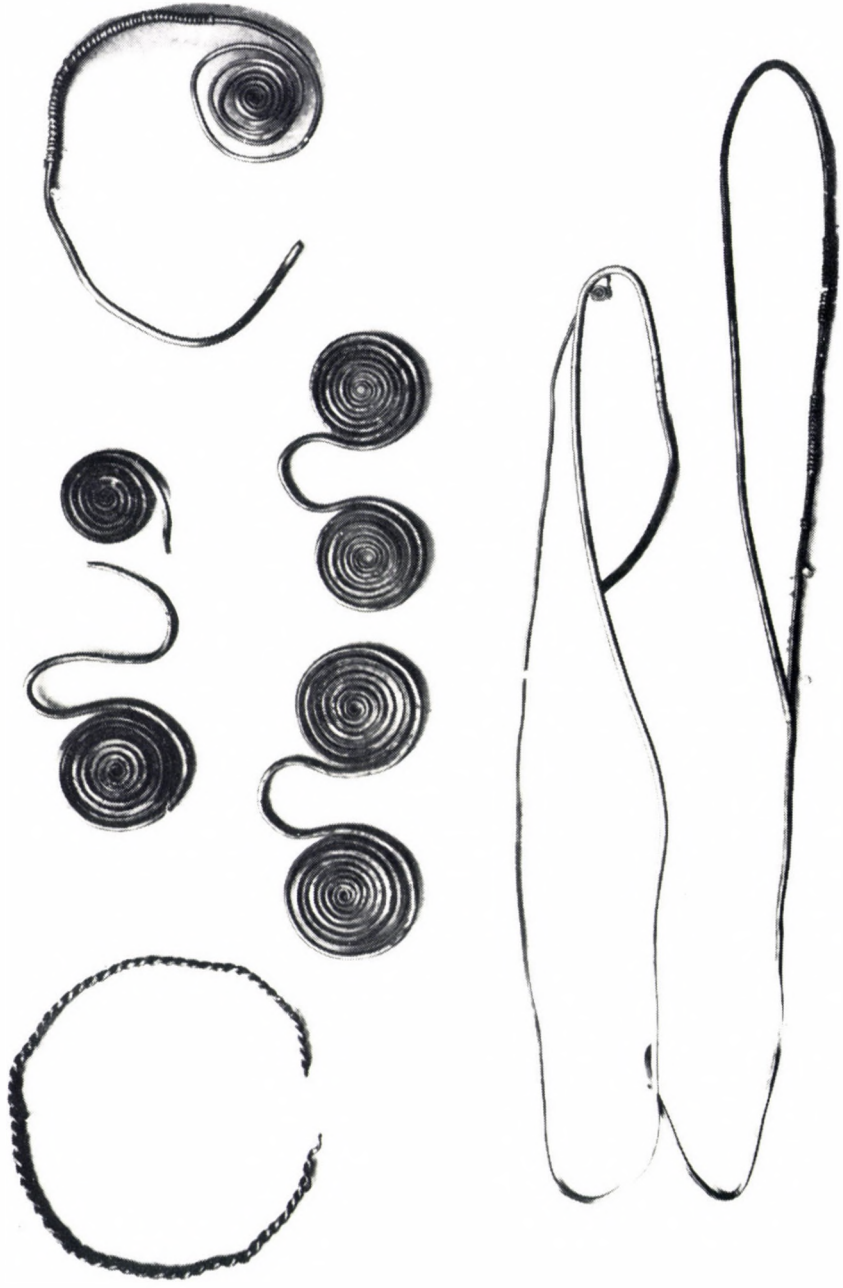


Jur
■ 18

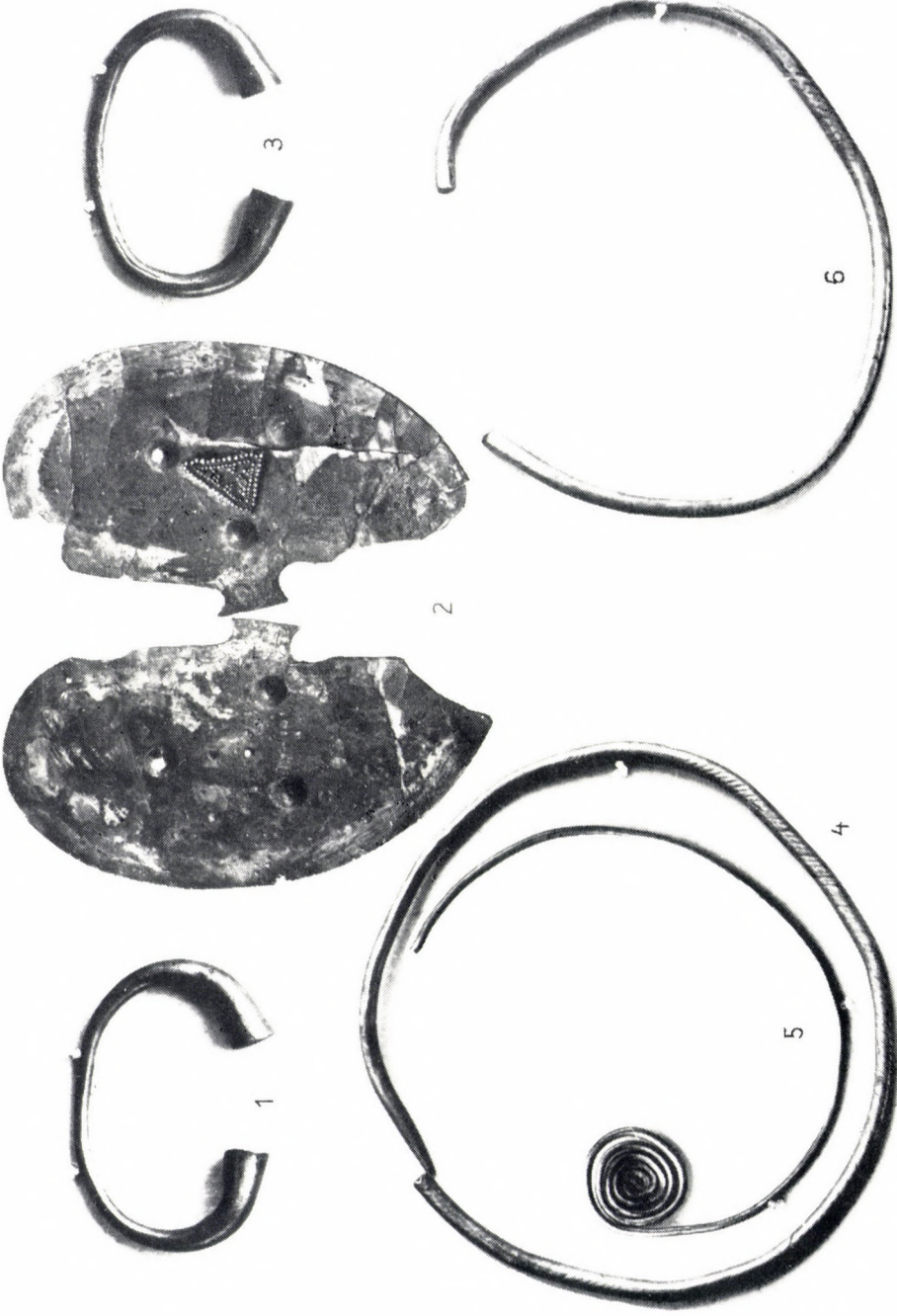


L é g e n d e

- cimetière slave-avar
- cimetière grand-morave
- △ habitat slave-avar
- ▲ habitat grand-morave
- bourg grand-morave



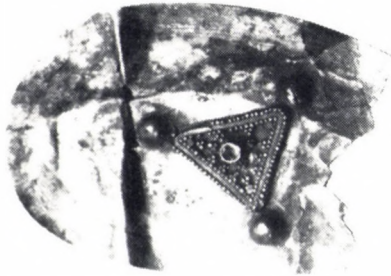
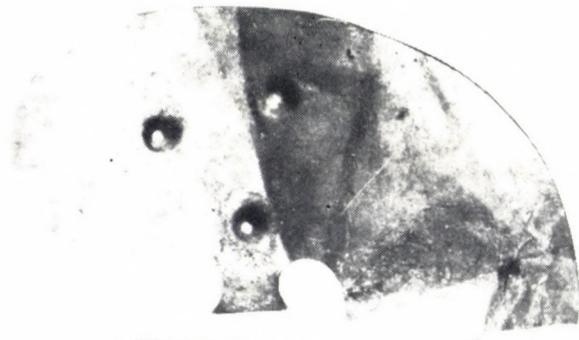




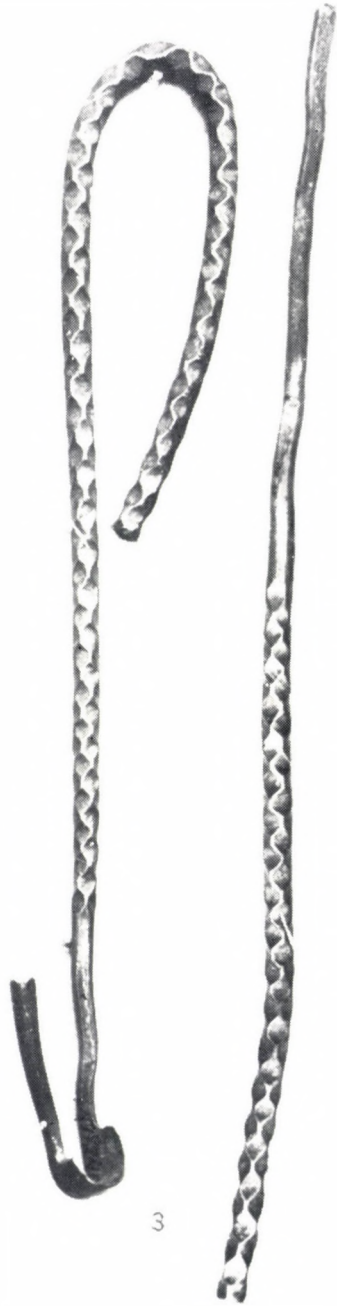




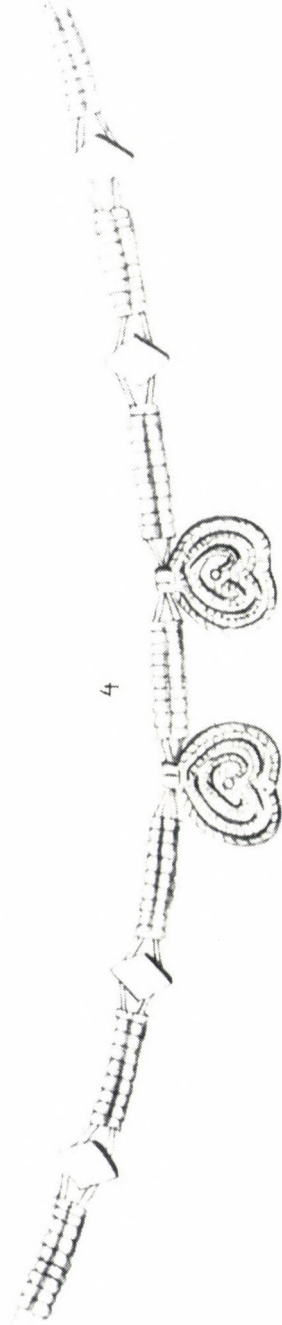
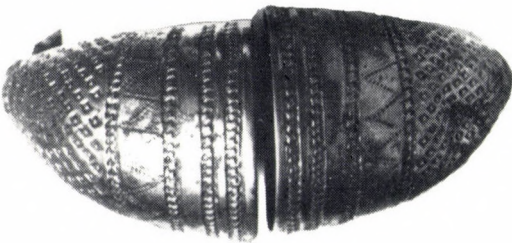
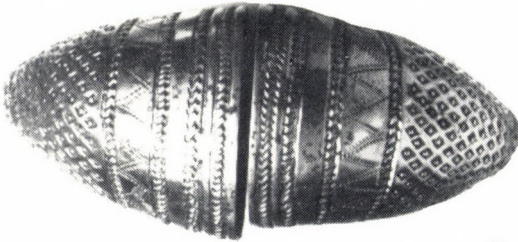
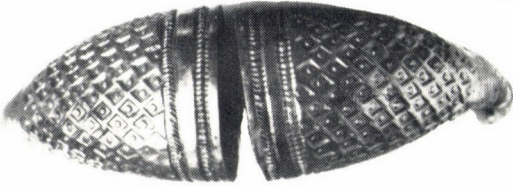
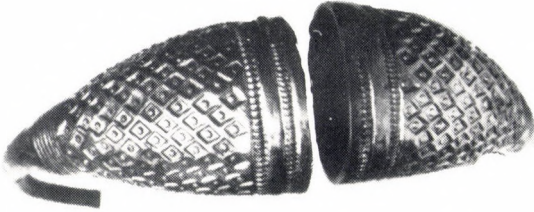
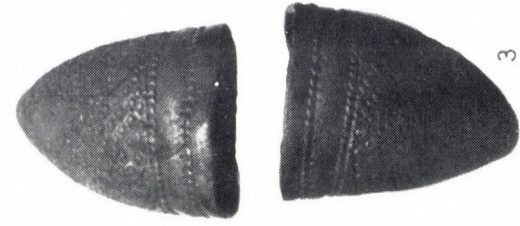
1

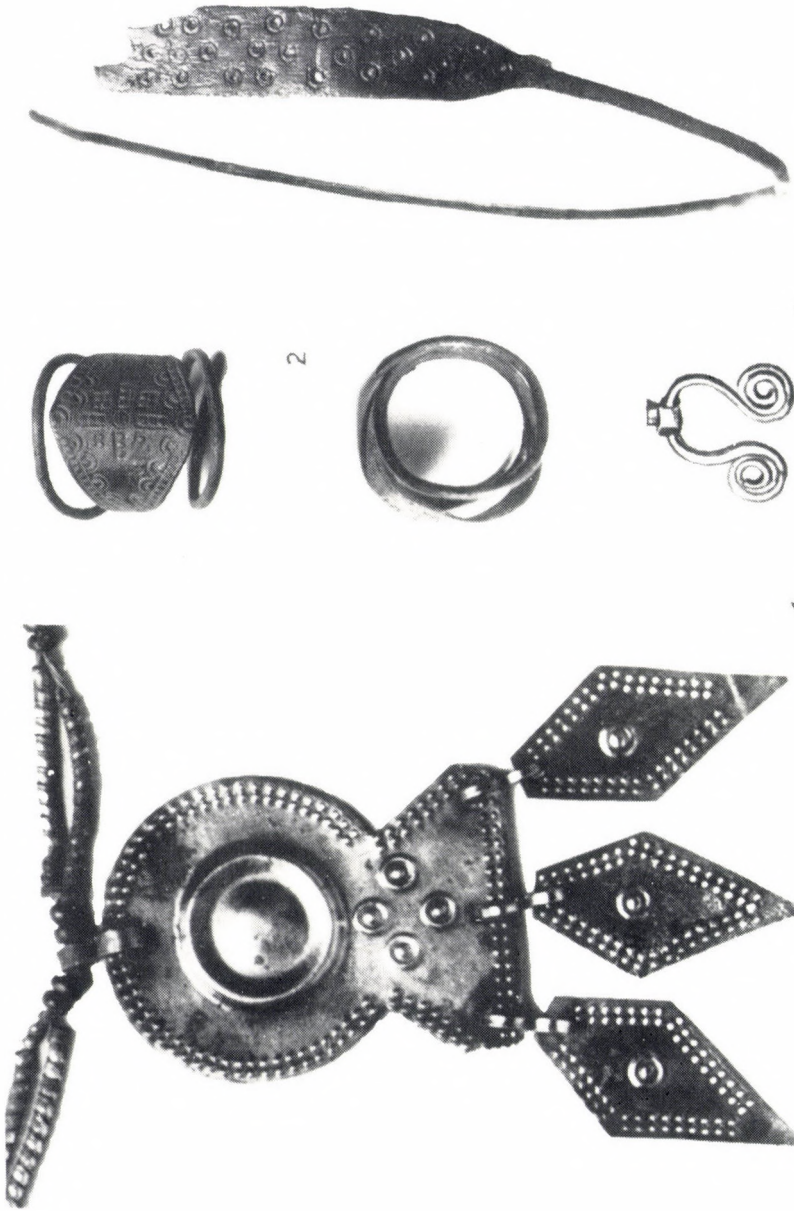


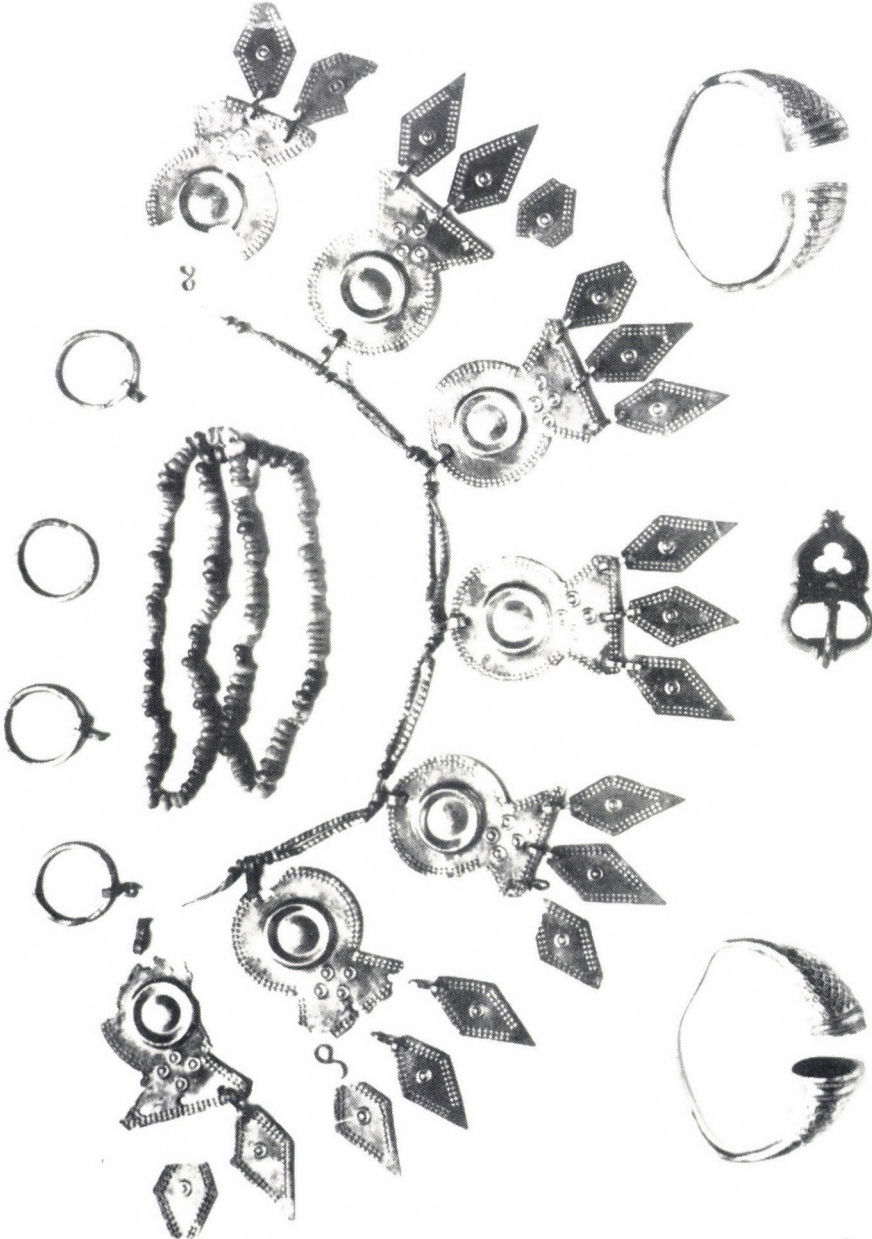
2

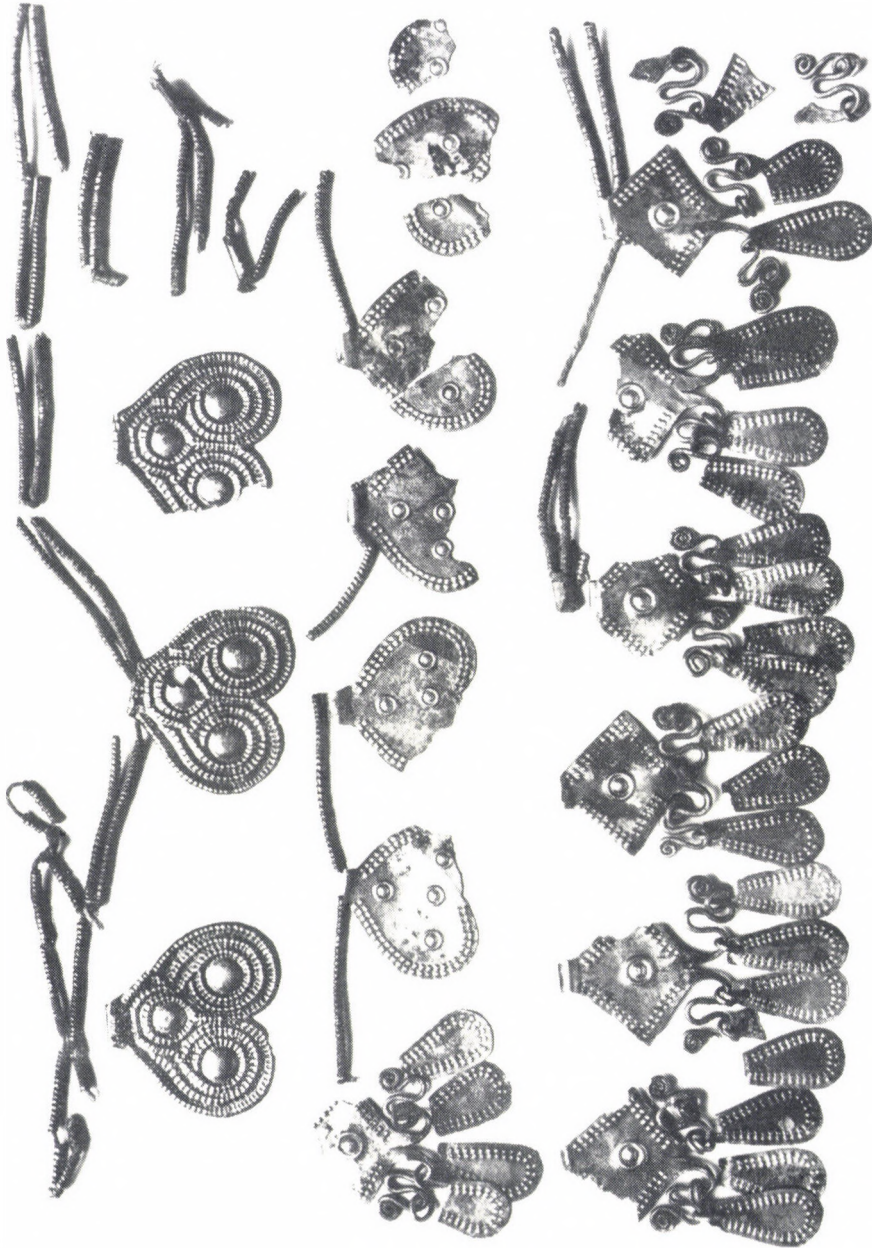


3



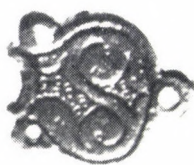








1



2



3





1



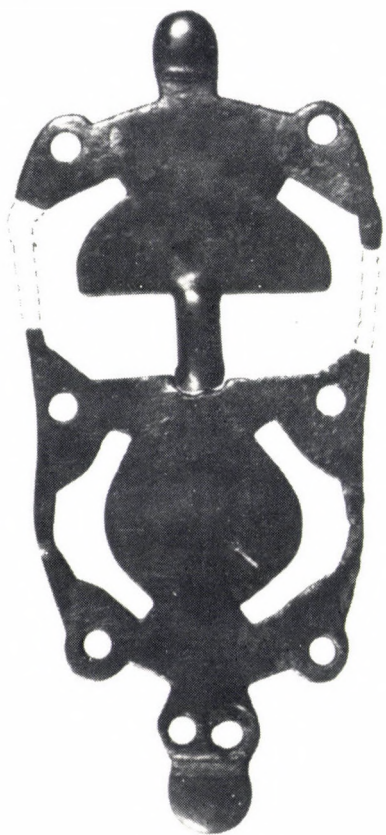
2



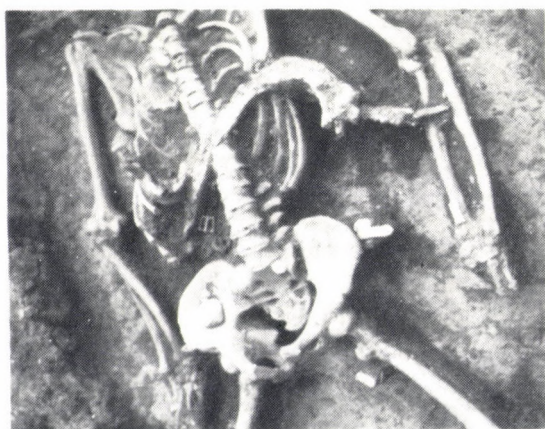
3



4

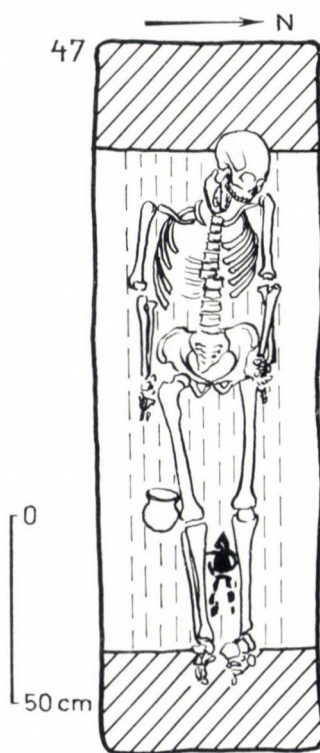
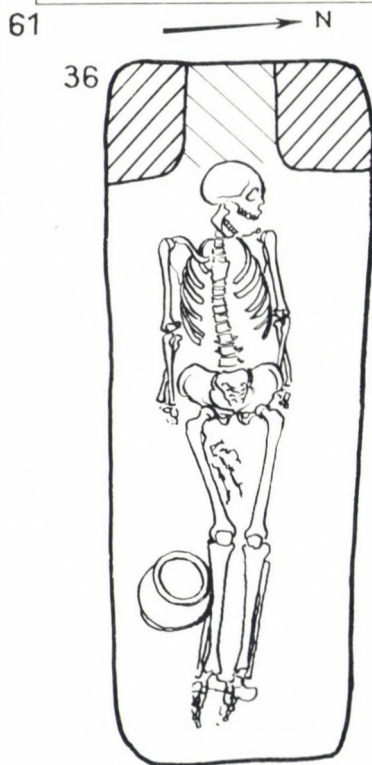
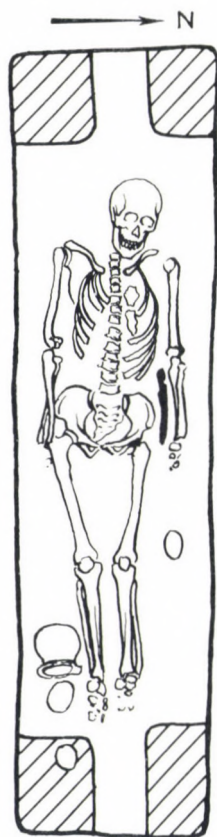
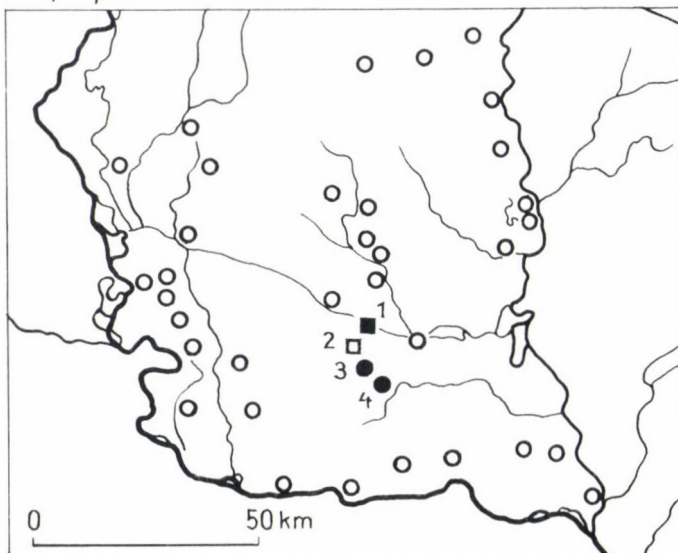


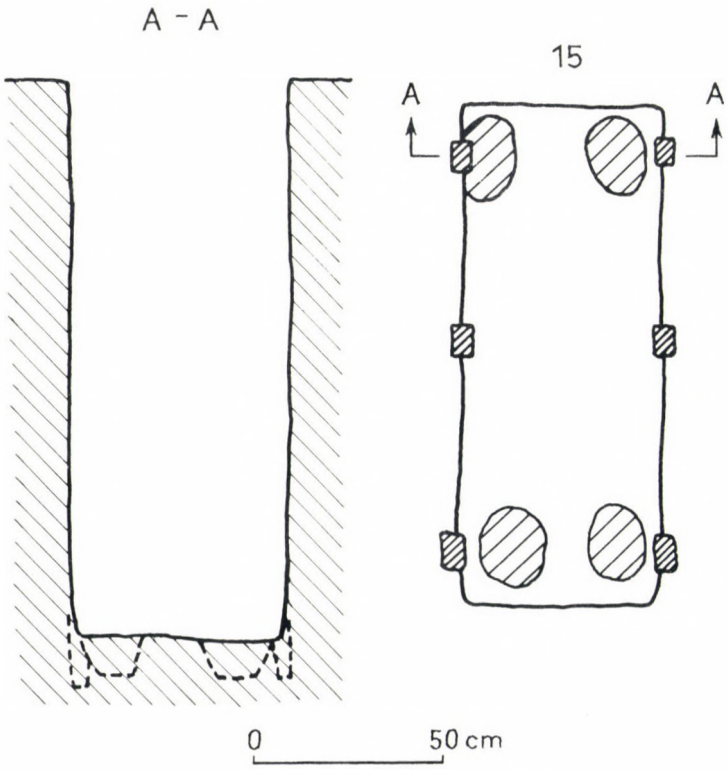
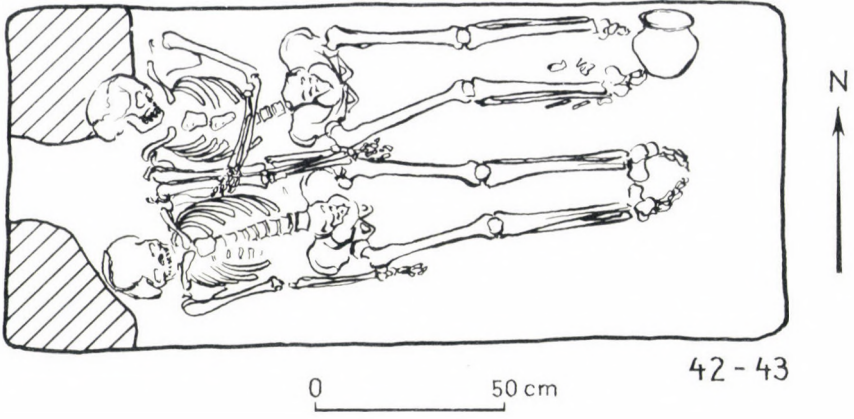
1



121/a

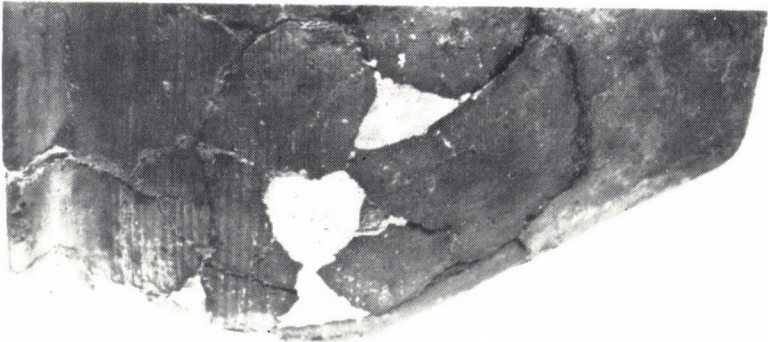
Cimetières de l'époque avaro à Voivodine



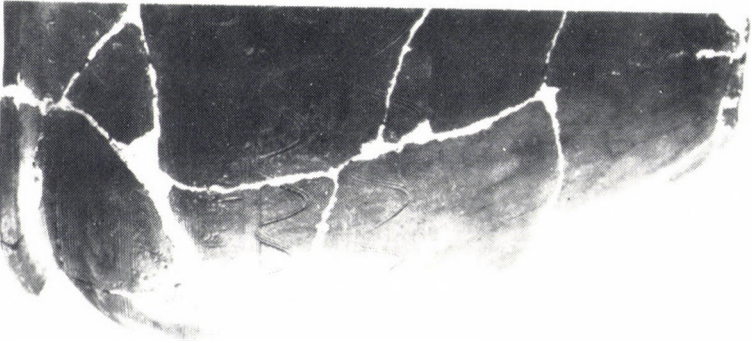




3



2



1

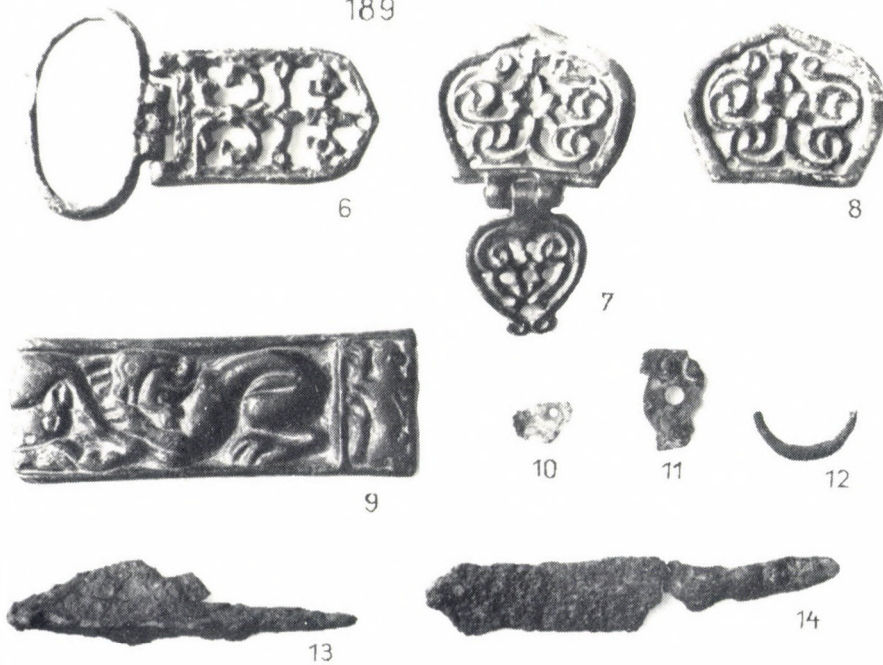




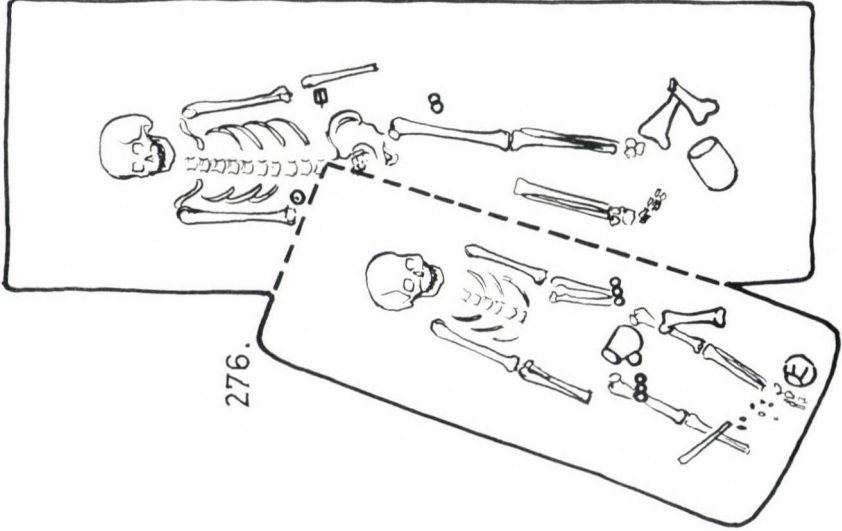
483



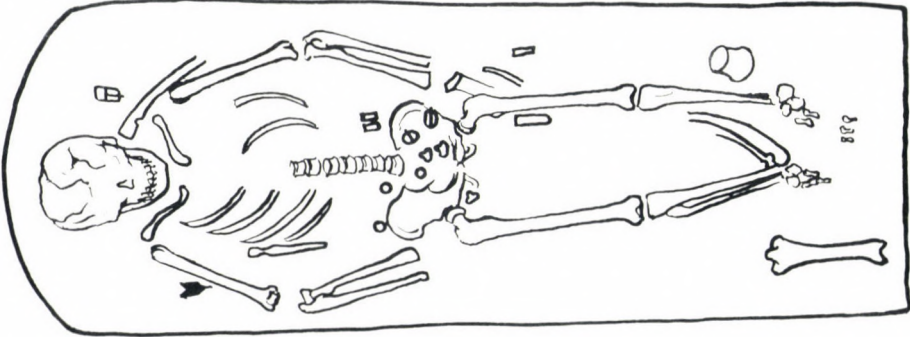
189



275.



143.





143

485





1

253



2



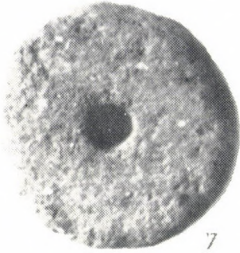
3



4



5



7



6



8

254



9



10



11



12



16



13



17



14



15



18

